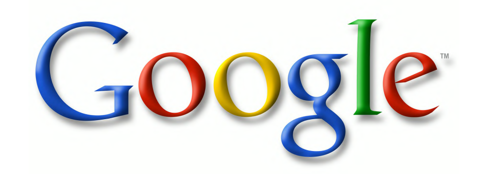
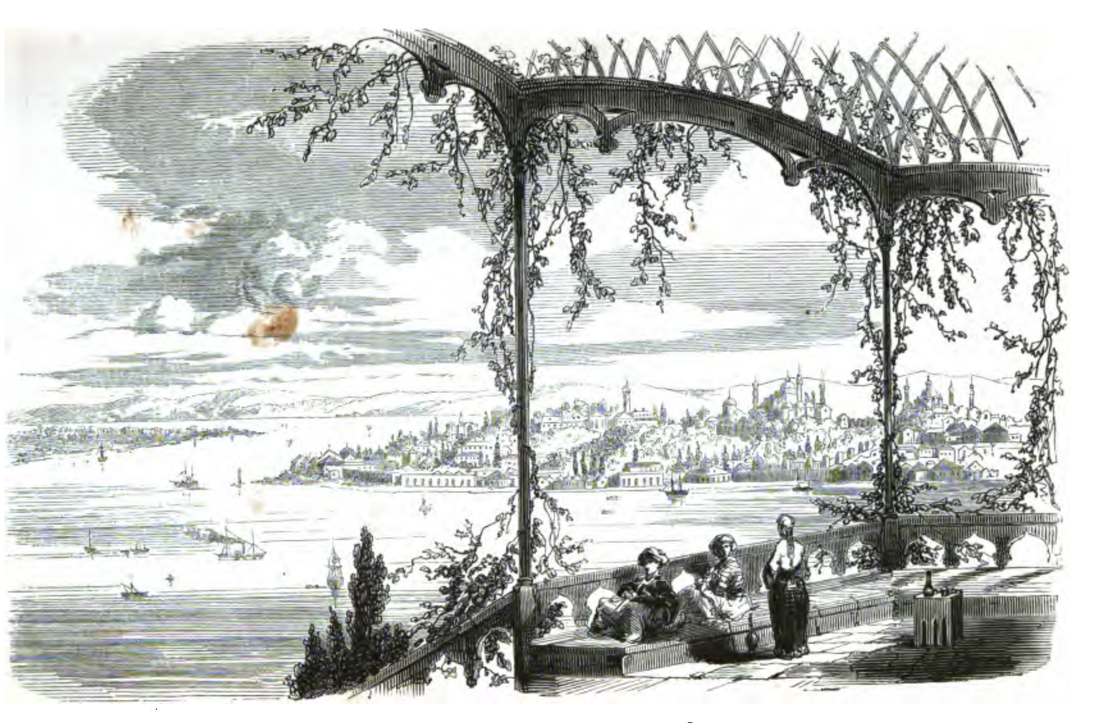

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158434 8

1. Levant - Descr. + trav.

2. Asia, Western - Descr. and trav.

OD



La pointe du Séraï, prise d'un jardin de Péra.

VOYAGE

EN ORIENT,

PAR

ADOLPHE JOANNE.

TOME PREMIER.



IXELLES LEZ BRUXELLES.
Delevingne et Callewaert, imprimeurs-éditeurs,
Chaussée d'Ixelles, 90.

1850

VOYAGE EN ORIENT.

CHAPITRE PREMIER.

A CONSTANTINOPLE PAR LE DANUBE.

De Bucharest au Danube il y a deux routes — deux soi-disant routes — principales; on peut aller s'embarquer à Braïla ou à Giurgewo.

Vingt lieues seulement séparent Bucharest de Giurgewo. Quand on court la poste à la mode moldo-valaque, une si faible distance est bientôt franchie. D'ailleurs, tout ce trajet se fait sur une vaste plaine en apparence parfaitement unie. Je dis en apparence, car si on y cherche vainement la plus petite colline, on n'y trouve que trop souvent des ravins profonds creusés par les eaux, et qui se transforment, à l'époque des pluies ou du dégel, en véritables marais où plus d'une voiture est restée enfouie des semaines entières. Heureusement, il gelait à plusieurs degrés

quand je quittai la capitale de la Valachie, et, grâce au froid qui avait desséché ou solidifié toutes les fondrières, nous arrivâmes sans accident au terme de notre voyage. Les *surudji* emportèrent avec une telle rapidité notre kéroutza, que j'eus à peine le temps de jeter en passant un regard de pitié sur les rares villages que nous traversâmes, si on peut donner le nom de village à quelques agglomérations de huttes de branchages et de boue, qui recouvrent des espèces de terriers dans lesquelles s'entassent des familles entières.

A mesure qu'on approche de Giurgewo, le pays devient de plus en plus aride. Le malheureux paysan valaque avait vu pendant tant d'années ses récoltes pillées et ses champs dévastés par les Turcs, qu'il avait laissé un désert de dix lieues entre le Danube et ses premières métairies comme un terrain maudit.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une fois : ce fut pour contempler de plus près un groupe de Bohémiens forgerons, qui exerçaient leur industrie en plein air sur la lisière d'un petit bouquet de bois. J'ai déjà parlé des Bohémiens ou Tsiganes de la Moldo-Valachie. J'ai dit qu'ils formaient trois classes distinctes et qu'ils étaient tous réduits à l'esclavage. Mais j'avais oublié d'apprendre que la majeure partie d'entre eux, c'est-à-dire ceux qui appartenaient à l'État ou au clergé, ont été affranchis tout récemment. Le 31 janvier 1844, le prince Sturda, imitant l'exemple du prince Ghyka, présenta à la chambre un projet d'abolition de l'esclavage, qui fut voté avec enthousiasme. En Valachie, les Scindrômes libres et colonisés prospèrent et se multiplient. Ils y sont divisés

en 89 intendances relevant d'autant de vàtas'i par eux élus. Ainsi les boyards seuls ont encore des esclaves; et, si je dois en croire quelques confidences qui m'ont été faites, ils ne tarderont pas, quelques-uns du moins, à les émanciper. En attendant, ils en trafiquent comme du bétail. Un cultivateur se vend 100 francs, un forgeron 70 francs, une famille entière se paye de 400 à 500 francs.

M. Vaillant, l'auteur de la *Romanie*, achève en ce moment un ouvrage qui sera consacré tout entier aux Tsiganes, et qui, d'après ce que j'en ai entendu dire, est destiné au même succès que les *Gypsies in Spain*, de l'Anglais Borrow. Mais, quant à présent, je ne puis emprunter des renseignements sur cette race curieuse qu'au livre de M. Kogalnitchan, publié à Berlin en 1837, et intitulé : *Esquisses sur l'histoire, les mœurs et la langue des Cigains.*

On compte environ 35,000 familles de Bohémiens dans la Valachie et la Moldavie, dont quelques milliers seulement vivent d'une vie sédentaire. Quant aux autres, l'existence régulière, le travail journalier, les mœurs paisibles des populations au milieu desquelles ils circulent, ne peuvent s'accorder avec leur étrange nature. Ils ne reconnaissent d'autre autorité légale que celle de leur Bulibassa, qu'ils élisent solennellement en pleine campagne, et qu'ils portent, après l'élection, sur leurs bras, comme autrefois on portait les rois francs sur le pavois. Le Bulibassa ne voyage qu'à cheval, et ne se distingue de son peuple que par son vêtement de pourpre, par des bottes de couleur et sa longue barbe. Il est armé d'un fouet, avec lequel il administre lui-même de rudes corrections. Une fois

qu'il a été promu à sa haute dignité, son autorité est sans bornes, son tribunal est le lieu de justice suprême où se décident toutes les questions, et ses sentences sont sans appel. Pour soutenir la majesté de son rang, chaque chef de famille lui paye un tribut annuel. Bon prince, du reste, il est accessible au moindre de ses sujets, et vit, comme eux, d'une vie nomade.

Les Tsiganes moldo-valaques sont d'une haute stature, robustes et nerveux. Ils ont la peau noire comme l'ébène ou cuivrée comme le bronze, les cheveux épais et crépus, les yeux vifs et brillants, les dents blanches et bien rangées, la poitrine large, les hanches arquées. Ils portent presque tous la moustache et la barbe entières. Les femmes sont affreusement laides ou remarquablement jolies. Elles vieillissent de bonne heure. Il est rare qu'à trente ans elles ne soient pas déjà décrépites. « Leur principale parure, pour celles du moins qui se piquent d'élégance, consiste, dit M. Bellanger, dans un *chervet de cape,* espèce de voile blanc qui leur enveloppe la tête et retombe en cornette sur leurs épaules, et dans une *scourteika* de peau de mouton, juste au corsage, échancrée en rond sous les aisselles, en cœur au-dessus de la poitrine, en pointe au-dessous, et laissant à découvert la gorge, les bras et les jambes. Lorsqu'il leur arrive de se chausser, ce qui est rare, elles prennent des *opinché* ou sandales de vieux cuir de lanières et d'étoupes. Elles aiment avec passion les boucles d'oreilles en filigrane de cuivre, les colliers en paras, les bracelets en métal et toutes les futilités du même genre. »

L'hiver, les Tsiganes se retirent dans des trous qu'ils ont creusés à plusieurs pieds en terre soit au

milieu des campagnes, soit dans les villes. On ne saurait se faire une idée de leur adresse. En moins de quelques heures, ils ont choisi un emplacement, foré le terrain et bâti une hutte par-dessus. Des roseaux, de l'herbe ou de la boue, un rogogine et quelques morceaux de bois, voilà tous leurs matériaux. Leur mobilier se compose en général d'une petite forge en fer avec marteaux, pinces, tenailles et crampons; d'une marmite à mamouliga, de deux ou trois fourchettes à deux branches, de quelques friperies dédaignées par le maître, d'une espèce de calebasse à rak, de pipes de cerisier, de ciseaux, de couteaux, de poignards. Et vraiment, à les voir groupés sous leur abri de paille, de boue et de jonc, on se croirait au milieu des mornes de l'Amérique méridionale ou dans les steppes des Sénégalais, car on ne peut mieux les comparer qu'à ces noirs habitants de l'Afrique.

Aux approches de l'été, ils se dépouillent de leurs misérables vêtements, ne gardent que le plus strict nécessaire, et, se réunissant par bandes, ils parcourent les rues des villages ou des villes pour chercher de l'ouvrage. Ils manquent rarement d'en trouver, car ce sont d'habiles et ingénieux ouvriers.

Quand un Tsigane est las d'habiter une localité ou que la fange, les immondices accumulées dans sa cabane l'obligent à en sortir, il ploie bagage et va s'établir ailleurs. Il n'a besoin pour cela ni de dire où il va, ni de demander un permis; il n'est tenu qu'à ne pas s'éloigner d'une distance telle qu'il ne puisse se présenter à la première requête de son maître.

En toute saison, il fait sa cuisine hors de sa hutte. Il plante à cet effet trois morceaux de bois en trian-

gle, suspend à cet échafaudage une sorte de marmite dans laquelle il dispose, aux jours ordinaires, une poignée de fèves et de maïs, et les jours de gala un quartier de viande flétrie, la plupart du temps, à la porte des bouchers, par les mouches. Après ce repas, qu'il consomme à l'aide des doigts, il s'endort autour du foyer expirant, exposé de la sorte à toutes les intempéries de l'air. Mais que lui importe! il est assez robuste pour les supporter sans danger.

Un Tsigane ne peut faire choix d'une femme que dans sa tribu, c'est-à-dire parmi les esclaves de son maître, et encore lui faut-il le consentement de ce dernier. Lorsqu'il a résolu de se marier, il va trouver le père de celle qu'il recherche, et lui dit :

— Ta fille me plaît, veux-tu me l'accorder?

— Es-tu libre? lui demande le père.

— Non.

— Que fais-tu?

— Je suis forgeron.

— Que gagnes-tu?

— Vingt paras par jour.

— Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans.

— C'est bien, ma fille est à toi.

Tous deux alors ils se mettent à fumer et à boire, après quoi ils se séparent en s'embrassant; et le lendemain même le jeune Tsigane conduit sa fiancée, en compagnie de leurs parents communs, à la hutte qu'il vient de se construire Là se fait un repas de famille, à la suite duquel le plus âgé de la tribu consacre le mariage en prononçant quelques paroles sur le couple, et tout est consommé.

« Les Cigains des provinces danubiennes, dit M. de Kogalnitchan, ne reconnaissent aucune religion; ils suivent le fétichisme, c'est-à-dire qu'ils rendent un culte à tout ce qui est utile, comme, par exemple, à leurs tentes, à leurs voitures et à leurs forges; ils font baptiser leurs enfants, non point par un sentiment de croyance et de piété, mais tout simplement pour en tirer quelque prófit, et ils recommencent la même cérémonie tant qu'ils trouvent des parrains et des marraines dont ils peuvent extorquer quelque don. A quinze ou seize ans, un garçon prend la première fille qu'il trouve et en fait sa femme, en cassant une cruche de terre. Les enfants sont abandonnés à eux-mêmes dès qu'ils peuvent marcher, et s'en vont tout nus mendier leur pain; un très-grand nombre d'entre eux sont estropiés; on n'imaginerait jamais pourquoi! parce que leurs parents les prennent pour se battre. Quand une dispute éclate entre deux époux, la mère saisit un enfant par les pieds, le père en saisit un autre, et les deux misérables sont là à se frapper avec ces faibles créatures comme avec des bâtons. »

Giurgewo était une forteresse turque avant que le traité de 1829 n'en eût fait une forteresse valaque; mais, en l'abandonnant, ses anciens possesseurs en détruisirent les murailles; c'est aujourd'hui un mélange informe de ruines et de constructions nouvelles. Quelques maisons modernes et une église dédiée à saint Pierre donnent au quartier voisin du Danube un air européen. Plus loin, une haute tour s'élève au milieu d'une place circulaire entourée de boutiques, de cafés et d'hôtelleries, où le voyageur ne trouve d'autre souper qu'un sorbet, d'autre lit qu'un bil-

lard. Les habitants — on en compte 18,000 — ne paraissent occupés qu'à fumer le chibouque, étendus tout le jour sur de petits tapis. Les femmes fument aussi toute la journée, mais du moins elles filent de temps en temps leur quenouille. Les chiens seuls se montrent doués d'une certaine activité ; ils parcourent constamment les rues à la recherche d'un repas quelconque.

En face de Giurgewo, sur l'autre rive du Danube, est Routschouk, ville considérable et assez grande, mais qui n'a, malgré ses minarets à flèches argentées, d'autre caractère que celui d'une profonde misère. Ses bazars, qui pourtant servent d'entrepôt aux marchandises allemandes qui descendent le Danube, sont de pauvres corridors humides et dégradés, dans lesquels je n'ai guère vu vendre, pour ma part, que du tabac et des fourneaux de pipe en terre rouge, assez bien émaillés, et qui ont, en Orient, une certaine réputation. Les maisons de la ville sont des cahutes, les édifices des hangars et les rues des cloaques ; il n'y a rien à voir en tout cela. Mais le nom de Routschouk rappelle l'un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire turque contemporaine, qui est pourtant si féconde en poétiques figures : je veux parler de Mustapha-Baraictar, pacha de Routschouk, qui joua dans la révolution de 1808 un si grand rôle, et fut cause de la mort de Selim, auquel il voulait rendre la couronne.

Contrairement à l'opinion d'un grand nombre d'écrivains, les Moldo-Valaques croient à la contagion de la peste. Aussi ont-ils établi des quarantaines pour se préserver de ce fléau ; et, quelle que soit l'opinion

que l'on ait sur cette grave question si controversée, on est obligé de reconnaître que le moyen dont ils se sont servis leur a réussi. En 1838, pour ne citer qu'un fait, il mourut pendant plusieurs semaines 90 à 100 personnes par jour à Routschouk, et Giurgewo ne compta pas une seule victime.

Chaque principauté a un comité sanitaire chargé de veiller à la santé publique et au maintien des quarantaines. Il se compose d'un comité médical et d'un comité directeur. La Moldavie n'a qu'une quarantaine établie au port de Galatz. La Valachie en a onze. Chaque quarantaine a son directeur, son médecin, sa sage-femme et son interprète. Outre ces quarantaines, il est établi, de distance en distance, des piquets formant cordon sanitaire, et composés, en Valachie, de six paysans et de deux soldats; en Moldavie, de deux cavaliers et de deux fantassins. La Valachie compte 217 piquets et la Moldavie 15, sur un parcours de 142 heures.

La quarantaine est graduellement de quatre, huit, seize, vingt-quatre jours. Les précautions que l'on prend à l'arrivée des passagers et des marchandises sont celles-ci :

Les passagers d'un même bord sont conduits dans un fumigatoire où ils se dépouillent de leurs vêtements, passent un caleçon, endossent une robe de chambre et chaussent des mules que leur fournit l'administration, à moins qu'ils n'aient eu le temps et la précaution d'envoyer, vingt-quatre heures d'avance, des habits de rechange. Ils sont de là conduits dans les chambres qui leur sont destinées, et vingt-quatre heures après leurs vêtements leur sont rendus.

Quant aux marchandises, on se contente : 1° pour les huiles, les caviars, les olives, les poissons et les fruits, de leur faire subir l'immersion dans l'eau; 2° pour les étoffes, de les purifier par des fumigations d'acide muriatique ou de les exposer à l'air, la soie huit jours, le coton seize, les laines vingt, le coton et la laine bruts trente et quarante-deux. Les papiers sont fumigés au soufre pendant six heures, et les monnaies et bijoux passés au vinaigre.

De tous les voyageurs qui ont eu à se plaindre des quarantaines, aucun peut-être ne leur a voué une haine plus profonde que M. le vicomte Alexis de Valon, auteur d'une *Année dans le Levant*. Cette haine, l'étude de la question l'a rendue implacable. Aussi s'est-il efforcé de prouver que les quarantaines et toutes les autres mesures sanitaires ont été de tout temps inefficaces. Quelques-uns des faits et des arguments sur lesquels il appuie son opinion ne permettent, il est juste de le reconnaître, ni contestation ni réplique.

« La crainte de la contagion, dit-il, a fait naître les lazarets. C'est dans le quinzième siècle qu'on en établit en Italie, en France, en Espagne. A dater de ce moment, la peste, au lieu de diminuer en Europe, y devint plus fréquente. A Venise, depuis 1403, époque à laquelle fut établi le lazaret, jusqu'en 1630, date de la dernière épidémie, on compte seize pestes. — Seize pestes en 227 ans! or, dans les 365 années qui ont précédé, il y a eu onze pestes seulement.

« En France, depuis l'année 1476, où les lazarets ont été complétement établis, jusqu'à nos jours (369 années), il y a eu vingt-deux épidémies. Dans

les 369 années qui ont précédé, on en avait compté dix-sept seulement. Vraiment, ne serait-on pas tenté de regarder, avec lord Howard, les lazarets comme de dangereux foyers d'infection?

« Voilà bien assez de chiffres; que l'on me pardonne pourtant un dernier calcul qui résume tous les autres : dans les trois siècles qui ont précédé les mesures sanitaires, il y a eu cent cinq épidémies en Europe; il y en a eu cent quarante-trois dans les trois siècles qui les ont suivis.

« Est-ce à dire, ajoute M. de Valon, qu'il faille abolir les lazarets, supprimer toutes les mesures sanitaires? Non, sans doute; mais il faut que le bon sens ait raison de la routine, que l'expérience triomphe de l'aveuglement, et qu'une juste prévoyance remplace par des lois raisonnées, appuyées sur les faits, les mesures absurdes et ruineuses qu'a inspirées une terreur irréfléchie. Il ne faut pas, par exemple, que le voyageur qui part de Constantinople puisse choisir entre quatorze jours de quarantaine à la frontière de France et quatorze *heures* seulement à la frontière d'Autriche; il ne faut pas enfin que, pour aller d'Alexandrie à Paris, la route la plus courte soit de passer par Londres. »

Dans l'opinion de M. de Valon, la peste a toujours marché avec la barbarie, et la civilisation seule l'a fait reculer. « Ce qui se passe en Orient dans les temps d'épidémie suffit, à l'en croire, pour mettre sur la voie de cette conclusion. Les classes misérables y sont toujours les plus maltraitées par le fléau, qui recule au contraire devant le bien-être et l'aisance. Cette observation, faite à Alexandrie en 1834, a pu

être confirmée à Smyrne, trois ans plus tard, lors de l'épidémie de 1837 ; entre les Juifs, par exemple, qui vivent misérablement, et les Européens, qui ont une existence confortable, la différence de mortalité a été énorme. Ce fait n'amène-t-il pas à penser que si le bien-être particulier garantit les individus, le bien-être général doit garantir les nations ?

« On a fait en Orient une autre observation fort remarquable. La peste (quand peste il y a) apparaît toujours dans tel mois et finit dans tel autre presqu'à jour fixe. Les époques varient selon les pays, c'est-à-dire selon les latitudes : à Alexandrie, l'épidémie sévit de novembre en juin ; au Caire, de février à juin ; à Constantinople, de juillet à janvier. Ce n'est pas tout : la position du pays, la stagnation des eaux, la mauvaise culture modifient l'intensité de la maladie. Enfin, il est constant que, malgré de nombreuses communications entre l'Égypte, la Nubie et l'Arabie, l'épidémie, qui désole le premier de ces pays, ne s'est jamais montrée dans les deux autres. La peste est donc soumise à des influences atmosphériques qui la produisent ou la repoussent. Il en a toujours été de même ; et si nous consultons l'histoire des pays ravagés par le fléau, nous verrons que la date des épidémies correspond presque partout à des époques de misère, d'ignorance ou d'incurie, tandis que la disparition de la maladie est annoncée par le retour de l'aisance, de la civilisation et du bien-être. Ainsi la peste, qui avait déserté l'Égypte pendant la période de prospérité comprise entre l'an 1491 avant Jésus-Christ et le troisième siècle de notre ère, y reparut vers l'époque où l'on cessa la pratique des embau-

mements, et depuis elle y est restée en permanence.»

C'était la seconde fois que je voyais le Danube. Trois ans auparavant, en allant de Baden-Baden à Schaffouse par la Forêt-Noire, je m'étais arrêté pour passer la nuit à Donaueschingen, petit village badois de 3,000 habitants, qui se vante à tort de posséder la source du Danube. Le lendemain matin, en effet, dès que je fus levé, je courus au *palais* du prince de Fürstenberg, maison de campagne fort modeste, bien plus semblable à une caserne qu'à un château. Dans un coin du jardin, entre les murs du palais et l'église, on me fit voir un petit bassin rond entouré d'une balustrade en fer et rempli d'une belle eau claire qui jaillissait au fond. Cette source, quoi qu'en disent les princes de Fürstenberg et les habitants de Donaueschingen, n'est pas la source du Danube, car elle va se jeter, à peu de distance, par des conduits souterrains, dans les eaux réunies de deux ruisseaux déjà assez forts, le Briegach et la Brège, qui descendent de 7 et 9 lieues environ, le Briegach des environs du couvent de Saint-Georges et la Brège de la colline de Hausebene. Seulement, ces trois cours d'eau ne prennent le nom de Danube qu'à l'endroit où ils se confondent pour commencer le plus grand et le plus beau fleuve de l'Europe.

Je l'avais vu presque à sa source, je le revoyais presque à son embouchure. En admirant sa largeur, en récapitulant en moi-même toutes les villes qu'il avait traversées, toutes les rivières qu'il avait absorbées de Donaueschingen à Giurgewo — Ulm, Ratisbonne; Linz, Vienne, Presbourg, Pesth, Belgrade, Widdin, l'Inn, la Traun, la Leitha, la Drave, la Save,

la Regen, l'Ilz, la Theiss et tant d'autres — je regrettai de ne l'avoir pas descendu tout entier, et, après m'être promis de faire un jour cet intéressant voyage, si difficile il y a quelques années et déjà comparativement si facile aujourd'hui, je pris plaisir à suivre sur une carte ses capricieux détours.

Depuis Donaueschingen jusqu'à la mer Noire, quel cours sinueux et tourmenté! que d'obstacles, que de contrariétés! Que de fois il lui faut se replier sur lui-même, changer sa marche du couchant à l'orient et du nord au midi, et qu'il lui en coûte, comme a dit M. Saint-Marc Girardin, pour remplir sa vocation et devenir le plus grand fleuve de l'Europe! le plus grand dans tous les sens, car c'est le Danube qui a, en Europe, le cours le plus long, et c'est le Danube aussi qui, dans l'état actuel de l'Europe, semble avoir la plus grande destinée.

Né dans la Forêt-Noire, les Alpes de la Souabe semblaient pousser le Danube au midi, mais les Alpes de la Suisse le repoussent au nord; et, entre ces deux chaînes de montagnes, qui se le rejettent de l'une à l'autre, il se fait à grand'peine une route vers l'Orient, car c'est là son but. Il arrive à Vienne, toujours contenu et pressé dans son cours, d'un côté par les Alpes de la Bohême et de l'autre par les Alpes du Tyrol et de la Styrie, et toujours allant vers l'orient. Près de Pesth, heurté par une des saillies méridionales des monts Crapaks, il cède au choc et descend en droite ligne à travers la Hongrie, courant vers le sud, et parfois vers l'ouest, comme s'il devait se jeter dans l'Adriatique, quand, vers l'embouchure de la Drave, les Alpes de l'Illyrie et de l'Esclavonie le ramènent à

l'orient. A Orsova, une dernière branche des Crapaks le repousse encore vers le midi. Mais le Balkan est là pour le maintenir et le pousser toujours de plus en plus vers l'orient; car c'est là qu'il doit aboutir, dans la mer Noire, en face, pour ainsi dire, de Trébizonde, une des portes de l'Orient, après un cours de 700 lieues, toujours tourmenté, contrarié, et qui semble obéir à des impulsions opposées, mais qui marche toujours vers son but.

Ce but, c'est d'unir l'Europe à l'Orient. Telle est la mission du Danube; c'est de faire que l'Orient et l'Europe se touchent, non pas seulement par les bords, comme cela se fait à l'aide de la mer, mais par un long contact à travers le continent européen; c'est de donner à l'Europe 600 lieues de côtes de plus, et par là, si j'ose ainsi parler, de multiplier ses sens, c'est-à-dire ses moyens de voir, d'entendre, de toucher, d'agir, de vivre enfin et de faire vivre. Car c'est à cela que servent les côtes; c'est par ses côtes qu'un pays a prise sur le dehors : plus il a de côtes plus il vit. Il a toujours été facile aux îles d'être riches et puissantes...

Le Danube est une des plus belles voies de communication ouverte entre trois grands États de l'Europe, l'Autriche, la Turquie et la Russie. A ces trois grands États se rattachent des États plus petits et plus faibles, tels que la Servie, la Valachie et la Moldavie, dont l'avenir dépend du Danube. Que le Danube continue à tromper sa vocation, qui est de mettre l'Europe centrale en commerce avec la mer Noire et avec l'Orient, qu'il reste ce qu'il est depuis les Romains, une sorte de cul-de-sac, alors la Valachie,

la Servie, la Moldavie, la Bulgarie, tous ces pays qui demandent à naître et à vivre, demeureront dans leur antique langueur. Le Danube n'est donc pas seulement un fleuve, c'est une puissance, mais une puissance encore incertaine et douteuse. Que deviendra-t-il? que fera-t-il? ou plutôt qu'en fera-t-on?

Ces questions sont délicates; elles touchent à la politique, et j'ai pris avec moi-même l'engagement de ne parler politique que lorsqu'il me sera absolument impossible de ne pas manquer à ma parole, et tout à l'heure, je le prévois, je me verrai réduit à cette nécessité. Embarquons-nous donc au plus vite pour Constantinople, car c'est par le Danube et la mer Noire— et non par terre—que je me suis décidé à me rendre des frontières de la Valachie dans la capitale de l'empire ottoman.

La navigation à vapeur sur le Danube ne date que de quelques années. C'est en 1828, si je ne me trompe, que deux constructeurs de navires, d'origine anglaise, nommés Andrews et Pritchard, établis à Venise, demandèrent et obtinrent, pour trois années, le privilége exclusif de faire naviguer sur le Danube des bâtiments à vapeur. Cette tentative fût probablement demeurée infructueuse, si elle n'eût pas été secondée par deux nobles autrichiens, le baron Puthon et le comte Szechenyi. En 1830, une société en commandite se forma à Vienne; elle compta bientôt parmi ses actionnaires l'empereur, les archiducs, les ministres et les principaux membres de la noblesse. Le premier bateau, *le François Ier*, lancé en 1832, donna à la fin de la saison d'été un bénéfice de quarante pour cent. La compagnie, satisfaite de ce résultat, s'empressa

d'autant plus de faire construire d'autres navires, qu'elle avait obtenu un monopole de quinze années, étendu depuis à vingt-cinq, quelques voyageurs disent à cinquante. Dès l'année 1836, un service régulier était établi entre Vienne et Constantinople à l'aide de sept bateaux à vapeur. Le temps employé pour ce voyage varie de dix à dix-sept jours ; le prix d'une place s'élève à environ 300 francs. En remontant on paye moins cher, mais on met plus de temps. Le nombre des voyageurs, qui en 1837 n'était que de 47,436, a monté en 1843 à 278,590, et il va toujours en augmentant. L'accroissement des bénéfices du transport des marchandises est encore plus considérable. En 1837, les bateaux à vapeur n'avaient transporté que 73,991 quintaux de diverses denrées, qui leur rapportaient une somme de 197,175 florins. En 1842, ils ont chargé 591,408 quintaux, et, en abaissant leurs prix de transport, ils ont encore perçu une somme de 1 million 108 mille 499 florins ; aussi la compagnie emploie actuellement vingt-cinq bateaux, dont cinq remorqueurs, de la force de 200, 160 et 140 chevaux, et vingt bateaux destinés au transport des voyageurs et des marchandises, de la force de 36 jusqu'à 110 chevaux. Le canal Louis donnera encore une nouvelle importance à la navigation du Danube; car ce canal doit, comme on sait, rejoindre, par le Mein, le Danube au Rhin, et par là même la mer Noire à la mer du Nord.

Divers obstacles s'opposent cependant à la navigation du Danube, ou, du moins, s'ils ne la rendent pas impossible, ils en diminuent singulièrement les avantages. D'abord, se présentent en première ligne les

obstacles naturels. Le Danube fait de longs détours; il a des courants si rapides, qu'il est dangereux de les descendre; des cataractes trop hautes pour pouvoir être franchies. Des bancs de rocs s'élèvent çà et là à fleur d'eau dans son cours; des bancs de sable mobiles modifient incessamment son lit. En quelques jours, sa profondeur varie de trois à cent pieds. Tel passage, qui était facile hier, sera impraticable demain. Enfin, il est souvent couvert de brouillards, tellement épais qu'il faut jeter l'ancre en attendant le retour du beau temps. Sans doute on a déjà beaucoup fait pour améliorer la navigation du Danube, mais il reste encore beaucoup à faire. Quant aux obstacles provenant non de la nature, mais des hommes, j'en parlerai dans un instant.

C'est dans un des bateaux à vapeur qui font un service régulier sur le bas du Danube que je m'embarquai à Guirgewo pour Constantinople. Ces bateaux ne ressemblent nullement à ceux qui naviguent sur le Rhin, ou même sur nos fleuves. La société autrichienne n'a aucun égard pour les voyageurs; non-seulement elle leur refuse le superflu, mais elle ne leur accorde même pas le nécessaire. Aux premières, aux secondes places, tout est encombré de marchandises; des chevaux hennissent d'un côté, des voitures entravent le passage de l'autre. Ici des balles de laine, là des cargaisons de meubles : c'est à peine si on peut se mouvoir. Il n'y a en tout, pour ceux qui désirent être seuls, que quatre cabines, que l'on paye fort cher. Les dames ont, aux premières places, une chambre à part; les hommes sont casernés dans une salle étroite, servant à la fois de dortoir et de réfectoire. Le som-

meil vous gagne-t-il et demandez-vous un lit aux domestiques, ils vous tirent du pied des canapés étroits qui bordent cette salle une planchette de trois pieds de long, sur laquelle vous devez ou rester assis ou vous étendre sur le dos, les jambes pendantes.

A quelques milles de Giurgewo, nous passâmes devant Silistra, la capitale de la Bulgarie. C'est une petite ville à moitié ruinée, et qui n'offre de curieux que des débris de fortifications élevées par les empereurs grecs pour résister aux barbares, mais qui s'est rendue célèbre en 1829. Bien que ses fortifications fussent très-faibles et en assez mauvais état et qu'elle n'eût qu'une garnison de 12,000 hommes, elle arrêta, pendant neuf mois, une armée de 50,000 Russes. Tombée, après cette résistance glorieuse, aux mains des assiégeants, elle resta, jusqu'en 1835, en leur pouvoir, et c'est là que fut payé le dernier terme du tribut imposé à la Turquie.

Au delà de Silistria, le Danube devient si large que, lorsqu'on côtoie l'une de ses rives, on aperçoit à peine la rive opposée. Rien de curieux ne s'offre à la vue : les bords du fleuve sont tristes et déserts; quelques îlots couverts de saules s'élèvent au milieu de son lit, qui prend par instants les proportions d'un lac. Pas un être vivant n'animait ce paysage monotone, sinon des cigognes, qui, du bord, regardaient paisiblement notre bateau traverser leurs solitudes. A défaut d'autre spectacle plus intéressant, je m'amusai à contempler celui que me présentait le pont encombré de sangsues. Il se fait en Bulgarie un commerce considérable de ces animaux. Un des passagers, négociant en ce genre, avait, me dit-il, à sa solde, sans compter les

indigènes qui pêchaient pour lui dans les marais, plus de cent domestiques, Français la plupart, employés au transport de sa marchandise. Les bateaux à vapeur ont donné à ce négoce une grande facilité. Les sangsues, qu'il fallait autrefois transporter à dos de cheval, arrivent maintenant, sans grands frais, sans accidents et avec beaucoup de rapidité, à Semlim; là, des voitures faites exprès les attendent, et on les conduit en poste jusqu'en France. Il y en avait à notre bord plusieurs quintaux; elles étaient emballées de plusieurs manières : les unes voyageaient dans de petits cuviers à demi remplis de terre glaise et de mousse; les autres étaient empilées dans des sacs de toile mouillés. Chaque soir, après le coucher du soleil, on leur faisait prendre un bain de la manière suivante : une énorme cuve pleine d'eau était hissée sur le pont; on y versait tout le contenu des barils et des sacs. Que l'on se représente une couche de ces hideuses bêtes, large de trois mètres, profonde d'un mètre, grouillant à l'envi dans cette tonne, et l'on aura l'idée du spectacle que j'avais sous les yeux. Pour mettre à vide cette baignoire, les domestiques du marchand de sangsues retroussaient leurs manches jusqu'aux épaules, plongeaient leurs bras dans cette horrible bouillie, et retiraient les sangsues par poignées. Les vilaines bêtes, affamées sans doute, se collaient à l'instant sur cette chair fraîche, et les malheureux avaient toutes les peines du monde à les arracher de leurs bras ensanglantés. On a, je crois, longtemps disserté, dans le monde savant, sur le mode de reproduction des sangsues, et je ne sais si l'on s'est accordé à ce sujet. Pour nos hommes, qui ne se doutaient pas de

tant de doctes recherches, cette reproduction n'était point un mystère. La sangsue, m'assurèrent-ils, est ovipare. Vers le mois d'août, elle grossit énormément; une raie jaune se dessine sur son ventre, et, peu de temps après, elle produit un petit œuf, ou, plutôt, une sorte de cocon, qu'elle dépose peu profondément en terre sur le bord des étangs. Ce cocon renferme dix ou douze sangsues, qui atteignent en quatre années seulement leur grosseur définitive. La sangsue, au moment de produire, n'est bonne à rien, on la rejette; la prendre serait d'ailleurs, pour le fermier, une perte réelle.

A Rassova — anciennement *Axiopolis* — à dix lieues environ au-dessous de Silistria, le Danube tourne brusquement de l'est au nord, et, au lieu de descendre directement à la mer Noire, dont il n'est alors séparé que de dix lieues, il allonge son cours de plus de cinquante lieues. De Csernavoda, hameau de quelques huttes pareilles à des wigwams de sauvages, situé à une faible distance de Rassova, jusqu'à Kustendgé, autre hameau également misérable situé sur la mer Noire, court une vallée longue de dix lieues, et qui, dans des temps plus ou moins reculés, a dû probablement servir de lit au Danube. Un canal construit au fond de cette vallée abrégerait de plus de soixante-quinze lieues le voyage de Vienne à Constantinople, et aurait, de plus, l'immense avantage non-seulement de rendre libre la navigation du Danube, qui ne l'est pas, mais de permettre aux navires de ne plus s'exposer aux dangers de la barre. Ce canal, il a été plusieurs fois question de le construire; et l'exécution de ce projet, relativement à ses immenses

résultats, n'a paru ni difficile ni dispendieuse. Toutefois, l'avantage même que s'assuraient ceux qui l'avaient conçu, en enlevant à la Russie les bouches du Danube, ainsi que je l'expliquerai dans un instant, fut un obstacle politique que l'on ne put surmonter à Constantinople, et que, sans doute, on ne surmonterait pas davantage aujourd'hui, lors même que le peu de sécurité qu'inspire le gouvernement turc permettrait à une compagnie quelconque de se confier à lui pour exécuter, sur son territoire, une pareille entreprise. Il faudrait qu'un gouvernement prît généreusement l'initiative.

Quelquefois, pour ne pas faire ce long et dangereux détour, on débarque à Kustendgé ou à Csernavoda, et on franchit à cheval ou en voiture la faible distance qui sépare ces deux hameaux. M. de Valon raconte ainsi ce voyage : « Kustendgé n'a pas de port, une mauvaise crique tout au plus. C'est un pauvre hameau composé de huttes assez semblables aux habitations des castors. Quelques femmes déguenillées, quelques sales bohémiens rôdaient seuls sur la plage. La population est de cent cinquante habitants environ. Nous montâmes dans des chars-à-bancs attelés de quatre chevaux et conduits par des postillons singulièrement accoutrés. Il y en avait de toutes les nations : des Bulgares demi-nus, des Russes vêtus de peaux de mouton, des Valaques coiffés de casquettes de fourrures d'aspect sauvage, des Serviens couverts de grands chapeaux, des Polonais, des Moldaves. La pointe de terre qui sépare Kustendgé du Danube est inculte et déserte; c'est une lande plate, une steppe jaune, aride, sans bornes, sans végétation, où rien

n'arrête le regard, et qui ne produit qu'un gazon maigre et clair-semé que le soleil a bientôt flétri. On n'aperçoit pas un arbuste, pas une touffe de verdure, pas une hutte, pas un homme, pas un oiseau. On n'entendait que les cris sauvages des postillons et le grincement des roues, qui mettait en fuite des légions innombrables de gros rats, longs et maigres comme des belettes, qui, sans doute, avaient quitté leurs trous dans l'espérance d'une pluie d'orage que faisait présager la chaleur pesante de l'atmosphère.

« A peu de distance de Kustendgé, on aperçoit, au bord de la route — laquelle est indiquée seulement par les ornières des voitures — plusieurs monticules qu'on dit être des *tumuli* romains. L'armée russe, qui, en 1828, fut décimée en cet endroit même par une fièvre épidémique, a bien pu grossir, en passant, ce triste ossuaire des temps passés. Un peu plus loin, sur la droite, on voit un petit lac d'eau douce, qui répand quelque fraîcheur sur ses rives, et permet à une dizaine d'arbres, les seuls du pays, de varier l'aspect désolé de ces solitudes. Au milieu du lac est un îlot rond et boisé, pareil à l'île des Peupliers, à Ermenonville. Sur le bord s'élèvent cinq ou six cahutes; là, trois ou quatre familles turques, éternellement isolées, vivent du lait de quelques vaches blanches et des légumes d'un petit jardin. Et qu'on ne s'imagine pas que ces musulmans, si pauvres qu'ils soient, cultivent eux-mêmes ce champ qui les nourrit; ils se laisseraient gravement mourir de faim plutôt que de travailler la terre. Ce sont des Bulgares chrétiens, qui viennent de cinquante lieues de là pour labourer, ensemencer et moissonner ces maigres jar-

dins. Sans s'inquiéter de sa misère, le Turc qui les paye, accroupi devant sa hutte, sa longue pipe à la bouche, passe sa vie à regarder les cigognes, qui, le cou plié, une patte sous l'aile, l'œil à demi fermé, rêvent silencieusement, comme lui, au bord du lac.

« Vers trois heures, nos voitures s'arrêtèrent devant une baraque à contrevents verts, où la compagnie du Danube a établi, pour le bien-être des voyageurs, non pas précisément un café, mais ce que les Espagnols, fort habitués aux auberges mal approvisionnées, appellent naïvement un *parador*, un endroit où l'on s'arrête, où l'on se repose. Cette baraque, entourée de quelques huttes plus petites, forme un hameau perdu au milieu du désert, et qui a pris le nom de Keustelli. En face, à peu de distance, s'étend une vallée étroite, ou, plutôt, une longue gorge remplie de roseaux, et couverte de larges flasques d'eau en maints endroits. Ce marais indique seul aujourd'hui la direction du fameux canal de Trajan, dont on s'est tant occupé dans ces derniers temps. Après deux heures de repos, nous reprîmes notre route à travers le désert, et nous arrivâmes, dans la soirée, aux environs de Csernadova. Le pays, aux approches du Danube, s'accidente et verdit ; des arbres chétifs se montrent au penchant des monticules, et un peu d'herbe croît dans les vallées. »

A mesure qu'on descend, le Danube devient de plus en plus rapide. Nous descendîmes avec une vitesse étonnante à Hirsova, bien que nous ne pussions plus nous servir de notre machine, qui s'était dérangée ou cassée. Nous nous arrêtâmes à Hirsova pour réparer nos avaries. J'eus le temps d'aller me promener à

terre. Hirsova (l'ancienne Carsium) a été complétement détruite par les Russes, qui n'y ont pas laissé une seule maison debout. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un horrible amas de buttes de boue, groupées autour d'une mosquée assez bien conservée. Je montai sur l'une des collines qui la dominent, et que couronnait une citadelle entièrement ruinée. Du haut de cette colline, je découvris une vue étendue sur les vastes plaines de la Valachie et une grande partie de la Bulgarie, jusqu'à la chaîne fort éloignée du mont Hémus. Mais quel triste panorama! Malgré la beauté de son climat et la fertilité de son sol, tout le pays qu'embrassaient mes regards n'était qu'un horrible désert!

Entre Hirsova et Braïla, on remarque d'ordinaire de nombreuses troupes de pélicans. En certains endroits, les deux rives du Danube sont couvertes de ces oiseaux.

Braïla ou Braïlow, en turc, Ibraïl, était, il y a vingt ans, une forteresse turque de 400 ou 500 habitants. Les Russes, qui s'en étaient déjà emparés deux fois, en 1711 et 1770, la prirent, après un long siége, en 1829. Le général Kisselef ordonna de raser les murailles; et jugeant la place bonne pour l'établissement d'un entrepôt commercial, il chargea un ingénieur de faire commencer les travaux nécessaires. Trois cents malheureux habitaient alors les décombres de la forteresse, et aujourd'hui Braïla, déclaré port franc depuis le 28 août 1834, a une population de 12,000 habitants; elle compte pour un sixième dans le commerce général des Principautés (elle appartient actuellement à la Valachie, dont elle est le

port), et prend d'année en année un plus grand développement. On n'y voit encore, il est vrai, que de chétives maisons en bois, disséminées sur un vaste espace; mais les rues futures sont tracées et indiquées par des palissades en bois, qui, de jour en jour, sont remplacées par des constructions. On y rencontre de lourdes voitures attelées de plusieurs bœufs, chargées de froment, de peaux de vache pleines de graisse fondue et d'autres productions. Les hangars voisins du port sont remplis de denrées indigènes et étrangères, et le port est très-animé. De 1837 à 1842, il y était entré et sorti 2,726 bâtiments et barques, 449 en 1837 et 509 en 1842. Sur ces 2,726 bâtiments, on n'en comptait que deux français. A ce propos, permettez-moi de transcrire ici quelques observations, malheureusement trop vraies, de M. Édouard Thouvenel (*Revue des Deux Mondes*, 1840).

« Sans vouloir, dit-il après avoir constaté ce déplorable résultat, énumérer toutes les causes qui ont amené la décadence de notre commerce en Orient, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ces principes vulgaires, que le crédit est l'âme du commerce et la bonne foi celle du crédit. On se plaint du peu de considération qu'en général on accorde, chez nous, aux fortunes industrielles; cependant, le motif de cette fâcheuse disposition des esprits est bien facile à saisir. Le négociant enrichi tâche souvent, et ses héritiers tâchent toujours de couvrir d'un voile l'origine de leur opulence. Au lieu d'être fiers d'une position conquise par de longs labeurs, la plupart cherchent à déguiser, sous un titre d'emprunt, un nom qui a longtemps fait l'honneur d'une raison sociale.

Personne, en France, ne fonde plus un comptoir avec le dessein bien arrêté de le transmettre à des héritiers, jaloux eux-mêmes de le perpétuer; le commerce n'est plus un état, mais un moyen d'arriver à la fortune, seul et unique but de chacun. Qu'en résulte-t-il? C'est que le spéculateur, n'ayant en vue que l'affaire qu'il traite, la trouve bonne dès qu'elle est fructueuse. Un armateur, pour prendre un exemple qui n'est malheureusement pas une hypothèse, mais un fait constaté, envoie aux États-Unis une cargaison de soieries avariées et d'un aunage inexact; les consommateurs étrangers se plaignent, accusent, non pas l'expéditeur inconnu, mais le commerce français en général, et, peu à peu, nos produits tombent dans un complet discrédit. Il existe une liaison si intime entre l'ordre politique et les intérêts matériels, sur lesquels le commerce d'exportation exerce tant d'influence, que l'on ne saurait trop appeler l'attention du gouvernement sur cet objet. C'est à lui d'ouvrir des débouchés, de faire jaillir, des traités et des alliances, des sources de richesses pour nos fabricants; mais il a le droit imprescriptible, le devoir même de réprimer l'amour du gain dans ses écarts, et d'empêcher que la liberté du commerce ne dégénère en abus. La Valachie nous est ouverte; les produits de son sol, qui tendent toujours à s'améliorer, sont déjà d'une bonne qualité; ses minerais abondants fourniront un jour un nouvel objet d'exportation; ses laines sont estimées en Allemagne. Montrons-nous donc aussi comme acheteurs sur les marchés de Braïla, et nous y serons vendeurs à notre tour. Nos draps, nos mérinos surtout, si supérieurs à ceux des An-

glais, et moins chers cependant, trouveront là un débouché nouveau. Que des relations s'établissent entre la France et la Valachie, et les sympathies bien réelles que les Valaques éprouvent pour nous deviendront plus vives encore. Si nos commerçants s'élèvent de l'intérêt particulier à l'intérêt national, s'ils apportent dans leurs actes cette bonne foi, cet orgueil de bien faire qui les distinguaient jadis, les services qu'ils peuvent rendre à notre pays sont immenses. De pareilles entreprises doivent enrichir d'abord ceux qui les feront; elles seront, en outre, utiles à la France sous plus d'un rapport, et à la Valachie, dont elles favoriseront l'élan progressif. Ainsi entendu, le commerce n'est plus seulement un moyen de fortune, un trafic, c'est une des plus honorables professions que l'homme puisse embrasser. »

Galatz, le port de la Moldavie, est à trois heures à peine de Braïla, et il y a entre ces deux villes une sorte d'émulation qui doit tourner à leur profit. Elles se ressemblent et elles diffèrent sous divers rapports : elles se ressemblent en ce qu'elles sont, pour ainsi dire, l'une et l'autre le seul port maritime de la principauté à laquelle elles appartiennent; elles se ressemblent, encore, en ce que leur avenir dépend de la liberté du commerce et de l'amélioration du Danube. Quant à leurs différences, ce ne sont que des différences de forme, mais elles frappent beaucoup le voyageur.

« Braïla, écrivait en 1838 M. Saint-Marc Girardin au *Journal des Débats*, est une ville neuve; il y a de la confusion, mais la confusion de quelque chose qui commence, et, à ce titre, la confusion ne déplaît pas.

A Galatz, il y a la confusion d'une vieille ville, et surtout d'une ville turque. Figurez-vous, sur une colline qui descend à la mer assez brusquement, un amas confus de cabanes de bois; à travers ces cabanes, des rues ouvertes irrégulièrement, et ces rues pavées avec des poutres jetées transversalement d'un côté de la rue à l'autre; quand il fait beau, une poussière immense, qui devient une boue profonde quand il pleut; des émanations infectes sortant de dessous ces poutres, sous lesquelles il y a toujours des eaux stagnantes. Figurez-vous des cabanes de bois, ayant un intérieur obscur et sombre, et le dehors sali par la pluie et la poussière. Pas une auberge; ce qu'on appelle des auberges, un mauvais caravansérail avec des chambres où, pour tout meuble, il y a une claie élevée, sur des barreaux de bois, à un pied du plancher, qui est lui-même plein de poussière comme les rues. Nulle part la moindre trace de soin, d'ordre, de propreté, d'arrangement; une ville faite comme un bivac, et pas même comme un bivac de soldats français; nos soldats ne voudraient pas loger seulement huit jours dans un pareil taudis. Voilà Galatz, mais le vieux Galatz, voilà la vieille ville turque; ce qui m'a fait revenir sur l'impression que j'avais prise à l'aspect des villes turques du Danube. De loin et en perspective, ce mélange de maisons et de verdure m'avait semblé piquant et gracieux; la vue de l'intérieur m'a tout gâté. Heureusement qu'à côté du vieux Galatz, à côté du Galatz des Turcs, il commence à se bâtir une ville nouvelle qui datera, comme Braïla, de la régénération des Principautés. C'est sur la colline qui domine le Danube euq s'élèvent déjà quelques

maisons, qui sentent l'Europe et qui témoignent de ce que pourra devenir Galatz. Cette colline a une belle vue sur la dernière branche des Balkans, qui sépare le Danube de la mer Noire, et qui le rejette au nord. Elle a à sa gauche le lac Bratitz et le Pruth, qui sépare la Moldavie de la Bessarabie; à droite la ligne du Danube et la plaine de la Valachie; à ses pieds le port, et elle ressemble, en petit, à la côte d'Ingouville au Havre. Je souhaite à Galatz d'avoir, avec le Havre, d'autres ressemblances! »

Ces souhaits de M. Saint-Marc Girardin se sont en partie accomplis. Galatz, déclaré port franc le 2 mars 1836, a vu s'accroître rapidement son importance commerciale. De 1837 à 1842, 4,359 bâtiments et barques sont entrés dans son port. En 1837 on en avait compté 546, en 1842 on en comptait 832, dont un seul français. Toutefois, Galatz ressemble encore à un vaste campement plutôt qu'à une ville de commerce. Ses rues ne portent point de nom et ses maisons point de numéros; impossible à un étranger d'y trouver l'habitation qu'il cherche, s'il n'est accompagné d'un *cicerone*. Des monticules de sable s'élèvent çà et là entre les différents quartiers; des cadavres d'animaux infectent les places publiques; des nuées de corbeaux viennent s'abattre sur ces cadavres en putréfaction, les déchirent et les dispersent en lambeaux. On trouve cependant à Galatz un casino assez bien organisé, où l'on reçoit les journaux du midi de la France et plusieurs journaux de Paris.

Braïla et Galatz font déjà une redoutable concurrence au commerce d'Odessa. De là le mécontentement de la Russie et les obstacles qu'elle leur suscite à l'em-

bouchure du Danube. Dans son remarquable ouvrage *Du Rhin au Nil*, M. X. Marmier explique ainsi la position que la Russie s'est faite, malgré ses conventions et au mépris du droit des gens, à l'extrémité de ce fleuve, dont la navigation intéresse maintenant à un si haut degré l'Europe entière.

« Le Danube, dit-il, se jette dans la mer Noire par quatre embouchures principales : l'embouchure de Kilia, de Sulina, de Saint-Georges et de Dunawecz qui tombe dans le lac de Razalin, et de là arrive à la mer par quatre embranchements secondaires. Ces embouchures forment un delta entrecoupé de plusieurs îles et embrassent un espace de soixante mille carrés. La Russie, par le traité d'Andrinople, a acquis les deux tiers environ de cette étendue d'eau et de terrain. Elle a acquis les îles Tschetal et Leti, qui sont d'excellents pâturages, et l'île Saint-Georges, qui, par sa nature marécageuse, ne présente aucune espérance agricole, mais qui a de la valeur comme position. La Turquie n'a conservé que l'île de Portitza, dont la rive septentrionale doit former la ligne de séparation entre elle et la Russie.

« Ce que la Russie a acquis de plus important par ce même traité d'Andrinople, c'est l'embouchure de Sulina, la seule qui soit accessible aux navires d'une certaine dimension, l'unique porte actuelle du Danube, la clef de la mer Noire. Il suffit de barrer ce passage pour arrêter toute la navigation du fleuve, et la Russie, avec un déplorable sentiment d'égoïsme, travaille peu à peu et constamment à l'entraver, à le fermer.

« A l'époque où les Turcs étaient en possession

de ce passage, on y trouvait encore quinze pieds d'eau; maintenant il n'y en a déjà plus que neuf. A la même époque, le fond de l'embouchure était sablonneux et mouvant. Si un navire venait à s'y engraver, il pouvait aisément, à l'aide de quelques alléges, se remettre à flot. Maintenant ce fond est dur; si un bâtiment le heurte, il court risque d'y briser sa quille.

« D'après ses conventions, la Russie ne devait avoir à la pointe de Sulina qu'une maison de quarantaine et un phare. Le phare a été construit dans des proportions grandioses. Il est, au dire des marins, très-bien éclairé; mais la Russie en fait largement payer les frais. Elle impose à chaque navire de commerce un tribut de dix francs. Elle a même essayé de soumettre à cette contribution les bateaux à vapeur autrichiens. Mais ces bateaux ont fait valoir leur titre de bâtiments de guerre, et se sont refusés à payer. La Russie, avec son habileté diplomatique, a cédé sur ce point pour l'emporter plus aisément sur d'autres. Sa quarantaine a été établie, ainsi qu'il était convenu, sur la rive gauche de Sulina; mais sur la rive droite il est arrivé successivement toute une colonie de marchands, d'ouvriers qui se sont construit, le long du fleuve, des habitations, et ont ouvert des magasins, des ateliers. Il y a là une église grecque, un petit bâtiment de guerre, un commandant, des officiers, des auberges, des cafés. Sulina n'est plus un simple établissement de quarantaine, c'est une bourgade régulière, bien bâtie, qui, dans quelques années, sera une vraie ville.

« Nous arrivions là avec *le Ferdinand*, le seul ba-

teau de la compagnie autrichienne qui puisse franchir le canal de Sulina, car il ne tire que huit pieds trois quarts d'eau, juste la quantité rigoureuse. Lorsque la mer est agitée, il ne peut plus se hasarder dans l'embouchure de Sulina, car les vagues soulevées par les vents le livreraient à des secousses violentes, dans lesquelles il s'exposerait à se briser sur les bas-fonds. Au moment où nous entrions dans la rade de Sulina, le vent était contraire, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Plus de cent navires de commerce étaient là arrêtés par le même accident. La plupart de ces navires ne peuvent, en aucun temps, avec leur cargaison entière, entrer dans la mer Noire, car leur manœuvre est difficile, et ils tirent en général plus de neuf pieds d'eau. Ils sont donc obligés de louer des bateaux auxquels ils livrent une partie de leur chargement. Ces bateaux les suivent de l'autre côté de l'embouchure, et il faut reprendre en pleine mer les denrées qui leur ont été confiées. C'est un rude et dangereux travail, et souvent il arrive que le navire, surpris par un vent impétueux, est obligé de gagner le large et d'abandonner la cargaison dont il s'est allégé. Cet emploi des bateaux, ces frais de transbordement constituent un des revenus de la colonie russe de Sulina. En certains temps fâcheux, lorsqu'il y a un grand nombre de bâtiments arrêtés dans la rade, ces frais s'élèvent très-haut. Nous avons vu un capitaine de Galatz, qui se rendait à Trieste, et qui, pour ce seul transbordement, devait sacrifier tout le bénéfice qu'il attendait de son expédition. De plus, les périls auxquels ces transports partiels exposent les navires, augmentent considérablement les droits d'assurance.

Et c'est là précisément ce que veut la Russie; elle veut paralyser le mouvement commercial de Braïla, de Galatz, forcer la Moldavie et la Valachie à se diriger sur Odessa.

« En vain les armateurs de Valachie et de Moldavie adressent à leur prince de perpétuelles réclamations au sujet des perfides manœuvres de la Russie; en vain les capitaines des bateaux à vapeur autrichiens supplient leur gouvernement d'agir avec énergie dans cette grave occurrence : la chancellerie de Vienne rédige lentement, méthodiquement, selon ses habitudes bureaucratiques, une note officielle, et la transmet avec toute sorte de politesses diplomatiques au gouvernement russe. La chancellerie de Pétersbourg annonce qu'elle va répondre à cette note. Des mois entiers s'écoulent dans cet échange de réclamations et de protestations, et, pendant ce temps, le passage de Sulina se rétrécit de plus en plus.

« Nous visitâmes, de long en large, toute la colonie de Sulina : il y a là de très-jolies maisons en bois, fort bien alignées. Je n'ai pas vu, en Valachie, une petite ville d'une apparence plus agréable. Jusqu'à présent, elle a encore une physionomie pacifique et fort débonnaire; mais je ne doute pas que, sous un prétexte ou sous un autre, la Russie n'y établisse bientôt des fortifications, des batteries. Que le gouvernement turc s'avise alors de réclamer, les canons de bronze du czar lui apprendront la morale d'une des fables de La Fontaine :

> Laissez-leur prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

« Le commerce, lassé d'un tel état de choses, a

formé deux projets pour échapper aux entraves de la Russie : le premier serait de déblayer le canal Saint-Georges et de lui donner plus de profondeur en resserrant son lit ; le second, de reprendre la route que les bateaux à vapeur suivaient en 1840. Ils s'arrêtaient alors à Czernadova, et expédiaient, par terre, les passagers et les marchandises à Kustendgé. Il s'agirait, pour rendre ce projet plus facile, d'établir soit un canal, soit un chemin de fer de Czernadova à Kustendgé, et l'on aurait, en suivant cette voie, l'avantage de gagner deux jours de marche sur celle de Sulina ; mais alors on ne passerait plus par Braïla ni par Galatz, et ce serait une perte considérable. D'un autre côté, ceux mêmes qui ont le plus grand intérêt à jouir d'une libre et facile communication avec la mer Noire, sont effrayés des dépenses qu'occasionnerait le déblaiement du canal Saint-Georges, ou des travaux à exécuter entre Czernadova et Kustendgé, et l'on continue à souffrir les cruels embarras de Sulina, et la Russie, qui trouve que le fatal passage est encore trop commode, continue à y jeter des pierres et du sable. »

De Galatz à Constantinople, le bateau à vapeur met environ cinquante heures, mais dix heures suffisent pour atteindre l'embouchure du Danube. Cette partie du voyage n'offre aucun intérêt. Tantôt le Danube coule resserré entre des îles dont la solitude n'est troublée que par d'innombrables troupes de pélicans, tantôt il déploie au loin une énorme masse d'eau. Sur ses deux rives s'étendent des plaines marécageuses, séjour éternel des fièvres et des moustiques. Un assez grand nombre de navires se croisèrent avec notre paquebot;

de distance en distance, des carènes échouées et des agrès flottants nous rappelèrent que le Danube, comme la mer, a ses tempêtes et ses écueils. Ce fut avec un vif sentiment de plaisir qu'après avoir franchi la barre nous entrâmes dans cette mer Noire, dont le nom sinistre s'accorde si bien avec les orages qui la bouleversent incessamment, car il nous semblait que, malgré la distance qui nous restait à parcourir, nous touchions déjà au terme de notre voyage. Heureusement, elle était calme, et, nous éloignant au large, nous nous dirigeâmes, en ligne droite, sur Varna, où le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la rade, qui est vaste, dont une simple jetée ferait un port excellent, mais qui, dans son état actuel, ne présente point une sécurité complète aux bâtiments qui y stationnent.

Varna, l'ancienne Odessus, colonie de Milet, a environ 16,000 habitants. Avec ses fortifications nouvellement réparées et blanchies, ses flèches de minarets et ses toits rouges, elle a, vue de la mer, l'air d'une grande et belle ville. Rien de plus trompeur que cette apparence. A l'intérieur ce ne sont que rues étroites, tortueuses, tristes, impasses dégoûtantes, maisons à moitié ruinées. On ne se souvient guère qu'en 1444 Amurat II vainquit, sous les murs de Varna, Ladislas VI, roi de Pologne; mais nul n'a oublié la défense de cette ville en 1828. Peut-être eût-elle forcé alors l'armée russe qui l'assiégeait à battre en retraite, si la trahison de Youssouf-Pacha, commandant en second, ne l'eût obligée d'ouvrir ses portes. A voir ses fortifications, qui, au dire des hommes compétents, n'arrêteraient pas vingt-quatre heures un bon régiment d'artillerie, on a peine à comprendre comment elles

ont fait perdre aux Russes tant d'hommes et tant de temps. Ce fut en partie sa résistance inattendue qui changea l'opinion de l'Europe à l'égard des Ottomans. Les Turcs devinrent un moment autant à la mode que les Hellènes. En outre, l'opiniâtreté des Russes fit naître des craintes, et l'on s'avisa de songer, un peu tard, que la destruction de la flotte ottomane à Navarin avait été une grande imprudence. Tout est, du reste, maintenu sévèrement à Varna sur le pied de guerre; les portes se ferment au coucher du soleil, et des soldats circulent dans les rues d'un air qui indique assez qu'ils sont les maîtres du pays. « Ce qui est pire que les soldats, dit un voyageur, c'est une douzaine de grands et vigoureux gaillards, mauvais garnements si jamais il en fut, que le pacha — car Varna est la résidence du pacha — a recrutés dans les prisons pour leur donner de plus faibles gages, et dont il s'est fait une espèce de garde servile. Ces hommes-là commettent impunément toutes sortes de brutalités. En dépit des dernières ordonnances du divan, le pacha, vieux et faible, et guidé par de mauvais conseils, continue à tondre de fort près l'inoffensif troupeau soumis à son autorité, en prenant à tâche seulement de ne pas le laisser crier trop haut. En Europe, il y a des gens qui croient bonnement à l'efficacité de ces ordonnances que le journal musulman de Constantinople enregistre avec d'enthousiastes commentaires, et la diplomatie s'applaudit d'avoir amené le divan à proclamer ces principes d'équité. Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur des provinces turques, on s'aperçoit que ces belles ordonnances n'ont encore apporté aucune amélioration réelle à l'inique et oppressive administration

des pachas. Les hauts fonctionnaires s'en servent seulement pour effrayer les petits et se réserver le monopole des injustices, des exactions, et les pauvres rayas n'en sont, après tout, ni moins pillés, ni moins maltraités. »

Au delà de Varna, nous restâmes trop éloignés de la côte pour qu'il me fût possible de rien distinguer. Mais je n'avais pas de regrets, car je savais que cette rive de la mer Noire est peu intéressante. D'ailleurs nous approchions du Bosphore, et je ne pensais plus qu'au plaisir si impatiemment attendu dont j'allais enfin jouir. Quelques heures encore, et je contemplerais le plus beau paysage du monde entier. Avant le jour, j'étais sur le pont, les yeux tournés vers le point de l'horizon où se dirigeait notre navire. Mais, hélas! ma curiosité ne devait pas être satisfaite ce jour-là. Un de ces épais brouillards, si communs dans ces parages au printemps et à l'automne, s'étendit autour de nous au moment où nous arrivions à l'embouchure du Bosphore, et quand nous jetâmes l'ancre dans le port de Constantinople il ne s'était pas encore dissipé. Nous avions constamment navigué dans un nuage. M. de Valon, à son arrivée, avait été menacé de ce contre-temps, qui me faisait perdre le plus beau moment d'une longue traversée. Mais, plus heureux que moi, il vit tout à coup le soleil sortir resplendissant des flots, et le brouillard acquérir, comme par enchantement, une merveilleuse transparence. « Le rideau se déchira, dit-il, et de tous les côtés à la fois apparurent à mes yeux éblouis des forêts de minarets à pointes dorées, des milliers de coupoles enflammées par la lumière, des collines couvertes de maisons

rouges entremêlées de verdure; deux suites immenses de palais bizarrement éclairés, de mosquées aux toits bleus; des bois de cyprès et de sycomores; des jardins en fleurs; un port sans fin, rempli, à perte de vue, de navires, de mâts et de pavillons; en un mot, toute cette ville enchantée que chacun croit connaître, et qui ressemble moins à une grande capitale qu'à une suite infinie de kiosques charmants élevés dans un parc sans bornes, qui a pour bassins des lacs, pour accidents de terrain des montagnes, pour massifs des forêts, pour ruisseaux des bras de mer, et pour batelets des escadres; parc incomparable, à la fois si grandiose et si élégant, qu'il semble avoir été dessiné par des fées et exécuté par des géants. En devenant plus ardents, les rayons du soleil convertissaient en une sorte de poussière d'or les vapeurs matinales; Constantinople semblait en feu, et ce panorama, sans pareil, flamboyait dans cette atmosphère éblouissante.

« Quelques écrivains ont comparé la vue de Constantinople à celle de Naples; c'est une dérision. Chacun peut se figurer la capitale italienne, tandis que la ville des sultans dépasse en merveilles tous les rêves de l'imagination. On a eu raison de le dire, si l'on n'avait qu'un coup d'œil à donner à la terre, c'est de là qu'il faudrait la contempler. J'avais entendu raconter qu'un voyageur, en doublant la pointe du Sérail, avait éprouvé un saisissement tel, qu'il avait déterminé chez lui un violent accès de fièvre. Cette histoire, dont j'avais ri plus d'une fois, me parut vraisemblable quand j'arrivai devant le château des Sept-Tours. »

CHAPITRE II.

LE BOSPHORE.

Le *Bosphore de Thrace*, ou *canal de Constantinople*, est le détroit par lequel la mer de Marmara communique avec la mer Noire.

Le nom de Bosphore, autrefois *Bosporus*, vient, dit-on, du grec *bos* ou *vos*, *bœuf*, et *poros*, *trajet*, *trajet du bœuf*, parce que ce bras de mer est si étroit qu'un bœuf peut aisément le traverser à la nage. Quelques auteurs, au contraire, rapportent à *Io*, changée en génisse par Jupiter, le nom de Bosporus, disant que c'est au promontoire de *Scutari* qu'elle aborda. Sur ce même promontoire était aussi jadis le tombeau de *Bos*, femme du général athénien *Charès*, qui combattit Philippe de Macédoine; et, à en croire certains écrivains, il devrait son nom à ce tombeau. Quelle que soit la véritable étymologie de ce mot, le Bosphore, dont je vais parler, avait reçu, comme désignation spéciale, le nom de *Bosphore de Thrace*, à cause du pays où il se trouve, afin de le

distinguer du canal qui joint la mer Noire à la mer d'Azof, et qu'on nommait autrefois *Bosphore Cimmérien,* aujourd'hui détroit de *Caffa.* Il a environ 32 kilomètres de long sur une largeur qui varie de 70 à 270 mètres. Il sépare l'Europe de l'Asie, et prend le nom de *Bosphore,* ou *détroit de Constantinople,* dans sa première moitié, tandis que, dans l'autre, il est plus particulièrement appelé *canal de la mer Noire.* Une des chaînes des *Balkans* ou *mont Hémus* le borde du côté de l'Europe, et, sur la rive d'Asie, il est encaissé par les montagnes de la *Bithynie,* qui descendent jusqu'à la mer Noire.

« Pour comprendre le plan de ce canal, qui serpente comme un fleuve, se resserre et s'élargit tour à tour, il faut, dit M. Adalbert de Beaumont, qui l'a aussi remarquablement décrit que dessiné, atteindre la cime d'une des hautes collines dont il est dominé, et de là suivre son cours. Le point qui nous a semblé le plus central et le plus pittoresque en même temps est, en Asie, sur les hauteurs de *Kandilli,* au pied d'un kiosque du sultan.

« La partie gauche de ce panorama, en regardant Constantinople, laisse voir au fond, jusqu'aux Dardanelles, la *mer de Marmara,* qu'on appelle aussi *mer Blanche,* par opposition à la mer Noire; puis les montagnes de l'*Olympe,* en Asie; la pointe du *Séraï* et toute la ville de *Stamboul,* dentelée par les dômes et les élégants minarets de ses mosquées. Un peu en avant sont les faubourgs de *Galata, Péra* et *Top-Khana,* et toute la rive d'Europe avec ses ports, ses villages et ses kiosques; puis, en face, de l'autre côté du détroit, la pointe de Scutari et la rive asiatique,

On a donc ainsi, dans un seul regard, Stamboul, Galata et Scutari, les trois villes qui forment ce qu'on appelle *Constantinople*. La partie droite, prise du même point, mais en regardant la mer Noire, indique toutes les situosités du canal, ses bassins et ses défilés : le *Château d'Europe* d'abord ; au delà *Thérapia* et *Buïuk-Déré,* où se trouvent les ambassades de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Russie; sur l'autre rive, enfin, le *Château* et les *Eaux douces d'Asie,* la vallée de *Sultanieh* et celle d'*Unkiar-Iskélécy;* enfin la montagne du *Géant,* derrière laquelle commence la mer Noire. »

« Je viens de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la mer Noire... écrivait M. de Lamartine le 25 mai 1833. J'ai oublié pour jamais le golfe de Naples et tous ses enchantements; comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création... Je veux esquisser pour moi quelques traits de cette nature enchantée. Je ne croyais pas que le ciel, la terre, la mer et l'homme pussent enfanter, de concert, d'aussi ravissants paysages. Le miroir transparent du ciel ou de la mer peut seul les voir et les réfléchir tout entiers : mon imagination les voit et les conserve ainsi; mais mon souvenir ne peut les garder et les peindre que par quelques détails successifs. Il faudrait des années à un peintre pour rendre une seule des rives du Bosphore. Le paysage change à chaque regard, et toujours il se renouvelle aussi beau en se variant. Que puis-je dire en quelques paroles? »

« Pour décrire le Bosphore, dit M. de Valon, on emprunterait en vain la palette du peintre, on épui-

serait inutilement toutes les formules dont l'enthousiasme dispose, toutes les épithètes que la langue met au service de l'admiration ; il y a des spectacles dont on ne peut rendre compte. Les lignes que le voyageur, placé devant de semblables scènes, jette à la hâte sur son journal, ne dépeignent rien ; elles ne sont, pour ainsi parler, que des notes explicatives, des tableaux que garde son souvenir. Aussi n'essaierai-je pas une peinture, je voudrais seulement rendre compte de l'impression que fait éprouver ce merveilleux panorama, et laisser à l'imagination du lecteur le soin de le deviner, en remontant ainsi de l'effet à la cause. Ce qui surgit en vous à la vue du Bosphore, ce n'est pas ce sentiment de respect et presque d'effroi qui pèse sur le cœur quand on contemple l'Océan ou le chaos des Alpes, ou l'horizon sévère des déserts asiatiques, c'est bien plutôt ce ravissement dont on est comme inondé lorsque, par une fraîche matinée du printemps, le regard erre sur une vallée en fleurs, humide de rosée, pleine de parfums et de bruits d'amour. Sur les rives du Bosphore, la nature n'est pas imposante : elle sourit et vous charme. On est au milieu d'un Éden enchanté dont elle a disposé tous les plans avec amour, et dans lequel elle a versé, en un jour de prodigalité, tous les trésors de son écrin.

« Les coteaux montagneux, agrestes, accidentés, étincelants de verdure qui s'élèvent en amphithéâtre sur les deux rives, et se reflètent dans le miroir immobile de ce beau lac bleu qu'on nomme le Bosphore, ont un peu le caractère de certaines collines suisses, s'il est permis, pour mieux se faire comprendre, de chercher ici un point de comparaison. Sur les bords,

à droite et à gauche, s'étend, à perte de vue, une ligne de maisons roses pareilles à des pagodes, à demi cachées sous les buissons de rosiers et de jasmins qui en tapissent les murs, et de palais d'une architecture légère, d'une éclatante blancheur, sur le toit desquels pendent en grappes les branches des vieux sycomores. Plus haut s'étagent des bouquets d'arbustes au feuillage vernissé, au milieu desquels des kiosques charmants se détachent çà et là comme des rubis enchâssés dans l'émail. Au-dessus de ces parterres fleuris, et comme pour leur donner du relief, apparaissent, à demi perdues dans les lianes, de belles roches aux teintes grises. Des massifs de cyprès, dont les cimes découpées en festons semblent incrustées dans le ciel, courent sur les crêtes et entourent d'une bordure sévère ce riant paysage. Des ruisseaux serpentent, comme des rubans argentés, sous leurs sombres ombrages, ou se précipitent en cascades bondissantes sur lesquelles se brisent en prisme les rayons du soleil. Les flancs des coteaux semblent avoir été ciselés « pour le plaisir des yeux. » Ici s'élève une colline abrupte, presque sauvage, et là se creuse une vallée verdoyante et paisible, où une jolie fontaine murmure à l'ombre d'un gigantesque platane.

« A mesure que l'on avance, ces tableaux charmants, pendus sur les deux rives, s'effacent tour à tour et sont remplacés par d'autres points de vue plus ravissants encore. A chaque coup de rame, le regard découvre une nouvelle oasis qu'avait jusqu'alors cachée un pli du terrain; on va d'enchantement en enchantement, et ainsi toujours pendant cinq ou six lieues. Autour de vous, ce sont des volées de kaïks

qui fendent les flots, des nuées d'alcyons qui les rasent. Des navires par centaines sont à l'ancre auprès des maisons; d'autres arrivent à pleines voiles, courent des bordées et virent de bord au moment où leurs vergues s'engagent dans les arbres fleuris du rivage. Parfois passe une brise folle qui ride tout à coup les eaux, soulève les kaïks, balance les navires, fait frissonner les pavillons, agite la verdure et jette des flots d'écume sur les escaliers des maisons. Au-dessus de ce paysage si calme, où tout est joie, bonheur et sérénité, s'étend, pour dernière merveille, un grand ciel embrasé dont l'azur se fond dans les teintes chaudes de la lumière. Voilà ce Bosphore que tous les poëtes ont chanté et que les descriptions ne feront jamais connaître. Si magnifique que soit ce panorama, quand le soleil le revêt d'or et convertit en palais la moindre chaumière, il est une heure où il semble plus merveilleux encore: c'est lorsque, par une de ces tièdes nuits de l'Orient, votre kaïk glisse silencieusement entre les deux rives silencieuses. On entrevoit vaguement dans l'ombre cette grande ville muette, ces maisons éternellement closes qui renferment tant de destinées inconnues, tant d'existences mystérieuses. Alors le voyageur, inspiré par ce calme, suit les rêves les plus fantastiques et enfante des romans sans fin. Parfois, devançant les jours et anticipant les jouissances de l'avenir, il reporte dans le souvenir le moment actuel, et songe avec quel bonheur il se rappellera quelque soir ces beaux lieux qui l'entourent et ces heures de jeunesse qui s'écoulent. »

Maintenant que nous avons embrassé d'un regard

l'ensemble de ce canal, qui sépare deux mondes et unit deux mers, et que nous connaissons son aspect général, prenons un de ces bateaux nommés *kaïks,* qui sillonnent en tout sens les flots dorés du Bosphore, et qu'on trouve aux échelles des faubourgs de la ville. On en compte, assure-t-on, 80,000 à Constantinople. Leur structure légère, leur forme svelte et allongée, leur proue acérée, leur carène tranchante comme une lame de couteau, et qui plonge à peine dans l'eau, prouvent que sur cette mer si belle les courants sont terribles, les vents trompeurs, la navigation dangereuse. Aussi est-ce un véritable travail que de s'installer dans ces kaïks : si, en y entrant, votre pied ne se pose pas juste au milieu, si votre corps se penche trop, si vos mouvements sont tant soit peu brusques, la nacelle se retourne avec la rapidité de l'éclair, et vous voilà sous l'eau, à la grande joie des assistants, qui reconnaissent là le nouvel arrivé. Dans ces mouvantes nacelles, il faut se coucher au fond et n'en plus bouger; remuez-vous un bras ou une jambe, l'équilibre est dérangé, et vos rameurs vous font signe de reprendre la place que vous aviez prise d'abord. Qu'est-ce donc lorsque vous entrez quatre ou cinq dans le même kaïk! Ces bateaux sont gracieux, mais peu commodes, à moins cependant d'en avoir un à soi à trois paires de rames et garni de coussins moelleux.

En quittant l'échelle de Top-Khana, où s'embarquent les habitants du quartier franc, on suit, pour aller vers la mer Noire, la rive d'Europe; les rapides le veulent ainsi. De l'autre côté du détroit, on aperçoit Scutari, en turc *Ouskoudar,* avec ses blanches

mosquées et ses maisons roses. C'est l'ancienne *Chrysopolis,* la *ville d'or,* célèbre dans l'antiquité. Ce nom lui vient, dit-on, de ce qu'elle était le comptoir où les Perses recueillaient et déposaient l'or provenant des tributs de la Bithynie. Aujourd'hui, si elle a perdu l'or des Perses, elle n'en est pas moins toujours la ville d'or au soleil couchant qui l'enveloppe chaque soir de ses rayons brûlants. Mais nous voici déjà à *Dolma-Baghtché,* grâce à la vigueur de nos kaïdjis. Une charmante vallée s'enfonce entre les collines qui bordent ce petit golfe. Un palais du Sultan, ruiné par l'incendie, et qui doit être maintenant réédifié, s'élevait là dans une admirable position. A l'extrémité, un kiosque garni de porcelaines de Perse, extérieurement et intérieurement, offre un échantillon, bien rare aujourd'hui, de ce luxe oriental si pur et si riche. Dans sa construction, on a voulu, dit-on, représenter les habitations guerrières des Turcomans. La tente du chef, ou le pavillon du *khan,* est au milieu et forme la grande salle; les pavillons placés aux quatre coins sont destinés aux officiers.

Un peu au delà apparaît le *palais Blanc* de Sa Hautesse. Construit par *Mahmoud II,* père du sultan actuel, ce palais, de style italien, produit un joli effet avec ses escaliers et ses colonnades de marbre blanc, ses grilles dorées et ses jardins reflétés dans les eaux limpides qui baignent les marches des perrons. « Cependant, dit M. de Beaumont, il n'a pas le grandiose qu'exigent la capitale de l'empire, la beauté des lieux, le maître qui l'habite; et avec les matériaux et les millions qui ont été employés à sa construction, il était aisé de faire un plus noble édifice. »

En passant devant ce séjour impérial, les kaïdjis avertissent les étrangers de fermer les parasols, de parler bas, de s'abstenir de cracher, de se moucher ou de montrer du doigt l'habitation, sous peine de coups de bâton. Telle est la consigne imposée par le respect : si le coupable est un *Franc*, ce sont les malheureux bateliers qui payent pour lui.

Bien des fois, en parcourant ces rivages fortunés, j'ai vu sortir du palais de Bechik-Tasch le sultan et sa suite dans ses magnifiques barques, aussi élégantes de forme que riches d'étoffes, de sculptures et de dorures. Elles sont entièrement blanc et or. Le kiosque sous lequel s'asseoit le sultan est placé à l'arrière et couvert en velours rouge étoilé d'or. Quatre boules d'argent ciselé et un soleil d'or le surmontent ; il est entouré d'une balustrade d'argent et soutenu par quatre colonnettes d'un élégant travail. Des rideaux de velours rouge, doublés de satin bleu, retenus par des cordes d'or, drapent l'intérieur. Le sultan est assis sur son trône, ayant à ses pieds les grands dignitaires de l'État ; des soldats de la garde restent debout à l'entrée. Vingt-six rameurs, les plus forts et les plus beaux, à demi nus, sous des chemises de soie ouvertes et transparentes, font voler, comme la flèche, ces barques longues de près de cent pieds. Deux entièrement pareilles, et quelquefois trois, se suivent chaque fois que le maître sort ; puis viennent les kaïks à sept paires de rames des grands pachas. Aussitôt que de la rive on aperçoit le cortége, les batteries du Bosphore, des navires et de la ville, tonnent en même temps.

« Presque en face du palais Blanc se trouve le

palais Jaune, Beylerbey-Séraï, sur la rive d'Asie ; des jardins en terrasse, avec de magnifiques ombrages, couvrent les collines environnantes. On passe ensuite devant *Orta-Keuï,* le plus populeux des villages du Bosphore. Deux élégants palais, habités par les sultanes, s'avancent au-dessus du rivage ; puis on arrive à *Kourou-Tchesmé,* dont l'anse est encombrée de navires de toute sorte allant et venant : les uns d'Odessa, de Tangarok, des bouches du Danube ; la plupart chargés de blé, quelques-uns de fer ; les autres, de Trébizonde, avec du cuivre et du beurre ; d'autres enfin, de Géorgie et de Circassie, ayant à bord des esclaves blanches. Ce commerce, interrompu par les guerres du Caucase, a repris depuis quelques années, avec l'autorisation de l'empereur de Russie, sous la condition, pour le propriétaire du navire, de se déclarer sujet russe.

Le village d'*Arnaout-Keuï* (des Arnautes ou Albanais) fait le prolongement de Kourou-Tchesmé ; c'est là que commence un des grands courants du Bosphore, si rapide que toutes les barques, petites ou grosses, par les bons ou mauvais vents, sont obligées de se faire remorquer. Des *kamals* ou portefaix, en grande quantité, les traînent à la corde pendant cinq cents mètres environ. On donne à cette rive dangereuse le nom de *Courant du Diable, Chéïtan-Akindici.*

Une fois le cap doublé, le détroit s'élargit comme un lac, et « ici commence, dit M. de Lamartine, une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou pachas du Grand Seigneur. Tous dorment sur la mer comme pour en aspirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont

ouvertes; les maîtres sont assis sur des divans dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie; ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartements donnent aussi sur des terrasses en gradins chargées de treillis, d'arbustes et de fleurs. Les nombreux esclaves, en riches costumes, sont, en général, assis sur les marches d'escaliers que baigne la mer; et les kaïks, armés de rameurs, sont au bord de ces escaliers prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée, par des jardins ou des cours, de l'appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne. Ces palais, ces maisons sont tout en bois, mais très-richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tout noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle, et où les kaïks sont à l'abri. Le Bosphore est si profond partout que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs, et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près que nous, et souvent une vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treillis d'une vigne ou même dans les persiennes d'une croisée, et fuit en emportant des lambeaux du feuil-

lage ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits corps avancés, ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse qui descendent des arrêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement, une anse plus profonde et plus large se creuse entre deux collines, séparées et fendues par le lit creux d'un torrent ou d'un ruisseau. Un village (Bébek) s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfes, avec ses belles fontaines moresques, sa mosquée à coupoles d'or ou d'azur, et son léger minaret qui confond sa cime dans celle des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes, avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs; sur la cime des collines, de grandes villas s'étendent, flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes, et terminent les horizons. Au pied de ces villages est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large ; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes, de jasmins, et forment des berceaux jusque sur la mer, où les kaïks s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur, et souvent un pont, jeté du pont du brick à la fenêtre de la villa, sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfants, de marchands de légumes, de dattes, de fruits, circule sur ces quais : c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les langues y sont groupés au

milieu des Osmanlis, qui fument, accroupis sur leurs tapis, auprès de la fontaine, autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de Lucerne ou d'Interlaken ne peut donner une idée de la grâce et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore. Il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler. On trouve de ces villes, ports ou villages, à peu près toutes les cinq minutes, sur la première moitié de la côte d'Europe, c'est-à-dire pendant deux ou trois lieues. Elles deviennent ensuite un peu plus rares, et le paysage prend un caractère plus agreste par l'élévation croissante des collines et la profondeur des forêts. »

« Traversons le bassin, dit M. Adalbert de Beaumont, et allons nous asseoir un instant sous ces ombrages épais, sur cette prairie émaillée de fleurs, au pied de cette fontaine de marbre toute dorée et d'une si élégante architecture. Ce lieu béni, c'est *Gheuk-Sou*, *eau bleu de ciel,* que les Européens nomment *Eaux douces d'Asie.* C'est là que les femmes turques, grecques et arméniennes, et les hommes de toute nation, viennent se promener les jours de fête. Autour de la fontaine, à l'ombre des arbres et dans les prairies environnantes, les nattes et les tapis s'étendent, et là ce peuple voluptueux, accoudé sur des coussins, savoure en silence la fumée du *chibouque* ou du *narguilé*, écoutant la musique et buvant le scherbet glacé ou le moka brûlant. Plus loin des tentes s'élèvent, où de jeunes danseurs grecs charment les vieux Turcs; des musiciens arabes et arméniens s'installent sur l'herbe autour des chariots dorés des sultanes, et répètent, avec un succès toujours nouveau, à ces oreilles

peu musicales, leurs airs criards et monotones.

« Les femmes du sultan viennent parfois le vendredi avec leurs enfants faire le *kief* (le *far niente*) sous les ombrages des Eaux douces. Elles arrivent dans leurs *arabas* ou chariots dorés, traînées par des bœufs blancs empanachés, et restent là quelques heures à causer, à regarder la foule, à manger des fruits et des confitures. En me voyant dessiner, elles me faisaient signe d'approcher pour regarder mon travail, et, comme je ne répondais pas de suite à leur appel afin de me faire désirer davantage, elles envoyaient une esclave pour amener le *giaour* récalcitrant ; alors elles étaient sans méfiance, et j'avais tout le temps, lorsque les eunuques, leurs gardiens, s'éloignaient, d'admirer leur beauté, l'éclat de cette peau transparente, la grandeur de leurs yeux noirs, la forme parfaite de leurs mains et les brillantes pierreries qui couvrent le petit bonnet rouge à flot bleu dont elles se coiffent. Tout cela, il est vrai, était entouré du yachemak, voile de mousseline sous lequel elles cachent à demi leurs traits ; mais lorsqu'elles sont jeunes, jolies et grandes dames, la mousseline des Indes est si fine, les plis en sont si écartés, que de près on les voit aussi bien que si elles n'avaient rien, et cette gaze légère, sous laquelle on cherche, ajoute un attrait de plus à leurs charmes. Le *féredjé*, vaste peignoir de cachemire, dont elles recouvrent leur éblouissante toilette lorsqu'elles sortent du harem, s'entr'ouvrait parfois et me laissait voir ce délicieux costume, à côté duquel les plus brillantes parures de nos femmes sembleraient manquer de goût, d'éclat, de décence même, et aussi de cette forme simple et natu-

relle qui laisse deviner le corps, la souplesse des membres et de la taille. »

Nous sommes arrivés à l'endroit où le Bosphore s'encaisse, comme un large et rapide fleuve, entre deux caps de rochers qui descendent à pic du haut de ses doubles montagnes ; le canal, qui serpente, semble, à l'œil, fermé là tout à fait; ce n'est qu'à mesure qu'on avance, qu'on le voit se déplier et tourner derrière le cap de l'Europe, puis s'élargir et se creuser en lac, pour porter les deux villes de Thérapia et de Buïuk-Déré. Du pied au sommet de ces deux caps de rochers, revêtus d'arbres et de touffes épaisses de végétation, montent des fortificatiens à demi ruinées, et s'élancent d'énormes tours blanches, crénelées, avec des ponts-levis et des donjons, de la forme des belles constructions du moyen âge. Ce sont les fameux Châteaux d'Europe et d'Asie, d'où Mahomet II assiégea et menaça si longtemps Constantinople avant d'y pénétrer. Ils s'élèvent, comme deux fantômes blancs, du sein noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l'accès de ces deux mers. Leurs tours et leurs tourelles, suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles ; les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi ruinés; les rochers gris qui les portent, et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe; les grandes ombres qu'ils jettent sur les eaux, en font un des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd de son aspect exclusivement gracieux pour prendre un aspect tour à tour gracieux et sublime. Des cimetières turcs s'étendent à leur pied, et des turbans sculptés en marbre blanc

sortent çà et là des touffes de feuillage baignées par le flot.

« Heureux les Turcs, s'écriait ici M. de Lamartine, ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées. S'ils ne possèdent pas la terre pendant leur vie, ils la possèdent après leur mort; et on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés dans ces voiries humaines, d'où l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs. »

Les anciens prétendaient que d'Europe on entendait chanter les oiseaux de l'Asie, façon poétique sans doute d'exprimer par une image le peu de largeur du canal. Le moment où on en peut le mieux juger, c'est lorsque le vent du sud vient à souffler. Quelquefois pendant l'été, le vent du nord règne trois mois de suite, et retient dans le port de Stamboul tous les navires en destination pour la mer Noire; dès qu'il cesse un jour et que le vent du sud se fait sentir, ils s'élancent comme une nuée de goëlands, les ailes étendues, et c'est un spectacle magique que cette immense flotte luttant de vitesse et s'encombrant dans ce passage étroit, comme fait la foule à la sortie d'une porte. Souvent la confusion est si grande et le vent si fort, qu'il arrive des abordages involontaires et de graves avaries. Ordinairement, ce sirocco est le signal d'un orage. La lutte entre les deux vents contraires amoncelle au-dessus du Bosphore d'immenses nuages, arrivant les uns de la mer Blan-

che, les autres de la mer Noire; ils restent là en présence, rangés en bataille, jusqu'à ce qu'une décharge électrique annonce le commencement du combat. J'ai été témoin d'un de ces terribles orages, pendant lequel plus de deux cents bâtiments, grands et petits, arrachés de leurs ancres, entraînés par les courants, furent brisés contre les quais ou engloutis dans l'abîme. Le lendemain, je parcourus le Bosphore au milieu des débris de toute sorte qui couvraient ses flots troublés; on eût dit les suites d'un grand combat naval. Beaucoup de ces villas élégantes qui s'avancent au-dessus de la mer, avaient été défoncées sous le choc des navires lancés par la tempête, et que l'on voyait encore avec leurs mâts, leurs cordages et la moitié de leur coque engagés dans les murailles, les plafonds, les divans et les tentures des salons ravagés.

Un peu plus loin, au-dessus d'Anatoli-Hissar, bouquet d'arbres magnifiques, à l'extrémité duquel s'avance un kiosque en bois rouge de bien simple apparence, s'enfonce la gorge de *Kandligeh;* rien n'est plus beau que le bois touffu qui l'enveloppe. C'est là qu'on peut juger de la végétation luxuriante des forêts d'Asie. Vous tous qui aurez le bonheur de contempler ces merveilles, essayez d'entrer dans le kiosque de bois rouge, et vous y verrez une merveille de l'art persan : une coupole dorée, chargée de branches de roses, sous laquelle une merveilleuse fontaine de marbre sculpté lance ces jets odorants; des fenêtres qui encadrent un incomparable paysage; des panneaux en marqueterie de nacre, d'argent et d'ébène, font de ce kiosque un lieu de délices. Il fut construit, en 1720, par le pacha Hussein pour y recevoir Ach-

met III, qui lui avait annoncé sa visite. Grand amateur de tulipes, le Sultan voulait admirer celles de son favori, qui, pour cette solennité, illumina son jardin en tulipes de cristal répétant exactement les couleurs de celles des parterres.

A mesure qu'on avance vers la mer Noire, les habitations deviennent plus rares, les montagnes plus nues, surtout du côté de l'Asie. De longues bandes d'oiseaux, qui filent au ras de l'eau, rapides comme l'éclair, vont et viennent sans cesse d'une mer à l'autre. Les Turcs prétendent que ce sont les âmes inquiètes des malheureuses victimes de la politique noyées dans le Bosphore.

Balta-Simani, port de la Hache, forme une anse profonde sur la côte de l'Europe; puis vient le délicieux golfe d'*Isténia,* autrefois *Lasthénès*. A l'entrée se dressent deux de ces machines à pêcher, nommées en turc *Baluk-Hana, maison aux poissons,* et en italien *Taliani*. C'est un assemblage de hautes perches entre-croisées, soutenant une cahute de planches, et qui se dressent, du milieu de l'eau, de la façon la plus pittoresque. On dirait de loin un de ces oiseaux à longues pattes qui se promènent dans les étangs. De toutes les manières de pêcher en usage sur le Bosphore, c'est la plus remarquable et la seule qui lui soit propre. Ce sont des *Bulgares* qui, chaque printemps, élèvent leur échafaudage dans les lieux connus pour le passage des poissons, lors de la migration qui a lieu aux renouvellements de saison. Ils forment une enceinte, avec des pieux enfoncés dans la mer, sur trois côtés auxquels s'attache un filet immense excessivement fin et tout en soie tordue. Ce filet, qui

traîne au fond de l'eau, est relevé sur le quatrième côté, occupé par la pêcherie, à l'aide de cordes et de poulies qu'on attache à la cime des perches de cette *Baluk-Hana;* puis, du haut de la petite cabane, ces pêcheurs expérimentés guettent l'arrivée de quelque caravane. Ce sont les *rougets* si délicats, les *pélamides* qui viennent des *Palus-Méotides,* et une foule d'autres espèces aussi estimées qu'elles méritent de l'être. Pour mieux distinguer jusqu'au fond de l'eau, ils jettent des cuillerées d'huile qui forment des ronds transparents comme des lentilles de verre; puis, dès qu'ils aperçoivent le bataillon noir qui s'avance, ils tirent les cordes, et le filet, enlevé de l'eau par tous ses côtés, leur permet de saisir à la main les nombreuses victimes de leur ruse, qu'on voit souvent sauter par milliers. C'est un spectacle fort amusant à contempler, et non moins émouvant pour les simples curieux que pour les acteurs intéressés au dénouement.

Au delà d'Isténia, s'ouvre le joli vallon de *Kalender,* puis *Thérapia,* résidence d'été de l'ambassadeur de France, donnée à Louis XVI par l'infortuné Sélim. Ensuite on entre dans le golfe de *Buïuk-Déré,* bourg considérable habité par la plupart des ambassadeurs. Une vaste prairie, qui conduit aux aqueducs et à la forêt de *Belgrade,* s'avance jusqu'au bord de l'anse profonde de Buïuk-Déré. A l'entrée, un platane gigantesque, formé de onze jets partis de la même souche, étale au loin ses branches magnifiques. Dans le tronc ouvert de l'un de ces arbres, un homme peut facilement entrer à cheval et s'y tenir à couvert. C'est le platane sous lequel Godefroy de Bouillon avait, dit-on, dressé ses tentes.

En face, sur la rive d'Asie, s'élève la montagne du Géant, *Youcha-Daghi*, haute de six cents pieds. De son sommet, on découvre les deux mers. A son pied commence la vallée du *Grand Seigneur, Unkiar-Iské-léci,* où fut signé, en 1830, le traité entre les Turcs et les Russes, traité qui accordait à ces derniers la libre entrée du Bosphore, fermé aux vaisseaux des autres nations.

En quittant le bassin de Buïuk-Déré, on entre dans la portion du détroit nommée *canal de la mer Noire*, jadis protégée par deux forteresses construites du temps des Génois. Le château d'Europe est détruit, mais celui d'Asie existe encore en assez bon état. Après *Buïuk-Liman,* l'ancien port des Éphésiens, on trouve le lieu où le roi Phinée tenait sa cour. Mais voici la mer Noire, *Cara Deniz*, comme la nomment les Turcs. Le cap *Fanaraki* se présente en face, et, vers la droite, se dressent des roches sombres portant le nom de *Cyanées*. Sur cet écueil, qui gêne l'entrée du Bosphore, on remarque une espèce d'autel votif en marbre blanc, à peine reconnaissable à la guirlande de laurier et aux quatre têtes de taureaux qui le soutiennent.

« La côte d'Asie, écrivait M. de Lamartine au retour de cette promenade, ne doit presque rien à l'homme, la nature y a tout fait! Il n'y a plus là ni Buïuk-Déré, ni Thérapia, ni palais d'ambassadeurs, ni ville d'Arméniens ou de Francs; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, de petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts

qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte; une variété de formes et de teintes, et de feuillage, et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même pas inventer; quelques maisons isolées de matelots ou de jardinies turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte, et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit; quelques voiles blanches de pêcheurs, qui se traînent dans des anses profondes, et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuyent sur le bord des prés; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer; les criques les plus mystérieuses, entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuillès, se courbent sur les flots, et forment sur la mer des berceaux où les kaïks s'enfoncent. Un ou deux villages cachés dans l'ombre de ces criques, avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers, avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte, leurs nuées de colombes sur leurs toits, leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs vieillards assis sous le platane au pied du minaret; des laboureurs qui rentrent des champs dans leurs kaïks; d'autres qui remplissent leurs barques de fagots verts, de myrte ou de bruyère en fleurs, pour les sécher et les brûler l'hiver. Cachés derrière ces monceaux de verdure pendante, qui dé-

bordent et trempent dans l'eau, on n'aperçoit ni la barque ni le rameur, et l'on croit voir un morceau de la rive, détaché de terre par le courant, flotter au hasard sur la mer avec ses feuillages verts et ses fleurs encore parfumées. »

CHAPITRE III.

PÉRA.

Le port de Constantinople s'appelle la *Corne-d'Or*. D'où lui vient ce nom, que les anciens lui ont donné à une époque très-reculée? On ne le sait pas d'une manière positive. A en croire Gibbon, qui s'appuie sur l'autorité de Strabon, il a été nommé ainsi parce qu'il fait une courbe semblable à la corne d'un cerf et d'un bœuf, et parce qu'il y arrive journellement des navires chargés des productions les plus précieuses de toutes les contrées de l'univers. D'autres écrivains ont proposé et soutenu d'autres étymologies. Quelle que soit l'origine de son nom, c'est le plus beau et le plus commode de tous les ports des cinq parties du monde. Formé par les eaux du Bosphore, il s'étend entre deux promontoires, sur une longueur d'environ cinq milles, jusqu'à l'embouchure de la rivière Lycus, dont il reçoit les eaux à son extrémité. Large d'un mille environ à son ouverture, il se rétrécit à mesure qu'il s'avance dans l'intérieur des terres. Plus de 1,200 navires peuvent y tenir à l'aise, et il est assez

profond pour porter, même le long de ses bords, les plus gros bâtiments de guerre.

Constantinople, ou plutôt Stamboul, occupe, sur la rive occidentale de la Corne-d'Or, un promontoire triangulaire qui formait seul, autrefois, la capitale de l'empire d'Orient. Du côté de ce triangle, où la mer ne la défend pas, l'ancienne Byzance était entièrement entourée de murs bâtis par Constantin et réparés par Théodose et ses successeurs. Ces murailles, où tant d'assauts échouèrent, et derrière lesquelles le misérable empire grec se crut si longtemps impérissable, existent toujours, et, après le Parthénon et Balbek, passent pour les plus majestueuses ruines qui attestent la place d'un empire. « Ce sont, dit M. de Lamartine, des terrasses de pierre, de cinquante à soixante pieds d'élévation, et quelquefois de quinze à vingt pieds de large, revêtues de pierres de taille d'une belle couleur gris-blanc, souvent même entièrement blanches, et comme sortant du ciseau de l'ouvrier. On en est séparé par d'anciens fossés comblés de débris et de terre végétale luxuriante, où les arbres et les plantes pariétaires ont pris racine depuis des siècles, et forment un impénétrable glacis. C'est une forêt vierge de trente ou quarante pas de large, remplie de nids d'oiseaux et peuplée de reptiles. Quelquefois cette forêt cache entièrement les flancs des murs et des tours carrées dont elle est flanquée, ou n'en laisse apercevoir que les crénaux élevés. Souvent la muraille reparaît dans toute sa hauteur, et réverbère, avec un éclat doré, les rayons du soleil. Elle est échancrée du haut par des brèches de toutes les formes, d'où la verdure descend comme dans des ravines de

montagnes, et vient se confondre avec celle des fossés. Presque partout son sommet est couronné de végétation qui déborde et forme un bourrelet de plantes, des chapiteaux et des volutes de lianes et de lierres. Çà et là, du sein des tours comblées par les pierres et la poussière, s'élance un platane ou un cyprès qui entrelace ses racines à travers les fentes de ce piédestal. Le poids des branches et des feuilles, et les coups de vent dont ces arbres aériens sont sans cesse battus, font incliner leurs troncs vers le midi, et ils pendent comme des arbres déracinés avec leurs vastes branchages chargés de nids d'une multitude d'oiseaux. Tous les trois ou quatre cents pas, on rencontre une des tours accouplées, d'une magnifique construction, avec les énormes voûtes d'une porte ou d'un arc antique entre ces tours. La plupart de ces portes sont murées aujourd'hui, et la végétation, qui a tout envahi, murs, portes, créneaux, tourelles, forme, dans ces endroits, les plus bizarres et les plus beaux accouplements avec les ruines et les œuvres de l'homme. Il y a des pans de lierre qui descendent du sommet des tours, comme des plis d'immenses manteaux; il y a des lianes formant des ponts de verdure de cinquante pieds d'arche d'une brèche à l'autre; il y a des parterres de giroflées, semés sur des murs perpendiculaires, que le vent balance sans cesse comme des vagues de fleurs; des milliers d'arbustes forment des créneaux dentelés de feuillages et de couleurs diverses. Il sort, de tout cela, des nuées d'oiseaux, quand on jette une pierre contre les flancs des murs tapissés, ou dans les abîmes des fourrés qu'on a à ses pieds. »

C'est dans l'enceinte formée par ces murailles que se

trouvent toutes les mosquées, les khans, les bains, les bazars, le séraï, les principales ruines de l'antiquité, les établissements publics, la ville turque en un mot. Nous y pénétrerons tout à l'heure pour la visiter en détail. Quant à présent, allons débarquer à Galata, sur la rive orientale de la Corne-d'Or, en face de la douane, où vont d'ordinaire jeter l'ancre les bateaux à vapeur qui arrivent à Constantinople.

Galata est le plus grand et le plus important des faubourgs de Constantinople. Un vaste cimetière le sépare, à l'ouest, de *Cassim-Pacha;* à l'est, il se relie à *Top-Khana;* au nord, il est dominé par *Péra.* Ce sont les quartiers où les Francs ont le droit de résider.

En débarquant sur le quai de Galata on éprouve un singulier désappointement. Tout paraît changé; le panorama enchanté qu'on contemplait avec tant de ravissement sur le pont du bateau a disparu; on se trouve dans un petit carrefour immonde, à l'entrée d'un labyrinthe de ruelles humides, obscures et boueuses. Les maisons qui vous entourent, faites de mauvaises planches disjointes, ont un aspect misérable; le temps et la pluie ont délayé, en des nuances sales et sans nom, leur couleur rouge primitive. Un de ces minarets qui de loin m'avaient paru si sveltes, si élégants, se dressait auprès de moi; c'était une colonette sans grâce dont le crépis de plâtre crevassé se détachait par plaques et tombait par lambeaux. Les promeneurs turcs, qu'à une certaine distance j'avais pris pour d'opulents Osmanlis, étaient des misérables coiffés de loques et vêtus de guenilles. Derrière les portefais qui encombraient le débarcadère, des bouchers éventraient

en pleine rue des moutons; le pavé était couvert d'une boue sanglante et d'entrailles encore chaudes, autour desquelles une cinquantaine de chiens hideux, au poil fauve, aux oreilles droites, se roulaient en hurlant. Une odeur fétide sortait de ces couloirs humides, où jamais l'air ni la lumière ne pénètrent, où croupissent des ordures de tout genre, où jamais le balai n'a passé, où, pour tout dire, l'on marche à chaque pas sur des rats et des chiens morts. Tel est, sans exagération, l'aspect de la plupart des rues de Constantinople et en particulier des échelles de Galata. Comme le fait observer fort justement M. du Valon, ce contraste entre la misère de ce qui vous entoure et l'incomparable beauté des plans éloignés, n'a pas été assez remarqué par les voyageurs qui ont cherché à décrire Constantinople. « Avec raison peut-être, ajoute-t-il, ils n'ont pas voulu refroidir l'enthousiasme de leurs lecteurs, en salissant de ces hideux détails *leurs descriptions d'or et d'argent plaquées.* »

Sans pouvoir me rendre compte de ce changement à vue, je suivis les porteurs de bagages dans une de ces ruelles montueuses mal pavées, et si étroites que trois hommes y peuvent à peine marcher de front. Au costume près, ces rues présentent pour ainsi dire le même aspect que les environs des marchés de nos villes : des échoppes de bois où l'on fait frire des pâtisseries ou des viandes pour le peuple ; des boutiques de barbiers, de vendeurs de tabac, de marchands de légumes et de fruits ; une foule pressée et active ; des chiens qui aboient ; seulement, tous les costumes et toutes les langues de l'Orient s'y heurtent à l'œil et à l'oreille. En gravissant la pente escarpée qui conduit de Galata à

Péra, j'examinais avec curiosité les maisons turques, qui me semblaient pauvres et abandonnées ; leurs fenêtres grillées ne laissent rien voir. De l'intérieur, de temps en temps, la verte flèche d'un cyprès sort d'une enceinte de murailles grises et ruinées, et s'élance immobile dans un ciel transparent. Des colombes blanches et bleues sont éparses sur les toits des maisons, et remplissent les rues silencieuses de leurs mélancoliques roucoulements. Après maints détours dans des passages inextricables, nos guides s'arrêtèrent auprès d'un terrain incliné, dépourvu de maisons, planté de cyprès et entouré d'un mur à hauteur d'appui : nous étions arrivés au petit Champ des Morts, devant un des meilleurs hôtels de Constantinople, où, moyennant 12 francs par jour, on a une jolie chambre bien tapissée, une table bien servie, un bon lit garni d'un moustiquaire.

Péra est élevé de 110 mètres au-dessus du niveau du Bosphore; on y respire un air pur—qui n'empêche pas la peste d'y faire de grands ravages, — et on y découvre une vue admirable; seulement, il faut monter au sommet de ses toits pour jouir du magnifique coup d'œil dont la nature et l'homme l'ont environné. Mais en soi Péra n'a ni caractère, ni originalité ni beauté. On donne une origine très-simple à son nom. Quand des personnes qui venaient de Constantinople avaient affaire dans ce quartier et s'informaient à Galata de la direction qu'elles devaient suivre pour s'y rendre, on leur répondait : *Péra,* plus haut. M. Brayer, l'auteur de *Neuf années à Constantinople*, prétend, au contraire, « que le nom de Péra, mot grec signifiant en face, de l'autre côté ou vis-à-vis, a été donné à ce

quartier à cause de sa situation, qui est en face ou vis-à-vis de la ville proprement dite et de l'autre côté du port. »

Péra n'avait été pendant longtemps qu'un chétif hameau, lorsqu'en 1535, à la suite d'un traité de commerce et d'amitié conclu entre François Ier et le sultan Soliman, ce dernier le désigna pour être la résidence de l'ambassade de France et des Francs qui s'y établirent sous sa protection. Depuis cette époque il s'est constamment agrandi. Sa population s'élève actuellement à environ 5,000 habitants de toutes les nations de l'Europe. On y parle toutes les langues; cependant, le français et l'italien dominent. Il était devenu la résidence de tous les ambassadeurs, ministres et consuls étrangers; mais l'incendie du 2 août 1831 détruisit leurs palais avec 20,000 maisons. Pendant plusieurs années, les représentants des puissances étrangères habitèrent des villas situées sur le Bosphore. Ils commencent à revenir à Péra, où les beaux hôtels qu'ils y ont fait reconstruire forment un désagréable contraste avec les horribles masures qui les entourent. « Celui d'Angleterre, dit M. X. Marmier, est d'une physionomie sévère et voilée comme la politique dont il renferme les exigeantes et astucieuses combinaisons. Celui de France, nouvellement construit, est une jolie maison de plaisance, qui, avec sa légère galerie ouverte en vue du Bosphore, semble n'avoir d'autre souci que d'aspirer gaiement les douces brises de la mer et le parfum des orangers. Celui de Russie, posé sur d'épaisses murailles, s'étale orgueilleusement sur une large crête, domine de la hauteur de ses chapiteaux tous ses voisins, et de loin apparaît

aux regards comme le maître du pays. Les Grecs disent qu'il a été bâti par le czar lui-même, et s'attendent bien à l'y voir trôner un jour. La construction grandiose de cet édifice doit aisément entretenir cette idée dans leur esprit. C'est une citadelle de guerre; c'est un palais d'empereur. »

C'est à peine si à Péra on s'aperçoit que l'on est sous la domination turque. L'autorité du divan y est balancée, et, dans plusieurs cas, annulée par les prérogatives concédées aux Européens et à leurs ministres; en vertu des traités avec la Sublime-Porte, les habitations des premiers et les palais des seconds sont tenus inviolables pour l'autorité turque. Une judicieuse unanimité, et peut-être la seule que l'on remarque dans cette agglomération de nations diverses, se révèle toutes les fois que les immunités des Francs pourraient être compromises.

« A Péra, la vie sociale, ajoute M. d'Aubignosc, se rapproche en mille points des habitudes de la chrétienté; les nuances ne se manifestent que dans les usages particuliers à chaque peuple. Du reste, quoique formant une dépendance d'une grande capitale, le faubourg de Péra offre cependant le tableau des allures et des inconvénients des petites villes. Les habitants vivent entre eux, et, pour ainsi dire, les uns sur les autres, tant les limites de leur quartier sont restreintes. On s'y épie, on s'occupe beaucoup de ses voisins, on se critique; les caquetages engendrent des discordes et souvent des haines de familles. Les Européens, venus en Turquie pour y faire une fortune, soupirent après l'instant où le succès, ayant couronné leurs efforts, leur permettra de regagner le

sol natal. Tous se plaignent et font porter leurs griefs sur les hommes avec lesquels ils sont contraints de vivre. »

Aucun écrivain n'a décrit et ne décrira mieux que M. de Lamartine le panorama que l'on découvre du haut des terrasses de Péra :

« Les collines de Galata, de Péra et trois ou quatre autres collines glissant de mes pieds à la mer, couvertes de villes de différentes couleurs ; les unes ont leurs maisons peintes en rouge de sang, les autres en noir avec une foule de coupoles bleues qui entrecoupent ces sombres teintes ; entre chaque coupole s'élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenant à chaque maison. De grands espaces vides, entre les maisons, sont des champs cultivés et des jardins où l'on aperçoit des femmes turques, couvertes de leurs voiles noirs, et jouant avec leurs enfants et leurs esclaves à l'ombre des arbres ; des nuées de tourterelles et de pigeons blancs nagent dans l'air bleu au-dessus de ces jardins et de ces toits, et se détachent, comme des fleurs blanches balancées par le vent, du bleu de la mer qui fait le fond de l'horizon. — On distingue les rues qui serpentent en descendant vers la mer comme des ravines, et, plus bas, le mouvement de la population dans les bazars, qu'enveloppe un voile de fumée légère et transparente ; ces villes ou ces quartiers de ville sont séparés les uns des autres par des promontoires de verdure couronnés de palais de bois peints et de kiosques de toutes les nuances, ou par des gorges profondes où le regard se perd entre les racines des coteaux, et d'où l'on voit s'élever seule-

ment les têtes des cyprès et les flèches aiguës et brillantes des minarets; arrivé à la mer, l'œil s'égare sur sa surface bleue au milieu d'un dédale de bâtiments à l'ancre ou à la voile; les kaïks, comme des oiseaux d'eau qui nagent tantôt en groupe, tantôt isolément, sur le canal, se croisent en tout sens, allant de l'Europe à l'Asie, ou de Péra à la pointe du sérail. Quelques grands vaisseaux de guerre passent à pleines voiles, débouchent du Bosphore, saluent le sérail de leurs bordées, dont la fumée les enveloppe un instant comme des ailes grises, puis en sortent resplendissants de la blancheur de leur toile, et doublent, en paraissant les toucher, les hauts cyprès et les larges platanes du jardin du Grand Seigneur, pour entrer dans la mer de Marmara. D'autres bâtiments de guerre, c'est la flotte entière du sultan, sont mouillés, au nombre de trente ou quarante, à l'entrée du Bosphore; leurs masses immenses jettent une ombre sur les eaux du côté de terre; on n'en aperçoit en entier que cinq ou six; la colline et les arbres cachent une partie des autres, dont les flancs élevés, les mâts et les vergues, qui semblent entrelacés avec les cyprès, forment une avenue circulaire qui fuit vers le fond du Bosphore. Là, les montagnes de la côte opposée ou de la rive d'Asie forment le fond du tableau : elles s'élèvent plus hautes et plus vertes que celles de la rive d'Europe; des forêts épaisses les couronnent et glissent dans les gorges qui les échancrent; leurs croupes, cultivées en jardins, portent des kiosques solitaires, des galeries, des villages, de petites mosquées toutes cernées de rideaux de grands arbres; leurs anses sont pleines de bâtiments mouillés, de kaïks à rames,

de petites barques à voiles. La grande ville de Scutari s'étend à leurs pieds sur une large marge, dominée par leurs cimes ombragées, et enceinte de sa noire forêt de cyprès. Une file non interrompue de kaïks et de barques, chargées de soldats asiatiques, de chevaux ou de Grecs cultivateurs apportant leurs légumes à Constantinople, règne entre Scutari et Galata, et s'ouvre sans cesse pour donner passage à une autre file de grands navires qui débouchent de la mer de Marmara.

« En revenant à la côte d'Europe, mais de l'autre côté du canal de la Corne-d'Or, le premier objet que l'œil rencontre après avoir franchi le bassin bleu du canal, c'est la pointe du sérail : c'est le site le plus majestueux, le plus varié, le plus magnifique et le plus sauvage à la fois que le regard d'un peintre puisse chercher. La pointe du sérail s'avance comme un promontoire ou comme un cap aplati entre ces trois mers, en face de l'Asie ; ce promontoire, à partir de la porte du sérail, sur la mer de Marmara, en finissant au grand kiosque du sultan, vis-à-vis l'échelle de Péra, peut avoir trois quarts de lieue de circonférence ; — c'est un triangle dont la base est le palais ou le sérail lui-même, dont la pointe plonge dans la mer, dont le côté le plus étendu donne sur le port intérieur ou canal de Constantinople; du point où je suis, on le domine en entier ; c'est une forêt d'arbres gigantesques dont les troncs sortent, comme des colonnes, des murs et des terrasses de l'enceinte, et étendent leurs rameaux sur les kiosques, sur les batteries et les vaisseaux de la mer ; ces forêts, d'un vert sombre et vernissé, sont entrecoupées de pelouses vertes, de

parterres, de fleurs, de balustrades, de gradins de marbre, de coupoles d'or ou de plomb, de minarets aussi minces que des mâts de vaisseaux, et des larges dômes des palais, des mosquées et des kiosques qui entourent ces jardins; vue à peu près semblable à celle qu'offrent les terrasses, les pentes et le palais de Saint-Cloud, quand on les regarde des bords opposés de la Seine ou des collines de Meudon; mais ces sites champêtres sont entourés de trois côtés par la mer et dominés du quatrième côté par les coupoles des nombreuses mosquées et par un océan de maisons et de rues qui forment la véritable Constantinople ou la ville de Stamboul. La mosquée de Sainte-Sophie, le Saint-Pierre de la Rome de l'Orient, élève son dôme massif et gigantesque au-dessus et tout près des murs d'enceinte du sérail; Sainte-Sophie est une colline informe de pierres accumulées et surmontées d'un dôme qui brille au soleil comme une mer de plomb; plus loin, les mosquées plus modernes d'Achmet, de Bajazet, de Soliman, de Sultanié, s'élancent dans le ciel avec leurs minarets entrecoupés de galeries moresques; des cyprès aussi gros que le fût des minarets les accompagnent et contrastent partout, par leur noir feuillage, avec l'éclat resplendissant des édifices; au sommet de la colline aplatie de Stamboul, on aperçoit parmi les murs des maisons et les tiges des minarets une ou deux colonnes antiques noircies par les incendies et bronzées par le temps; ce sont quelques débris de l'antique Byzance, debout sur la place de l'Hippodrome ou de l'Atmeïdan; là aussi s'étendent les vastes lignes de plusieurs palais du sultan ou de ses vizirs; le Divan, avec sa

porte qui a donné le nom à l'empire, est dans ce groupe d'édifices; plus haut, et se détachant à cru sur l'horizon azuré du ciel, une splendide mosquée couronne la colline et regarde les deux mers; sa coupole d'or, frappée des rayons du soleil, semble réverbérer l'incendie, et la transparence de son dôme et de ses murailles, surmontées de galeries aériennes, lui donne l'apparence d'un monument d'argent ou de porcelaine bleuâtre. L'horizon de ce côté finit là, et l'œil redescend sur deux autres larges collines couvertes sans interruption de mosquées, de palais, de maisons peintes, jusqu'au fond du port, où la mer diminue insensiblement de largeur et se perd à l'œil sous les arbres dans le vallon arcadien des eaux douces d'Europe. Si le regard remonte le canal, il flotte sur des mâts groupés au bord de l'échelle des Morts de l'arsenal, et sous les forêts de cyprès qui couvrent les flancs de Constantinople; il voit la tour de Galata, bâtie par les Génois, sortir, comme le mât d'un navire, d'un océan de toits de maisons, et blanchir entre Galata et Péra, semblable à une borne colossale entre deux villes, et il revient se reposer enfin sur le tranquille bassin du Bosphore, incertain entre l'Europe et l'Asie. Voilà le matériel du tableau; mais si vous ajoutez à ces principaux traits dont il se compose le cadre immense qui l'enveloppe et le fait ressortir du ciel et de la mer, les lignes noires des montagnes d'Asie, les horizons bas et vaporeux du golfe de Nicomédie, les crêtes des montagnes de l'Olympe de Brousse qui apparaissent derrière le sérail, au delà de la mer de Marmara, et qui étendent leurs vastes neiges comme des nuées blanches dans le fir-

mament; si vous joignez à ce majestueux ensemble la grâce et la couleur infinie de ces innombrables détails; si vous vous figurez par la pensée les effets variés du ciel, du vent, des heures du jour sur la mer et sur la ville; si vous voyez les flottes de vaisseaux marchands se détacher, comme des volées d'oiseaux de mer, de la pointe des forêts noires du sérail, prendre le milieu du canal, et s'enfoncer lentement dans le Bosphore en formant des groupes toujours nouveaux; si les rayons du soleil couchant viennent à raser les cimes des arbres et des minarets, et à enflammer, comme des réverbérations d'incendie, les murs rouges de Scutari et de Stamboul; si le vent qui fraîchit ou qui tombe aplatit la mer de Marmara comme un lac de plomb fondu, ou, ridant légèrement les eaux du Bosphore, semble étendre sur elles les mailles resplendissantes d'un vaste filet d'argent; si la fumée des bateaux à vapeur s'élève et tournoie au milieu des grandes voiles frissonnantes des vaisseaux ou des frégates du sultan; si le canon de la prière retentit, en échos prolongés, du pont des bâtiments de la flotte jusque sous les cyprès du champ des Morts; si les innombrables bruits des sept villes et des milliers de bâtiments s'élèvent par bouffées de la ville et de la mer, et vous arrivent, portés par la brise, jusque sur la colonne d'où vous planez; si vous pensez que ce ciel est presque toujours aussi profond et aussi pur; que ces mers et ces ports naturels sont toujours tranquilles et sûrs; que chaque maison de ces longs rivages est une anse où le navire peut mouiller en tout temps sous les fenêtres, où l'on construit et on lance à la mer des vaisseaux à trois ponts sous l'om-

bre même des platanes du rivage; si vous vous souvenez que vous êtes à Constantinople, dans cette ville reine de l'Europe et de l'Asie, au point précis où ces deux parties du monde sont venues, de temps en temps, ou s'embrasser ou se combattre; si la nuit vous surprend dans cette contemplation dont jamais l'œil ne se lasse; si les phares de Galata, du sérail, de Scutari, et les lumières des hautes poupes des vaisseaux s'allument; si les étoiles se détachent peu à peu, une à une ou par groupes, du bleu firmament, et enveloppent les noires cimes de la côte d'Asie, les cimes de neige de l'Olympe, les îles des Princes dans la mer de Marmara, le sombre plateau du sérail, les collines de Stamboul et les trois mers, comme d'un réseau bleu semé de perles, où toute eette nature semble nager; si la lueur plus douce du firmament où monte la lune naissante laisse assez de lumière pour voir les grandes masses de ce tableau, en effaçant ou en adoucissant les détails, vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain ; — c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme; c'est le spectacle dont je jouis tous les jours et toutes les nuits depuis un mois. »

Après avoir admiré plusieurs heures, sans pouvoir m'en rassasier, ce magnifique panorama, je m'apprêtais à redescendre à Galata pour aller rendre une première visite à Stamboul, lorsqu'un de mes compatriotes, logé au même hôtel que moi, m'engagea à venir voir avec lui les derviches tourneurs. Je me laissai entraîner, et il me conduisit à un bâtiment

circulaire entouré d'un petit jardin où se pressait une foule nombreuse de Grecs, de Turcs et d'Arméniens. Arrivés dans le vestibule, on nous engagea à chausser des pantoufles et à confier nos bottes à un industriel qui tient en ce lieu un dépôt de chaussures, à l'instar des dépôts de cannes et de parapluies établis à l'entrée de nos monuments publics. «Cet usage, dit M. de Valon, est général en Turquie; non-seulement on ne peut entrer dans une mosquée avec des souliers qui ont foulé la poussière de la rue, mais il serait tout à fait inconvenant de se présenter avec ses bottes dans une maison turque où l'on arrive toujours sans ôter son chapeau. Cet usage, dont on s'étonne dans le premier moment, est peut-être, tout bien réfléchi, plus raisonnable que le nôtre.»

Après nous être conformés à ce cérémonial, nous pénétrâmes dans une salle ronde d'assez grande dimension et éclairée par le haut. Au centre de cette pièce était un cirque parqueté, ciré avec le plus grand soin et entouré d'une balustrade assez semblable à celle sur laquelle s'accoudent, à Paris, les agioteurs de la Bourse. Autour de cette arène réservée aux acteurs se pressaient en grande quantité des spectateurs de tous les âges, de tous les pays, de tous les costumes, exhalant, les uns et les autres, une forte odeur d'ail. La cérémonie était commencée. Aux sons d'un orchestre barbare, composé de petites timbales, de flûtes à bec avec accompagnement de voix nasillardes, une vingtaine de grands garçons barbus, vêtus de longues robes blanches, valsaient fort gravement autour d'un petit vieillard couvert d'une pelisse bleue. Ces hommes portaient sur la tête un épais bonnet de feu-

tre absolument semblable, quant à sa forme et à sa couleur, à un pot de fleurs renversé. Leur robe blanche, faite d'une étoffe de laine souple et pesante, était si constamment gonflée par l'air qui s'engouffrait sous ses larges plis, qu'on eût dit une jupe de bois. Les bras étendus comme des crucifiés, la main gauche un peu plus élevée que la droite, le regard fixé au plafond d'un air béat, les derviches tournaient si rapidement sur leurs pieds nus, si régulièrement, avec une impassibilité telle, en conservant si bien leurs distances, qu'il était impossible de ne pas les prendre pour des automates placés sur des bases mobiles et mis en mouvement par des ressorts. On ne comprendrait pas que ces hommes puissent pirouetter si vite et si longtemps sans tomber frappés d'une congestion cérébrale, l'on ne savait que c'est là leur spécialité. Ils se sont si exercés dès l'enfance; toutes leurs études ont été dirigées vers ce but, et pourtant il arrive fréquemment qu'avant la fin de la représentation, quelques-uns d'entre eux, ne pouvant supporter ce martyre, roulent à terre étourdis et comme assommés. A les voir faire, nous éprouvions nous-mêmes une sorte d'éblouissement.

Tout à coup la musique cessa, et les derviches se jetèrent simultanément à genoux la tête en bas. Pendant plusieurs minutes, ils restèrent immobiles dans cette position; puis des domestiques ayant étendu sur eux de longs manteaux noirs, ils se levèrent de nouveau et se rangèrent militairement sur une seule ligne. L'homme à la pelisse bleue, qui, assis sur ses talons, avait observé sans se déranger tous ces exercices, entonna alors d'une voix chevrotante une com-

E. VERMORCKEN SC.

Montagnards circassiens.

plainte à laquelle ses subordonnés répondirent en hurlant. Le chant fini, chaque derviche se détacha à son tour de la ligne, s'approcha du chef, embrassa respectueusement le bout de ses doigts, et vint offrir sa main à baiser à tous ses compagnons; il y eut ensuite un nouveau concerto de cris gutturaux, qui semblaient sortir plutôt de gigantesques mirlitons que de gosiers humains, et la foule commença à s'écouler...

Outre les derviches tourneurs que je venais de voir, il y a encore à Constantinople des derviches hurleurs. Au lieu de valser jusqu'à extinction, ceux-là poussent des cris effroyables, jusqu'à ce qu'ils tombent sur le plancher épuisés et écumants. Les historiens ont donné à ces exercices singuliers différentes origines. « Il faut croire, ajoute M. de Valon, que les contorsions des derviches sont les restes des danses furieuses que d'anciens peuples de l'Asie avaient enseignées aux Corybantes. Les derviches passent à Constantinople pour de fort mauvais sujets, et leurs exercices sont seulement tolérés par le Coran, qui prohibe toutes les danses, ce qui n'empêche pas les Turcs d'aller voir en secret les *ballerini*, enfants grecs élevés dans l'infamie, qui, vêtus d'un élégant costume, et fardés comme des courtisanes, exécutent, moyennant une assez forte rétribution, une sorte de cachucha lascive et hideuse dans des cafés mal famés. »

Au bas de la colline de Péra s'étend un vaste cimetière où des mausolées brisés, des sépulcres en ruine gisent en désordre au pied des noirs cyprès. En suivant jusqu'à son extrémité la grande rue de ce faubourg, on arrive encore à d'autres cimetières. C'est par là que passent les ânes et les mulets qui transpor-

tent les denrées d'un quartier à l'autre; c'est là que la foule oisive va se promener, au risque de recueillir les émanations pestilentielles de ce sol jonché de cadavres. On a écrit, et c'est même une opinion assez répandue, que les Turcs ont un tendre respect pour leurs morts. « L'aspect de leurs cimetières, dit M. Marmier, ne m'a point donné cette idée. Je n'y ai vu que les signes d'un désolant oubli, ou d'une honteuse profanation. On a grand soin, il est vrai, d'élever sur la fosse qui vient d'être creusée une tombe en pierre blanche ou en marbre; on y grave des légendes dorées qui racontent pompeusement les titres et les vertus du défunt; mais bientôt ces tombes s'écroulent, et nulle main pieuse ne vient les relever. La ville des morts n'est pas mieux entretenue que celle des vivants. Les femmes turques viennent chaque vendredi s'asseoir près de quelques sépulcres, et j'incline à penser que ces visites funéraires sont pour ces recluses des harems plutôt une distraction mondaine qu'un acte de religieuse commémoration. Comment croire d'ailleurs à ce prétendu respect pour les morts, quand on voit ces cimetières servant de sentiers à tout le monde, traversés du matin au soir par les bêtes de somme, sillonnés, dévastés la nuit par les chiens? Quelle différence avec nos humbles cimetières de village, abrités sous leur haie d'aubépine, près de l'église qui les a bénis! On n'y voit point de monuments splendides, tout au plus une simple pierre consacrée par la reconnaissance des fidèles à la mémoire d'un prêtre vénérable. Mais, chaque année, le printemps les revêt d'un gazon fleuri, et sur chaque fosse s'élève la croix qui console et qui rassure le

cœur chrétien. Quand une femme ouvre la barrière de cet asile de deuil, ah! ce n'est point pour y promener son importune oisiveté, c'est pour tomber à deux genoux au bord du cercueil, joindre les mains avec un profond sentiment d'espérance et de douleur, et prier et pleurer.

« Il y a pourtant un caractère d'austère et mélancolique moralité dans l'aspect de ces cimetières turcs établis au sein même des villes. Cette image constante de la mort au milieu du mouvement de la vie, ces générations ensevelies sous terre près des générations qui ont repris leur place dans le monde; cette dernière demeure de l'homme érigée au pied des autres demeures où l'homme poursuit le cours de sa destinée éphémère, doivent éveiller dans l'esprit ou une émotion religieuse, ou de philosophiques pensées. Mais je crois qu'elles sont de nature à frapper surtout l'étranger, et qu'elles échappent à celui qui dès son enfance a eu ce spectacle sous les yeux. »

Quiconque n'a pas l'habitude de dormir à huit heures se trouve fort embarrassé de sa soirée à Constantinople. Au coucher du soleil, les musulmans disparaissent, et la ville turque sommeille. A Péra, pendant une heure encore, quelques oisifs se promènent au petit champ des Morts, ou vont prendre le café et écouter de mauvaise musique dans un petit jardin semblable à ceux des cabarets de nos faubourgs. La nuit venue, chacun se retire, et, dans les rues désertes, on ne rencontre que des troupes de chiens affamés, fort dangereux pour l'étranger qui n'est pas muni d'une lanterne. Les Grecs et les Arméniens, habitants du pays, ont en partie adopté les usages

des Turcs; ils ne reçoivent personne. Les membres du corps diplomatique composent donc seuls, pendant l'hiver, une petite société qui se dissout pendant la belle saison. Dès les premiers jours du printemps, les ambassadeurs abandonnent pour la campagne leurs résidences de la ville.

« On se tromperait fort, dit M. de Valon, si l'on pensait que l'éloignement ou l'influence du pays donnent aux réunions des Européens, à Constantinople, un caractère étranger. Dans un salon de la capitale de l'empire turc, il n'y a d'oriental que les longues pipes, dont les dames autorisent l'usage, et sauf la fumée du latakié, on pourrait se croire dans une maison de la Chaussée-d'Antin. La navigation régulière des paquebots français et autrichiens a fait de l'Orient un faubourg de l'Europe. Chaque semaine, à jour fixe, on reçoit, non-seulement dans les principaux ports de Grèce et de Turquie, des journaux et des lettres de tous les coins du monde, mais on y apprend encore, par les officiers des bâtiments ou par les passagers, les nouvelles les plus détaillées, les plus mystérieuses chroniques des salons de Londres, de Naples, de Vienne et de Paris. Les sociétés oisives de Constantinople, d'Athènes et de Smyrne, s'alimentent uniquement de ces cancans dont les voyageurs font entre eux un perpétuel échange, et qui, à Syra, à Malte, à Trieste, passent avec les marchandises d'un bord à l'autre. Les dames surtout attachent le plus grand prix à ces relations occultes avec un monde qu'elles ne connaissent guère, et rien n'est plaisant comme d'entendre disserter, en Asie, sur l'enlèvement de madame ***, sur le mariage de M.***, ou sur

les chances de succès du prochain opéra. Tout en s'occupant des nouvelles exotiques, on ne néglige pas non plus les histoires indigènes. Dans le Levant, tout le monde se connaît. Les sociétés de Constantinople, de Smyrne, d'Athènes et d'Alexandrie ne forment qu'une seule société. Si l'on ne s'est jamais vu, on a mille fois entendu parler les uns des autres. On sait par cœur le caractère, les liaisons et jusqu'aux habitudes de chacun; en un mot, on cause à Péra des salons d'Athènes, comme dans le faubourg Saint-Germain, des réunions de la Chaussée-d'Antin, et il est inutile de chercher à Constantinople d'autres délassements. A la vérité, en 1839, un Italien, nommé Gaetano Mele, fit construire à Péra, sur l'autorisation de Mahmoud, une salle de spectacle; et ce qu'il y eut de plus étrange dans cet événement, c'est que la liste de souscription fut en partie remplie par les Turcs; mais ce théâtre, qui existe toujours, est le plus souvent fermé, faute d'acteurs. La troupe italienne qui exploite le Levant se fixe de préférence au milieu des sociétés plus nombreuses d'Athènes et de Smyrne. »

Les Turcs n'ont point de théâtres, et par conséquent point de pièces écrites; la religion ne le permettrait pas, et les préjugés s'y opposent. En revanchent, ils admettent dans leurs maisons et dans les lieux de réunions publiques, des manières d'ombres chinoises du plus révoltant cynisme. Ce spectacle, qui pénètre dans le palais du sultan et jusque sous les yeux des odalisques, est connu sous le nom de Caragucus (littéralement *yeux noirs*), qui est aussi le nom propre du principal personnage, espèce de polichinelle, lequel a, en effet, les paupières, les prunelles,

les sourcils, les cils d'un noir de jais. « Les scènes qu'on y représente seraient, dit l'auteur de *la Turquie nouvelle,* ce qu'il y a de plus repoussant au monde, si le dialogue qui en donne l'explication ne l'emportait sur la représentation. Les Turcs, ajoute-t-il, affectionnent ce spectacle; chez ceux qui peuvent en faire les frais, il n'y a pas de fête de famille où il ne soit admis. Les particuliers à qui la pénurie de leurs moyens ne le permet pas, s'en dédommagent en allant en prendre leur part, à peu de frais, dans les cafés qui de temps à autre en amusent leurs chalands. »

Après Caragucus, les Turcs n'ont d'autres moyens d'égayer leurs réunions de famille que d'y attirer des faiseurs de tours d'adresse qui n'ont aucun talent particulier, ou des danseurs, ordinairement des Grecs, qui mettent en action les impuretés de Caragucus.

Les spectacles et les jeux, sur les voies et les places publiques, se réduisent à des exercices de saltimbanques, de funambules et quelquefois d'écuyers; on montre aussi parfois des animaux vivants, des vues d'optique, des chambres obscures, etc. De tous ces exercices, le plus caractéristique et le plus intéressant est, sans contredit, le djirid, sorte de joute à cheval, dans laquelle se poursuivent alternativement deux adversaires armés du djirid, bâton léger et de quarante-huit pouces environ de longueur, qui a donné son nom à ce spectacle.

« Celui qui donne la chasse, dit M. d'Aubignosc, imprime à son cheval l'allure la plus vive, et de son djirid, qu'il lance avec une vigueur et une justesse remarquables, il cherche à toucher l'adversaire, qui fuit à toute bride. Celui-ci, incliné sur le cou de son

coursier, met tous ses soins à détourner, avec le djirid dont il est lui-même porteur, l'arme qui lui a été lancée. Dès qu'il l'a évitée, et c'est presque toujours le cas, tant est grande l'adresse de ces combattants, il fait parcourir à son cheval une courbe, qui le place sur la trace de son antagoniste, fuyant à son tour, après avoir ramassé le djirid dont il a suivi la direction, sans mettre lui-même pied à terre ni ralentir sa course. »

Des paysans bulgares jouissent du privilége d'amuser la population de Constantinople, pendant les premiers et les derniers jours du printemps. Ils arrivent par bandes, à la fin de l'hiver, enrôlés pour veiller sur les chevaux du sultan, que l'on met tous les ans au vert dans les prairies et les pacages baignés par les eaux douces. Divisés en groupes de 4 à 6 hommes, ils exploitent tous les quartiers de la ville en hurlant certains chants, faisant maintes simagrées révoltantes, et se livrant à certaines danses, vraisemblablement empruntées aux ours et autres habitants des forêts, auxquels ils doivent en outre les vêtements qui les couvrent. Quelquefois une espèce de lyre à deux cordes, dont ils tirent trois ou quatre sons déchirants, ou une espèce de tambour, accompagne leurs beuglements et en complète la discordance. Mais leur principal moyen de forcer l'admiration des spectateurs consiste à lancer fortement contre le pavé la coiffure informe et bizarre qui couvre leur tête, à piétiner dessus, à la relancer, à la reprendre et à la présenter enfin aux assistants, pour solliciter leurs largesses.

A propos des divertissements turcs, je dois au

moins une mention aux conteurs arabes qui font le charme des familles d'élite, dit M. d'Aubignosc, comme ils font supporter au nomade, sous la tente, la durée des longues veillées.

Ces conteurs conservent et cultivent comme leur plus précieux, et souvent leur unique héritage, les féeries que leur ont transmises leurs auteurs. C'est une propriété sacrée, à laquelle personne n'ose attenter. On sait que telle histoire fantastique est dans telle famille depuis tant de siècles, et qu'elle n'a jamais subi d'altération.

Celui qui désire l'entendre et en faire jouir sa famille et ses amis, traite avec le possesseur, et lui indique le jour où il devra venir la réciter. Le sultan est une des meilleures pratiques de ces narrateurs.

Quelquefois, surtout dans le temps du Ramazan, carême le jour et carnaval la nuit pour tout disciple du prophète, les principaux cafés de la capitale offrent ce passe-temps à leur clientèle.

Le bruit se répand que tel conteur se fera entendre, après la prière du soir, dans tel café. L'affluence est grande. Le local est bientôt comble d'auditeurs. Ceux qui ne peuvent trouver place dans l'intérieur se tiennent en dehors et dans la rue. La foule se groupe jusqu'au point où la voix du conteur ne saurait plus se faire entendre.

On a eu soin de laisser au centre du café une enceinte libre de trois à quatre pieds de diamètre, dans laquelle cet homme se place; un tabouret et une pipe composent tout le mobilier dont il a besoin pour la représentation qu'il va donner.

Le public réuni et chaque spectateur assis, les

jambes croisées, au poste qu'il a pu se procurer, le récit commence. Il dure d'abord environ une demi-heure, après laquelle il y a un repos d'une durée égale. Le silence sévère qui a été observé durant le discours n'est pas interrompu, comme dans nos théâtres, par les exigences de la gorge et du nez des spectateurs ; il ne l'est que par les offres ou demandes de boissons rafraîchissantes, de café ou de feu pour allumer les pipes. La vente des comestibles forme le bénéfice du maître des lieux. Celui du conteur se compose du produit des collectes qui se font à chaque entr'acte; il y en a toujours trois, parce que le texte du conte est divisé et récité en trois parties. Chaque récit et chaque repos durent une demi-heure; et les rondes relatives aux rafraîchissements et à la quête se renouvellent à chaque fois. On n'a point à craindre d'être interrompu par le bruit des voitures: il n'en circule pas; ni par les colloques des passants: ils observent le mutisme le plus complet.

La séance finie, chacun s'éloigne à petit bruit, sans témoigner ni satisfaction ni regret de la manière dont il a passé la soirée.

Telles sont les seules distractions qui apportent un peu de variété dans la vie monotone des sujets de Sa Hautesse.

CHAPITRE IV.

LE SÉRAI.

Le Séraï, ou palais de Stamboul, n'est pas plus un palais que le Kremlin de Moscou n'est une forteresse, comme le croient à tort ceux qui ne l'ont jamais vu. Le Séraï impérial, ou, comme on l'appelle aussi, Séraï Bournou (Séraï Cap, ou pointe du Séraï), est une vaste enceinte triangulaire, entourée de murailles crénelées, et située à l'angle de la mer de Marmara et du port de la Corne-d'Or, en face du Bosphore. Il a environ une lieue de circuit. Il se compose de jardins, de terrasses, de palais, de kiosques, de casernes et de dépendances de toute espèce; il contient une population considérable de serviteurs, de gardes, de femmes et de pages, pour le service personnel du sultan.

Certaines parties du Séraï sont journellement ouvertes au public; d'autres peuvent être visitées par les étrangers munis des autorisations nécessaires ou accompagnés de hauts dignitaires : mais il en est une surtout dont on ne franchit jamais le seuil impéné-

trable sans s'exposer au plus affreux de tous les supplices. Aussi est-ce le lieu le plus mystérieux de la terre...

« Le caractère général de cette admirable demeure, dit M. de Lamartine, n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence ; ce sont des tentes de bois doré et percées à jour. Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc : l'intelligence et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple. On y sent le souvenir d'un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire, et peut-être dans le monde entier. Ce palais n'a ni le luxe intérieur ni les mystérieuses voluptés d'un palais d'Europe ; il n'a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent ; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes ; des terrasses planant sur les jardins et sur la mer, et des kiosques grillés où les sultans, assis derrière leurs persiennes, peuvent jouir à la fois de la solitude et de l'aspect enchanté du Bosphore. C'est partout de même en Turquie ; maître et peuple, grands et petits, n'ont qu'un besoin, qu'un sentiment, dans le choix et l'arrangement de leurs demeures ; jouir de l'œil, de la vue d'un bel horizon ; ou, si la

situation et la pauvreté de leur maison s'y refusent, avoir au moins un arbre, des oiseaux, un mouton, des colombes, dans un coin de terre autour de leur masure. Aussi, partout où il y a un site élevé, sublime, gracieux, dans le paysage, une mosquée, un santon, une cabane turque, s'y placent. S'asseoir à l'ombre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux, et là, passer les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman; elle explique le choix et l'arrangement de ses demeures; elle explique aussi pourquoi ce peuple reste inactif et silencieux, jusqu'à ce que des passions le soulèvent et lui rendent son énergie native, qu'il laisse dormir en lui, mais qu'il ne perd jamais. Il n'est pas loquace comme l'Arabe; il fait peu de cas des plaisirs de l'amour-propre et de la société; ceux de la nature lui suffisent; il rêve, il médite et il prie. C'est un peuple de philosophes; il tire tout de la nature, il rapporte tout à Dieu. »

Le Séraï actuel a été créé par Mahomet II. Il avait d'abord fait construire un autre palais qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Eski-Séraï, c'est-à-dire vieux Séraï, situé entre la mosquée de Soliman le Magnifique et celle du sultan Bajazet; mais l'emplacement choisi avait des inconvénients de position, et le vainqueur de Constantin fit élever une nouvelle habitation plus sûre et plus agréable sur le haut du promontoire que baignent les flots du Bosphore et de la Propontide. Le vieux Séraï devint alors l'habitation des sultanes veuves et des kadines répudiées

(c'est-à-dire les femmes du sultan qui n'avaient pas eu d'enfants mâles); maintenant il sert de palais au séraskier, général en chef des armées. Le nouveau Sérai a toujours été depuis lors la demeure des sultans, qui n'avaient pas moins apprécié les avantages de sa position militaire que le charme incomparable de sa situation.

Du côté de la mer et du port, le Séraï est entouré par la continuation de la muraille fortifiée et flanquée de tours qui sert d'enceinte à la ville; sur ses deux autres côtés il a pour enceinte propre une muraille semblable qui monte jusqu'à Sainte-Sophie et redescend ensuite vers la mer: la longueur en est évaluée à plus de quatre mille mètres. L'ancienne Byzance ne s'avançait pas au delà de cette ligne; ce ne fut que sous les règnes de Théodose le Jeune et d'Héraclius que la ville s'étendit jusqu'aux limites actuelles de Constantinople.

Huit portes principales donnent accès au Séraï, cinq du côté de la mer et trois du côté de la ville. De la première, à l'entrée du port, on se rend directement, et par la ligne la plus courte, à Sainte-Sophie, en traversant les jardins du Séraï; c'est le chemin que suivent ceux qui y ont librement accès, soit comme Turcs, soit comme autorisés. On y arrive en débarquant à Yali-Kiosk, le Kiosque Vert ou impérial, l'un des plus élégants du Séraï.

Toutes ces portes ont été le théâtre de ces drames sanglants si fréquents dans l'histoire de la Turquie, surtout la *porte* impériale, celle qui donne son nom à l'empire, Babi-Houmayoun, entrée principale du côté de Constantinople. A droite et à gauche de cette

porte, d'un aspect imposant, se trouvent deux niches où l'on déposait les têtes sanglantes des malheureux condamnés par ordre du souverain, et où furent entassées jusqu'au sommet les têtes des janissaires massacrés en 1825, lorsque le sultan Mahmoud détruisit cette fameuse milice.

Cette entrée magnifique, gardée par cinquante capidjis, donne sur la place de Sainte-Sophie, en face d'une jolie fontaine tout en marbre et en porcelaine qui en est le plus gracieux ornement. Elle conduit dans une cour vaste et irrégulière, entourée de tous côtés de constructions, garnie d'arbres et de fontaines. A gauche, d'abord, est l'ancienne église de Sainte-Irène, construite par Constantin le Grand. Au lieu de la convertir en mosquée, comme presque tous les autres temples chrétiens, on en a fait un musée fort curieux d'armes antiques ou précieuses, et dans lequel on voit les clefs en or et en argent des villes conquises par les Turcs. En face se trouvent les écuries où les 1,000 chevaux du Grand Seigneur sont soignés par un nombre proportionné de palefreniers; les logements des commissionnaires ou *baltadjis*; celui des pages ou *icoglans* et des eunuques blancs. L'hôtel des Monnaies, qui n'offre rien d'intéressant, est à côté de Sainte-Irène; vis-à-vis se voient l'infirmerie, puis les logements du *defterdar-effendi* ou grand trésorier, celui du *veznédar-agha* ou caissier du ministre des finances, puis enfin des casernes pour la garde particulière du sultan. Le *chehir emini* ou architecte en chef, ainsi que le secrétaire du chef des eunuques noirs, logent aussi dans cette cour.

Au pied d'un platane immense de douze mètres

environ de circonférence, on remarque un mortier renversé qui servait jadis à broyer le chef des ulémas lorsqu'il était condamné à mort. Le caractère sacré du premier ministre de la religion et des lois le mettant à l'abri de la peine du sabre, on avait inventé ce supplice pour éluder la loi. Enfin, au fond de la cour de Sainte-Irène s'élève une porte élégamment décorée, couverte de peintures et d'inscriptions, et qui a l'apparence d'une entrée de château fort, crénelée et flanquée de deux tourelles à meurtrières et mâchecoulis; elle se nomme Bab-us-Selam ou Porte des Salutations. C'est sous le vestibule de cette porte qu'en sortant de chez le sultan les hauts fonctionnaires disgraciés recevaient le fameux cordon de soie, des mains du bourreau, dont le logement est à gauche de l'entrée, en face de celui du *capidqi-bachi,* portier en chef.

Après avoir franchi la Porte des Salutations, on se trouve dans une galerie fort élégante, couverte d'un toit immense, découpé, sculpté, peint et doré; les murailles sont garnies de marbres et de porcelaines de Perse; des œufs d'autruche et des queues de cheval pendent des poutres du plafond. Cette galerie ouvre sur la seconde cour, plus petite que la première, garnie d'allées de cyprès et de platanes magnifiques, conduisant au *Coutbey-Hatné,* salle du conseil du grand vizir, dans les jours de solennité. Les murs de cette salle sont en marbre, et les plafonds richement peints; mais l'ensemble n'a aucun caractère oriental.

Le grand vizir s'assied d'ordinaire en face de la porte d'entrée; à ses côtés se placent le *capitan-pacha,* grand amiral, le defterdar, le nikiandji-effendi,

les deux kazy-asker (juges de l'armée) et le grand maître des cérémonies. Le reis-effendi, ministre des affaires étrangères, reste dans un cabinet voisin, où le grand vizir lui transmet ses ordres. Le sultan assiste parfois aux délibérations du divan; il se tient derrière une petite fenêtre grillée, ménagée au-dessus de la place du vizir, et de telle façon qu'il puisse, sans être vu, prendre part au conseil.

A peu près en face de la porte des Saluts, se trouve le petit édifice qui renferme la salle du trône. Il est carré et environné d'un portique de marbre; c'est là, sous ce portique, que se place le sultan le jour de la grande cérémonie du *baïram*, qui termine le *ramazan*. La cérémonie commence au lever du soleil; dans la première cour que nous venons de traverser sont rangées les troupes en grande tenue, cavalerie et infanterie, sur deux lignes, jusqu'à la mosquée du sultan Achmet. A sept heures, les hourras annoncent l'arrivée du sultan; il est à cheval et se reconnaît, au milieu des pachas, ministres et employés de toutes classes, à son aigrette de diamants, à sa poitrine couverte de diamants, ainsi que le collet de son manteau. Il va au pas, suivi de tous les dignitaires, faire sa prière à la mosquée, et revient de même, au Séraï, s'asseoir sur son trône, placé dans cette seconde cour, pour la cérémonie du baise-pied. Bientôt les cris onze fois répétés : « Que Dieu lui prête longue vie ! » annoncent que le défilé commence. A droite du sultan, debout, se tient le premier ministre, qui fait baiser l'écharpe sainte, en soie brune à franges d'or, ceinture de Mahomet, dit-on; puis, ensuite, chaque dignitaire, tour à tour, suivant son rang, se prosterne

et baise le pied du sultan. Le chef des imans, des prêtres, vient le dernier ; et au moment où il veut se baisser, le sultan se lève et l'en empêche. Cette longue procession a lieu au bruit d'airs turcs et de coups de canon, qui retentissent jusqu'à la fin de la cérémonie.

Mais pénétrons dans la salle du trône par la porte *Bab-us-Seadet, porte de la Félicité*. Cette pièce, où le sultan recevait les ambassadeurs, est petite, voûtée et obscure ; le jour n'y arrive que par des vitraux coloriés ; elle est en marbre et peinte azur et or. On y voit d'abord le trône, espèce de lit à baldaquin, ou de dais en argent doré, dont les quatre colonnettes sont incrustées de pierres précieuses, améthystes, topazes, grenats, saphirs et turquoises de la plus mauvaise qualité et sans valeur aucune. Aux quatre angles de ce trône sont attachés des globes d'or, d'où pendent des queues de cheval, emblème du pouvoir dans les camps. Ces queues de cheval, qu'on appelle *tough* en turc, servent d'étendards aux armées ; lorsque le sultan marche en tête des troupes, six toughs indiquent sa présence ; les grands pachas ont le droit de se faire précéder par trois queues, les pachas de second rang ne peuvent en avoir plus de deux ; de là vient le titre de pachas à deux et à trois queues.

A côté de ce trône, qui m'a semblé d'une époque indiquant la décadence, se trouve un véritable objet d'art : c'est la cheminée, dont les piliers et le manteau, formant tuyau comme au temps du moyen âge, sont d'argent sculpté en relief, et offrent des arabesques d'une finesse et d'une pureté remarquables.

En quittant la salle du Trône, on passe sous deux

portiques ou portes en marbre, de peu d'élévation, placées comme un petit arc de triomphe au haut du perron et délicieusement sculptées, puis on se trouve dans une troisième cour fort étroite. D'un côté est un pavillon qui renferme la bibliothèque. Cette collection est assez pauvre. On assurait qu'elle possédait des manuscrits de la plus haute importance, mais on ne les y a pas trouvés. On voit aussi dans ce pavillon l'arbre généalogique de tous les sultans avec leurs portraits, ainsi que leur *thougra* ou signature, richement peinte et ornementée en or et couleur, comme les manuscrits anciens. Chaque sultan se compose une signature qui contient la même formule, mais change de forme, suivant les lettres arabes des noms qu'ils portent. Elle est écrite de façon à faire un dessin original, mystérieux et indéchiffrable au vulgaire; les plus habiles calligraphes seuls, en les étudiant longtemps, finissent par en démêler les signes.

Tel est le thougra d'Abd-ul-Medjid, le sultan actuel, qu'on trouve sur les monnaies de l'empire et en tête de tous les firmans ou ordres émanés du Séraï, et dont le sens est celui-ci : « Abd-ul-Medjid-Khan, fils de Mahmoud-Khan, toujours victorieux. »

Outre la bibliothèque, cette cour renferme le palais qu'habitait le sultan, et celui qui servait à la fois de demeure et de prison à ses fils avant que l'usage de tenir cloîtrés les héritiers du trône fût aboli par le sultan Mahmoud. Ce dernier se compose de douze pavillons, semblables de grandeur et de forme. Ces pavillons, appelés Tchim-Chirlik, du nom des buis qui les entourent, et élevés au milieu d'un petit jardin fort bien tenu, qui est enclos d'une muraille éle-

vée, sont des habitations élégantes, dorées et meublées avec luxe. Ils se nomment *cafess*, cages, parce que dans ces cages dorées, véritables prisons cependant, étaient élevés les schah-zadês, ou princes du sang impérial. Là s'écoulait leur vie triste et solitaire, n'ayant pour toute distraction que la société de quelques jeunes pages et officiers, jusqu'au moment où le chef des eunuques noirs, le chef des émirs, le muphti et le grand amiral venaient annoncer que le maître de l'empire était mort ou détrôné, et que ces prisons allaient fournir un héritier à l'empire et un successeur aux califes.

En suivant la plate-forme du palais, à gauche on arrive, par un étroit balcon que supportent de hautes terrasses, au harem ou habitation des femmes et des maîtresses du sultan. Nous n'approchâmes pas plus près de ce séjour interdit à l'œil. Nous vîmes seulement les fenêtres grillées et les délicieux balcons entourés aussi de treillis et de persiennes entrelacées de fleurs, où les femmes passent leurs jours à contempler les jardins, la ville et la mer.

On ne sait guère ce qui se passe dans ce magnifique palais, où n'arrivent jamais les bruits du dehors, où un trésor inépuisable a rassemblé toutes les merveilles du luxe, des bains de marbre, des jardins enchantés qui ont pour clôture une mer étincelante, pour dôme le plus doux ciel de la terre, des légions d'esclaves n'ayant d'autre volonté que celle du maître, d'autres lois que ses caprices, prêts à payer de leur tête son moindre déplaisir, et dans cet Éden quatre à cinq cents femmes choisies parmi les plus belles de l'univers...

Les femmes du harem se divisent en plusieurs classes. Sous le nom de *kadines*, on comprend celles qui, ayant eu le bonheur de plaire à Sa Hautesse, sont devenues ses favorites ; elles habitent chacune des appartements séparés, et ont à leur service une quantité de jeunes esclaves nommées *ustas*. Il y a ordinairement quatre kadines ; toutefois il est loisible au sultan d'en augmenter le nombre ; Amurat III, par exemple, trouvait bon de les décupler ; il avait à la fois 40 favorites, et il eut plus de 300 enfants. Les kadines sont les femmes du Grand Seigneur, les odalisques ou kedeklis sont ses maîtresses. Choisies parmi les plus belles filles de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe orientale, les odalisques composent pour Sa Hautesse un charmant bataillon de pages. « Douze des plus parfaites sont affectées au service du bain, dit M. de Valon ; c'est parmi elles que le Sultan recrute de nouvelles kadines lorsqu'il lui plaît de réformer les anciennes et de les reléguer au vieux sérail. Si elles donnent le jour à un garçon, elles passent au rang d'*hasseki*. Leur position change alors complétement ; d'esclaves elles deviennent sultanes, et leur influence est quelquefois très-grande. Outre les odalisques, un grand nombre de jeunes filles entrées à l'âge de dix ans au harem, et portant le nom de *shagirdennes*, sont élevées dans les murs du sérail ; elles grandissent pour l'avenir, et prennent rang, plus tard, suivant leur beauté, parmi les odalisques ou les *djargé*, qui sont de simples femmes de chambre. Il va sans dire que les fantaisies du padischa accroissent chaque jour le nombre des belles captives du harem, et de plus, chaque année, le dernier jour du Rama-

zan, la nation offre en cadeau à Sa Hautesse la plus belle esclave qui se puisse trouver en Géorgie. Celle qui fut donnée, il y a deux ans, à Abd-ul-Medjid, n'avait pas coûté moins de 1,200,000 piastres. Toutes les femmes du harem obéissent à une odalisque hors d'âge, qui porte le titre de kehaga-kadine, et dont les fonctions sont de faire connaître aux esclaves le bon plaisir du Grand Seigneur. Nées sous un ciel brûlant, ayant pour toute religion l'amour, et l'amour pour unique pensée, ces belles jeunes femmes passent ensemble toute leur vie. Beaucoup d'entre elles sont à peine connues du sultan; elles ne voient que leurs gardiens hideux, et l'on comprend que de cette reclusion barbare résulte une effrayante démoralisation.

« Il est difficile de croire qu'un homme, au risque d'une mort affreuse et avec bien peu de chances de réussite, ait osé franchir le seuil impénétrable de ce mystérieux palais. On raconte pourtant qu'un jeune diplomate russe, ayant séduit à prix d'or une juive qui vendait des parfums aux captives du harem, parvint, il y a quelques années, à s'introduire avec elle sous des habits de femme dans le quartier habité par les odalisques. Il y régna en sultan, dit-on, pendant deux jours entiers. Au bout de ce temps, découvert par un eunuque et ne voyant aucune autre voie de salut, il brisa, par un effort désespéré, les treillis d'une croisée, et se jeta à corps perdu dans le Bosphore. Le soir même il s'embarqua, et partit pour Odessa. Que faut-il penser de cette anecdote? Elle est populaire à Constantinople. Forcer le harem du plus pauvre musulman serait une entreprise peut-être plus périlleuse encore, en ce que l'audacieux coureur

d'aventures ne pourrait rester une heure caché dans la petite maison d'un particulier, tandis que les mille détours du sérail et le nombre infini de ses habitants peuvent lui laisser un fol espoir d'évasion. Le chrétien surpris avec une musulmane, fût-elle la dernière des femmes, serait impitoyablement massacré, et son ambassadeur n'oserait pas même réclamer son cadavre. »

« Les femmes turques, ajoute le même écrivain, marchent d'ordinaire les yeux baissés et subissent, en apparence, avec beaucoup de résignation, leur sort, qui, du reste, est moins triste qu'on ne le pense. Sans doute, elles occupent dans la société un rang secondaire; mais, élevées dans l'ignorance la plus complète, elles n'ont aucunement conscience de leur dégradation, et supportent d'autant plus facilement leur existence, que, n'ayant pas de termes de comparaison, elles n'en conçoivent pas une plus heureuse. Elles sont traitées par leurs maîtres avec la plus grande douceur, et n'ont pas à souffrir, comme on le croit, de leur caprice et de leur brutalité. Quoi qu'on ait dit dans ces derniers temps, on persiste en Europe à se représenter le turc comme un heureux mortel, entouré sans cesse d'un essaim de voluptueuses odalisques, auxquelles il jette à son gré le mouchoir. C'est une singulière erreur que de prendre pour des sultans tous les sujets de l'empire. Il y a à Constantinople à peine quelques Turcs qui s'autorisent de la loi pour avoir deux ou trois femmes; encore les logent-ils dans des maisons séparées et ordinairement fort distantes les unes des autres. Sans aller en Turquie, on trouverait peut-être en Europe de semblables ménages. Les autres Turcs, il faudra le répéter

souvent pour qu'on l'entende, les autres Turcs ont une seule femme à laquelle ils sont très-fidèles. A la vérité, chaque mari donne à sa femme une suite d'esclaves aussi nombreuse que le permet sa fortune, c'est le luxe d'Orient ; ces jeunes filles sont quelquefois très-belles, et le musulman est maître absolu dans son intérieur. Toutefois, s'il use en secret de son autorité, il commet une action dont il rougit lui-même, et si, bravant la jalousie de sa femme, il est ostensiblement infidèle, il encourt le blâme général. »

Une touriste anglaise, miss Pardoe, a pénétré dans les appartements de plusieurs femmes turques, et elle en a fait de longues descriptions auxquelles j'emprunte les détails suivants. La vie de la femme turque est une longue somnolence ; non-seulement elle dort pour dormir, mais elle dort pour se distraire ; elle regarde la veille comme un état bizarre et contre nature. « Jugez, dit M. Quin, de l'embonpoint-maladif, de la pâleur fade et mate qui doivent résulter d'une telle vie, et pardonnez à la jolie femme qui a épousé le sommeil en s'alliant à un mari turc, d'ajouter à ses couleurs naturelles une légère teinte rose avec un pinceau de poil de chameau. » Aussi, entrez dans l'appartement d'une femme turque, et vous verrez comme tout y est bien arrangé pour le sommeil. L'appartement un peu bas, mais large et carré, est garni de trois côtés par un divan qui ne s'élève pas à plus d'un pied au-dessus de terre ; siége élastique et doux couvert de damas cramoisi, et sur lequel sont jetés au hasard un grand nombre de coussins brodés d'or et de soie. Fait-il froid, vous apercevez un chaudron de cuivre rempli de braise allumée au fond de l'apparte-

ment; des couvertures plus ou moins riches, des serviettes élégantes et quelques petites tables de bois de rosier complètent l'ameublement. L'habitante de ce paradis du sommeil n'a qu'à arranger des coussins, croiser les bras et fermer les yeux. Morphée arrive, et l'âme de la femme turque voltige en liberté dans le pays des chimères. Un demi-jour mystérieux tombe des fenêtres toutes garnies d'un épais treillage. Elle dort, l'heureuse femme, et qu'aurait-elle de mieux à faire? Point d'intrigue, de politique, de spectacle, de talent musical ou artistique, rien qui occupe l'esprit, rien qui intéresse le cœur. Une femme turque dit à sa voisines : « Venez demain faire un petit somme avec moi ; » absolument comme une femme française dit à une autre : « Venez passer demain la soirée et apportez votre ouvrage. » Cette habitude du sommeil engraisse singulièrement et fait tomber les cheveux de bonne heure. Miss Pardoe a découvert que la plupart des femmes turques portaient perruque. Ces fières odalisques ont de faux cheveux et de fausses nattes, dont les tresses se croisent avec les plis du turban et du mouchoir brodé qui lui servent de coiffure.

La bourgeoise turque ou la femme du commerçant aisé porte chez elle une chemisette de gaze de soie bordée de franges de rubans étroits, avec des pantalons très-larges de cotonnade peinte qui tombent jusqu'à la cheville. Ses pieds sont nus, mais près d'elle se trouvent de jolies petites pantoufles jaunes chargées d'ornements délicats. Ses tapis sont si épais et si doux qu'elle met rarement ses pantoufles; elle les regarde moins comme une nécessité que comme un ornement de luxe; aussi n'épargne-t-elle ni l'or, ni

les pierreries, ni les broderies, pour en augmenter la valeur et l'éclat. Par-dessus sa chemisette, elle porte une robe de cotonnade de couleur éclatante bordée d'une frange, ouverte des deux côtés, garnie d'une queue et attachée sur la taille par un châle de cachemire. En hiver, une veste serrée presque toujours de couleur verte ou violette, et garnie de fourrures, complète son costume. Quand elle sort, elle met son turban et son voile, une pelisse longue flottante de couleur olive, et des bottes jaunes par-dessus ses pantoufles. « Par voile, vous mesdames qui vivez en Angleterre, écrivait M. Quin en 1838, vous entendez un morceau de mousseline ou de dentelle carré d'une délicieuse transparence, coquettement jeté sur la tête, un voile qui ne voile rien, espèce de plaisanterie et de prétexte, mode introduite par les femmes espagnoles, modification habile de l'ancien costume moresque. Ce mensonge de voile laisse briller à travers son tissu les vives étincelles du regard, adoucit les traits, fait revivre la jeunesse douteuse, et ne ressemble point à cette prison hermétique que les Turcs appellent un voile; celui-là est un véritable manteau pour la figure, une enveloppe jalouse et épaisse destinée à écarter réellement les regards profanes et à mettre la beauté à l'abri. S'il était fidèle aux premiers règlements de l'islamisme, il formerait un rempart inviolable derrière lequel se cacheraient les yeux, le nez, la bouche, le menton et le front de la propriétaire. Ainsi le veut la loi, mais la loi est éludée. Tout en continuant à attacher ce voile autour de sa tête, la femme musulmane l'abaisse avec une négligence assez bien calculée pour éveiller l'attention, provo-

quer les regards, piquer la curiosité. La femme reste femme en dépit des lois et des mœurs. Entre la chevelure et les yeux on aperçoit toujours un front poli, blanc, rayonnant, orné de deux arcs à la courbe d'ébène. Quelquefois ce voile trompeur descend un peu plus bas encore, si bas que les yeux puissent voir et être vus ; il arrive même qu'en se drapant avec beaucoup de grâce, il découvre par moment des lèvres vermeilles faisant la plus agréable moue qui se puisse imaginer, et des joues fraîches, grasses, rosées, qui donnent une fort bonne idée du paradis inventé par Mahomet. »

Une autre Anglaise, lady Londonderry, a publié une description détaillée de l'intérieur de deux harems de Constantinople qu'il lui a été permis de visiter. « En entrant dans le harem du séraskier, nous trouvâmes, dit-elle, plusieurs esclaves et une fort belle odalisque. On me prit par les coudes pour m'aider à monter l'escalier, couvert, comme les planchers, de fort belles nattes. Bientôt parut madame Moustapha, la principale femme du séraskier, qui en a six. Elle était couverte d'un long vêtement de soie blanc, brodé en couleur; elle avait un pantalon très-large, un châle rayé autour de la taille, et sur sa tête une espèce de toque de soie violette, entourée de nattes, de boucles, de gaze et de diamants. Elle s'assit près de moi sur un divan ; mais lorsqu'on annonça le séraskier, elle se leva aussitôt et resta debout les bras croisés sur la poitrine. Le séraskier est un bel homme, quoiqu'il ait près de soixante ans. Il s'assit sur une chaise à côté de moi, et, après de nombreuses politesses, suivant la coutume orientale, il m'invita à

dîner à la turque avec ses femmes. Je m'empressai d'accepter.

« Le séraskier a presque toujours acheté des Circassiennes, et son harem est tout à fait dans le goût oriental. Toutes ses femmes étaient jolies, et quatre étaient remarquablement belles. Elles avaient toutes des toilettes semblables, mais de couleurs différentes. Une seule, aux yeux bleus et à l'air languissant, se tenait isolée dans un coin et refusait de se mêler aux autres. Était-ce un caprice? était-elle malade? Je n'ai pas pu le savoir... C'était la dernière achetée, et par conséquent la favorite. Elle venait d'accoucher et allaitait un enfant qu'elle ne voulut pas me montrer. Je n'ai pas compté les enfants, mais il y en avait bien une douzaine. Une jolie petite fille aux grands yeux bleus, vifs comme ceux de sa charmante mère, dont elle tenait la robe, était habillée d'une veste rose et verte avec un pardessus garni de fourrure. Toutes les autres femmes avaient les yeux et les sourcils bruns, leurs dents étaient gâtées, et leurs pieds nus passablement dégoûtants.

« On mit sur une table très-basse un plateau garni d'une douzaine de petites soucoupes pleines de fromage, d'esturgeon et de confitures, et des vases de cristal contenant des boissons parfumées. Les femmes burent à petites gorgées de ces boissons, et, prenant de ces différents mets, elles placèrent ce qu'elles en avaient pris sur des morceaux de pain déposés devant elles, puis elles trempèrent le tout dans différentes sauces. On m'offrit une chaise, mais je refusai, et m'assis par terre. Les esclaves nous mirent autour du cou des mouchoirs de mousseline brodés

en or ; et, ayant enlevé le premier service, elles placèrent au milieu de la table un grand bol bleu plein de soupe au lait. Toutes les femmes y puisèrent avec leur petite cuiller d'écaille, et parurent manger avec beaucoup de plaisir. La soupe fut remplacée par une vingtaine de plats non moins avidement dévorés. C'était du pilau, du riz, du poulet, des morceaux de viande rôtie. Chaque femme prenait ce qui lui convenait avec ses doigts, et ne manquait pas de les bien lécher avant de les remettre dans le plat.

« On servit ensuite de la crème à l'essence de rose et de l'eau à la fleur d'oranger ; puis arriva un plat de saucisses qui excita des transports de joie indicibles ; enfin vinrent des crèmes, de la pâtisserie, de la gelée et des fruits de toutes sortes. Je mangeai peu, car la forte odeur d'ail et d'oignon répandue dans cette chambre chauffée par un brasier et hermétiquement fermée à l'air extérieur, faillit m'asphyxier. Ce que je trouvai de meilleur, ce fut une crème épaisse et froide, mélangée de riz et parfumée à l'essence de rose. Lorsque je demandai de l'eau, on m'en donna avec des gouttes de fleur d'oranger, dans un grand vase de cristal doré.

« Le dîner fini, nous nous levâmes. Les esclaves nous présentèrent à genoux de grandes cuvettes d'argent avec des boules de savon parfumé, et nous nous frottâmes les mains tandis qu'elles versaient dessus de l'eau chaude avec des aiguières d'argent. Nous passâmes alors de la salle à manger dans le boudoir où l'on nous servit du café ; la femme du séraskier et moi assises sur le divan, les autres par terre. On proposa de chanter, mais il y eut de nombreux refus ;

enfin une voisine, dont le mari était, disait-elle, secrétaire d'ambassade à Londres, se mit à pousser des cris discordants qui semblaient ne devoir jamais finir. Rien de plus barbare que la musique des Turcs. La chanteuse avait de superbes cheveux noirs; elle se disait très-éprise de son mari absent, et comme preuve de ses sentiments, elle s'était plaqué sur le front le pain à cacheter de sa dernière lettre.

« Dans tous les boudoirs, sur les canapés se trouvaient de petits miroirs d'or, ornés d'une grande émeraude au milieu de laquelle brillait une étoile de diamant.

« J'essayai plusieurs fois, mais en vain, de m'en aller; on employa tous les moyens imaginables pour me retenir, et la mère du séraskier déclara que je devais coucher au harem. Les esclaves grecques apportèrent encore un plateau de sorbets et de grenades sucrées auxquelles on me força de goûter; après quoi, je réussis à m'échapper au milieu des prières et des invitations de toutes ces femmes qui me pressaient de revenir les voir. »

Du lieu où j'avais aperçu le harem du sultan, on voit encore le logement des eunuques noirs, les gardiens du harem; les bains de Sélim II avec leurs trente-deux chambres revêtues de marbre; l'oratoire où le souverain allait chaque jour se prosterner, et le kiosque du khazné ou trésor impérial, destiné à contenir non-seulement les richesses du sultan, mais encore une collection d'objets précieux, comme la veste de Mahomet, étendard sacré de l'empire, son sabre, sa ceinture, et autres reliques provenant de la race d'Othman. C'est un lieu sacré dont les firmans les

plus particuliers ne sauraient ouvrir les portes à un infidèle.

Que si on descend dans les jardins du Séraï, à l'endroit où s'élève la colonne en marbre de Théodose, une porte se présente, au delà de laquelle s'ouvre une enceinte carrée, sorte de parterre cultivé avec soin, rempli de fleurs et d'orangers. On y voit un bassin au milieu, puis une serre chaude et un kiosque élégant, au-dessous duquel se trouve une salle d'été tout en marbre, remplie de jets d'eau et de fontaines, qui rappelle celle de l'Isola Bella sur le lac Majeur.

« De là, dit M. Adalbert de Beaumont, on pénètre dans les appartements du Séraï-Bournou, palais qui se trouve au bord de la mer, à la pointe du Séraï, et qui est la résidence d'hiver du sultan Abd-ul-Medjid. Cette habitation est riche et élégante; mais construite depuis trente ou quarante ans, elle se ressent du goût de l'époque, et n'offre rien de ce style oriental, si pur, si élégant, si harmonieux, dont on retrouve encore un échantillon dans deux ou trois kiosques, qui sur les rives du Bosphore ont résisté au temps, aux révolutions et aux incendies. A la suite du premier salon, on remarque dans une petite salle une armoire à glace où se trouvent les objets que chaque sultan doit, selon l'usage, y déposer lors de son avénement au trône. Ce sont des sabres magnifiques, de belles aigrettes avec des diamants, des émeraudes énormes et autres bijoux précieux.

« Je ne décrirai pas la longue suite d'appartements que l'on traverse, et qui, au grand désappointement des amateurs de couleur locale, ressemblent bien

plus à ceux d'un opulent Parisien du temps de Louis XV qu'aux souvenirs des *Mille et une Nuits*. Mais ce qu'ils ont d'inimitable, c'est la plus belle, la plus riante position du monde, au-dessus des flots poétiques du Bosphore et en face de ces montagnes que l'imagination de l'Asie antique avait peuplées de ses dieux.

« Du palais, un grand escalier aboutit à une cour intérieure, s'ouvrant sur ces mêmes jardins dont les magnifiques ombrages, vus du dehors, attirent l'œil de tous côtés, et s'offrent, dès l'abord, au voyageur dont le navire suit le pied de leurs hautes murailles, en entrant dans le port de Constantinople.

« Dans ces jardins, où le giaour (l'infidèle) pénètre difficilement, j'ai eu le bonheur d'entrer souvent et d'y passer des journées entières, grâce à la protection d'un officier français, instructeur de la garde du sultan.

« Le hasard semble avoir été le dessinateur de ces jardins; il n'y a là ni allées ni plan qui indique une intention autre que celle d'avoir de l'ombre; mais ces arbres sont si beaux dans leurs allures sauvages; ces terrasses avec la mer, les montagnes de l'Olympe et les faubourgs de Scutari pour fond, composent de si admirables paysages! Quelle nature sublime et quelle végétation! Dans un coin de la grande esplanade, où se trouve le kiosque de Gulkhané ou des Roses, il y a un petit kiosque avec un bassin de marbre rococo, entouré d'arbres et de gazons, où les sultanes viennent faire le kief, ce doux repos de l'Orient; où viennent paître les daims, où viennent s'abreuver les tourterelles. A lui seul, il compose un délicieux tableau. A côté, se trouvent quarante pins parasols, formant

avenue, emmanchés les uns dans les autres de la façon la plus pittoresque; puis ce sont les cyprès si sombres qui s'élancent comme des minarets au-dessus des dômes verdoyants des platanes et des térébinthes, et ces hauts murs si blancs couronnés de coupoles, qui soutiennent d'autres jardins et semblent refouler et contenir avec peine ces masses de verdure qui s'épanchent par-dessus. J'ai rencontré là, une seule fois, ces chariots ou *arabas* du Séraï, dont la forme élégante ne se retrouve plus maintenant qu'en certaines villes éloignées d'Asie Mineure.

« C'est en ce lieu, sur cette place de Gulkané, que le jeune sultan Abd-ul-Medjid, au mois de juillet 1839, par la voix du premier ministre, Reschid-Pacha, lut, en présence du corps diplomatique et du peuple assemblé, le *khati-shériff,* charte sainte, impériale, par laquelle il faisait de grandes innovations, accordant des priviléges aux rayas, détruisant des abus et réorganisant l'armée. Comme Français, je ne puis que m'associer aux bonnes intentions du sultan ; comme artiste, je déplore des innovations qui dépoétisent de jour en jour un empire qui avait échappé à cette fatale loi du trivial, dont le reste de l'Europe semble frappé.

« L'admirable position des jardins du Séraï et la beauté de leur végétation sont aujourd'hui leur seul ornement ; il y a cent vingt ans, qui le croirait? ils offraient des merveilles dignes des jardins de Babylone, sous le sultan Ahmed III, qui fit construire la belle mosquée aux six minarets sur la place d'Atméïdan, et la jolie fontaine du Séraï, que j'ai heureusement pu dessiner.

« Ce sultan, artiste dans toute l'acception du mot,

était digne d'être le descendant de Soliman le Magnifique, sous le règne duquel il y eut en Turquie une vraie renaissance des arts. A la fois poëte, peintre, architecte et musicien, et passionné pour les fleurs, qu'il cultivait lui-même, il avait fait de ce superbe emplacement, où les colères du peuple n'ont plus laissé que des arbres, une forêt de fleurs et d'arbustes les plus rares. Les vieux jardiniers du Séraï, qui l'ont appris de leurs pères, racontent encore les merveilles de ce paradis terrestre. Le long des murs crénelés qui bordent la mer, s'élevaient de hauts treillis de fils d'or recouverts par des toiles rayées de couleurs brillantes, sous lesquels étaient enfermés les oiseaux les plus rares, les plantes de toutes les parties du monde, qu'une chaleur factice entretenait pendant l'hiver. Des bassins de jaspe et d'albâtre oriental, d'où s'élançaient des jets d'eau, rafraîchissaient ces bosquets enchantés; et pour ajouter encore à tous les parfums des fleurs, on brûlait dans des cassolettes de marbre et d'or, placées dans les massifs, des bois de senteur, l'aloès et le benjoin. La nuit, ces jardins étaient illuminés par mille lampes imperceptibles suspendues à de légers fils, comme dans les mosquées; elles produisaient ces effets de mouches de feu qui resplendissent dans l'obscurité des nuits des pays chauds. Cette illumination est connue sous le nom de *lalé-schiraghani*, qui veut dire illumination des tulipes, fleur de prédilection des Turcs. Le kiosque qui s'élevait dans ce paradis terrestre était en dehors comme en dedans revêtu de glaces de Venise qui reflétaient les fleurs, les oiseaux, les illuminations et les jets d'eau. Construit dans le goût arabe du kios-

que des Miroirs à Ispahan, il était beaucoup plus grand et plus riche encore. Entre ses arcs, pendaient à des cordons de soie de grosses boules d'argent, ciselées à jour, d'où tombaient des queues de cheval; un divan d'argent entourait la salle principale, au milieu de laquelle une fontaine de cristal lançait des gerbes d'eau parfumée. C'est là que le sultan Ahmed III écrivait et peignait les manuscrits sur vélin, qu'on montre encore dans le turbé ou tombeau qui renferme son cercueil. C'était son art favori avec la culture des fleurs. Chaque sultan, d'après le Coran, doit exercer une profession mécanique : Mahmoud I[er] fut bijoutier; Osman III, menuisier; Mustapha III battait monnaie; l'infortuné Sélim III peignait sur mousseline; Ahmed III était écrivain, peintre, architecte et jardinier; il se reposait là trop souvent, enivré des parfums, du chant des bulbuls, du bruissement des eaux jaillissantes, oubliant, au milieu de ses femmes et de ses oglans favoris, les soins de l'empire.

« Une émeute populaire et brutale comme toutes les émeutes, ajoute à ces curieux détails M. de Beaumont, non contente d'avoir déposé le sultan, ravagea et détruisit en un jour ces merveilles, dont il ne reste plus que l'emplacement sans pareil et les arbres qui ont repoussé sur les débris des autres. Sotte et inutile profanation! qui détruisit dans le présent un chef-d'œuvre, et qui dans l'avenir déshérita la pointe du Séraï; car depuis, les sultans ont abandonné ces jardins et transporté leur luxe sur les rives du Bosphore, sans doute pour fuir cette colère de Stamboul, si voisine de ce lieu, malgré les hautes murailles qui en défendent l'entrée. »

CHAPITRE V.

STAMBOUL.

Lorsqu'on arrive à l'entrée de la Corne-d'Or, on n'en aperçoit qu'une partie, mais c'est la plus belle.

« Sur la rive gauche, dit M. Charles-Emmanuel, est Stamboul, dont les plus belles hauteurs sont venues se ranger de ce côté; Stamboul, avec une grande partie de ses innombrables maisons, peintes de toutes les couleurs, échelonnées, grimpées les unes sur les autres à distance, la plupart entourées d'arbres et paraissant ainsi porter un bouquet de verdure à leur sein; Stamboul avec son vaste sérail, avec les dômes de ses plus imposantes mosquées et les flèches les plus élancées de ses minarets; Stamboul enfin avec sa brillante ville de bois pour les hommes et sa majestueuse ville de pierre pour Dieu.

« En face, sur la rive droite, les faubourgs de Top-Khana et de Galata soutiennent Péra étagé sur leur tête : Top-Khana, ville turque et militaire, gardant avec ses canons l'entrée du port que domine de l'autre

10.

côté l'artillerie du sérail; Galata, ville européenne et trafiquante; Péra, européenne encore, mais diplomatique, siége de toutes les chancelleries, Eldorado de toutes les intrigues, et, comme un oiseau de proie du haut de son aire, s'épuisant à contempler Stamboul avec un œil d'envie et de convoitise.

« Telle est l'entrée et la plus belle partie de la Corne-d'Or, celle qui, par un heureux effet de sa courbure, s'offre d'abord seule aux regards lorsqu'on arrive par la mer devant Constantinople. Alors l'ensemble du coup d'œil est d'un merveilleux effet. Stamboul, Top-Khana, Galata et Péra, qui paraissent ne faire qu'un, composent à elles quatre, autour d'un vaste bassin de mer arrondi, un amphithéâtre immense et profond de hautes collines chargées de maisons qui descendent baigner leur pied dans les flots, et couronnées de temples qui dressent vers le ciel leurs coupoles étincelantes et les longs bras toujours en prière de leurs minarets aériens.

« Plus loin, quand, à votre grand étonnement, le navire qui vous porte pénètre à travers cet amphithéâtre en apparence impénétrable, la Corne-d'Or continue de serpenter devant vous avec un encaissement de saillies naturelles moins pompeuses, mais toujours aussi ravissantes, jusqu'à ce qu'elle aille enfin se perdre dans la vallée célèbre des Eaux douces. Sur la rive gauche, le long des murs de Stamboul, qui dans cet endroit commencent à s'éloigner de la côte, trois faubourgs se succèdent : le Fanar, quartier des Grecs byzantins et digne succursale de Péra pour les machinations diplomatiques; Balata, misérable taudis des malheureux juifs; Eyoub, plus propre et

plus heureux, comme les musulmans qui habitent ses bosquets, et fier de sa jolie mosquée où les sultans viennent ceindre le sabre d'Othman sur les cendres du héros dont le village porte le nom. Sur la rive droite, à la suite de Galata, qu'un pont de bois légèrement posé sur les flots, comme une longue galerie découverte, a récemment mis en communication avec Stamboul, vient Hassim-Pacha, le petit Toulon des Turcs, port intérieur dans le grand port, presque entièrement peuplé par les employés de l'arsenal et les familles des marins. Après Hassim-Pacha, l'arsenal avec ses grands chantiers et ses grosses carcasses de vaisseaux, vis-à-vis du Fanar que les cris interrompus des gardiens de quart empêchent la nuit de dormir, sans qu'il ait jusqu'à ce jour armé d'autres brûlots que dans les coulisses des chancelleries. Puis, après l'arsesenal, une agréable traînée de villages jusqu'à la naissance de la vallée des Eaux douces, qui tourne brusquement à droite.

« Telle est l'esquisse imparfaite de ce bras de mer, qui seul pouvait dignement servir de port à une capitale comme Constantinople. Quant au mouvement qui l'anime, on s'en ferait difficilement une idée : toute la vie du paysage est là. Les villes, les faubourgs, les quartiers, les villages qui l'entourent, y versent à l'envi leurs essaims de population. Encore plus que les voitures sur nos boulevards, on y voit circuler et s'y croiser dans tous les sens des navires de toutes les formes, de toutes les dimensions, depuis les plus petits bateaux à rames jusqu'aux plus lourds vaisseaux. De toutes les échelles s'élancent des nuées de kaïks, légers comme le vent, rapides comme la flèche, les

uns traversant d'une rive à l'autre, ceux-ci remontant le port, ceux-là le redescendant à la voile ou à la rame. Quelquefois c'est une flotille de bâtiments de commerce qui arrivent par centaines des Dardanelles ou de la mer Noire, lorsque le vent longtemps contraire a changé tout à coup. Un autre jour, ce sont les gros vaisseaux de guerre qui se rendent majestueusement de l'arsenal au Bosphore ou du Bosphore à l'arsenal, selon les besoins du service ou les changements de saison, la flotte stationnant six mois dans un endroit, six mois dans l'autre. Des deux côtés du port, mais surtout devant Galata, une foule de bâtiments sous tous les pavillons dorment à l'ancre, et l'immobilité de leur longue forêt de mâts fait un curieux contraste avec les mâts mouvants et les voiles glissantes qui entrent et qui sortent à tous les instants du jour.

« A ce mouvement perpétuel, ajoutez les cris des bateliers turcs qui s'avertissent de loin pour éviter une dangereuse rencontre, les chants des matelots européens, enfin toutes les scènes vivantes qui se reproduisent dans les foyers où afflue le gros de la population, et vous aurez une idée de l'animation qui règne dans le sein du port de Constantinople. Pour une ville que l'on vous a toujours représentée comme si tranquille et comme ensevelie dans un silence de mort, cette peinture vous semble peut-être mêlée d'exagération. Vous ne le croirez plus, quand vous saurez qu'à Stamboul, la principale voie de communication, c'est moins la terre que l'eau, et que le port est la grande artère où viennent aboutir toutes les rues de la ville. Ce n'est donc pas seulement un port tellement vaste

que tous les vaisseaux du monde pourraient y tenir, c'est encore une grande route et une sorte de place publique, comme les boulevards de Paris. Au lieu du bruit des voitures, vous avez le mouvement des kaïks, voilà la différence. A Constantinople, ville essentiellement maritime, on est toujours sur l'eau; on s'y promène, on y fait des courses, je dirai presque, on y marche en kaïk.

« D'après ce qui précède, vous devez voir à présent que Constantinople ne se compose pas seulement de Stamboul, déjà toute vaste qu'elle soit, mais qu'il faut encore comprendre dans son sein Top-Khana, Galata, Péra, le Fanar; en un mot tout ce qui fait ceinture à la Corne-d'Or, mer intérieure de la ville, et son véritable centre. Du reste, la cité turque ne doit pas perdre pour cela dans votre estime, car elle n'en est pas moins, et pour la splendeur asiatique et pour la majesté impériale, la digne sultane de tout le cortége qui l'environne. »

Il y a neuf ans on ne pouvait aller de Galata, Péra et Top-Khana à Stamboul que par eau, à moins de faire un immense détour par terre. En 1837 seulement, le sultan Mahmoud fit construire, sous la direction d'Achmet-Pacha, alors grand amiral, un pont de bateaux praticable aux voitures et qui, traversant la Corne-d'Or, relie ses deux rives. Mais ce pont, fort utile d'ailleurs, a l'inconvénient d'être éloigné du centre; en outre, comme il s'ouvre toutes les fois qu'un navire est obligé de passer de l'une dans l'autre des deux parties du port qu'il sépare, la circulation s'y trouve souvent interrompue. Aussi, bien qu'une foule nombreuse s'y presse constamment, la plupart des in-

dividus qui n'ont pas de temps à perdre, et presque tous les étrangers prennent encore un kaïk pour traverser la Corne-d'Or.

Je t'ai déjà décrit les kaïks — ces fiacres de Constantinople — à propos du Bosphore; je t'ai expliqué combien il était difficile de s'y tenir en équilibre, combien il était dangereux d'y faire le plus léger mouvement; mais je ne t'ai rien dit des kaïdjis ou bateliers qui les conduisent et je m'empresse de réparer mon omission involontaire. C'est une belle race d'hommes, dont le costume relève encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc à plis aussi larges que ceux d'un jupon; une ceinture de soie cramoisie le retient au milieu du corps; ils ont la tête coiffée d'un petit bonnet grec en laine rouge surmonté d'un long gland de soie qui pend par derrière; le cou et la poitrine nus; une large chemise de soie écrue, à grandes manches pendantes, leur couvre les épaules et les bras.

Les kaïdjis de Constantinople sont, de l'aveu de tous les voyageurs, les premiers rameurs du monde. On les voit ramer pendant quatre heures de suite, au soleil, tout ruisselants de sueur, sans se reposer, sans se plaindre, sans proférer une seule parole. Le pied appuyé contre une barre de bois, ils tirent, ils poussent avec les bras, ils poussent avec les jambes, avec tous les muscles du corps; ils semblent ne faire qu'un avec la rame. En eux revivent les rameurs de l'antiquité dont les traditions conservées par les Grecs n'ont jamais dû tomber en oubli à Constantinople. Au signal donné par le chef, toutes les rames, avant de fouetter la mer en cadence, s'alignent des deux côtés de la barque avec la même régularité que les fusils

d'un régiment qui croise la baïonnette. Au second temps elles s'abaissent, entament adroitement la mer par un de leurs côtés, y pénètrent profondément, plient sous l'effort du bras qui les agite, et sortent toutes à la fois de l'eau qui fuit, pour retomber encore avec la même précision et reparaître toujours alignées, toujours intelligentes, toujours infatigables.

Les kaïdjis des grandes maisons, bien habillés et bien nourris, ont un salaire suffisant pour entretenir leur famille et mettre de côté quelques épargnes. Le prix auquel la course est fixée permet aux kaïdjis de louage de gagner une trentaine de piastres par jour, environ 7 francs, somme avec laquelle ils vivent dans l'aisance, font vivre leurs femmes et leurs enfants, et se ménagent des ressources pour la vieillesse; quelques-uns trouvent même le moyen d'acheter une esclave. Dans la belle saison, et à Constantinople la belle saison dure presque huit mois, ils gagnent 10 à 15 francs par jour. Lorsque le bateau leur appartient, c'est un bénefice à peu près net, car les droits à acquitter sont minimes.

La grande famille des kaïdjis offre de nombreuses variétés. « Ainsi, les bateliers des kaïks à plusieurs paires de rames, a dit un écrivain qui en a publié une intéressante monographie dans le *Magasin pittoresque* (1841) ont une allure plus militaire, comme il convient à des hommes exercés aux manœuvres d'ensemble et soumis aux lois de la discipline. Ceux des kaïks à une paire de rames, au contraire, ont plus d'abandon et de bonhomie : ce sont nos cochers de cabriolet avec leur humeur liante et leurs privautés. Du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous appel-

lent en criant : « *Capitan, capitan, bana-bak*[1] : Capi- « taine, capitaine, regarde-moi. » Si vous hésitez, ils ajoutent : « Capitan, viens à moi, mes bras sont de fer, « mon kaïk est léger comme un oiseau. » Hâtez-vous de vous décider, sinon vous serez entouré d'une nuée de kaïdjis ; celui-ci vous tirant par un bras, celui-là par l'autre, un troisième par votre habit ; tous parlant ensemble et vous empêchant de faire un pas.

« Naturellement questionneur, le kaïdji aime peu à répondre aux questions qu'on lui adresse. Lui demandez-vous si la journée sera belle, il répond : *Bilmen* (je ne sais pas) ; ou bien, poussé dans ses derniers retranchements, il se risque à dire : *Allah billir* (Dieu le sait). Avec son *Dieu le sait,* il ne redoute aucune indiscrétion, surtout en matière politique. « Le sultan est-il aimé de son peuple, kaïdji ? — Dieu « le sait ! — Croyez-vous qu'il soit sincèrement dévoué « aux Russes ? — Dieu le sait ! — Mais enfin, pensez- « vous que les Turcs, si bons musulmans, ne se révol- « teront pas un jour contre le protectorat des Russes, « qui à leurs yeux ne sont que des giaours ? Dieu le « sait ! » Il faut qu'il ait une bien grande confiance en vous pour répondre : *Ich Allah !* (plaise à Dieu !) C'est

[1] *Capitan* veut dire capitaine ; c'est le nom que les Turcs donnent aux Européens quand ils ont intérêt à flatter leur amour-propre. Alors même ils se font scrupule de nous accorder le titre d'*effendi,* qui correspond à notre mot *monsieur*, et qu'ils n'échangent avec plaisir qu'entre musulmans. Lorsqu'ils tiennent peu à nous plaire, ce qui arrive souvent, nous ne sommes pour eux que des *giaours* ou des *kiopeck*, c'est-à-dire des infidèles ou des chiens, expressions synonymes dans leur langage.

que le massacre des janissaires est toujours présent à sa mémoire, et qu'il n'ignore pas qu'en Orient les têtes ne tiennent pas bien sur les épaules. Mais, direz-vous, lorsqu'il s'agit de savoir si la journée sera belle, pourquoi répondre encore : Je n'en sais rien, ou Dieu le sait? — Pourquoi? Parce que tout musulman, et particulièrement tout kaïdji, est imbu de la doctrine du fatalisme; parce qu'il se croirait impie s'il se permettait de lire dans les signes extérieurs que la Providence étale cependant avec bonté aux yeux du marin, pour qu'il puisse présager le calme ou la tempête. Le despotisme est tellement dans les mœurs des Orientaux qu'ils font de Dieu lui-même un despote, et qu'ils s'imaginent que pour le plaisir de manifester son omnipotence, il changerait tout à coup le beau temps en pluie, s'ils osaient, après avoir observé l'état du ciel, émettre une opinion quelconque. Il en est beaucoup qui poussent cette disposition si loin, qu'à leurs yeux les horloges et les montres sont une invention du diable; ceux-là, quand un chrétien, leur voyant une montre, a la naïveté de leur demander quelle heure il est, répondent pieusement : Dieu le sait. Si donc vous tenez à causer avec votre kaïdji, évitez tout ce qui touche à la politique et à la religion; n'entamez pas non plus le chapitre des mœurs des peuples musulmans; il se croirait insulté. Parlez-lui des usages des nations chrétiennes, il vous suivra avec plaisir sur ce terrain; il ne manquera pas de rire à chaque malice que vous lui direz, et il vous étonnera plus d'une fois par le bon sens, la finesse et la malice de ses reparties; il deviendra aussi liant que le cocher de cabriolet de Paris, mais cependant avec de meil-

leures manières, sans jamais dépasser les bornes du respect, sans jamais se manquer à lui-même. Cette supériorité vient en grande partie de ce qu'il ne fait pas usage de boissons spiritueuses; l'éducation religieuse y est aussi pour beaucoup; en aucune occasion son métier de kaïdji ne lui fera oublier qu'il est homme, qu'il est mahométan. Au terme de la traversée, s'il vous chicane sur le prix convenu, dites-lui sans colère et plutôt avec une froideur dédaigneuse : « Je croyais les mahométans des hommes droits. » Tout à coup ses exigences ridicules feront place à des dispositions honnêtes; sa dignité d'homme a repris le dessus.

Les kaïdjis forment une corporation nombreuse et importante qui a ses règlements, ses coutumes, ses chefs, ses priviléges; à chaque échelle ou débarcadère, réside un kiahia (batelier maître) chargé de défendre leurs droits, de mettre des bornes à leurs exigences, de punir leurs infractions; en un mot, un capitaine de port au petit pied, remplissant tour à tour les fonctions de commissaire de police et de juge de paix; conciliateur quand on l'écoute et qu'il est de bonne humeur; mais armé d'un bâton et sachant en faire usage si on se montre récalcitrant ou s'il n'est pas dans de bonnes dispositions.

Les kaïdjis sont très-jaloux de leurs priviléges; ils les défendent avec une opiniâtreté et une énergie qui leur assurent souvent la victoire. S'ils n'ont pas pu empêcher Mahmoud de jeter sur la Corne-d'Or ce pont si utile dans l'intérêt général mais si nuisible à l'intérêt de leur corporation, ils l'ont forcé à retirer à une compagnie anglaise l'autorisation qu'il lui avait

accordée d'établir un service de bateaux à vapeur sur le Bosphore. Entre autres priviléges, ils ont celui d'être exemptés du service sur les vaisseaux de l'État. « Il est assez singulier, dit M. d'Aubignosc, que ces hommes, les seuls de tout l'empire qui aient, si l'on peut s'exprimer ainsi, le pied *marin* et une idée quelconque de la direction des vents, soient précisément les seuls que la marine ne puisse employer, malgré le besoin le mieux constaté. En échange, on enrôle ou l'on presse pour le service de la mer des tailleurs, des cordonniers, des pâtissiers, etc.; et c'est une escadre ainsi équipée que l'on met tant de soin à faire surveiller par nos amiraux. »

Rien ne semblerait devoir être plus fréquent, et rien n'est pourtant plus rare, que la rencontre de deux kaïks en pleine eau. La mer en est cependant couverte, surtout le soir, à l'heure où, les affaires cessant, chacun regagne son domicile. Le choc de deux kaïks a toujours pour résultat d'en couler un. Quelquefois ils coulent tous les deux. Le péril est d'autant plus grand que comme les courants sont très-forts dans le port de Constantinople, un corps qui tombe à l'eau est aussitôt entraîné au loin et devient presque immédiatement la proie des poissons. Heureusement pour les passagers obligés de se confier à eux, les bateliers savent s'éviter réciproquement avec une adresse merveilleuse. Ils s'avertissent sans cesse par un cri qui peut se traduire ainsi : « O batelier, ne t'endors pas sur l'abîme! » Les accidents ne sont vraiment à craindre que lorsqu'on navigue à la voile et qu'il survient un coup de vent. Si, à la suite d'un orage, l'absence d'un bateau et d'un batelier se pro-

longe au delà de vingt-quatre heures, ceux qui s'en aperçoivent disent entre eux : « Il aura sombré dans le coup de vent d'hier. » On ne fait aucune enquête, on ne constate pas le décès, il n'est plus question du défunt, et ses parents ou ses amis, s'il n'a plus de parents, se disputent et se partagent son héritage à l'insu du fisc.

Telle est pourtant l'incurie du peuple ottoman et de son gouvernement, que bien que des communications si actives aient lieu chaque jour, au moyen de bateaux, entre la ville et ses faubourgs, on n'a jamais songé à rendre faciles, sûres et communes, les échelles d'embarquement et de débarquement. Constantinople n'a pas de quai. Les maisons s'avancent dans la mer, et la partie que baignent les eaux est bâtie sur des pilotis si mal établis, que leurs interstices facilitent la stagnation des immondices incessamment charriées par les courants, et qui deviennent ainsi des foyers d'infection. De loin en loin, à l'issue de quelques rues très-étroites et à peine pavées qui arrivent jusqu'à la mer, s'ouvrent de petites places très-resserrées où les kaïks viennent prendre et déposer leurs passagers; et comme si ce n'était pas assez de cette cause d'encombrement, souvent des navires choisissent ces embarcadères déjà si rares et si insuffisants, pour y débarquer ou y recevoir des matériaux de constructions ou des marchandises de poids.

Que si, débarqué sans accident à l'une de ces échelles, vous pénétrez dans les rues de Stamboul, c'en est bientôt fait de l'impression que vous aviez éprouvée en la contemplant du port. Les féeriques images qui avaient charmé vos regards, enchanté votre esprit, se perdent dans la plus triste des réalités. Nulle part

il ne peut y avoir un plus pénible contraste entre les admirables beautés de la nature et les œuvres de l'homme. Cette impression ne m'est pas personnelle. Tous les voyageurs l'ont ressentie comme moi.

« Les rues de Stamboul, dit M. de Valon, sont plus étroites, plus immondes, plus puantes encore que celles de Galata ou de Péra. Des baraques de bois mal construites et mal peintes, sorte de cage percée d'une infinité de fenêtres grillées, avec les étages en saillie sur le rez-de-chaussée, bordent à droite et à gauche ces passages où se presse sans bruit une foule de toutes les couleurs. Le pavé, composé de petites pierres posées dans la poussière, se dérange sous vos pieds et vous expose à des chutes continuelles fort désagréables dans ces rues où, faute d'écoulement, chaque trou est une flaque d'eau et de boue noire. Sur les établis des premières boutiques que l'on rencontre, sont entassés par monceaux de grands poissons dont les écailles resplendissent au soleil, malgré la poussière. Des chiens jaunes, beaucoup plus nombreux qu'à Galata, se ruent dans vos jambes, et malheur à qui se débarrasserait trop énergiquement de ces hideuses bêtes que protége la piété musulmane. Les mœurs de ces animaux, dont le nombre s'élève, assure-t-on, à une centaine de mille, sont assez singulières; ils n'appartiennent à personne et n'ont pas de logis. C'est en pleine rue qu'ils naissent, qu'ils vivent et qu'ils meurent. A tout instant, on voit une lice allaiter sur le pavé sa portée nombreuse qui a reçu le jour au coin d'une borne. De quoi se nourrissent ces quadrupèdes, c'est ce qu'il est assez difficile de savoir. Le gouvernement leur abandonne complétement la police comme

le nettoyage des rues, et les ordures de tout genre ou les cadavres de leurs pareils morts de vieillesse composent apparemment leur nourriture ordinaire; il serait horrible d'ajouter que la nuit ces animaux rôdent souvent par troupes dans les cimetières. Quels que soient leurs moyens d'existence, ils se reproduisent avec une remarquable activité. Il y a quelques années, la race canine s'était multipliée à Constantinople de telle façon qu'elle y devint fort dangereuse. Au grand scandale des vieux musulmans, Mahmoud, entre autres réformes, fit, non pas empoisonner, il ne l'aurait pas osé, mais déporter aux îles de Marmara 25,000 de ces animaux. En peu de jours, ils eurent en quelque sorte dévoré le lieu de leur exil, après quoi, mourant de faim, ils firent un tel tapage, poussèrent à l'unisson des hurlements si plaintifs, que l'on prit pitié d'eux, et ils furent ramenés en triomphe à Constantinople. Heureusement, l'hydrophobie est un mal inconnu dans le Levant. L'importation de la rage dans un pays où les chiens, presque aussi nombreux que les hommes, sont beaucoup plus respectés, serait assurément le plus terrible des moyens de destruction.»

« Les chiens de Constantinople, dit M. Marmier, sont divisés par clans, et chaque clan campe nuit et jour dans son quartier. La paix règne entre eux, à la condition qu'ils restent dans les limites de leur territoire et ne s'avancent point sur celui de leurs voisins. J'ai plus d'une fois vainement tenté leur voracité. J'en prenais un au hasard, je l'alléchais avec un gâteau acheté chez le pâtissier du coin; je marchais lentement devant lui, en lui montrant toujours le séduisant appât. Il me suivait le nez au vent; mais dès que nous

arrivions sur les confins d'une autre tribu ; il s'arrêtait, me regardait d'un air inquiet et s'en retournait. Il n'y a qu'une seule circonstance où toutes ces peuplades de ch[illegible] sortent sans crainte de leurs différents domaines et se réunissent en un commun accord. C'est lorsqu'ils sont attirés par un banquet extraordinaire, lorsque leurs naseaux aspirent l'odeur de quelque cheval qui vient de périr. La bonne nouvelle se répand en un instant de district en district. On les voit alors se rassembler près de la maison qui leur promet cette riche p[illegible]. Ils se groupent deux à deux derrière l'animal que l'on conduit à la voirie, le suivent en silence, pas à pas, avec une sorte de tristesse hypocrite ; puis, dès que le cadavre est abandonné, ils se précipitent sur lui et restent attachés à cette curée tant qu'il y reste un os à ronger, après quoi chacun d'eux s'en retourne dans son quartier. »

Si on doit en croire l'auteur de *la Turquie nouvelle*, les chiens errants sympathisent avec les êtres au milieu desquels ils vivent. A Stamboul, ils sont caressants pour les Turcs et hargneux pour les Francs. A Péra, c'est le contraire ; ils caressent les Francs et mordent les Turcs. Du reste, il est facile de les mettre en fuite quand ils deviennent trop menaçants. Il suffit de leur crier *houst!* mot turc qui se traduit assez bien en français par l'exclamation *arrière!* Toutefois, il faut le prononcer à la turque, c'est-à-dire avec calme, avec dignité et d'une voix de poitrine un peu caverneuse. Au premier *houst* ainsi articulé, ils s'apaisent et se retirent en vous prenant pour un musulman déguisé en chrétien.

On ferait un livre tout entier avec les chiens de Con-

stantinople. Je n'ai pas la prétention d'épuiser ce sujet si fécond, je veux seulement ajouter ici quelques détails curieux à ceux que j'ai empruntés aux auteurs dont je viens de citer des fragments. D'abord, ce qu'on appelle en France le chien turc n'existe ni à Constantinople ni sur aucun autre point de la Turquie. La race canine chez les Turcs se rapproche du loup beaucoup plus que du dogue. Ensuite, si les Turcs protégent les chiens, ce n'est pas par affection, c'est par intérêt personnel. Ils ne les aiment pas assez pour les admettre sous leur toit. « Leur orgueil, dit un écrivain, dédaigne d'accepter le chien pour compagnon ; ils en sont punis en ne trouvant jamais en lui un ami fidèle, trop souvent plus fidèle que tous les autres. » S'ils le protégent, c'est qu'il leur est utile, c'est qu'il nettoie le devant de leur maison, c'est qu'il les met à l'abri des voleurs, c'est enfin qu'il déteste les chrétiens. Du reste, ils ne font rien pour lui que de défendre qu'on le tue. De temps à autre seulement, quelques âmes charitables, des sultanes surtout, affectent dans leur testament une partie de leur héritage à l'entretien des chiens d'un quartier. En vertu de cette disposition, tous les jours, à heure fixe, arrive un homme portant sur sa tête un énorme panier de vivres qu'il dépose religieusement à terre, non sans avoir eu beaucoup de peine à fendre la foule aboyante qui se presse et saute autour de lui : c'est un plaisir de voir avec quelle ardeur ces animaux font fête à la pieuse aumône. Malheureusement, ces sortes de legs ne sont communs que dans les quartiers riches, et la maigreur des chiens qui habitent les quartiers pauvres accuse de cruelles privations.

Ce qu'on visite en premier lieu à Stamboul, ce sont les bazars. Ils ne répondent pas à l'idée qu'on s'en fait avant de les avoir vus. Ils rappellent moins dans leur ensemble nos élégantes boutiques que les couloirs de nos halles ou les piliers du Temple. C'est un immense dédale de larges corridors voûtés comme des tunnels grossièrement bâtis et éternellement humides; chaque genre de marchandise y a sa place spéciale, depuis les riches tapis de Perse, les soyeuses étoffes de Broussé, jusqu'aux plus simples ustensiles de ménage. C'est une exposition symétrique de toutes les professions commerciales, une ville de marchands et d'ouvriers au milieu de la ville des fonctionnaires, des bourgeois et des soldats. Mais il ne faudrait point s'attendre à y trouver les élégantes dispositions de nos magasins. Il n'y a là ni devanture de marbre, ni arabesques dorées, ni enseignes fastueuses. Chaque magasin est ouvert aux regards comme une échoppe, et les marchandises étalées sur les comptoirs n'ont pas besoin d'enseignes. D'un coup d'œil on les voit à peu près toutes, et sans entrer dans la boutique on fait son emplette. Les marchands d'Orient ne se donnent point tant de soucis que leurs confrères de Paris. Le matin, vers les huit heures, ils ouvrent leurs volets, s'asseyent sur leur comptoir, et attendent patiemment la pratique en fumant leur pipe. Au coucher du soleil ils ferment leur porte et s'en vont rejoindre leur famille. Le vendredi et les jours de baïram, pas un Turc ne paraît à sa boutique; les Juifs ferment la leur le samedi, et les Grecs le dimanche. Les Turcs se distinguent entre tous par le flegme qu'ils apportent dans leur négoce, par l'impassible

résignation avec laquelle ils voient s'éloigner sans bourse délier le chaland qui, d'abord, s'était arrêté près d'eux. « *Inch Allah!* Dieu le veut, » disent-ils quand ils ont ainsi perdu une occasion de bénéfice, et ils se remettent paisiblement à fumer leur chibouque. On les cite aussi comme les plus honnêtes. Il est vrai qu'ils ont l'habitude de surfaire considérablement leurs denrées, mais, à part cette ruse générale dont on doit se défier, on peut en toute assurance compter sur leur probité. C'est un témoignage que tous les étrangers s'accordent à leur rendre, et des négociants d'Europe établis depuis longtemps dans le Levant m'ont dit qu'ils préféraient la parole d'un Turc à la signature d'un Grec ou d'un israélite.

L'endroit le plus intéressant du grand bazar est sans contredit le *bezestin ;* c'est pour ainsi dire l'hôtel des commissaires-priseurs ; les vieilles armes, les meubles anciens et les antiquités de tous genres s'y vendent à l'encan ; et si l'étranger, qui séjourne peu de temps, veut avoir une idée de ce mouvement pittoresque et tout oriental, il lui faut s'arrêter et s'asseoir dans la boutique d'un de ces marchands, qui s'empresse avant toute chose de lui offrir la pipe et le café. . . . .

« Une multitude immense, et bien autrement curieuse à observer que les marchandises étalées, s'y presse à toute heure du jour, dit l'auteur d'*une Année dans le Levant*. Constantinople, malgré sa décadence, est toujours le point d'intersection des deux mondes, le centre obligé vers lequel convergent de part et d'autre les relations qui unissent les pays d'Occident aux contrées orientales. A ce rendez-vous général où

l'Europe et l'Asie se rapprochent sans se confondre, on peut étudier l'espèce humaine entière dans toute la variété de ses types : Russes qui observent, Anglais qui calculent, Américains qui négocient, Italiens qui gesticulent, Français qui pérorent, Grecs qui posent, Juifs qui brocantent, Nègres qui regardent, Arabes qui voyagent, Persans qui trafiquent, se pressent pêle-mêle autour du Turc qui fume et qui rêve, immobile au milieu de l'agitation générale. C'est une inconcevable mêlée de pelisses de soie et d'uniformes, de burnous blancs et d'habits noirs, et comme une rivière toujours mouvante de turbans verts, de fez rouges et de chapeaux de castor. Des troupes de femmes avec leurs dominos blancs s'avancent lentement au milieu de cette multitude que fait souvent entr'ouvrir devant lui un pacha à cheval, suivi de ses domestiques trottant à pied derrière lui. Des ânes chargés de ballots sont arrêtés çà et là ; au bout des galeries défilent quelquefois des caravanes de chameaux. On entend les cris perçants des marchands de sorbets se mêler aux hurlements des chiens, et des pigeons roucoulent au-dessus de cette foule bigarrée dont les mille voix se confondent en un long et continu bourdonnement. Considéré dans son ensemble, ce spectacle provoque l'étonnement plutôt que l'admiration ; examiné dans ses détails, il présente une infinité de scènes originales et de tableaux pleins de caractère : ici c'est un musicien ambulant qui chante à son auditoire accroupi une de ces ballades sans fin dont les Turcs ne se lassent jamais ; là une société d'amis dîne en public et se régale d'une corbeille de concombres verts. . .

Le vrai bazar de Constantinople, le bazar scandaleux, celui qui mérite l'attention des philosophes, c'est le bazar aux esclaves. Il n'y a pas longtemps que les Européens y sont admis, et je n'ai pas manqué de m'y rendre. Il fait suite aux autres bazars. C'est une cour carrée, spacieuse, plantée de quelques arbustes et entourée d'une galerie de bois où l'on circule à l'ombre devant une rangée de cases fermées par un treillage du côté du spectateur. De grandes pièces de toile tendues çà et là d'un arbre à l'autre projettent des carrés d'ombre dans cette cour brûlante. Sous ces sortes de tentes sont accroupies, par groupes, sur des nattes, une quantité de négresses. Je remarquai surtout une troupe de jeunes filles d'Abyssinie au nombre de douze ou quinze; adossées les unes aux autres comme ces figures antiques de cariatides qui soutiennent un vase sur leurs têtes, elles formaient un cercle dont tous les visages étaient tournés vers les spectateurs. Ces visages étaient en général d'une grande beauté. Les yeux en amande, le nez aquilin, les lèvres minces, le contour ovale et délicat des joues, les longs cheveux noirs luisants comme des ailes de corbeau, l'expression pensive, triste et languissante de la physionomie font des Abyssiniennes, malgré la couleur cuivrée de leur teint, une race de femmes des plus admirables; elles sont grandes, minces de taille, élancées comme les tiges de palmier de leur beau pays. Leurs bras ont des attitudes ravissantes. Ces jeunes filles n'avaient pour vêtements qu'une longue chemise de toile grossière et jaunâtre. Elles avaient aux jambes des bracelets de perles de verre bleu. Assises sur leurs talons, immobiles, la tête

appuyée sur le revers de leur main ou sur le genou, elles nous regardaient d'un œil aussi doux et aussi triste que l'œil de la chèvre ou de l'agneau que la paysanne tient par la corde et marchande à la foire de nos villages; quelquefois l'une disait un mot à l'autre et elles souriaient. Il y en avait une qui tenait un petit enfant dans ses bras et qui pleurait parce que le marchand voulait le vendre sans elle à un revendeur d'enfants. Non loin de ce groupe, sept ou huit petits nègres de l'âge de huit à douze ans, assez bien vêtus, avec l'apparence de la santé et du bien-être, jouaient ensemble à un jeu de l'Orient dont les instruments sont de petits cailloux que l'on combine de différentes manières dans de petits trous qu'on fait dans le sable. Pendant ce temps-là, les marchands et revendeurs circulaient autour d'eux, prenaient tantôt l'un, tantôt l'autre par le bras, l'examinaient avec attention de la tête aux pieds, le palpaient, lui faisaient montrer ses dents, pour juger de son âge et de sa santé; puis l'enfant, un moment distrait de ses jeux, y retournait avec empressement. Je passai ensuite sous les portiques couverts, remplis d'une foule d'esclaves et d'acheteurs. Les Turcs qui font ce commerce se promenaient, superbement vêtus de pelisses fourrées, une longue pipe à la main, parmi les groupes, le visage inquiet et préoccupé, et épiant d'un œil jaloux le moindre regard jeté dans l'intérieur de leurs magasins d'hommes et de femmes. Des marchands ambulants de petits gâteaux et de fruits secs parcouraient la galerie, vendant aux esclaves quelque nourriture.

Nous visitâmes un grand nombre de chambres con-

tenant chacune quatre ou cinq femmes presque toutes noires et laides, mais avec les apparences de la santé. La plupart semblaient indifférentes à leur situation et même sollicitaient les acheteurs; elles causaient, riaient entre elles, et faisaient elles-mêmes des observations critiques sur la figure de ceux qui les marchandaient. Une ou deux pleuraient et se cachaient dans le fond de la chambre, et ne revenaient qu'en résistant se placer en évidence sur l'estrade où elles étaient assises. Nous en vîmes emmener plusieurs qui s'en allaient gaiement avec le Turc qui venait de les acheter, prenant leur petit paquet plié dans un mouchoir, et recouvrant leurs visages de leurs voiles blancs. Nous fûmes témoins de deux ou trois actes de miséricorde que la charité chrétienne envierait à celle des bons musulmans. Des Turcs vinrent acheter de vieilles esclaves rejetées de la maison de leurs maîtres pour leur vieillesse et leurs infirmités, et les emmenèrent. Nous demandâmes à quoi ces pauvres femmes pouvaient leur être utiles. A plaire à Dieu, nous répondit le courtier, qui m'apprit aussi que plusieurs musulmans envoyaient ainsi dans les marchés acheter de pauvres esclaves infirmes des deux sexes pour les nourrir par charité dans leurs maisons.

« Les dernières chambres que nous visitâmes étaient à demi fermées, raconte M. de Lamartine dans son *Voyage en Orient*, et on nous disputa quelque temps l'entrée; il n'y avait qu'une seule esclave dans chacune, sous la garde d'une femme. C'étaient de jeunes et belles Circassiennes nouvellement arrivées de leur pays; elles étaient vêtues de blanc et avec une élé-

gance et une coquetterie remarquables. Leurs beaux traits ne témoignaient ni chagrin ni étonnement, mais une dédaigneuse indifférence. Ces belles esclaves blanches de Géorgie ou de Circassie sont devenues extrêmement rares, depuis que les Grecques ne peuplent plus les sérails, et que la Russie a interdit le commerce des femmes. Cependant les familles géorgiennes élèvent toujours leurs filles pour ce honteux commerce, et des courtiers de contrebande parviennent à en emmener de temps en temps des cargaisons. Le prix de ces belles créatures va jusqu'à douze ou vingt mille piastres (de trois à cinq mille francs), tandis que les esclaves noires d'une beauté ordinaire ne se vendent que cinq ou six cents francs, et les plus belles mille à douze cents. En Arabie et en Syrie, on en aurait pour cinq ou six cents piastres (de cent cinquante à deux cents francs). Une de ces Géorgiennes était d'une beauté accomplie : les traits délicats et sensibles, l'œil doux et pensif, la peau d'une blancheur et d'un éclat admirables. Mais la physionomie des femmes de ce pays est loin du charme et de la pureté de celles des Arabes : on sent le Nord dans ces figures. Elle fut vendue sous nos yeux pour le harem d'un jeune pacha de Constantinople. Nous sortîmes le cœur flétri et les yeux humides de cette scène, qui se renouvelle tous les jours et toutes les heures dans les villes de l'Orient, et nous revînmes pensifs au bazar de Stamboul. Voilà ce que c'est que les législations immobiles! Elles consacrent les barbaries séculaires et donnent le droit d'antiquité et de légitimité à tous les crimes. Les fanatiques du passé sont aussi coupables et aussi funestes à l'humanité

que les fanatiques de l'avenir. Les uns immolent l'homme à leurs ignorances et à leurs souvenirs; les autres, à leurs espérances et à leur précipitation. Si l'homme faisait, pensait, croyait ce que faisaient et croyaient ses pères, le genre humain tout entier en serait au fétichisme et à l'esclavage. La raison est le soleil de l'humanité : c'est l'infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, applicables aux sociétés. Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer dans le mal et dans les ténèbres; mais il ne faut pas la devancer, sous peine de tomber dans des précipices. Comprendre le passé sans le regretter; tolérer le présent en l'améliorant; espérer l'avenir en le préparant; voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes. Le péché contre l'Esprit-Saint, c'est ce combat de certains hommes contre l'amélioration des choses; c'est cet effort égoïste et stupide pour rappeler toujours en arrière le monde moral et social, que Dieu et la nature poussent toujours en avant : le passé est le sépulcre de l'humanité écoulée; il faut le respecter, mais il ne faut pas s'y enfermer et vouloir y vivre. »

Les mosquées exceptées, Stamboul possède peu de monuments publics. La Sublime Porte, dont le nom rappelle à l'esprit tant de négociations mémorables, tant d'arrêts sanglants, n'est qu'un édifice assez ordinaire, décoré seulement à l'extérieur d'un portail qui m'a semblé fort peu sublime. C'est là que les ministres traitent des affaires de leur département et donnent des audiences. Le luxe oriental des épithètes pompeuses est resté attaché à cette demeure, mais c'en est fait de son terrible renom. La Sublime Porte

n'a plus de foudres à lancer sur les contrées chrétiennes, et il n'y a plus que les solliciteurs qui, en passant, la regardent avec une crainte respectueuse.

L'Atmeïdan, la plus grande place de Stamboul, est un vaste carré oblong, bordé d'un côté par une très-belle mosquée, la mosquée d'Achmet, et de l'autre par de chétives habitations. Cette place, commencée par Sévère et achevée par Constantin, sur le modèle du cirque de Rome, a été le théâtre des jeux frivoles, des luttes puériles qui occupaient, dans ces derniers temps de décadence, les peuples dégénérés du Bas-Empire. Elle était autrefois entourée de portiques et ornée de statues; aujourd'hui on n'y trouve plus que trois monuments dégradés et tombant en ruine : l'obélisque de Théodose, qu'un tremblement de terre a déjà renversé et qu'un coup de vent pourrait renverser à présent; la pyramide en briques, qui ne présente plus que l'aspect d'un squelette difforme depuis qu'une indigne cupidité l'a dépouillée des plaques de bronze dont Constantin Porphyrogénète l'avait fait revêtir; et la colonne Serpentine, qui portait jadis le trépied d'or consacré à Apollon par les Grecs après leur victoire de Platée. On dit que les Turcs ont pour ce monument une superstitieuse vénération, qu'ils le regardent comme une espèce de talisman auquel est attachée la destinée de leur capitale. S'il en est ainsi, ils doivent croire cette destinée déjà fort compromise. Les trois têtes de serpents qui surmontaient la colonne ont été abattues, il ne reste de ce trophée antique que trois tronçons mutilés. Ne semble-t-il pas voir une image de cette vieille ville de Constantinople qui avait conquis en Asie, en Europe, en Afrique, une

triple couronne? Ses trois couronnes sont à demi brisées, et son empire, lacéré, ébranlé, ne repose plus, comme le trépied d'Apollon, que sur une base chancelante.

Près de là est une autre ruine toute récente encore, mais d'une grandeur terrible : c'est la caserne des janissaires où, dans l'espace de quelques heures, Mahmoud extermina cette milice effrénée qui, depuis si longtemps, tyrannisait le peuple et épouvantait les sultans. Les fenêtres brisées de cet édifice portent encore les traces de la mitraille dont elles furent criblées, et ses larges murailles, noircies par la poudre, crevassées par les flammes, renversées à demi par le canon, sont comme une page d'histoire écrite en caractères sanglants par le sabre d'un sultan, à la lueur d'un incendie.

« Un officier égyptien frappa un soldat turc, raconte M. de Lamartine; les janissaires renversent leurs marmites; le sultan instruit, et prêt à tout, était avec ses principaux conseillers dans un de ses jardins à Beschiktasch, sur le Bosphore. Il accourt au sérail, prend l'étendard sacré de Mahomet; le muphti et les ulémas, réunis autour de l'étendard sacré, prononcent l'abolition des janissaires; les troupes régulières et les fidèles musulmans s'arment et se rassemblent à la voix du sultan; lui-même s'avance à cheval à la tête des troupes du sérail; les janissaires réunis sur l'Atmeïdan le respectent; il traverse plusieurs fois leur foule mutinée, seul, à cheval, risquant mille morts, mais animé de ce courage surnaturel qu'inspire une résolution décisive. Ce jour-là doit être le dernier de sa vie, ou le premier de son affranchissement et de sa

puissance. Les janissaires, sourds à sa voix, se refusent à reprendre leurs agas; ils accourent de tous les points de la capitale, au nombre de quarante mille hommes. Les troupes fidèles du sultan, les canonniers et les bostangis occupent les débouchés des rues voisines de l'Hippodrome; le sultan ordonne le feu, les canonniers hésitent; un officier déterminé, Kara-Djehennem, court à un des canons, tire son pistolet sur l'amorce de la pièce, et couche à terre sous la mitraille les premiers groupes des janissaires. Les janissaires reculent; le canon laboure en tout sens la place; l'incendie dévore les casernes; prisonniers dans cet étroit espace, des milliers d'hommes périssent sous les pans de murs écroulés, sous la mitraille et dans les flammes; l'exécution commence, et ne s'arrête qu'au dernier des janissaires. Cent vingt mille hommes, dans la capitale seulement, enrôlés dans ce corps, sont la proie de la fureur du peuple et du sultan. Les eaux du Bosphore roulent leurs cadavres à la mer de Marmara; le reste est relégué dans l'Asie Mineure, et périt en route; l'empire est délivré. Le sultan, plus absolu qu'aucun prince ne le fut jamais, n'a plus que des esclaves obéissants; il peut à son gré régénérer l'empire; mais il est trop tard; son génie n'est pas à la hauteur de son courage; l'heure de la décadence de l'empire ottoman a sonné; il ressemble à l'empire grec; Constantinople attend de nouveaux arrêts du destin. Je vois d'ici la flotte russe, comme le camp flottant de Mahomet II, presser de jour en jour davantage la ville et le port; j'aperçois les feux des bivacs des Kalmouks sur les collines de l'Asie. Les Grecs reviennent sous le nom et sous le costume des Russes,

et la Providence sait le jour où un dernier assaut, donné par eux aux murs de Constantinople, qui est aujourd'hui tout l'empire, couvrira de feu, de fumée et de ruines, cette ville resplendissante, qui dort sous mes yeux son dernier sommeil. »

Non loin de l'Atmeïdan, je visitai une des anciennes citernes construites par les empereurs grecs avec un luxe inutile, et connue sous le nom de réservoir des mille colonnes. C'est un temple souterrain dans lequel, au lieu de mille colonnes, on n'en compte guère plus de deux cents, et qui ressemble un peu aux caves des docks de Londres. Ces vastes catacombes sont abandonnées aujourd'hui à des cordiers, à des fileurs de soie, ou pour mieux dire au premier occupant. On assure qu'elles pouvaient contenir douze mille pieds d'eau. Mais Constantinople est approvisionné sous ce rapport d'une manière suffisante au moyen de la prise d'eau de la forêt de Belgrade, qui lui verse, par des conduits ingénieux et des réservoirs (*bend*) convenablement échelonnés, la masse liquide nécessaire à sa consommation. C'est peut-être le seul service public organisé d'une manière intelligente et régulière dans cette capitale, où il n'y a ni pavage, ni éclairage, ni désignation de rues, ni numérotage des maisons, ni poste aux lettres, ni balayage quotidien, ni règlements pour la voirie, ni état civil, ni police des inhumations, ni secours officiels en cas d'accident, même contre les incendies, si fréquents que la durée moyenne d'une maison à Constantinople est évaluée à cinq ans, et le prix des loyers payé en conséquence. Ce qu'on appelle secours contre l'incendie ne mérite pas ce nom. Les habitants le savent si bien, qu'il existe dans plusieurs

maisons une sorte de sanctuaire bâti en briques ou en pierres dans lequel on dépose les objets les plus précieux, dont la perte serait infaillible sans cette précaution.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tout ce qui manque à une ville turque, et particulièrement à Constantinople, pour ressembler à une ville chrétienne; il n'y a surtout aucun établissement public où un étranger puisse trouver ce qui lui est nécessaire pour se loger et se nourrir. Un étranger—je ne parle pas des Européens, car Péra est plutôt une ville européenne qu'une ville turque, mais d'un Turc, d'un Arabe, d'un Arménien ou d'un Persan, —arrive-t-il à Constantinople, il se rend dans un kan ou caravansérai, et il y loue une chambre entièrement nue pour lui, une place sous les voûtes pour son bagage, une autre à l'écurie commune pour son cheval. Le propriétaire ou le concierge du kan ne lui fournit, contre payement, que de la paille et de l'orge. Veut-il boire, il faut qu'il achète une cruche et traite avec un *sacca* (porteur d'eau); a-t-il froid, il doit se procurer un *mangal* (brasier) et du charbon; veut-il manger, il y a dans les environs des boulangers, des épiciers, des rôtisseurs chez lesquels il peut s'approvisionner; sort-il pour ses affaires, est-il pressé, il peut prendre, il est vrai, au coin de la rue un cheval que précédera à pied l'homme qui en a la garde; mais que la faim le surprenne en chemin, que d'embarras pour composer un repas, si modeste qu'on le suppose! Il achètera du pain chez le boulanger, du fromage chez l'épicier, des fruits à l'éventaire d'une revendeuse, et, chargé de tous ces objets, il entrera chez un rôtisseur qui lui

fournira du *kibab* (viande grillée), du sel et de l'eau sans nappe, couvert ni couteau; après quoi il ira se reposer dans un café, la seule ressource qu'offre Constantinople à un musulman hors de son domicile.

A part quelques exceptions fort rares, rien n'est moins élégant qu'un café turc. Qu'on se figure une chambre sale et basse où les fourneaux de pipe entretiennent sans cesse une épaisse fumée. Autour des murs, sur des planches de bois, sont rangés des verres, des tasses et des narguilés. Un grand réchaud fume au milieu de la salle. A travers l'atmosphère odorante et vaporeuse, on voit une ligne de vieux Turcs accroupis comme des singes le long des murs. Le maître de l'établissement cumule quelquefois les fonctions de cafetier et de barbier. Il rase en même temps ses pratiques et leur sert de la limonade. Cependant la plupart des cafés de Constantinople sont destinés uniquement à prendre du café, des boissons chaudes ou glacées, à fumer, à jouer et à se reposer.

Presque tous les cafés ont des balcons, et ceux qui n'en ont pas restent ouverts à la curiosité des passants. Un Turc n'a pas de vie privée, si l'on en excepte la vie du harem. Il mange, il boit, il dort au grand jour, il fume son chibouque à la face du peuple. Peu lui importe qu'on le voie et qu'on le regarde. Il reste toute la journée assis à la même place, humant son café, fumant sa pipe, grave comme une idole, et ne faisant aucune attention aux badauds et aux gamins qui s'amusent à le contempler [1].

[1] On trouve cependant en Turquie deux établissements de grande utilité pour le public. Les uns sont les cabinets secrets



Barbier arménien à Constantinople.

« Nouvellement débarqués à Constantinople et ne comprenant pas encore la langue turque, nous entrons un jour dans un café avec notre interprète, raconte un écrivain anonyme. Deux Turcs vénérables, accroupis sur un sofa, savouraient leurs pipes et échangeaient, entre deux bouffées, des paroles prononcées d'un ton grave et majestueux. La noblesse de leur maintien, la pureté de leur accent, mais surtout une *mâleur* (je copie) et une sévérité indicible fixaient vivement notre attention. Ce que disaient ces deux vieillards devait être bien beau, suivant nous, car leurs traits respiraient la convenance la plus parfaite, et leurs manières une dignité exquise. Nous prions notre drogman de nous le répéter. Pour toute réponse, il nous regarda en riant et continua d'aspirer son narguilé. Enfin, pressé de s'expliquer, il nous dit :—Eh bien! je vais vous traduire littéralement leur conversation. Après avoir échangé les salamalecs d'usage, le vieux Turc au turban vert et à la pelisse rouge, celui qui est en face de vous et qui est un émir, c'est-à-dire un parent du prophète, dit à son voisin au turban blanc et à la pelisse verte, qui est un uléma, c'est-à-dire un membre de la magistrature :

« — Effendi, le poisson est bien cher depuis quelques jours.

« — Vous avez raison, effendi, répondit l'uléma.

« —Effendi, reprit le parent du prophète, pourquoi le poisson est-il si cher depuis quelques jours?

qui existent dans les pourtours et dans la cour de chaque mosquée ; les autres, les bains, ouverts jour et nuit à tout venant. Les premiers sont gratuits, les seconds peu coûteux.

« — Je ne sais pas au juste, effendi, répliqua l'uléma ; c'est probablement parce que le temps aura été contraire à la pêche.

« — Hélas ! effendi, croiriez-vous qu'hier j'ai payé six piastres un poisson qui, la veille, ne m'en avait coûté qu'une ?

« — Hélas ! hélas ! et moi, effendi, je l'ai payé sept piastres.

« Le reste du dialogue était de la même force. Dans la suite, nous eûmes occasion de nous convaincre par nous-mêmes que notre drogman ne nous avait très-probablement pas trompés. Voici les Turcs : des enfants avec une longue barbe et sous des dehors virils et majestueux. Leur empire s'en va comme, il y a quatre siècles, s'en allait celui des Grecs. Ils ne discutent pas comme ces derniers, mais ils fument et se demandent avec un aplomb imperturbable le prix du poisson. »

On peut définir l'Ottoman : un être qui prie et qui fume. A pied, à cheval, debout, couché, à bord d'un vaisseau, ou qu'il dorme, rêve, chante, pêche, chasse, achète, vende, écrive, raconte, lise, s'amuse, s'ennuie, étudie, le Turc n'a pas plutôt écouté la voix perçante qui retentit au haut des minarets, qu'aussitôt il étend son tapis, tombe à genoux et prie. Jamais à l'heure voulue il ne manque à ce devoir d'adoration et de reconnaissance.

Constantinople mérite presque autant que Rome l'éloge qu'on a fait de cette ville en disant que c'était un vaste magasin d'églises et de fontaines. On y compte en effet, cinq cents fontaines, qui ne sont pas comparables, sans doute, à la fontaine Pauline de

Rome et à la fontaine Trévi, mais qui fournissent à la population, sinon toute l'eau dont elle a besoin, au moins la meilleure partie de celle qu'elle consomme. Les mosquées se divisent en deux classes : les grandes mosquées (djami) et les petites mosquées (dmesdjid). Le nombre des grandes s'élève à cent, dont vingt-quatre portent le titre de mosquées impériales. Celui des petites ne dépasse pas trente-six. Il y a en outre à Constantinople vingt-quatre églises grecques, deux églises arméniennes et deux synagogues.

Autrefois les portes des mosquées étaient, comme celles du sérail, fermées aux infidèles. Mais la cupidité a vaincu l'intolérance religieuse; il suffit aujourd'hui d'acheter un firman, de donner aux officiers des pourboires, en un mot de dépenser environ cent écus, pour visiter les temples de l'Islam. Les principales mosquées de Stamboul ont été depuis quelques années si souvent visitées et décrites, que, bien que j'aie cru devoir les visiter à mon tour, je crois pouvoir me dispenser de les décrire.

Les mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près; elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres où sont les écoles et les logements des imans. Des arbres superbes ombragent ces cours, et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets, d'un travail admirable, s'élèvent, comme quatre bornes aériennes, aux quatre coins de la mosquée. Ils s'élancent au-dessus de leurs dômes; de petites galeries circulaires, avec un parapet de pierre sculptée à jour comme de la dentelle, environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret; là se place,

aux différentes heures du jour, le muezlim qui crie l'heure et appelle la ville à la pensée constante du mahométan, la pensée de Dieu. Un portique à jour sur les jardins et les cours, et élevé de quelques marches, conduit à la porte du temple. Le temple est un parvis carré ou rond, surmonté d'une coupole portée par d'élégants piliers ou de belles colonnes cannelées. Au fond est une niche (*mihrah*), qui indique de quel côté il faut se tourner pour faire la prière. C'est dans cette niche que les softas déposent le Coran. Une chaire, appelée *minnber*, est adossée à un des piliers à la droite du mihrah. La frise est formée par des versets du Coran écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d'un pilier à l'autre, et portent une multitude de lampes, des œufs d'autruche suspendus, des bouquets d'épis ou de fleurs. Des nattes de jonc et de riches tapis couvrent les dalles du parvis. L'effet est simple et grandiose. « Ce n'est point, dit M. de Lamartine, un temple où habite un Dieu; c'est une maison de prière et de contemplation, où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion. Mahomet a prêché à des peuplades barbares chez qui les cultes cachaient le Dieu. Les rites sont simples; une fête annuelle, des ablutions et la prière aux cinq divisions du jour, voilà tout. Point de dogmes que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur; les images supprimées de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres, ou du moins tout fidèle pouvant

faire les fonctions de prêtre. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard et par corruption. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples, simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels pour ses victimes. »

La plus belle mosquée de Stamboul est, sans contredit, celle de Sainte-Sophie, un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre. Fondée en 325 par Constantin le Grand, reconstruite treize ans plus tard par Constance son fils, incendiée cent ans après par les ariens, reconstruite par Théodose et Arcadius, détruite de nouveau en 532, Sainte-Sophie avait été rebâtie par Justinien telle, à peu près, qu'elle est aujourd'hui. Mahomet II la préserva de la dévastation en la transformant en mosquée. Depuis, bien des tremblements de terre, des tempêtes et des incendies l'ont menacée d'une ruine complète, mais elle a échappé à tous ces dangers. Seulement, si elle est restée debout, elle a eu besoin de nombreuses réparations, de contre-forts, d'étais, de murs d'appui; et le temps lui a fait subir d'horribles outrages. Grâce à MM. Fossati, elle va être restaurée. Abd-ul-Medjid a autorisé ces habiles architectes à la solidifier et à la réparer. Huit cents ouvriers y travaillent [1].

[1] Le 13 juillet 1849, Sainte-Sophie a été inaugurée et rendue au culte après deux années d'incessants travaux. Cette cérémonie a eu lieu avec toute la pompe orientale, au milieu de la popu-

« L'extérieur de Sainte-Sophie, flanqué de contreforts et de murailles pesantes soutenant les murs et

lation entière de Stamboul, de Galata et de Scutari. C'était pour les Turcs, si profondément religieux, un événement d'une importance sans pareille. Le sultan, en sa double qualité de chef spirituel et temporel, comme successeur immédiat des califes, y assistait, entouré de toute sa cour et des chefs de la religion. A midi, des salves de canon firent retentir de toutes parts les rives du Bosphore ; le sultan sortit alors du Seraï par la grande porte, *Bab-el-Houmayoun,* qui s'ouvre sur la place même de Sainte-Sophie. Couvert du manteau de grande tenue, dont le collet étincelle de diamants, l'aigrette impériale au front et monté sur un cheval blanc caparaçonné d'or et de perles, il s'avança accompagné du grand vizir Reschid-Pacha ; puis venaient le capitan-pacha, le ministre de la guerre et les autres grands dignitaires de l'empire, tous à pied, en signe de respect. Les troupes contenaient tout autour la foule empressée, tandis que la musique de la garde exécutait les airs nationaux. A gauche, des écuyers tenant en main les chevaux des pachas, richement harnachés, attendaient le retour de leur maître. Près de la porte, on apercevait, dans un araba doré, attelé de quatre chevaux, la reine-mère, *Validé sultane,* entourée de ses femmes. Près d'elle, les enfants du sultan, son frère et tout le harem impérial, regardaient passer le cortége.

A son arrivée sur le seuil de la mosquée, le Grand Seigneur fut reçu par les ulémas et les deux frères Fossati. Honneur extrême, exception sans précédents dans les fastes de la religion mahométane. Le sultan avait senti que ceux qui venaient de rendre un si éclatant service au pays ne pouvaient être exclus d'une pareille cérémonie. Aussitôt après l'entrée du souverain, le *Cheik-ul-Islam* (grand prêtre de l'islamisme) et le grand muphti, assistés de tout le haut clergé, procédèrent, suivant les rites les plus compliqués de la liturgie mahométane, à la consécration nouvelle du monument. Puis vinrent les prières pour la prospérité de l'État, *pour le bonheur du très-grand, très-miséricordieux padischah Abd-ul-Medjid, qui a ordonné, comme l'hommage le plus agréable au Dieu de Maho-*

la coupole qui menaçaient de s'écrouler, est informe, dit M. A. de Beaumont, et on ne saurait, sous cette enveloppe grossière, deviner la légèreté véritablement aérienne de cette coupole. Mais, en pénétrant dans l'intérieur, on comprend que sa réputation n'est pas usurpée. On est saisi de respect et d'étonnement en découvrant l'étendue de ce temple sans pareil. Le regard se perd avant d'arriver à cette coupole d'une élévation fabuleuse et qui, par un artifice admirable, semble plutôt suspendue comme une lampe à la voûte du ciel que reposant sur la terre comme les édifices humains. En effet, elle ne s'appuie que sur des sections de dômes dont un surmonte le sanctuaire, les

met, cet important travail, si heureusement et si promptement terminé. A ces paroles, le jeune sultan, avec ce tact du cœur qui le fait aimer de tous, fit approcher les deux artistes et les remercia en son nom et au nom de son peuple. « *Vous nous rendez*, leur dit-il, *notre belle mosquée tout autre qu'elle était hier, mais telle qu'elle fut dans le principe.* » La cérémonie terminée, Sa Hautesse s'est rendue, suivant l'usage, dans des appartements contigus, nouvellement et magnifiquement préparés pour la recevoir. Une surprise l'y attendait. Un Vénitien, décorateur habile, M. Fornari, qui a aussi travaillé à la restauration du temple, avait peint à fresque, sur le mur du fond de l'un des petits jardins attenants au kiosque, deux grandes vues perspectives des villes de la Mecque et de Médine, disposées comme une décoration d'opéra. L'aspect de ces lieux si chers aux musulmans fit sur le sultan une impression aussi vive qu'agréable. « *Vous me permettez de faire,* lui dit-il, *le saint pèlerinage, moi qui ne puis, comme chef de l'empire, l'exécuter que par procuration ; je vous en remercie !*

Une médaille commémorative, commandée à Paris, n'a pu être prête à temps pour compléter cette imposante cérémonie, qui s'est terminée par des illuminations et des feux d'artifice.

autres couvrant des galeries qui communiquent entre elles au moyen de celles que soutiennent les deux nefs à droite et à gauche. Huit colonnes gigantesques de porphyre et quatre-vingt-douze autres de jaspe, de serpentin et divers marbres précieux, soutiennent ce système aérien de coupoles. Vingt-quatre fenêtres, ouvertes autour de la coupole principale et qui la détachent encore de l'édifice, laissent pénétrer la lumière et produisent des effets plus variés que l'ouverture unique qu'on voit au sommet des rotondes de l'ancienne Rome.

« La mosquée de Soliman le Magnifique, beaucoup plus belle extérieurement, avec ses cours, ses terrasses, ses fontaines et ses grands arbres, est, comme toutes les mosquées de Constantinople, une imitation de l'église de Sainte-Sophie. Inférieure par ses proportions aussi bien que par sa richesse, elle en diffère encore par l'ornementation, qui est de style arabe. Construite à l'époque d'une vraie renaissance des arts, la *Solimanié* mérite une grande attention, et, après la cathédrale, je la mets, sans hésiter, bien au-dessus de toutes les autres. Sa chaire, ses vitraux en pierres précieuses, cadeau d'un schah de Perse, ses sculptures et ses belles proportions en font un très-remarquable monument. »

Après avoir lu la description suivante que j'emprunte au même artiste littérateur, j'ai regretté de n'avoir pas pris le temps de visiter la mosquée d'Eyoub.

« Aux rues larges et bien percées du faubourg d'Eyoub, aux minarets dorés et aux dômes éclatants de ses mosquées, aux majestueux ombrages du vaste

champ des morts au milieu duquel s'élève le temple le plus vénéré, la mosquée *sainte* par excellence, on reconnaît aisément que ce village est l'endroit de prédilection des souverains ottomans. Dans cette mosquée d'Eyoub, en effet, les sultans viennent en grande pompe, cinq ou six jours après leur avénement, faire consacrer leur droit à l'héritage impérial. Le *cheik des Mewlewis* ou derviches-tourneurs leur ceint le sabre d'*Othman* avec les cérémonies usitées en pareille circonstance.

« La mosquée renferme les cendres de *saint Eyoub* (*saint Job*), compagnon d'armes d'Othman. Ce héros périt, suivant les Turcs, à la première attaque que les hordes ottomanes dirigèrent contre Byzance. Mahomet II, ayant retrouvé son corps, lui éleva cette mosquée et y fit placer ces reliques précieuses qui, depuis lors, ont toujours été l'objet du respect des fidèles croyants. Jamais chrétien n'y avait mis le pied avant le jour où le prince héritier du trône de Russie exigea qu'on lui en ouvrît les portes.

« On ne saurait rien imaginer de plus beau, de plus grand et de plus pittoresque en même temps que cet Élysée rempli d'arbres magnifiques, de fleurs, de fontaines, de ruisseaux et de tombes de toute forme et de toute couleur. Ici ce sont des rues bordées de cages en treillis dorés, entremêlées de roses et de jasmins qui recouvrent la tombe; là des pierres tumulaires debout et couvertes de dorures et de peintures éclatantes; ou bien c'est un magnifique mausolée de marbre blanc, soutenant une coupole à jour en grillage de fer de la plus élégante architecture, comme celui de *Validé sultane*, la mère glorieuse de Sélim III.

« Près de là se voit aussi le tombeau de *Hussein-pacha,* cet esclave géorgien qui, par sa haute capacité, parvint au rang de grand amiral. Une de ces fontaines turques, appelées *zébir,* est attachée à ce monument par une pieuse fondation du mort. Elle s'avance sur la route afin que les voyageurs altérés puissent y trouver de l'eau toujours fraîche, et que cette jouissance, si appréciée dans les pays chauds, leur rappelle le fondateur. Charmante et poétique manière d'attirer sur sa mémoire la reconnaissance et les prières des vivants. »

Chaque semaine, le vendredi (qui est le dimanche des Turcs) le sultan va faire la prière dans une des mosquées. Il la désigne la veille et s'y rend à cheval ou en caïque, selon le quartier. J'ai rencontré une fois son cortége; la police avait fait occuper les avenues du palais par un détachement d'infanterie, et les curieux se tenaient sur le seuil des maisons voisines ou aux fenêtres des cafés. Quand le sultan parut, la musique de sa garde à cheval, formée par le frère de Donizetti, jouait *la Marseillaise,* et c'est au bruit de cette marche que je vis s'avancer d'abord une foule de domestiques en livrée, tenant en main des chevaux caparaçonnés de la manière la plus brillante; puis de nombreux pachas tourbillonnant à pied dans la poussière; puis, après un assez long intervalle, le sultan lui-même, à cheval, suivi, à une distance respectueuse, d'une foule d'officiers et d'eunuques à cheval.

Abd-ul-Medjid, le vingt et unième enfant de Mahmoud, est né à Constantinople le 19 avril 1823. Sa barbe noire et épaisse le fait paraître plus vieux que

son âge; sa taille est élancée, son air distingué; il a l'œil brillant, les traits réguliers, la physionomie grave; son visage est légèrement marqué de la petite vérole, mais ce défaut est d'autant moins visible que le jeune sultan, selon la mode du harem, prend soin de se composer, pour les jours de cérémonies, un teint artificiel. Un énorme diamant brillait au poitrail de son beau cheval gris. Il était coiffé d'un fez rouge orné d'une aigrette de pierreries, et il portait un long manteau d'une coupe sévère que retenait au cou une agrafe de brillants. Il saluait d'un léger signe de tête les officiers qui s'inclinaient devant lui, et il paraissait accueillir avec bonté les pétitions nombreuses qui lui étaient présentées. On le dit animé d'excellentes intentions, et il manifeste publiquement, dans toutes les circonstances, le vif désir qu'il a de travailler au bonheur de son peuple. Il sait que son père lui a légué une tâche immense, et il paraît décidé à la mener à bonne fin. Dieu le veuille! « Malheureusement, sa complexion est délicate, dit M. de Valon, et les excès ont, de bonne heure, affaibli sa poitrine. Ses indispositions continuelles, sa pâleur hâtive, ses dents, déjà mauvaises, annoncent qu'à vingt-trois ans il expie ses plaisirs de sultan par une décrépitude prématurée. Abd-ul-Medjid a déjà plusieurs enfants: ils sont débiles comme leur père, et leur santé inspire les plus vives inquiétudes. »

Mahmoud était déjà bien oublié peu de temps après sa mort. Personne n'en parlait plus dans Constantinople, sinon pour déblatérer contre ses réformes, qui avaient choqué les préjugés les plus irritables des Turcs. Son tombeau, que j'allai visiter, était dénué

de toute espèce d'honneurs. C'est une petite chapelle hexagonale, qui pourrait passer pour un salon élégant à la campagne, et qui est décorée d'un lustre de bronze doré, comme ceux de nos cafés à la mode. Le corps du sultan y est déposé dans un cercueil recouvert de châles, de cachemires, et surmonté du fez à aigrette de diamants que portait le défunt. « Cette indifférence pour le grand réformateur s'explique, écrivait il y a trois ans M. Blanqui, par la réaction qui a suivi sa mort et qui menace même aujourd'hui, sur toute la surface de l'empire, de remettre en honneur ce que Mahmoud avait aboli. Mais les abus qu'il a frappés d'une main vigoureuse ne pourront jamais renaître tels qu'ils existaient quand il en entreprit la suppression. L'armée turque, malgré son insuffisance actuelle, a reçu le baptême de la discipline. Les soldats du *nizam* ne sont pas très-bons; mais ils valent mieux que les janissaires, et ils sont plus honnêtes que les Albanais. Ils commencent à manœuvrer passablement; ils connaissent assez bien le maniement des armes. C'est dans leur tenue extérieure, dans leur organisation administrative, que les troupes turques laissent le plus à désirer... » Mais, si je continuais cette citation, je tournerais bientôt à la politique; pour échapper à ce danger, je m'arrête: seulement, à propos de la tenue extérieure de l'armée turque, j'ajouterai que les fantassins qu'on a essayé de déguiser en Européens sont de véritables caricatures. Coiffés d'un énorme bonnet rouge, ils sont vêtus d'une veste ronde de drap bleu, mal coupée, mal portée; d'un pantalon de toile grossière, étroit par devant, faisant des plis par derrière, et qui,

s'étant raccourci au lavage, laisse à moitié nu le bas de leurs jambes et leurs longs pieds chaussés de savates éculées.

Toute capitale vraiment digne de ce nom a une physionomie particulière et un caractère qui lui est propre : ce cachet qui la distingue, c'est celui de la nation qu'elle représente. Ainsi le militarisme est trop la passion dominante de la Russie pour que l'aspect de Saint-Pétersbourg ne fasse pas involontairement surgir dans un esprit observateur l'image d'une immense caserne. Effectivement, dans cette capitale toute guerrière, on devine à chaque pas que c'est l'état-major qui préside au plan de la ville; presque partout les maisons sont traitées par lui comme des soldats.

A Paris, quoique l'esprit belliqueux ne fasse pas défaut non plus, cependant le grand architecte n'est plus le même. Non; quelque chose de plus noble distingue cette capitale de la civilisation. Paris est la plus sociale de toutes les villes, comme le peuple français est le plus sociable de tous les peuples. L'esprit de société, voilà ce qui a déterminé la forme particulière des maisons, des rues, des promenades, des magasins, des théâtres, de tous les monuments de cette grande cité, qui est, pour ainsi dire, le salon de la France, et qui range au nombre de ses invités tous les peuples de la terre. C'est encore l'esprit de société qui, dans toutes les rues, a élevé ces demeures si hautes, qui a entassé étages sur étages, ou plutôt maisons sur maisons, pour que les individus fussent plus rapprochés et mieux à portée de se réunir. Direz-vous que cette agglomération ne doit être attri-

buée qu'à un motif d'économie? Mais alors pourquoi la même cause n'a-t-elle pas produit le même résultat partout ailleurs, et principalement à Londres, ville de calcul et de commerce, où cependant l'individualisme et l'amour du chez-soi ont donné une maison presque à chaque famille? En même temps, il est vrai, l'esprit de négoce y a multiplié les marchés, docks ou autres lieux propices aux réunions de négociants, comme il convenait dans une ville dont la vie se passe en affaires et dont le forum est à la Bourse. A Rome, c'est différent, le forum est dans le temple : aussi la dévotion y a-t-elle multiplié les églises.

« A Constantinople, au contraire, à part les mosquées et les fontaines, qui sont, celles-ci une pensée hygiénique prescrite par le Coran, celles-là une inspiration religieuse, l'individualisme, dit M. Charles-Emmanuel, a été l'origine ou l'auteur de toutes choses.

« Stamboul n'a pas une seule place publique entièrement pavée, pas de promenades dans ses murs (on s'y promène dans les cimetières), pas de théâtres, pas même de rues dignes de ce nom. Quant à ses maisons, elles sont toutes fort basses, parce que jamais elles ne contiennent plus d'une famille, et à leur forme, aux grillages de bois qui masquent les fenêtres, à la petite porte toujours bien close, qui sert par intervalles d'entrée ou de sortie à un seul homme, à des esclaves ou à quelques femmes bien voilées, il est facile de voir que ces demeures n'ont été ainsi faites que pour l'inviolabilité et pour le mystère. L'inviolabilité du domicile! Tout musulman y croit

comme à l'unité de Dieu. Et ce n'est pas chez des Turcs que pourraient s'exécuter les visites dont, au nom de la société et par l'entremise de la police, nos gouvernements honorent quelquefois les suspects.

« Dans ses pénates, tout musulman, tout bourgeois turc est maître absolu, maître comme le sultan. Son royaume est resserré entre quatre murs, son autorité ne s'exerce que sur quelques têtes; mais enfin il est souverain dans toute l'extension du terme. Ordonnant et faisant exécuter ses ordres par la force, récompensant ses sujets quand ils sont dociles, les punissant, les flagellant quand ils sont rétifs, il dispose de leur liberté, il dispose de leur existence. Esclave au dehors, il est roi chez lui, despote au besoin, et personne, pas même le sultan, personne que Dieu n'a le droit d'y trouver à redire. D'après la constitution du pouvoir en Orient, une pareille exaltation de l'individu aurait lieu de surprendre, si l'on ne savait pas que toujours un excès en amène un autre. Le despotisme dans l'État n'a pu être tempéré que par le despotisme dans la famille : un despote en a enfanté mille autres. De là le phénomène d'une société politique où le citoyen ne possède aucune autre liberté que celle d'être tyran chez lui quand bon lui semble.

« Hâtons-nous d'ajouter, à la louange des Turcs, qu'ils abusent rarement de ce pouvoir discrétionnaire, et que, presque toujours, ils traitent leurs esclaves avec humanité, souvent avec affection, les ménageant comme s'ils faisaient partie de la famille, et respectant le caractère de l'homme sous le déguisement même de la servitude. Aussi, rien de plus

ordinaire que de voir dans le sein de la maison un esclave prendre voix au chapitre, donner son avis ou ses conseils, et dire *nous* en parlant de son maître, que l'entend sans donner aucune marque de surprise : *Nous avons eu raison de faire telle chose... Nous aurions tort de faire telle autre... Le sultan est satisfait de nos services... Avant trois mois nous serons promus à la dignité de pacha, ce qui fera joliment enrager les esclaves du voisin,* etc., etc.

« Mais il n'est pas moins vrai, en principe et en droit, que le bourgeois turc est maître absolu dans sa famille, comme le sultan est maître absolu dans l'État. Le seul frein légal qui vienne modérer ce double absolutisme, c'est la religion, ou, si vous aimez mieux, le sentiment des devoirs naturels ; car, chez eux, la religion n'est autre chose qu'un pieux naturalisme.

« L'individualisme, vous ai-je dit, voilà ce qui domine dans la physionomie de Constantinople. Rien qu'à voir ses rues si tortueuses, si inégales, si mal entretenues, ses maisons si artistement construites pour voir au dehors sans que l'intérieur en puisse être vu, on comprend qu'aucune idée sociale ne préoccupe les habitants de cette ville. Ils se barricadent dans leurs demeures comme autrefois les seigneurs féodaux se retranchaient dans leurs castels, et ils n'en sortent que pour aller prendre part à cette guerre au plus fin, qui est le caractère distinctif de la vie orientale.

« Mais, aussitôt qu'il a franchi le seuil de sa porte, le maître abdique, et l'esclave reparaît ; en effet, une fois dans la rue, le Turc n'est plus chez lui, il est

chez le sultan. A ce propos je me rappelle un détail qui ne repose que sur une légère différence dans le langage, mais qui ne vous fera pas moins voir avec quelle naïveté les musulmans se conforment à ce changement de rôle. Un jour, dans un bazar de Stamboul, je rencontrai un Turc de ma connaissance qui se promenait avec un enfant de huit à neuf ans, d'une beauté merveilleuse. « *Effendi*, lui dis-je, après les salutations d'usage, il ne faut pas demander si ce joli petit garçon est à vous? — Oui, *capitan*, me répondit-il, avec la permission de Dieu et du sultan, c'est mon fils. » Quelques mois plus tard, me trouvant en visite chez ce même Turc, et le voyant sourire aux jeux du petit bonhomme, qui lui faisait mille malices, je ne craignis pas de me répéter, et je fis la même question. Cette fois, comme je m'y attendais, mon Turc se passa de la permission du sultan pour être père, celle de Dieu lui parut suffisante. Nous n'étions plus dans la rue, où quelqu'un pouvait entendre; nous étions dans l'intérieur du domicile, où nul contrôle humain ne pèse sur la pensée. « Allah est grand, me dit-il avec une vive expression de bonheur, et cet enfant est le mien. »

CHAPITRE VI.

TRÉBIZONDE ET TIFLIS.

En arrivant à Constantinople, j'étais bien décidé à y passer un mois tout entier, puis à prendre le bateau de Smyrne pour visiter une partie de l'Asie Mineure avant de me rendre en Palestine. Je n'ai exécuté que la première partie de mon programme. Après un séjour de quatre semaines et demie dans la capitale de l'empire ottoman, dont je suis loin, je le reconnais, d'avoir exploré toutes les curiosités, mais où j'espère bien revenir un jour pour y terminer mes études, c'est le bateau de la mer Noire, et non celui de la Méditerranée, que j'ai pris. J'accompagne un jeune artiste anglais avec lequel j'ai contracté, à Péra, une assez grande intimité. Nous allons à Jérusalem par le Caucase et la Perse. Quelle route suivrons-nous? Nous l'ignorons nous-mêmes; mais nous comptons visiter Trébizonde, Tiflis, Bakou, Téhéran, Ispahan, Bagdad et Ninive. Nous voici déjà à Trébizonde, où

nous sommes arrivés il y a huit jours, et d'où nous partirons demain.

Trébizonde, ou Trapezount, est située en Asie Mineure, dans l'Anatolie, et presque au fond de la mer Noire. Sa distance par mer, de Constantinople, peut être évaluée à 225 lieues. Autrefois, c'est-à-dire il y a quelques années, il fallait souvent un mois, avec les navires à voiles, pour parcourir ce trajet. Aujourd'hui, grâce aux bateaux à vapeur, qui partent régulièrement des deux villes, soixante et dix heures suffisent; et, moyennant 600 piastres, environ 150 francs de notre monnaie, on peut se passer cette fantaisie.

Le bateau à vapeur sur lequel nous nous embarquâmes, *l'Erigli* (l'Aigle), était rempli de passagers, Turcs pour la plupart. Dans le principe, les Turcs ne se décidaient que difficilement à monter sur un bateau à vapeur. Autant ils les avaient en horreur, autant ils les ont pris en affection; leur passion devient de la manie, leur enthousiasme ne connaît plus de bornes. J'ai vu le bureau du paquebot, à Constantinople, littéralement assiégé par une foule d'amateurs qui voulaient absolument avoir des billets, et qui demandaient à s'embarquer uniquement pour faire une promenade en mer.

A peine sorti du Bosphore, on s'aperçoit vite, au mouvement du navire, qu'on est sur cette terrible mer Noire, si digne de son nom. La nuit fut agitée, mais, au lever du soleil, le calme se fit, et nous entrâmes sans difficulté dans le port de *Sinope,* la patrie de Diogène, ancienne et fameuse ville, dont la situation et la sûreté de son port avaient fait jadis un point

important pour le transit commercial entre l'Europe et la Perse. Vue de la mer, Sinope offre un aspect charmant; des fortifications du moyen âge, des arbres et des montagnes, quelques maisons et cafés à balcon peints en rose vif et en vert, puis une mosquée d'un blanc éclatant se groupent sur le bord de l'eau et composent un tableau digne des pinceaux de Decamps.

Trois heures plus tard, nous jetions l'ancre dans le port de *Samsoun*, petite ville d'Anatolie, fort ancienne, et, de même que Sinope, fortifiée et admirablement située. Notre bâtiment s'arrêtait à peine que déjà il était entouré de barques remplies de Grecs, de Turcs, de bagages et de marchandises de toute espèce. En quittant ce port, nous suivîmes d'assez près les rives pour voir les caps et les anses couverts de forêts magnifiques où abondent les bécasses, les colombes et les faisans. C'est là le pays originaire de ce bel oiseau nommé par les anciens *avis phasiana* (*oiseau du Phase*). Mais, bien qu'elle nous parût très-fertile et propre à toutes sortes de cultures, toute cette côte est presque inculte et inhabitée. On dirait que l'homme n'y a jamais pénétré, ou plutôt qu'elle vient d'être dépeuplée par quelque grande calamité. Les villages sont en ruine ou abandonnés, et les rares habitants que nous aperçûmes nous semblèrent réduits à la plus profonde misère.

Enfin, le troisième jour, à huit heures du matin, nous aperçûmes à l'horizon la chaîne bleue du Taurus, au pied de laquelle est située Trébizonde. Vue de ce côté, Trébizonde se présente de la façon la plus pittoresque; c'est un assemblage magnifique de rem-

parts crénelés, de rochers et de verdure, de maisons rouges, de châteaux forts, de mosquées et de minarets, étagés depuis la mer jusqu'aux montagnes, et coupés de ravins profonds, annonçant d'avance à l'artiste qu'il n'a pas entrepris un voyage inutile.

Nous suivîmes un côté de la ville, puis nous tournâmes le cap, au sommet duquel s'élève le château de la quarantaine, pour entrer dans le port occidental, où nous prîmes terre, après les formalités d'usage, au pied d'un môle construit par les Génois. Un sentier rapide, creusé dans le roc, nous conduisit sur une des places principales; tout près de là, un habitant d'origine génoise nous reçut dans sa maison, humble cabane pittoresquement construite au milieu d'un jardin.

Trébizonde est une ville fort ancienne, qui, suivant les historiens grecs, fut fondée par une colonie de Sinope. Xénophon, dans son *Histoire de la retraite des dix mille*, parle de *Trapezus*, d'où vient Trébizonde, ainsi nommée pour sa forme, qui représente un trapèze. Conquise par les Romains sur les rois de Pont, un siècle avant l'ère chétienne, elle fut élevée au rang de capitale de la province appelée *Pontus Cappadocius*. Elle resta sous la domination des empereurs de Constantinople, qui, tous les ans, y envoyaient un gouverneur avec le titre de duc, jusqu'en 1203, époque à laquelle Byzance tomba au pouvoir des Français. Les deux fils du vertueux et malheureux prince Manuel Comnène, Alexis et David, se retirèrent alors dans le Pont, et, appuyés par les partisans de leur famille, se constituèrent un État indépendant.

Alexis, surnommé le Grand, s'empara de toute la côte de la mer Noire, des bouches du *Phase*, aujourd'hui le *Rion*, à celles de l'*Halys*, qui se nomme maintenant Kizil-Ermark; en un mot, depuis Sinope jusqu'à Trébizonde, dont il fit sa capitale. David, le plus jeune, se créa un domaine d'Héraclée en Bithynie et de la Paphlagonie; mais bientôt il mourut sans enfants, et son frère hérita de ses droits.

Telle fut l'origine de l'empire de Trébizonde; et lorsqu'on songe au retentissement de son nom, on est étonné de ne trouver dans l'histoire aucune cause sérieuse à tant de bruit.

« La sonorité du mot, sa position commerciale entre l'Europe et la Perse, les récits romanesques de la chevalerie et des marchands vénitiens et génois qui allaient y chercher les étoffes, les riches tapis, les armes et les pierreries de la Perse, pour les vendre ensuite sous le nom de produits de Trébizonde; sa richesse et son luxe sous les empereurs, continués longtemps encore sous la domination turque, sont, dit M. Ad. de Beaumont, les seules causes du prestige merveilleux de ce nom, célèbre bien plutôt dans les contes d'Orient que dans les annales des peuples. Aussi n'avons-nous trouvé aucun ouvrage sur Trébizonde, mais seulement quelques phrases qui s'y rapportent dans l'*Histoire du Bas-Empire*. »

Les deux fondateurs de l'empire de Trébizonde se contentèrent du titre de duc. Jean Comnène, petit-fils d'Alexis, fut le premier qui prit le nom d'empereur.

Ce petit pays, relégué à l'extrémité orientale de la mer Noire, se soutenait par son commerce actif,

malgré les troubles qui agitaient l'empire grec. Le luxe de Byzance y avait émigré, et la cour des Comnène était célèbre pour ses fêtes et ses plaisirs. Des palais magnifiques, élevés comme par enchantement dans les plus beaux sites du golfe, avaient fait de la ville une véritable capitale, où arrivaient en foule tous les riches habitants de la Perse et de l'Asie. Deux ou trois querelles que le hasard fit naître entre les empereurs et les négociants génois qui avaient obtenu d'eux l'autorisation de fonder un comptoir sur ce point de la côte troublèrent seules, pendant plus de deux siècles, sa tranquille prospérité. Quatre princes Comnène en avaient été empereurs, lorsqu'en 1461 Mahomet II vint l'assiéger. L'empereur régnant, David, capitula au bout de trente jours. Malgré sa soumission, il fut conduit captif à Constantinople et pendu avec ses huit enfants.

« Depuis lors, ajoute l'écrivain ci-dessus cité, Trébizonde est toujours restée sous la domination turque. Après avoir été longtemps florissante, les guerres intestines des janissaires, et ensuite la domination barbare et concussionnaire des pachas, l'ont réduite à un état déplorable. En 1830, elle avait encore plus de 100,000 habitants; en 1830, elle n'en avait pas 15,000. Aujourd'hui que les rapports de l'Europe avec la Perse prennent un nouvel accroissement par suite de l'établissement des lignes de bateaux à vapeur qui sillonnent la Méditerranée et se prolongent jusqu'à Trébizonde, sa population est de 35,000 à 40,000 âmes. Elle est devenue le principal entrepôt du commerce asiatique, à la place de la ville de *Tokat*, située près du haut Euphrate. Constantinople, au

lieu d'y expédier des marchandises par caravanes, qui n'arrivaient que le vingt et unième jour, les dirige sur Trébizonde, au moyen de ses bateaux. Cette place et celle d'*Erzeroum,* capitale de l'Arménie, sont maintenant les entrepôts des plus riches produits européens, surtout depuis que la Russie, redoutant l'importation étrangère, leur a fermé le port de *Redoute-Kalé;* les négociants, au lieu de prendre la route de Tiflis et de la Géorgie pour entrer en Perse, ont dû nécessairement venir à Trébizonde, et de là gagner Tauris.

« La population de Trébizonde se compose de Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens, Circassiens, Persans et Italiens. Autrefois, les bazars et les kans étaient remplis de tapis éclatants, de cachemires et de soieries précieuses fabriqués en Perse, à Venise et à Scio. Les armes d'Ispahan, si belles et si bonnes; les meubles et ustensiles en ivoire, écaille, nacre, argent et incrustation; les émaux et porcelaines, produits que les Persans exécutent avec un art admirable; puis les perles, les turquoises et l'or, se vendaient là abondamment pour tous les marchés de l'Europe. Mais, aujourd'hui, ce sont les produits d'Europe, provenant de Londres, de Paris et des foires de Hambourg et de Leipzig, qui s'y vendent pour les marchés d'Asie, et, sous cette concurrence redoutable, les diverses fabrications du pays tombent et disparaissent avec d'autant plus de rapidité, que chez nous les lois sévères de prohibition sur les produits étrangers ne nous permettent d'accepter que l'argent en échange de nos marchandises. Ce sont donc 35 à 40 millions, dont une faible partie en soie et le reste en ducats d'or,

qui sortent chaque année de cette partie de l'Asie; de sorte que non-seulement nous tuons la manufacture, mais encore nous enlevons l'or de toutes ces contrées, ne laissant que les produits du sol. Et voilà la protection accordée à l'Orient par les nations *amies*, qui veulent, assurent-elles, maintenir ce royaume comme une barrière à l'envahissement russe, et font tout ce qu'il faut pour l'affaiblir et le livrer.

« Malgré cette sorte de renaissance commerciale à Trébizonde, entièrement due aux bateaux à vapeur, on ne saurait se faire une idée de la misère et des souffrances qui pèsent sur ces belles contrées. Les gouvernants sont ici des fléaux, et, si nous jugions par comparaison, nous devrions, en Europe, nous croire en paradis. Il est vrai que ce beau climat d'Asie Mineure peut faire supporter bien des peines.

« Les pachas, gouverneurs de province, sont dans leur pachalik des rois absolus. Veulent-ils de l'argent, ils lèvent des impôts à coups de bâton. Ce sont eux qui décrètent le prix de vente des grains, après avoir calculé sur pied la quantité que doit en récolter le cultivateur. Alors, ils l'achètent à moitié de sa valeur, l'accaparent, puis le revendent au double ou le font exporter; de sorte que le malheureux qui a cultivé son champ est obligé, pour se nourrir, de racheter son pain deux fois plus cher qu'il ne l'a vendu. C'est encore là un exemple à citer à ceux qui préconisent le régime de la propriété par l'État, substitué à l'action individuelle, comme nouveau moyen d'encourager l'agriculture; aussi ces contrées fertiles sont-elles en grande partie incultes, et les produits naturels, tels que les fruits, le beurre et enfin le mi-

nerai de cuivre, sont aujourd'hui le meilleur revenu.

« Dernièrement, le pacha d'une province voisine, à force de crimes et d'exactions, souleva contre lui la population, qui, dans son désespoir, prit le parti d'envoyer à Constantinople une députation des principaux habitants, chargés de porter les chemises sanglantes de tous les malheureux égorgés par ses ordres. Le pacha fut aussitôt mandé par la Sublime Porte, pour donner l'explication de sa conduite. A peine arrivé, il s'empressa d'offrir de riches présents à ses juges, qui, bien loin de le punir, l'acquittèrent aussitôt, et il rentra dans son pachalik en tirant des coups de canon pour annoncer son triomphe. Peu de temps après, les exactions recommencèrent, et les impôts furent triplés; ne fallait-il pas combler le vide créé dans sa caisse par le prix de son acquittement? »

Trébizonde est de forme oblongue; les côtés les plus longs courent dans une direction parallèle, du sud au nord. Elle occupe une pente douce, qui commence sur le rivage de la mer. A l'est et à l'ouest, elle a pour défense deux ravins profonds, réunis l'un à l'autre par un fossé taillé dans le roc. Derrière le château, un ouvrage extérieur a été mené depuis la plaine des Tombeaux, *Kabak-Meïdan,* jusqu'au rivage. Les anciens remparts, qui sont en pierre de taille et fort élevés, s'étendent sur les bords des deux ravins. Au nord, les vagues viennent les baigner; au sud, ils tiennent à la citadelle. Six doubles portes bien fortifiées, appuyées sur le roc, et reliées entre elles par des ponts qui traversent les ravins, arrêtent à chaque pas l'assaillant, et permettent de défendre pied à pied

le terrain; elles se ferment chaque soir au coucher du soleil. La citadelle est en ruine; elle domine la ville, mais elle est dominée par les hauteurs voisines. Les maisons, construites en bois ou en petites pierres liées par du mortier, sont couvertes de tuiles, qui se parent en vieillissant de mousses orange et pourpre véritablement éclatants. La plupart n'ont qu'un étage et presque toutes ont un jardin; aussi en aperçoit-on un très-petit nombre de la mer. Lorsque les arbres sont en feuilles, la ville offre l'aspect d'une forêt. Les mahométans seuls ont le droit de résider dans l'intérieur des murailles, en dehors desquelles se trouvent relégués la population chrétienne, les bazars et les kans.

Trébizonde n'a pas de port proprement dit. L'été, les bâtiments qui y arrivent peuvent jeter l'ancre dans sa baie ouverte; mais l'hiver ils sont obligés d'aller se réfugier dans la rade de Platana, éloignée de sept milles à l'ouest et où ils n'ont à craindre que le vent du nord-est.

Il y avait autrefois de beaux édifices à Trébizonde; il n'en reste que des ruines. Des incendies les ont détruits. On y compte encore dix-huit mosquées, huit kans ou caravanseraïs, cinq bains, dix églises grecques et plusieurs fontaines élégantes. Parmi ces mosquées, plusieurs ont un caractère tout particulier, qui est un avant-goût de l'art persan; leurs minarets rayés de brun ou de noir, les grilles sculptées et peintes fort élégamment, les arbres, les fontaines et les tombeaux qui les environnent, produisent un effet charmant. Je citerai les mosquées d'*Ortaïssar*, d'*Avia-Sophi*, saint musulman très-révéré, et de *Mi-*

maret, la plus importante et la plus pittoresque en même temps, puis le palais d'Ahmet-bey et quelques maisons de style persan d'un goût parfait. Leurs toits avancés, peints et découpés, les colonnettes sculptées, les portes arabes du dessin le plus correct, la disposition élégante des escaliers et des galeries extérieures, prouvent combien, en Turquie, il y a un siècle environ, le goût était pur encore, et à quel point il est corrompu, perdu maintenant.

« Dans les ravins, au pied et au sommet des châteaux fortifiés, on trouve, dit M. A. de Beaumont, une végétation splendide, de grands paysages à la manière du Poussin, et, pour les animer, de magnifiques costumes. Il y a, entre autres, les *Lazes*, population guerrière et turbulente de la province de *Lazistan*, qui tient la côte depuis Trébizonde jusqu'à une distance assez grande, dont le type et le costume sont énergiquement caractérisés. Un magnifique turban roulé sans façon, une ceinture immense et débraillée, remplie d'armes de toute sorte, des guêtres de drap ou de cuir brodé d'or, comme en ont les Arabes, les distinguent des autres habitants de l'Asie Mineure. Les femmes ont aussi un costume tout différent de celui de Constantinople ; elles s'enveloppent dans une pièce d'étoffe à carreaux gros bleu, et portent un masque de soie noire, qui cache entièrement leurs traits. Les Trébizontins sont de cette belle et forte race qu'on trouve dans presque toute l'Asie Mineure. Les enfants surtout sont admirables ; mais ce qui me frappa le plus, ce fut de les voir tous avec les cheveux d'un roux éclatant. Je sus ensuite que l'usage en Perse, afin d'avoir la chevelure et la barbe

plus noires, était d'y mettre d'abord une teinture rouge.

« En sortant par la porte d'Avia-Sophi, à l'extrémité occidentale de la ville, on entre dans une vaste prairie bornée à droite par la mer, à gauche par les montagnes. Quelques tombeaux musulmans et des bouquets d'arbres s'élèvent par places dans ce champ de repos. C'est la plaine de Kabak. A son extrémité et sur une éminence qui domine la mer, est construite une église, d'un caractère tout particulier. Les proportions en sont petites; bâtie en pierres de taille, elle a, comme toutes les églises grecques, la forme d'une croix, et se divise en une nef avec deux ailes. La lumière lui vient par les fenêtres d'une coupole, supportée intérieurement par quatre colonnes de marbre; coupole qui, à l'extérieur, a la forme d'une tour octogonale recouverte d'un toit rond. La façade ou entrée principale, opposée à la mer et regardant le sud, est une espèce de portique surmonté d'un arc plein-cintre en briques, orné d'une belle corniche sculptée. Muré dans sa partie supérieure, on voit au milieu un marbre représentant l'aigle romaine, puis des incrustations de marbres précieux, une rosace servant de fenêtre, une rangée de bas-reliefs représentant des figures et des végétaux, ainsi que des inscriptions grecques à demi effacées, que j'ai essayé vainement de déchiffrer. Au-dessous trois arcs soutenus par deux colonnes minces et à larges chapiteaux, sont, ainsi que les ornements de chacun des côtés, entièrement de style arabe. Sur la face latérale de gauche, l'ornementation arabe l'emporte sur le style grec. Des croix en porphyre et en verre antique sont

incrustées dans les murs, et des dessins en marbre rouge ornent le pourtour. Cette construction date probablement du temps des Comnène, époque de décadence, où le byzantin perdait déjà son caractère gréco-romain pour se rattacher à l'élégant style arabe. A l'intérieur, on ne trouve plus que des traces illisibles de peinture murale.

« A côté de cette église abandonnée que les Turcs nomment eux-mêmes *Aya-Sofia, Sainte-Sophie,* s'élève une tour carrée, sorte de clocher sans caractère et sur lequel on voit aussi des restes de fresques. D'après la lettre d'Arrien à l'empereur Adrien, il est probable que l'église Sainte-Sophie était le temple de Mercure dont cet écrivain fait mention, comme élégamment et solidement construit, mais dans des proportions qui n'admettaient qu'une statue de cinq pieds. La position isolée et élevée du temple était bien celle en usage chez les Grecs et les Romains, et convenait à merveille aux commerçants navigateurs.

« Le sommet des hauteurs voisines est couronné de ruines considérables, qui attestent la richesse passée de ce pays. Couvents, forteresses et palais, s'étaient emparés de tous les beaux sites; et c'est surtout du haut du château, situé à l'extrémité méridionale de la ville, qu'il faut aller voir l'ensemble de cette contrée magnifique. Il y a encore d'intéressantes excursions à faire aux environs de Trébizonde. Ici, c'est un monastère du temps des empereurs, où se voient des restes de peinture byzantine; plus bas, se trouve une tour ruinée qui se dresse à la cime d'un roc; elle est devenue célèbre par l'histoire moderne d'un jeune Turc, qui, désespéré de ne pouvoir donner à sa femme

un bracelet qu'elle désirait, se précipita du sommet dans la mer. »

Les environs de Trébizonde sont d'une fertilité remarquable. La vigne, l'olivier, et presque tous les arbres à fruits qui croissent dans les climats les plus fertiles, y donnent une immense quantité de fruits, bien qu'ils soient en grande partie abandonnés à eux-mêmes. Le raisin y est excellent, mais le vin n'y a pas la qualité qu'il aurait si on savait le faire. J'en ai goûté cependant, chez un marchand, que j'ai trouvé très-bon, et qui ressemblait beaucoup pour la qualité et la force aux vins rouges de la Toscane. Les noix, les châtaignes et les noisettes y sont tellement bonnes, qu'elles forment une branche de commerce fort importante. Il s'y récolte aussi beaucoup de lin et de chanvre. Si la terre était bien cultivée, elle donnerait des récoltes prodigieuses. Les forêts abondent en gibier de toute espèce; on y trouve surtout le sanglier, le lièvre, le faisan, la perdrix, le coq de bruyère, la bécasse et le francolin. Mais il n'y a guère que les faucons qui y chassent. En automne, les cailles y passant en si grandes troupes, qu'on les prend souvent à la main.

Trébizonde est la limite extrême où s'arrête la civilisation européenne, représentée par les bateaux à vapeur. Quand on veut aller de Trébizonde à Redoute-Kalé, comme la route de terre est impraticable, il faut se décider à s'embarquer sur un navire à voile. Heureusement, le vent nous favorisa, et nous ne mîmes que 85 heures pour franchir la distance qui sépare ces deux ports de la mer Noire. Nous naviguâmes, grâce au beau temps, à une si grande dis-

tance de la côte, que nous l'aperçûmes à peine à l'horizon ; mais je sais qu'elle est généralement montagneuse, boisée et pittoresque.

Débarquer à Redoute-Kalé, c'est débarquer, dit avec raison M. Dubois de Montpereux, à Damiette ou dans les lagunes de Ravenne. Semblable au Delta du du Nil ou aux plaines de la Lombardie, la basse Mingrélie et la basse Iméreth ne forment qu'une vaste plaine uniforme encaissée par la chaîne du Caucase au nord, et par les montagnes de l'Akhaltsikhé, l'une de ses ramifications, au sud. Cette plaine a cinquante lieues de longueur sur quatre, cinq et huit lieues de largeur; elle est d'une fertilité dont aucune description ne saurait donner une idée, mais d'une insalubrité telle qu'un Européen ne peut pas y séjourner sans danger. Elle doit, en effet, son origine et ses développements successifs aux atterrissements du Rion, de la Khopi et de quelques autres rivières moins considérables qui, descendues du Caucase, la traversent avant de se jeter dans la mer. — « La mer, dit M. Dubois de Montpereux, lutte sans cesse contre l'embouchure des rivières, et forme, en reculant petit à petit, de longues barres sèches qui laissent derrière elles des bas-fonds moitié mer, moitié marais, lesquels, pendant les chaleurs de l'été, s'échauffent et se corrompent à un point incroyable, et dont le vent de mer emporte les exhalaisons dans l'intérieur du pays... Pour résister à cette chaleur étouffante, à cette humidité empoisonnée, à ces rosées d'une extrême abondance, l'habitant de Redoute-Kalé n'a que de misérables baraques en bois; les logements sont en plain-pied sur terre. On n'y est préservé de rien.

Quoique toutes les maisons soient construites en hêtre ou en chêne, aucune ne résiste au delà de quelques années; car l'humidité d'un côté, et des légions de vers ou de larves qui s'attaquent au bois de l'autre, les font bientôt tomber par pièces. L'on ne peut rien se figurer de plus étrange pour l'oreille d'un nouveau débarqué peu habitué à un pareil bruit, que les chocs cent fois redoublés, semblables à de petits coups de marteau que frappent sans relâche, pendant le silence de la nuit, ces petits mineurs empressés. En fort peu de temps, la poutre la plus saine n'est qu'une masse de poussière; ils ne respectent que le châtaignier... »

Il y a quelques années, Redoute-Kalé semblait, malgré son insalubrité, appelé à un brillant avenir commercial. Un ukase, en date du 8 (20) octobre 1821, avait accordé aux provinces russes transcaucasiennes une franchise de commerce entière, moyennant un droit d'entrée de cinq pour cent sur toutes marchandises étrangères, ou concédé à tout sujet russe ou à tout étranger qui voudrait établir une maison de commerce dans ces provinces, les droits de négociant de première classe, sans exiger d'eux aucun impôt. A dater de cette époque, Redoute-Kalé, qui servait déjà d'entrepôt aux farines du gouvernement, et qu'on avait muni d'une redoute, acquit tout à coup une immense importance. Toutes les marchandises qui passaient d'Europe en Perse par la voie de la Géorgie, c'est-à-dire par la voie la plus commode et la moins coûteuse, y débarquèrent. Comme la Turquie gardait encore Anapa et Poti en vertu du traité de 1812, c'était en effet le seul port que la Russie possédât

dans l'Iméreth et la Mingrélie, et bien que ce ne fût pas, à proprement parler, un port, bien que les gros bâtiments, ne pouvant pas franchir la barre sablonneuse de la Khopi, fussent obligés de jeter l'ancre à une demi-verste du rivage dans la rade la plus ouverte qu'on puisse imaginer, à défaut d'autre, il fallut bien s'en servir et s'en contenter. Il devint un *emporium* comme Dioscourias du temps des Grecs. On vit à la fois pour un million de marchandises dans ses magasins. Au commerce d'importation succéda bientôt un commerce d'exportation. Enfin, quelques établissements industriels commençaient à se former. Cette prospérité dura peu. Au bout de dix ans, le gouvernement russe retira la franchise qu'il avait accordée à la Géorgie, et la remplaça par le système prohibitif le plus sévère. Il espérait forcer ainsi la Perse, en lui coupant toutes communications avec les marchés de l'occident de l'Europe par Redoute-Kalé et Tiflis, à s'approvisionner de marchandises russes. Ces espérances ne se réalisèrent pas. Le commerce prit une autre route. Les marchandises d'Europe, débarquées à Smyrne ou à Trébizonde, furent acheminées par Erzeroum sur Tauris, et, depuis lors, Redoute-Kalé est retombé dans son ancienne nullité.

La Khopi, à l'embouche de laquelle se trouve situé Redoute-Kalé, forme, avant de se jeter dans la mer Noire, un canal d'une lieue environ de longueur et d'une profondeur qui atteint en certains endroits dix-huit pieds. Malheureusement, ce canal, où pourraient naviguer d'assez grands vaisseaux, est fermé par une barre sablonneuse qui ne laisse qu'un petit chenal de deux pieds et demi à trois pieds de profon-

deur, dont l'emplacement varie quelquefois du matin au soir suivant la direction du vent. Il n'y entre actuellement que des chaloupes et des petits vaisseaux turcs. En y entrant, on a à droite la redoute ou le fort; à gauche, vis-à-vis de la forteresse, sont les bâtiments de la quarantaine, misérables huttes qu'entoure une haie morte trouée de toutes parts. Quant au bazar, il est à deux verstes de la redoute et de la quarantaine, en remontant la Khopi sur la rive gauche.

« On a établi le cimetière, dit M. Dubois de Montpereux, dans un bois qui borde la mer du côté de Poti, éloigné de douze verstes de Redoute-Kalé. Le chemin serpente d'abord à travers les tombes, dont on est effrayé de voir le nombre relativement à la population du fort et de la quarantaine. Cependant, rien n'est plus joli que ce chemin. Déjà Strabon était enthousiasmé de la magnificence de l'embouchure des fleuves de la Colchide et de ses rivages, où croissent tant et de si beaux fruits pêle-mêle avec les plus magnifiques bois de construction. La forêt n'est qu'un mélange touffu de néfliers à gros fruits, de pruniers de plusieurs espèces, dont les prunes rouges et jaunes jonchaient le chemin, de poiriers, de hêtres, d'érables champêtres, d'ormes; la clématite, la vigne, le lierre, la ronce grimpent partout; le troëne, le houx-frelon, le houx ordinaire tapissent le sol; des buissons d'aubépine chargés de grappes de fruits se mêlent aux pommiers; la viorne porte ses belles ombelles de grains noirs. Çà et là des charmes aux belles grappes vertes pendantes, des épines-vinettes, des rosiers élevés, des fougères à hauteur d'homme, des lonicères

et des chênes dont j'ai peine à reconnaître la feuille. Au milieu des mimoses, le pancratium illyricum se plaît dans les sables exposés au soleil et parfume l'air. N'y aurait-il pas de quoi faire un paradis, si à peu de distance derrière ne commençaient ces affreux marais ? »

A peine eûmes-nous obtenu la permission de sortir du lazaret, — et quel lazaret ! — que nous nous hâtâmes de faire nos préparatifs de départ. On n'habite Redoute-Kalé que lorsqu'on ne peut pas faire autrement, et les étrangers qui y débarquent ou qui viennent s'y embarquer y séjournent le moins longtemps possible. Nos préparatifs achevés, nous nous mîmes en route pour Tiflis avec deux muletiers qui nous avaient loué des chevaux de selle et de transport. Chaque cheval nous coûtait dix-neuf roubles d'argent.

Ce n'est pas chose commode de voyager dans ce pays. Les routes y sont si mauvaises que, dès qu'il pleut, elles deviennent impraticables pour les voitures. Il n'y a pas de ponts sur la plupart des rivières qui se jettent à la droite du Rion, et il faut par conséquent les traverser à gué; mais à la suite d'un orage, — et les orages sont fréquents dans les montagnes, — ces rivières grossissent tellement qu'on s'exposerait à une mort presque certaine si on tentait de passer sur le bord opposé à celui où on se voit souvent obligé d'attendre plusieurs jours de suite que les eaux se soient écoulées. Enfin on ne trouve absolument rien dans les stations de poste, pas même une planche pour se coucher. Si on veut y manger et y dormir, on ne doit pas oublier d'y apporter des provisions et un lit.

Quatre jours nous suffirent pour gagner Koutaïs, la capitale de l'Iméreth. J'étais pressé d'y arriver. Ce titre de capitale avait fait naître en moi des espérances incroyables. Tout le long du chemin je m'étais nourri des plus fabuleuses illusions. Je me voyais, à mon arrivée à Koutaïs, installé dans une petite chambre bien propre, bien meublée, servi par des hôtes empressés, nourri à une bonne table. Que dirais-je encore ? Mon guide ne m'avait-il pas parlé d'une excellente auberge tenue par un Russe ? Nous y courûmes. Mais que la réalité devait peu répondre à mes rêves ! Cette auberge, où je m'étais promis tant de jouissances, se composait d'une chambre qui était louée. A mon grand désespoir, nous nous rabattîmes sur une cantine du bazar, le seul établissement de la ville qui pût rivaliser avec l'auberge russe. Elle était fermée pour cause du départ du propriétaire, qui faisait en ce moment un voyage d'affaire ou d'agrément. Force nous fut de regagner la station de poste, de nous réfugier bien vite — car la pluie commençait à tomber avec violence — dans cet abominable bouge, et de nous coucher sur un sale grabat recouvert d'un vieux feutre, au-dessous d'une fenêtre dont les carreaux de papier, plus qu'à moitié déchirés, laissaient passer le vent et la pluie, et au-dessus de cinq ou six Cosaques, presque tous ivres, qui, entassés l'un contre l'autre, ronflaient si fort que les murs en étaient ébranlés.

De Redoute-Kalé à Koutaïs, le pays varie souvent d'aspect ; tantôt il est boisé et cultivé, tantôt aride et désert ; le plus souvent on traverse de magnifiques forêts, où les châtaigniers se mêlent aux chênes, aux

plaqueminiers, aux lauriers et à cent autres arbustes, et des champs de maïs de dix à douze pieds de hauteur, où, quoique monté sur de grands chevaux, le voyageur est caché comme dans un bois. Les maisons des villages sont disséminées sur une vaste étendue. Construites en bois, elles s'élèvent au milieu d'un enclos qu'entourent des palissades hautes et fortes, destinées à servir de retranchements en cas d'une attaque imprévue. Autour des enclos se dressent des ceps de vigne lancés sur des aunes noirs, dont l'effet est très-pittoresque; ce sont les vignobles du pays, qui ne demandent aucune culture. Le bétail paît le vert gazon qui s'étend sous ces voûtes de verdure. Plusieurs fois nous entrâmes dans ces maisons isolées pour demander un peu d'eau, et nous ne vîmes pas les femmes ni même les jeunes filles s'enfuir épouvantées à notre approche, comme on nous l'avait dit. Plus d'une fois aussi nous eûmes occasion de constater par nos propres yeux que leur réputation de beauté n'est pas usurpée.

Un soir, assaillis tout à coup par un violent orage, nous dûmes nous réfugier dans la maison la plus voisine; elle appartenait à une famille de paysans aisés qui s'empressèrent de nous accorder l'hospitalité. Elle était basse, étroite et sombre; pour l'éclairer, ses habitants, qui ignoraient l'art de brûler l'huile ou le suif, se contentaient de jeter de temps à autre sur le feu des morceaux de bois sec. Le foyer en occupait le centre, et la fumée n'avait d'autre issue qu'une ouverture irrégulière pratiquée dans le toit. Tout autour de cette cheminée primitive étaient disposés de petits bancs, sur lequels on nous pria de nous as-

seoir; les hommes se rangèrent à côté de nous et les femmes vis-à-vis. Elles étaient toutes sans voile, et presque toutes d'une beauté remarquable. Sur mon invitation, elles chantèrent en dansant avec les jeunes gens une ronde nationale à deux parties, dont M. Dubois de Montpereux a publié l'imitation suivante dans son *Voyage autour du Caucase :*

Chant.	Refrain qui accompagne le chant.
Femme jolie,	Fort bien.
Avec brillants yeux,	Fort bien.
Regards amoureux,	Fort bien.
Taille accomplie,	Fort bien.
Nez de houri,	Fort bien.
Beau front de reine,	Fort bien.
Sourcils d'ébène,	Fort bien.
Menton de lis,	Fort bien.
Lèvres mi-closes,	Fort bien.
Où sur deux rangs	Fort bien.
L'ivoire des dents	Fort bien.
Perce les roses ;	Fort bien.
Bras potelé,	Fort bien.
Doigts de henné,	Fort bien.
Voile de neige,	Fort bien.
Gentil manége,	Fort bien.
Air élégant,	Fort bien.
Marche moelleuse,	Fort bien.
Rire charmant,	Fort bien.
Voix gracieuse ;	Fort bien.
La voulez-vous ?	Fort bien.
Il est si doux	Fort bien.
D'en être époux.	Fort bien.
Mais femme jolie	Ah ! oui.
Veut beaux rubans,	Ah ! oui.
Gros diamants,	Ah ! oui.
Riche soierie,	Ah ! oui.

Nouveaux habits,	Ah! oui.
Châle de Tiflis;	Ah! oui.
Femme jolie,	Ah! oui.
Par bouderie,	Ah! oui.
Donne des soucis	Ah! oui.
A des amis,	Ah! oui.
Des artifices	Ah! oui.
Et des caprices.	Ah! oui.
La voulez-vous?	Non pas.
Il est si doux	Non pas.
D'en être époux.	Non pas.
Mais il en est	Cherchons.
Chez qui tout plaît,	Cherchons.
Que l'on adore	Cherchons.
Pour leur bon cœur;	Cherchons.
De bonne humeur,	Cherchons.
Avec l'aurore,	Cherchons.
Bonnes sans fard,	Cherchons.
Douces sans art,	Cherchons.
Toujours aimantes,	Cherchons.
Toujours charmantes;	Cherchons.
Malgré les ans.	Cherchons.
Vives, enjouées,	Cherchons.
Comme à seize ans;	Cherchons.
Toujours aimées.	Cherchons.
Les voulez-vous?	Ah! oui.
Il est si doux	Ah! oui.
D'en être époux.	Ah! oui.

Le concert et le ballet terminés, on nous servit à chacun un gros morceau de pâte de millet cuit à l'eau et un petit tas de débris d'un fromage en miettes, le tout posé avec les doigts sur un banc de la grandeur et de la forme de celui sur lequel nous étions assis. Une coupe de vin passait de bouche en bouche, et, à chaque rasade (notre hôte buvait souvent), il fallait

prononcer le mot *kalimardjo,* qui veut dire merci.

On me logea pour la nuit dans une petite écurie. Sauf le nom, cette écurie ne différait en rien de la maison; deux ou trois constructions semblables et aussi légères, élevées dans un enclos entouré d'une haie basse, renfermaient les animaux de la ferme et les provisions de la famille.

Les princes et seigneurs iméréthiens ne sont guère mieux logés que les paysans : « avoir beaucoup de serfs — car l'homme est encore, dans ce pays, la propriété de l'homme — a dit un voyageur moderne, parader, suivi d'une foule de vassaux, dans de beaux habits chamarrés de galons d'argent, porter une belle moustache qu'on teint de rouge quand elle grisonne, et trouver partout un banc (table) bien garni, constitue le bonheur des seigneurs, qui ne tiennent, outre cela, qu'à leurs chevaux, à leurs armes, à leurs faucons, à leurs éperviers et à leurs koupchines (amphores à mettre le vin). Le luxe des maisons n'existe pas chez eux; rarement des fenêtres; deux portes suffisent pour le jour et la fumée; deux ou trois bancs un peu creux au milieu, avec un bloc de bois pour oreiller, quelques tapis, de longs bancs pour tables, un coffre bien brillant, voilà tout ce qu'une maison renferme en général, et ce dont se contente un noble et même un prince iméréthien. Ceux qui veulent soutenir leur dignité ont de plus une petite chapelle et un pope qu'ils traitent comme un paysan. »

De distance en distance, sur la route, nous nous croisions tantôt avec des convois de marchandises venant de Tiflis sur des arabas traînés par des bœufs, — ce sont principalement des peaux qu'on exporte

vers Constantinople et les ports de l'Adriatique; — tantôt avec des Géorgiens montés sur des chevaux et couverts d'un petit manteau de feutre appelé bourka. Bien que les routes soient en mauvais état, elles se sont beaucoup améliorées depuis quelques années; mais le commerce a peu profité jusqu'à présent de ces améliorations, pour lesquelles le gouvernement dépense des sommes considérables. Il n'y a guère que les marchands russes qui fassent leurs transports sur des chariots, et, bien qu'il y ait un service de roulage organisé entre Moscou et Tiflis, les indigènes, routiniers comme tous les Orientaux, ne suivent pas cet exemple, et s'en tiennent aux coutumes que leur ont léguées leurs ancêtres. Au Caucase, la plus grande partie du commerce est entre les mains des Arméniens, qui, doués de plus d'intelligence ou d'activité que les autres races, en profitent pour réaliser des gains considérables. Entre Tiflis et les provinces du nord, ils font tous leurs transports à dos de cheval, les mulets étant rares et de petite taille. Au midi, c'est-à-dire en Arménie et dans les anciennes provinces persanes, ils emploient de préférence le chameau. Au reste, les chameaux se voient aussi fréquemment dans la Cis-Caucasie et dans la Russie méridionale, où ils réussissent parfaitement au milieu des immenses plaines herbeuses de ces contrées. Mais, dans les hautes montagnes, ils se fatiguent aisément dans les chemins pierreux, usent leurs sabots, et périssent bientôt. Au nord du Caucase, ce sont les Kalmouks qui ont le privilége exclusif de l'élève et de la conduite du chameau. Au midi, ce sont les Tatars du Schirvan et de l'Arménie qui monopolisent

l'office de cornac. En voyageant sur la route d'Érivan ou de Tiflis, on rencontre souvent de longues files de ces animaux au regard impassible, au pas lent et cadencé. Chargé de balles de coton, de soieries, de tapis, jusqu'à concurrence de deux cents kilogrammes, le chameau porte en sus, gravement perché sur son cou, le Tatar qui est son guide ou son propriétaire. A la queue de la caravane, on voit caracoler sur des chevaux du Karabagh les marchands arméniens et leurs commis, vêtus du *khaba* aux manches flottantes, coiffés de bonnets pointus d'Astrakhan, et généralement sans armes, tant est grande la sécurité dans la Transcaucasie. Tatars, Arméniens, chameaux et chevaux cheminent, l'un portant l'autre, tant que le soleil brille à l'horizon, et d'ordinaire la caravane fait bravement ses vingt-cinq ou trente verstes par jour. Aux premières ombres de la nuit, on décharge les ballots, qu'on range en carré comme une forteresse; on met les entraves aux bêtes, qui s'en vont brouter l'herbe fine ou les chardons, chacune suivant son goût; pendant ce temps, les hommes se rangent autour d'un feu qui égaye le bivac et sert aux apprêts d'un frugal repas. D'un côté, un chaudron hissé sur trois pierres s'emplit de *gômi* de millet ou de *pilau* de riz; de l'autre, trois bâtons plantés en potence simulent la broche, et une baguette proprement façonnée se garnit d'un imposant feston de viandes palpitantes. Ce mets national, c'est le *chaschlik,* si connu de tous ceux qui ont vécu au Caucase. On coupe des morceaux de mouton très-menus, on les enfile comme des alouettes, et il ne s'agit plus que de tourner la baguette et de saupoudrer le tout de poivre et de sel, jusqu'à ce

16.

que le rôti prenne cette couleur dorée qui annonce au dégustateur que son œuvre va commencer. Inutile d'ajouter que le jus qui découle sous l'ardente action de la braise se recueille soigneusement dans une cuiller, pour être incessamment versé sur la viande grésillante.

L'ancienne Koutaïs — la patrie de Circé et de Médée — est ensevelie maintenant sous tant d'autres ruines qu'elle est introuvable. Depuis l'époque où Jason vint enlever la fille d'Aétès, plusieurs villes, dont il reste à peine quelques débris, se sont successivement élevées sur l'emplacement qu'occupe la ville actuelle, ou sur les collines voisines, qui ont été tour à tour la résidence des rois des Lazes et des rois de Géorgie. M. Dubois de Montpereux en a exploré avec un soin minutieux tous les vestiges encore existants. Son grand ouvrage sur le Caucase en contient une description détaillée. La ville actuelle est bâtie sur la rive gauche du Rion, dans une belle et vaste plaine qui ressemble à un lac ou à un golfe de verdure resserré entre les derniers escarpements du Caucase et la chaîne milaphyrique et crayeuse d'Akhaltsikhé. C'est un amas irrégulier, mais pittoresque, de maisons de bois et de claies recouvertes d'argile; les rues et les places sont ornées d'arbres, et des jardins entourent une grande partie des habitations. La population de Koutaïs s'élève à deux mille habitants, sans compter la garnison : elle se compose d'Arméniens, de Juifs, de Géorgiens et de Russes : il s'y trouve aussi quelques Turcs et quelques Grecs. Les Arméniens s'adonnent presque tous au commerce; ils vendent principalement des articles manufacturés européens, russes

ou turcs. Les Juifs se livrent au brocantage, au commerce d'échange des productions de la terre. Les Géorgiens-Iméréthiens exercent la profession de doukhani (cantiniers); ils vendent du vin, des fruits, des gâteaux, du fromage. Les Turcs sont tailleurs de pierre, maçons ou charpentiers. Les Grecs sont boulangers, pâtissiers : ils font non-seulement le pain, mais des gâteaux de maïs qui sont assez bons frais; des craquelins en forme d'anneaux, qu'ils vendent enfilés dans une ficelle; des pâtes feuilletées, à la graisse de mouton; de petits pâtés avec une farce de chair de mouton, etc. La population russe n'est composée que de soldats, d'officiers et de quelques employés civils. Les soldats ont une caserne et un hôpital.

« La vie de toutes ces populations asiatiques de Koutaïs ressemble à celle des anciens Grecs, dit M. Dubois de Montpereux. Les hommes passent toute la journée dans leurs boutiques; les oisifs viennent de même au bazar, y discourir de chevaux, de nouvelles, de procès. C'est là, comme à Athènes, le point central de la vie et de la circulation. L'artisan y expose de même son industrie en s'occupant de son métier sous les yeux du public; tout se voit, la pâte qui se pétrit, le pain qui cuit, la soupe qui bout chez le cantinier, comme le fer à cheval qui se forge, le couteau qui se lime, la botte qui se coud, la tête savonnée qu'on rase. La boutique et l'atelier ne sont que des loges ouvertes par devant, où rien n'est caché au public. Un bazar pareil est quelque chose de délicieux pour un flâneur européen... La journée passée, les boutiques se ferment et chacun se retire chez

soi pour faire son repas du soir. La vie privée est une vie d'isolement. Les femmes sortent peu, se montrent peu; elles ne remplissent aucune fonction quelconque de la vie publique. Cependant, les jours de fête, on les voit souvent aller se promener en famille dans des sites un peu écartés... »

A propos de la plus belle moitié du genre humain, j'ai entendu raconter, pendant mon séjour à Koutaïs, une anecdote trop caractéristique pour que je ne la raconte pas à mon tour. Des dames européennes et catholiques, que leur destinée avait amenées dans cette ville, éprouvèrent le besoin de se confesser : elles allèrent, en conséquence, trouver des curés arméniens ; mais grand fut leur embarras, car ces respectacles ecclésiastiques ne parlaient aucune des langues connues des belles pécheresses repentantes! Comment s'entendre? Après de longues délibérations, on adopta le moyen suivant : chaque pénitente prit dans sa main, en s'agenouillant près du confessionnal, l'extrémité d'une ficelle dont l'autre extrémité était attachée au bras du confesseur, et aussitôt le confesseur fit demander à la pénitente, par un interprète placé à côté d'eux, si elle avait commis telle ou telle faute. Commençant par les véniels pour finir par les mortels, il passa successivement en revue tous les péchés dont la faible humanité peut se rendre coupable. La pénitente sentait-elle sa conscience parfaitement tranquille, elle ne faisait aucun mouvement; avait-elle au contraire des reproches à se faire, dès qu'une question était terminée, elle tirait la ficelle qu'elle tenait à la main et que l'interprète ne voyait pas. Quand elle était en état de récidive, elle la tirait

plusieurs fois de suite, autant de fois qu'elle avait péché. Enfin, une faible agitation de ce fil révélateur indiquait une faute légère; un coup sec et violent dénotait une faute grave. Il paraît que ce procédé a donné d'excellents résultats. On continue à l'employer avec succès à Koutaïs.

Les Géorgiens-Iméréthiens de Koutaïs portent des chemises de soie jaune que les femmes fabriquent elles-mêmes dans l'intérieur des maisons, après avoir soigné les vers à soie, et dont le prix au marché varie de quatre à six francs. Ces chemises, ils ne les ôtent que quand elles tombent en lambeaux. Aussi exhalent-ils tous des odeurs fort désagréables, et sont-ils toujours couverts de vermine. Ils n'ont, en général, aucune idée, aucun sentiment de la propreté. Comme ils sont en hiver — car ils n'en mangent jamais en été — grands amateurs de la viande de porc, ils élèvent une immense quantité de ces animaux, qu'ils laissent courir autour de leurs maisons et se nourrir de figues, de châtaignes, de millet, de fruits sauvages de toutes espèces. « C'est un pays de cocagne pour les cochons, dit un voyageur, aussi ont-ils quelque chose de fier, l'oreille courte et en l'air. Homère avait dû apprécier leur bonheur, puisque c'est précisément ici qu'eut lieu la fameuse métamorphose des compagnons d'Ulysse. »

Pour aller de Koutaïs à Tiflis il faut franchir la chaîne de montagnes qui sépare les deux grands bassins de la mer Noire et de la mer Caspienne. Du col, qui, du reste, n'est pas très-élevé au-dessus du niveau des deux océans, on découvre une vue magnifique, car il est formé par des ramifications des deux chaînes

parallèles du Caucase et du Taurus, qui viennent se confondre sur ce point. « Sans avoir, dit M. Teule, suivi le Phase depuis sa première origine dans la montagne sur son versant occidental, et sans avoir non plus, sur l'autre revers, rencontré celle du Cyrus (Kour), qui en est rapprochée, l'élévation seule du col que je venais de franchir et les obstacles du terrain me démontrèrent suffisamment sinon l'impossibilité de canaliser ces deux fleuves, au moins l'énormité de la dépense nécessaire à l'exécution d'un tel projet. On attribue à Séleucus Nicanor la première idée de joindre ainsi les deux mers, et on dit que sa mort seule en empêcha l'exécution; d'autre part, on assure que ce projet, repris et étudié de nos jours, a été trouvé inexécutable. Toutefois, c'est là un arrêt prononcé en termes un peu trop absolus, et la postérité pourrait bien le casser : le mot *impossible* n'est plus connu dans le langage de l'industrie moderne. »

On ne met que deux jours pour monter de Koutaïs au col, large de quelques pas seulement, qui marque la séparation des bassins de la mer Noire et de la mer Caspienne, mais il en faut trois au moins pour en descendre jusqu'à Tiflis. J'étais si pressé d'arriver dans la capitale de la Géorgie que je n'ai fait que traverser le village de Sauram, la ville de Gori et les ruines du Mtschett, l'ancienne résidence des rois de Géorgie, situées au confluent de l'Aragvi et du Kour (Cyrus). Du reste je n'ai, durant ce trajet, rien remarqué de bien caractéristique. Je n'ai noté qu'un trait de mœurs qui m'ait semblé digne d'une mention. Un jour, en visitant un cimetière, je m'étonnai d'y trouver presque à chaque pas des débris de vases à

boire et de cruches épars en désordre autour des tombes. Je demandai à mon muletier l'explication de ce fait qui me surprenait.

« Quand on enterre un mort dans ce pays, me répondit-il, on apporte toujours au cimetière avec le cercueil de quoi boire et manger à discrétion ; et à peine la tombe est-elle recouverte de terre, qu'on se régale en l'honneur du défunt sur les tombes voisines, puis on brise tous les vases qui ont servi à ce repas funèbre. »

Tiflis occupe, à 1,100 pieds environ au-dessus du niveau de la mer Noire, une petite plaine d'une verste de largeur resserrée entre deux chaînes de collines et arrosée par le Kour ou Cyrus. Ce fleuve la divise en deux parties inégales. Sur sa rive droite ou sur la partie la plus large de la plaine est la ville ancienne, amas confus d'églises, de tours, de dômes, de maisons, de murailles, de bazars entassés les uns sur les autres jusqu'au pied inaccessible d'une montagne appelée Solalaki, au sommet de laquelle se dresse une longue forteresse ruinée nommée Narikala, qu'une longue muraille unit au château ruiné de Châhi-Takht, ou Trône du Chah. La rive gauche est si étroite qu'il n'y a de place que pour une rangée de maisons contre une paroi à pic de rochers noirâtres. Le sommet de la montagne qui domine les Sables, c'est ainsi qu'on appelle ce quartier du faubourg d'Avlabar, est occupé par la ville nouvelle d'Avlabar, la prison, les casernes, l'hôpital, etc.

Tiflis doit son nom et son origine à des sources d'eau sulfureuses qui jaillissent à peu de distance du Kour, sur le bord d'un ravin, à l'extrémité de la vieille

ville. Tphilissi ou Tphilis-kalaki veut dire ville chaude, et, comme l'a remarqué Klaproth, « il est assez singulier que plusieurs endroits qui ont de telles eaux portent un nom semblable. Anciennement il y avait la ville de *Tibilis* en Numidie, célèbre pour le même objet; et l'on est involontairement forcé de penser à *Tœplitz* en Bohême, dont le nom, dérivé d'un mot esclavon qui signifie chaud, appartient à la même racine que *tepidus* en latin. »

Les eaux thermales de Tiflis sont légèrement sulfureuses, et elles renferment des sels à base de soude, de chaux, de magnésie et de fer en petite proportion.

Leur température varie de 40 à 50° centigrades. Elles fournissent l'eau nécessaire à plusieurs bains. L'établissement, assez bien entretenu, est très-fréquenté, surtout par les femmes, qui se plaisent à y faire des parties de plaisir. On assure qu'elles guérissent les rhumatismes, les maladies de la peau et une foule d'autres maladies. « L'usage de ces bains coûte cher, dit M. Teule, à moins que l'on ne se contente d'une place commune au milieu d'un peuple nombreux, qui les remplit toujours avec la plus parfaite égalité de droits; mais si on s'en réserve une salle, pour une certaine heure déterminée à l'avance, on peut y jouir, au prix de quelques roubles, de tous les raffinements que la sensualité des Romains amollis inventa pour les thermes magnifiques des empereurs; et il n'y manque ni l'éclat d'une illumination avec profusion de bougies, ni les plus douces mélodies des instruments ou des voix, ni aucun des enivrements des sens pris à la fois ou tour à tour. »

Avant l'année 380 de notre ère, Tiflis n'était qu'un village; mais sous le règne de Varza-Bakour, vingt-septième roi de Géorgie, le gouverneur persan, qui venait de ravager le Rani, le Movakhani, construisit près de ce village le fort de Khourist-sikke, et, en 455, Wakhtang Gourgaslan, ou Wakhtang le Loup-Lion, y fonda la ville de *Tphilissi*, qu'il divisa en trois quartiers : *Khalissi*, la ville forte, aujourd'hui Khalaubani; *Tbilissi*, où étaient les bains, et *Nissani*, actuellement le faubourg d'Avlabar, sur la rive gauche du Kour, en face des deux premiers. Cette ville, ayant été dévastée par les Khazares, fut rebâtie par l'émir Agarian et devint la résidence de la famille royale des Bagratides, après la destruction de Mtschett.

Depuis cette époque, elle a subi de nombreuses et cruelles vicissitudes ; tantôt elle a été gouvernée par des souverains indigènes indépendants, tantôt elle est tombée sous la domination de la Perse ou de la Turquie. Des lieutenants d'Omar, des califes de Bagdad, de Gengis-Khan, Timour en personne l'ont envahie, conquise, ravagée, détruite. Enfin, en 1755, le fameux Aga-Mohammed-Khan, qui s'était emparé de l'héritage des Sofis, et qui voulait faire rentrer sous le joug des Persans, qu'il avait secoué, le pays dont elle était la capitale, y entra à la suite d'une grande victoire, la mit à feu et à sang pendant neuf jours, et n'y laissa qu'un monceau de cendres et de décombres, en en emmenant 15,000 prisonniers.

Ceux de ses habitants qui avaient eu le temps de s'enfuir dans les montagnes, et qui étaient parvenus à s'y

cacher, y restèrent une année entière sans oser sortir de leurs retraites pour venir relever ces ruines, tant ils craignaient le retour de leur terrible vainqueur. Ils ne reprirent un peu de courage que lorsque le général russe Zoubof passa la frontière, prit Derbend, Bakou et Chamakki, et envoya un corps de troupes en Géorgie. Alors seulement ils commencèrent à rebâtir quelques maisons, mais ils furent bientôt exposés à de nouveaux dangers. La discorde s'étant mise dans la famille royale, Georges XIII fit venir des montagnes une garde composée de Lesghis, qui commirent de tels actes de brigandage — pour ne citer qu'un fait, ils abattaient une maison quand ils avaient besoin de bois — qu'il dut implorer la protection et les secours de la Russie. Ce faible souverain mourut en 1800. Avant sa mort il avait fait donation de ses États à l'empereur de Russie, qui accepta l'héritage. Depuis 1801, la Géorgie appartient à la Russie, et Tiflis est la capitale des provinces russes transcaucasiennes.

La Tiflis actuelle est pour ainsi dire une création du général et gouverneur russe Yermolof; il l'avait trouvée en ruine, inhabitable l'été, ne renfermant guère que des décombres et de misérables huttes souterraines appelées *sakhli* par les Géorgiens. Il y fit bâtir des édifices publics, des bazars, des maisons en pierre; il transforma en une belle place un marais infect; en un mot, il lui donna un aspect presque européen. Depuis, bien qu'elle ait été cruellement ravagée par le choléra, surtout en 1830, elle s'est constamment accrue et embellie. Malheureusement, elle a perdu tout caractère oriental sans devenir tout à fait

russe. Quelques grands édifices épars y font un singulier contraste avec les maisons presque souterraines des Géorgiens. « On est frappé, dit M. le comte de Suzannet, du mauvais goût des Russes, qui placent sur la façade de leurs maisons quelques colonnes en bois peint aussi disgracieuses qu'inutiles. Les rues sont tellement inégales et malpropres qu'après quelques heures de pluie il est impossible de les traverser. »

D'après les recensements de 1834, les derniers que j'aie sous les yeux, la population totale de Tiflis, — non compris la garnison, — s'élevait à 25,290 habitants. Cette population, répartie en 4,936 familles dans 3,662 maisons, dont 37 appartenaient au gouvernement, et 3,625 aux particuliers, se subdivisait ainsi :

Mokalaki ou bourgeois	2,610
Serfs du gouvernement qui payent . .	12,450
Serfs du gouvernement qui ne payent pas.	150
Serfs de l'Église et colons d'Etchmiadzin.	2,950
Serfs des particuliers.	4,500
Gens libres, etc.	400
Iméréthiens, population flottante . . .	300
Hébreux	60
Princes, nobles.	1,090
Clergé, lettrés	780

La température moyenne générale pendant l'année est à Tiflis de 9°,39. Mais il fait très-chaud l'été, surtout aux mois de juillet, d'août et de septembre. La chaleur y est d'autant plus sensible qu'elle est concentrée comme dans une espèce d'entonnoir, entre des parois noires et schisteuses, et que dans certains

quartiers les maisons sont entassées les unes sur les autres. Les hivers y sont très-agréables et les printemps superbes. Il y neige rarement. En résumé, si on doit en croire M. Dubois de Montpereux, le climat de Tiflis, qui a longtemps passé pour très-meurtrier, n'est pas plus malsain que celui de toute autre ville pour l'étranger, « pourvu qu'il suive le genre de vie qui lui est prescrit par l'expérience des habitants; qu'il sache être modéré dans l'usage des fruits et du vin, se préserver de l'ardeur du soleil pendant les heures les plus chaudes de la journée, et qu'il ne se dépouille pas étourdiment de ses vêtements, en prétendant qu'il ne peut pas les supporter. » Les nuits sont fraîches et longues, mais les soirées sont délicieuses. Aussi dès que le soleil commence à décliner, dès que la chaleur diminue, les jardins et les terrasses de Tiflis se remplissent et se couvrent de la majeure partie des habitants des maisons. Chacun vient à son tour respirer l'air frais du soir. « La *lezghinka*, qui probablement est descendue des montagnes lezghiennes jusque dans les vallées du Khartli, est, dit M. le comte Ernest de Stackelberg, le plaisir national qui défraye toutes ces réunions. On s'assied en rond sur la pelouse, la guitare et le tambourin résonnent, tout le monde bat la mesure en frappant des mains, et on accompagne en chantant l'air géorgien si aimé. Un couple s'élance dans le cercle et commence par des passes lentes et cadencées, entremêlées de poses gracieuses. Peu à peu, et à mesure que l'orchestre joue plus vite, les danseurs s'animent, tournent, se pressent, voltigent en se poursuivant autour de l'arène. Enfin, épuisés et haletants, ils reprennent leurs

places et touchent deux personnes du cercle, qui à ce signe doivent immédiatement les remplacer. Quelques jouteurs plus hardis ajoutent à la danse des tours de force et d'adresse. L'un, posant une cruche de vin sur sa tête, exécute toutes sortes de pas et de contorsions gymnastiques sans verser une goutte du précieux liquide. Un autre saute, gambade, se renverse et se redresse en faisant tournoyer deux poignards autour de sa tête et de sa poitrine.

Ces plaisirs bruyants se prolongent pendant de longues heures, à la faveur de ces fraîches soirées d'été si délicieuses après les chaleurs accablantes du jour. »

« Les Géorgiennes, qui ont une réputation de beauté établie dans tout l'Orient, se distinguent, dit M. le comte de Suzannet, par la régularité de leurs traits et la majesté de leurs formes. Leur peau, d'une blancheur mate, fait ressortir la teinte foncée de leurs cheveux et de leurs sourcils; leur regard lascif inspire une volupté plus voisine de la corruption que d'un sentiment pur.

Une fois mariées, les Géorgiennes ne sortent plus; elles se consacrent aux soins de leur ménage, élèvent leurs enfants, et perdent en les nourrissant tous leurs attraits.

L'usage fréquent des bains sulfureux, en détendant les fibres de leur peau déjà molle, détermine chez elles un embonpoint excessif, que leur indolence augmente encore, car elles ne savent se livrer à aucun travail; elles dirigent seulement les esclaves qui les servent.

Leur coiffure est gracieuse; elle consiste en un petit

diadème posé sur le milieu du front; au-dessus est jeté un voile de mousseline blanche qui retombe sur leurs épaules et sur leurs cheveux, divisés en un nombre infini de nattes; une tunique serre leur taille et laisse leur gorge découverte.

« La société de Tiflis ne se compose que de généraux ou d'employés du gouvernement. Les familles géorgiennes, en très-petit nombre, n'admettent pas les étrangers dans leur sein; elles donnent seulement, à d'assez longs intervalles, quelques grandes réunions que le général en chef est prié de présider. J'assistai à un de ces dîners monotones et sérieux, comme tous ceux où les Géorgiens se trouvent en présence des Russes, qui croient faire honneur aux habitants en venant s'asseoir à leur table. Le caractère des deux peuples est si distinct, il y a entre eux si peu de liens d'affection, que je ne comprends pas qu'ils cherchent des occasions de rapprochement. Les Géorgiennes des premières familles parlent le français plutôt que le russe, mais elles n'ont ni instruction ni conversation; malheureusement je puis, sans trop de sévérité, dire que les femmes russes que j'ai vues à Tiflis méritent toutes à peu près les mêmes reproches... »

La vie est facile et peu chère à Tiflis; on y trouve des auberges, des cafés et même un restaurant, fondé par un ancien sapeur des grenadiers de l'armée française, nommé Jean-Paul, qui fut fait prisonnier dans la campagne de 1812, et qu'un général russe emmena comme cuisinier à Tiflis. Les vivres y sont variés et peu chers, le vin y est excellent et à très-bas prix; aussi la consommation annuelle s'y élève-t-elle à

7,500,000 bouteilles, c'est-à-dire à deux tiers de bouteille par jour par habitant, la garnison comprise. On en vend de deux espèces : celui de Cakhétie et celui des colons allemands. Le vin de Cakhétie coûte : la première qualité, 1 fr. 60 c. environ la tounga (cinq bouteilles) ; deuxième qualité, 80 centimes ; ordinaire, 25 centimes. Il a en général une couleur rouge magnifique; les fabricants lui donnent cette couleur en faisant cuver leurs raisins dans de grands bassins en bois et en y ajoutant une espèce de raisin appelé le *sapiravi* ou le teinturant, qu'ils cultivent exprès. Il se conserve dans des *koupchines* (amphores) d'une dimension extraordinaire, car on en voit qui ont jusqu'à neuf pieds de hauteur. On le transporte dans de grandes outres d'une seule peau de chèvre ou de buffle, que l'on tue d'une manière particulière. L'intérieur de cette peau, qui est le côté du poil, est soigneusement goudronné de naphte noir de Bakou, ce qui donne au vin un goût de goudron. « Ces outres, placées sur le dos les quatre jambes en l'air, et gonflées de vin, s'animent et se balancent avec un air de vitalité, dit un voyageur, au moindre mouvement du char tiré par d'autres buffles. » Le vin de Cakhétie a deux qualités précieuses : quand il n'est pas falsifié, il ne fait jamais mal à la tête; et non-seulement il ne donne jamais la goutte, mais il la guérit. « La seconde espèce de vin coûte plus cher, mais elle n'a pas le goût de goudron, car elle est fabriquée par les colons allemands à la façon européenne et déposée dans des tonneaux.

Bien qu'elle soit devenue une ville à peu près russe, Tiflis conserve, à divers égards et dans certains quar-

tiers, une physionomie qui lui est propre ou du moins qui n'appartient qu'à une ville orientale. Un artiste ou un amateur de pittoresque trouvera dans ses rues, au milieu de ses bazars ou sur ses places, de curieuses études à faire, d'agréables moments à passer. Ici une caravane de chameaux, arrivant de la Perse ou de l'Arménie, se croise avec un bataillon d'ânes qui apportent au marché, dans des sacs, de la paille hachée, presque la seule nourriture des chevaux du pays; là défilent lentement des groupes d'ombres blanches ensevelies sous les plis de leur linceul, le vrai *tchadra* ou voile des Géorgiennes; vous ne voyez que leurs *kolhi* (pantoufles) et les extrémités de leur *nepkavi* (large pantalon). Si larges que paraissent ces masses informes, ce sont des femmes géorgiennes et arméniennes qui vont au bazar marchander des étoffes de soie, du chali, des bourmettes (étoffe de coton turque), du fil, des laines, des perles pour broder, etc. Plus loin des prêtres grecs, à la démarche majestueuse, se promenant avec une longue canne, se heurtent contre des Cosaques ivres. Voilà les prêtres arméniens à la longue barbe, un bonnet d'agneau noir plié en claque au sommet, marque caractéristique qui les distingue du vulgaire; les Persans maigres et basanés, les Turcs aux regards éternellement flegmatiques, les Grecs se mêlent, se pressent pour éviter les portefaix ossétiens qui plient sous leur fardeau, qu'ils portent sur leur dos recouvert d'un sac de paille. Au bout du bazar, couvert et poudreux, s'ouvre la grande rue bordée de boutiques, c'est-à-dire de niches ou alcôves profondes élevées d'un pied et demi au-dessus du niveau du sol. Chaque marchand,

accroupi sur un tapis, les jambes croisées, appelle les passants en se réchauffant les mains sur un *mangal* (brasier); puis viennent les boutiques des différents métiers; les tailleurs, dont chaque groupe travaille au milieu des *chalvars* (larges pantalons), des *tchoks* (habits de dessus), des *akhalouks* (habits de dessous); les cordonniers, les fourbisseurs, les selliers, les bonnetiers, les barbiers, les fileurs de soie, etc. Chaque métier a sa place marquée; été et hiver on les voit travailler ainsi en plein air. Le soir, chacun ferme son établissement avec quelques planches, et regagne son domicile, laissant ses marchandises sous la sauvegarde du guet soldé par les marchands, et qui, caché dans un coin, observe, épie tout ce qui se passe, effrayant quelquefois les passants par ses cris de *qui vive?* poussés au moment où ils s'y attendent le moins. Comment passerons-nous en cet endroit? Des chevaux de porteurs d'eau tout ruisselants de l'eau qui découle du double sac de cuir suspendu sur leur dos se croisent avec des ânes chargés de charbon et des chevaux chargés de caisses et de ballots.

La plus belle place de Tiflis est la place de Tauris; la plus grande, celle d'Érivan. Quelques beaux bâtiments bordent la place de Tauris. On remarque surtout le palais de l'état-major et le gymnase, entre lesquels s'ouvre la rue du palais du gouvernement. La résidence du gouverneur général des provinces russes trans et cis-caucasiennes est bâtie dans une magnifique position, sur les restes du palais du czar de Géorgie, qui fit construire Rostom, et dont Chardin a fait la description. C'est une demeure princière d'au-

tant plus agréable à habiter que la colline qui la domine a été convertie en un délicieux jardin, ouvert au public une ou deux fois la semaine, où l'on est toujours sûr de trouver, pendant les plus fortes chaleurs de l'été, de l'eau et de l'ombre sous des figuiers et des platanes, ou dans des pavillons et des ermitages européens. Le jardin botanique offre aussi une ravissante promenade.

Tiflis possède une cinquantaine d'églises. La principale est la cathédrale de Sion, fondée dans le sixième siècle par le roi de Géorgie Gouram. Détruite plus tard par les Persans et reconstruite vers le commencement du dix-huitième siècle par Vakhtang V, fils de Léon III, elle est bâtie dans le style géorgien pur ; c'est là que les Russes assistent au service divin. Le portail est, à toute heure, obstrué de mendiants qui, couverts de haillons, crient sans cesse *eristesse* (la charité), en cherchant leur vermine.

« Le gouvernement russe, dit M. Teule, met une louable attention à instruire et à bien élever la jeunesse. Le gymnase de Tiflis est organisé sur le modèle de tous ceux de l'empire. L'étude des langues y est plus particulièrement approfondie; le français, l'allemand et le géorgien ou le tartare, y sont appris de toute nécessité, en même temps que la langue russe. On y donne aussi quelques notions de législation et de statistique générale. La discipline du gymnase est à peu près celle de nos colléges en France.

« Les filles nobles sont élevées, aux frais de l'empire, dans des établissements particuliers, dont chaque ville considérable de la Russie est dotée. Un

Français, devenu Russe, est à la tête de celui qui a été fondé à Tiflis. »

« Autour de Tiflis, ajoute plus loin le même voyageur, se sont établies, depuis quelques années, des colonies de paisibles cultivateurs venus de l'Allemagne. Il en est une composée de Wurtembergeois, qui est fixée à un quart d'heure de cette ville, sur la rive gauche de Kour, presque en face de la nouvelle Tiflis. Elle se compose d'une quarantaine de familles et offre un pareil nombre de petites habitations, en général assez propres, toutes alignées sur les deux bords d'une large esplanade. Chaque habitation a autour d'elle quelques mètres carrés de surface non bâtie, consacrée à la culture des plantes potagères et des fleurs, et ces jardins, d'un aspect agréable, sont séparés entre eux par des haies vives. Au centre du village s'élève un temple protestant ; il est petit comme la population qu'il doit renfermer ; il est modeste dans sa forme comme la prière qu'on doit y entendre. Les affaires de la colonie sont réglées par une sorte de conseil de famille qui traite aussi des intérêts de tous avec le gouverneur de la province.

« Malheureusement, le terrain cédé aux colons est d'une qualité médiocre et il est privé d'eau. Sous le soleil brûlant de l'été de ce pays, l'arrosage des champs est indispensable, et par malheur encore, l'eau des puits est mauvaise pour cet usage ; d'ailleurs, elle coûte trop à puiser, et elle ne suffirait pas à de pareils besoins. Il est un projet dont l'exécution vivement attendue et prochaine, dit-on, changerait bien avantageusement l'état de la colonie allemande et l'aspect de la campagne de Tiflis : c'est le barrage

du Kour à la distance de quelques lieues en amont de cette ville, la canalisation de son cours et la dérivation d'une partie de ses eaux. Il paraît, en effet, qu'il serait facile d'utiliser ce fleuve aujourd'hui inutile. Sa pente, suffisamment rapide, et son cours sinueux permettent de lui tracer à peu de frais un canal qui l'oblige à se répandre sur la grande plaine au-dessous de laquelle il coule aujourd'hui, et qu'il abandonne à une sécheresse déplorable, tandis qu'il fertiliserait ainsi les campagnes rebelles aux soins du laboureur. Sa puissance mécanique serait employée sur d'autres points et ferait mouvoir la meule des moulins à farine ou les mécaniques des scieries de planches et des autres ateliers dont Tiflis s'enrichit tous les jours. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



Hamadan.

VOYAGE

EN ORIENT,

PAR

ADOLPHE JOANNE.

TOME SECOND.



BRUXELLES.
MÉLINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1850

VOYAGE EN ORIENT.

CHAPITRE VII.

UNE ASCENSION DU MONT ARARAT.

« Et le dix-septième jour du septième mois, l'arche s'arrêta sur la montagne d'Ararat. »

Ararat, tel était le nom que, il y a 3,000 ans, Moïse donnait dans la Genèse à la contrée où se trouve située la montagne sur le sommet de laquelle il apprenait au peuple juif que l'arche s'était arrêtée le dix-septième jour du septième mois après le déluge. Ce nom était alors tout moderne; il signifiait la chute d'Araï (Araï-arat), roi arménien, tué, 1,750 ans environ avant Jésus-Christ, dans une bataille sanglante, par les Babyloniens, sur une plaine de l'Arménie. Avant cet événement, avant Moïse par conséquent, le pays s'appelait Amassis, du nom de son souverain, le sixième successeur de Japhet, et la montagne se nommait Massis. Aussi les Arméniens qui l'habitent ne la

désignent jamais autrement. Si on leur parlait d'Ararat, ils seraient aussi étonnés, ils paraîtraient aussi ignorants qu'un Européen qu'on interrogerait au sujet de Massis.

La montagne nommée Massis en Arménie et Ararat en Europe s'élève vers l'extrémité méridionale d'une plaine d'environ 35 milles de largeur et 70 milles de longueur, arrosée par l'Araxe. Elle se compose, à proprement parler, de deux montagnes : le grand Ararat, au nord-ouest, et le petit Ararat, au sud-est, dont les sommets sont éloignés d'environ 7 milles en ligne droite et dont les bases viennent se confondre par des pentes insensibles dans une large vallée.

Le point culminant du grand Ararat (39° 42′ lat. nord et 61° 55′ long. est) a 17,210 pieds au-dessus du niveau de la mer, et 14,320 pieds au-dessus de la plaine de l'Araxe. On peut estimer à 14 milles la longueur de son versant nord-est ; à 20 milles, celle de son versant nord-ouest. Il est couronné de neiges et de glaces éternelles. Ces glaces et ces neiges descendent à une distance de deux tiers de mille perpendiculairement, ou d'environ 3 milles obliquement, et se terminent par des dentelures irrégulières selon les accidents du terrain. Du côté du nord, à la hauteur de 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer jusqu'au sommet, elles forment çà et là une crête escarpée, d'où s'élancent seulement un petit nombre de pics, et, du côté du midi, elles s'étendent par des pentes graduelles à un niveau un peu inférieur.

Le petit Ararat (39° 39′ lat. nord et 62° 2′ long. est) a 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et 10,140 pieds au-dessus de la plaine de l'Araxe.

Malgré cette grande élévation, il est complétement débarrassé des neiges de l'hiver en septembre et en octobre, quelquefois même, probablement, en août et en juillet. Ses pentes sont beaucoup plus roides que celles du grand Ararat; sa forme, presque parfaitement conique, et les crevasses peu profondes qui rayonnent de son sommet à sa base, lui donnent un aspect tout particulier et un caractère d'un vif intérêt.

Bien que ces deux montagnes paraissent complétement isolées, elles se relient cependant à d'autres chaînes. Au sud-ouest, leurs derniers escarpements viennent se perdre dans les collines de Bayazid et de Diadina, qui contiennent les sources de l'Euphrate, et les pentes nord-ouest du grand Ararat se rattachent à une chaîne hérissée de pics coniques singulièrement aigus et qui borde toute la rive droite de l'Araxe.

A en croire la tradition, les débris de l'arche se sont conservés jusqu'à ce jour sur le sommet du grand Ararat, et Dieu en a depuis le temps de Noé défendu l'approche à tous les mortels. Les chroniques arméniennes racontent à ce sujet une légende dont les Arméniens ne doutent pas plus que de la tradition. Un jour un moine, nommé Jacques, qui fut depuis patriarche de Nisibis, et qu'on suppose avoir été contemporain et parent de saint Grégoire, résolut de se convaincre par ses propres yeux s'il était vrai que l'arche de Noé existât encore au sommet du grand Ararat. Il partit donc pour entreprendre l'ascension de cette montagne; mais, dès qu'il commença à la gravir, il tomba à terre épuisé de fatigue et s'endormit d'un

sommeil profond. A peine réveillé, il reprit sa marche; nouvelle chute, nouvel assoupissement. En rouvrant les yeux, il s'aperçut, à son grand étonnement, que pendant son sommeil il avait été transporté à l'endroit d'où il était parti. Il renouvela une troisième fois sa tentative, les mêmes phénomènes se reproduisirent. Cependant Dieu eut pitié de lui. Tandis qu'il faisait son quatrième somme, un ange envoyé du ciel tout exprès vint lui tenir à peu près ce langage : « Tous tes efforts seront inutiles; le sommet de l'Ararat est inaccessible à l'homme; le Créateur le veut ainsi; n'essaye donc plus de lui désobéir. Pour récompenser ton zèle et pour satisfaire la curiosité de l'humanité, je t'apporte, au nom du Tout-Puissant, un fragment de l'arche de Noé, que j'ai pris en passant sur la montagne.» En se réveillant, Jacques trouva à côté de lui un petit morceau de bois de couleur sombre, quadrangulaire, bien conservé et gravé sur une surface. Inutile d'ajouter qu'il renonça immédiatement à son entreprise, et qu'il revint le plus vite possible à son couvent avec la précieuse relique. Ce fragment de l'arche de Noé est aujourd'hui une des principales richesses du trésor sacré du monastère d'Etchmiadzin.

Cette tradition et cette légende sont pour les Arméniens des articles de foi. Ils y croient comme à l'existence de Dieu. Dans leur opinion, le sommet du grand Ararat est inaccessible aux mortels parce que les débris de l'arche de Noé s'y sont conservés miraculeusement jusqu'à ce jour. On les y transporterait de force, on leur prouverait le contraire, qu'ils n'ajouteraient pas foi au témoignage de leurs yeux. Aussi n'en ont-ils jamais tenté l'ascension, et, avant le dix-neu-

vième siècle, aucun des voyageurs européens qui ont visité l'Arménie, soit manque de temps, soit indifférence, soit crainte des difficultés, soit enfin conviction bien arrêtée qu'ils échoueraient comme saint Jacques, n'a essayé de gravir ce sommet consacré, où nul pied humain ne s'est posé depuis le déluge. En effet, la promenade de Tournefort, la seule qui soit venue à notre connaissance, ne peut pas passer pour une tentative sérieuse. « Nous assurâmes nos guides, dit-il, que nous ne passerions pas au delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, et qui ne paraissait guère plus grand qu'un gâteau ; mais, quand nous y fûmes arrivés, nous y en trouvâmes plus qu'il n'en fallait pour nous rafraîchir, car le tas avait plus de trente pieds de diamètre. Chacun en mangea tant et si peu qu'il voulut, et, d'un commun consentement, il fut résolu qu'on n'irait pas plus loin; nous descendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir *accompli notre vœu* et de *n'avoir plus rien à faire* que de nous retirer au monastère. » Puis il ajoute : «Nous nous laissâmes glisser sur le dos pendant plus d'une heure sur ce tapis vert; nous avancions chemin fort agréablement, et nous allions plus vite de cette façon-là que si nous allions sur nos jambes. On continua à glisser autant que le terrain le permit; et quand nous rencontrions des cailloux qui meurtrissaient nos épaules, nous glissions sur le ventre ou nous marchions à reculons à quatre pattes. » Est-ce un voyageur sérieux le voyageur capable d'écrire de pareilles phrases? Était-il digne d'atteindre le sommet de l'Ararat, celui qui, dans sa relation, déclarait hautement que « cette montagne était une des plus affreuses et plus dés-

agréables choses qu'il y ait sur la surface de la terre?»

Un pacha de Bayazid, le père et le prédécesseur du pacha actuel, Mohammed-Bahaluhl, résolut un jour, il est vrai, de s'assurer si le sommet de l'Ararat était ou non accessible aux mortels, et non-seulement il essaya de résoudre par lui-même ce problème, mais il offrit une forte récompense à quiconque lui en apporterait la solution. Il ne dépassa pas les limites que ne peut franchir un bon cheval persan, et l'appât du gain ne tenta aucun de ses subordonnés. Les Persans aiment trop la chaleur, le repos et leur bien-être, pour s'élever jamais volontairement, par curiosité ou dans l'intérêt de la science, au-dessus de la ligne des neiges éternelles. L'essai malheureux du pacha de Bayazid, qui n'avait certes pas subi les influences des préjugés religieux des Arméniens, confirma l'opinion généralement répandue qu'il était impossible et défendu à l'homme de parvenir au sommet de l'Ararat.

Ainsi, depuis la création du monde jusqu'à ces dernières années, aucun être humain n'avait visité ce point élevé du globe, où, selon la tradition chrétienne, l'arche de Noé s'est arrêtée après le déluge, et où ses débris auraient été miraculeusement conservés. Ce ne fut qu'en 1829 que le docteur Friedrich Parrot, professeur de physique à l'université de Dorpat, prouva au monde savant — ce que d'autres voyageurs lui ont également démontré depuis — que l'ascension du mont Ararat était permise et possible, tout aussi bien que celle du Mont-Blanc. Les intéressants détails que l'on va lire sont extraits de sa relation (*Reise zum Ararat*) publiée en allemand, en 1834, à Berlin, et qui n'a jamais été traduite en français.

M. le docteur Parrot avait déjà fait, en 1811, avec M. Maurice d'Engelhardt, un voyage scientifique dans la Crimée et le Caucase (*Reise in die Krym und den Kaukasus ;* Berlin, 1815), et il avait rapporté de cette expédition un vif désir de la recommencer, ou du moins d'en faire une encore plus importante. Il voulait surtout étudier l'Ararat, qu'il avait aperçu de loin, sur le Kasbeck, à travers une éclaircie des nuages, pendant une tempête de neige. Dix-sept années s'écoulèrent sans que les circonstances politiques lui permissent de mettre son projet favori à exécution. Enfin la paix de Turkmanshai, conclue le 10 février 1828 entre la Russie et la Perse, ayant étendu les limites de l'empire russe au delà de l'Araxe, il jugea le moment favorable; et le 30 mars 1829 (11 avril), tous ses préparatifs terminés, il partit de Dorpat, accompagné de MM. de Behaghel d'Adlerskron, de deux élèves de l'Université, MM. Julius Hehn et Karl Schiemann, et d'un jeune astronome d'un mérite éminent, M. Vassali Fedorow, que le gouvernement russe lui avait adjoint. Avant de se mettre en route, il avait soumis son projet à l'appréciation de l'empereur, qui s'était empressé de l'approuver en ces termes : « Ce projet a ma pleine et entière approbation. Qu'un feldjäger (courrier ou guide militaire), d'une fidélité éprouvée, accompagne l'expédition et reste au service des voyageurs jusqu'à leur retour. »

Le 20 septembre seulement, l'expédition, partie le 11 avril de Dorpat, arrivait au monastère d'Etchmiadzin, situé au milieu de la plaine de l'Araxe, à 35 milles de l'Ararat, à 3,035 pieds au-dessus du niveau de la mer Noire, et à quelques lieues d'Érivan.

Elle y fut on ne peut mieux accueillie, et elle s'y reposa de ses fatigues passées en s'y préparant à ses fatigues futures. Le docteur Parrot donne peu de détails sur cette partie de son voyage, mais il nous sera facile de combler cette lacune avec les ouvrages, plus récemment publiés d'ailleurs, de MM. Dubois de Montpereux et Wagner.

En quittant Tiflis pour aller à Érivan, on traverse une vaste plaine tellement chaude et infestée de tant de cousins, pendant l'été, qu'elle cesse d'être habitable. Aussi a-t-on été obligé d'en faire faire le tour à la route, bien que cette courbe l'allonge d'au moins 20 verstes. Suivant la rive droite du Kour, on traverse l'Alghet à gué et le Khram sur un pont qui mérite une mention. Ce pont porte plusieurs noms : les Russes l'appellent le *Pont-Rouge;* les Géorgiens, *Gathekhili-Khidi;* les Tartares Térekmènes, *Synek-Keurpi;* ces deux derniers mots signifient *pont cassé, ruiné.* Il avait été en effet longtemps cassé et ruiné, lorsqu'en l'année 1647 le roi de Géorgie, Rostom, le fit réparer, et, non content d'avoir construit à côté un caravansérai, y bâtit un village. Chardin, qui passa sur ce pont le 1er mars 1673, vit ce village, composé de 150 maisons. Le voisinage du pont l'avait fait appeler Kouprikent (village du pont). Ce pont, selon lui, dut son irrégularité, extraordinaire à la première vue, à deux grandes masses de rochers qui se sont trouvées dans le lit du Khram et de la Débéda, et que l'on utilisa pour y asseoir les deux piles principales. Il avait quatre arches. Les piles des deux extrémités, étant vides, renfermaient plusieurs petites chambres et portiques, chacun avec une cheminée,

pour y loger les passants. La pile du milieu, la plus grande, fut destinée à devenir une espèce de café, consistant en deux chambres ouvertes des deux côtés du pont et aboutissant à deux grands balcons couverts, suspendus sur le fleuve, où l'on descendait par un escalier pratiqué dans l'épaisseur du parapet et où l'on prenait le frais en été. Près de ce pont existait un caravansérai qui commençait à tomber en ruine. C'était un beau bâtiment; plusieurs chambres avaient aussi des balcons sur le Khram.

« Les choses ont bien changé depuis Chardin, dit M. Dubois de Montpereux. Le pont lui-même, construit en briques rouges, est resté intact, tant il était solidement construit; mais toutes ces chambres où le voyageur trouvait un refuge sont tellement encombrées de fumier et d'immondices, qu'il y en a quelques-unes où l'on ne peut pas pénétrer. Les beaux balcons couverts où l'on prenait le frais sont tombés de vétusté, et il ne reste plus que quelques débris de poutres et les trous dans lesquels on les avait pratiqués. Les chambres sont vides, et leurs parois, jadis blanchies, sont couvertes de milliers de noms et de signatures de voyageurs de toutes les nations qui s'y sont enregistrés.

« Le pont, dans toute sa longueur, a 180 pas ou 400 pieds. Dans la partie la plus étroite, sa largeur est de 6 pas ou 13 pieds. On voit que, dans l'origine, ce pont n'a pas été fait pour des voitures telles que les diligences françaises. Le parapet a deux pieds et demi d'épaisseur.

« Le grand et beau caravansérai a disparu; à peine en reste-t-il quelques traces. Le village de Kouprikent

n'existe plus; enfin rien de plus solitaire que les environs de ce pont, l'un des points les plus importants de la Géorgie, car en face de l'emplacement actuel du pont s'élevait jadis l'ancienne forteresse de Khounani ou Mtkvaris-Tsikhé des Géorgiens, Khounan des Arméniens, qui fut fondée par Karthlos, le patriarche des Géorgiens. L'importance de cette position fut toujours grande, par cela même qu'elle est le seul point de communication des grandes plaines et des vallées au sud du Kour avec la Somkhétie et le Karthli. »

Le lendemain du jour où le voyageur qui va de Tiflis à Érivan a franchi le Pont-Rouge, il passe dans le bassin de la Djogas auprès d'une curiosité naturelle qui ne peut manquer d'attirer son attention. En effet, au milieu d'une vaste enceinte circulaire, légèrement ondulée, large de 5 à 6 verstes, entourée de collines de porphyre décomposé, déchirées, s'élève un pic isolé de 1,500 pieds de l'effet le plus pittoresque, et « plus pyramidal, dit un voyageur, que les pyramides d'Égypte. » C'est le Ghévarzin-Dache. Il consiste entièrement en porphyre jaunâtre ou brun rouillé. Si escarpé qu'il paraisse, il n'est point inaccessible à l'homme. Un sentier conduit jusqu'à sa cime. Les anciens habitants de la vallée, Karthles ou Arméniens, avaient construit une forteresse au pied de ce rocher extraordinaire. Selon une légende locale, un roi d'Arménie parvint à s'emparer de cette forteresse. Mais ses défenseurs, forcés de l'abandonner, se retirèrent, dit-on, dans une grande caverne qui s'ouvre au centre de la montagne, et à l'entrée de laquelle leur vainqueur alluma un grand feu qui les fit tous périr. On raconte que des corbeaux ont apporté de cette

grotte des lambeaux de fil d'or et de riches vêtements.

A 3 ou 4 verstes de la roche de Ghévarzin, sur la rive droite de la Djogas, est le village arménien de Mélikh-Kend ou Pipis. « Toutes les maisons de ce village sont dans la terre, disait M. Dubois de Montpereux en 1834. Au milieu de ces tertres informes, semés çà et là, des greniers à foin, élevés sur quatre grosses perches et mis ainsi hors de la portée du bétail, indiquent seuls à quelque distance la demeure des vivants. »

A Pipis, chef-lieu d'un district, M. Wagner fut frappé, en 1845, de l'aspect d'un élégant édifice moderne, et apprit avec surprise que c'était une école créée par l'ancien gouverneur, M. le général Rosen. Une école dans cette région sauvage, habitée par une faible peuplade de farouches Tartares et d'Arméniens, était une institution aussi extraordinaire qu'un cabinet de lecture dans le village d'Ojibbeway. Les portes de ce bâtiment étaient ouvertes, les salles inoccupées; les fenêtres brisées. Sur les murailles intérieures, les araignées filaient en paix leurs toiles, et un lézard se promenait en liberté. Il n'y avait là ni bancs, ni tables, ni maîtres, ni élèves, et il n'y en a jamais eu, dit un lieutenant de Cosaques dont les chevaux paissaient dans la cour. Cette école était un acte de courtisanerie improvisé en l'honneur du czar. Dans d'autres contrées, le passage des princes est marqué par des arcs de triomphe, des guirlandes, des illuminations. En Russie, il n'en est pas de même. L'empereur Nicolas préfère les œuvres utiles aux vains ornements. Lorsqu'il parcourt quelques provinces lointaines de

ses vastes États, les gouverneurs cherchent à lui faire voir que la civilisation progresse parmi ses sujets. Les propriétaires se mettent à l'œuvre et construisent en toute hâte des édifices pareils à des décorations de théâtre. Quand il approcha de Tiflis, on éleva une école, on y rédigea bien vite un plan d'instruction pour les Tartares et les Arméniens. Les langues et les autres sciences devaient être professées dans cet établissement, et l'on devait payer les pères de famille pour qu'ils y envoyassent leurs enfants. « Ce projet était magnifique, dit le lieutenant de Cosaques, mais il est resté là. A peine l'empereur avait-il visité le bâtiment et exprimé sa satisfaction, que les bras des maçons et des charpentiers furent comme paralysés. Il en a été de même de l'édifice de Pipis; l'architecte l'a abandonné. Nous avons pris possession de ces grandes salles désertes qui nous sont fort commodes en été, et de cette cour où nous renfermons nos chevaux. » L'intelligence, la perspicacité et les autres grandes qualités de Nicolas ne peuvent le préserver de ces supercheries. C'est en vain que, dans son zèle infatigable, il s'en va jusque dans les régions les plus reculées de son empire. A moins qu'il n'arrive *incognito*, comme Haroun-al-Raschid, il sera abusé. Les fonctionnaires civils et militaires conspirent à la fois pour le tromper; et ceux qui leur sont soumis n'oseraient révéler la vérité, car ils en seraient punis. Un administrateur d'un des districts de l'Arménie russe, M. Ivanoff, disait à M. Wagner en se couchant sur un divan et en savourant l'arome de sa pipe et de son cigare : « La vie est ici délicieuse. Quelle sottise de la part des Russes que de regarder le Caucase comme un re-

paire de brigandage, et de plaindre ceux qui doivent le traverser comme s'ils allaient au purgatoire! Je vous assure qu'on existe ici fort bien, et que celui qui se plaint d'un tel régime n'est qu'un âne, un misérable ou un imposteur. Voyez, ma maison est confortable, et ma table n'est pas mauvaise. J'ai vingt-quatre chevaux de selle dans mon écurie, des bêtes superbes, dignes d'un haras de prince. De plus, je suis aimé et respecté des vingt mille créatures humaines que je gouverne comme un représentant du pouvoir suprême, etc. »

L'aveu sincère d'Ivanoff contrastait avec les lamentations hypocrites de plusieurs de ses collègues, qui, tout en épuisant le pays pour remplir leurs poches, affectaient de considérer leur séjour dans les régions transcaucasiennes comme un rude châtiment.

« Le fait est, dit M. Wagner, que rien ne manquait au confort de M. Ivanoff : un ameublement convenable; une cuisine du premier ordre, des vins de France, des cigares de la Havane; les plus beaux chevaux de l'Arabie, de la Perse, toutes choses qui coûtent fort cher; et, pour se procurer tous ces agréments, M. Ivanoff ne recevait qu'un traitement annuel de 600 roubles (600 et quelques francs [1]). Il avait une assez jolie femme, à laquelle il rapportait toutes sortes de présents chaque fois qu'il allait au bazar d'Érivan, et il y allait ordinairement chaque semaine. C'étaient des bijoux, des soieries, de riches tapis, tout ce qui souriait aux fantaisies de la jeune femme; et si on ne

[1] Le rouble russe, dit rouble papier, vaut un franc et quelques centimes; le rouble argent quatre francs.

trouvait rien d'assez beau à Érivan, on s'adressait à Tiflis. Quand Ivanoff partait pour une de ses tournées officielles, il était suivi de vingt hommes à cheval appartenant à sa maison et marchant sous sa bannière. Quelle existence! Richesses, pompe orientale, pouvoir despotique! Qui ne voudrait être chef d'un district dans l'Arménie russe? Et le tout pour une douzaine de francs par semaine! »

C'est une chose plus étonnante que l'école de Pipis. Un Arménien qui accompagnait M. Wagner et qui ne connaissait pas les usages des fonctionnaires russes, ne pouvait s'expliquer une telle situation. Ivanoff déclarait qu'il ne possédait rien que son traitement. Il assurait qu'il était aimé de ses subordonnés, et les paysans arméniens confirmaient le fait. Ce n'était donc ni par des extorsions ni par un pillage violent qu'il se procurait tant d'objets de luxe. Quelques jours après, dans un autre district, M. Wagner se rendit compte de ce mystère. Il rencontra une longue procession de Tartares et d'Arméniens qui se rendaient à la demeure d'un collègue d'Ivanoff. Chacun d'eux allait lui offrir quelques présents : celui-ci un cheval, celui-là un mouton, cet autre une chèvre. La femme du fonctionnaire recevait d'un air dédaigneux toutes ces offrandes : animaux, lait, œufs, gâteaux, argent. A voir son visage sombre, on eût dit qu'elle trouvait le tribut trop mesquin. M. Wagner, qui observait cette scène, entendit cette femme redoutée dire au chef de la députation : « Vous pouvez vous estimer heureux si vous en êtes quittes à si bon marché; car si on savait que le *tschuma* est parmi vous!... » A ce mot de tschuma, celui à qui il était adressé parut frappé

comme d'un coup de tonnerre. Le tschuma, c'est la peste. Le gouverneur des provinces transcausasiennes doit, selon les ordres de Saint-Pétersbourg, travailler sans cesse à paralyser ce fléau dans la contrée qu'il administre. Si le chef d'un district signale l'invasion de la peste dans un village, aussitôt ce village est mis en quarantaine et cerné par un cordon de Cosaques. Pendant des mois entiers, ses malheureux habitants sont privés de communication avec les villages des environs, leurs travaux agricoles sont suspendus, leur moisson pourrit dans la terre, et ils manquent des choses les plus nécessaires. On brûle sans réserve leurs vêtements, leur linge, leurs lits, tout ce qui peut propager la contagion, et l'indemnité qu'on leur alloue n'équivaut pas au dixième de leurs pertes. De là le terrible pouvoir d'un chef de district. Un mot lui suffit pour déclarer un village frappé de la peste. Un cas de fièvre, ou quelque autre accident, lui suffit pour prononcer cet arrêt. A la moindre menace de ce péril, les paysans, appréhendant leur ruine, se hâtent de sacrifier une partie de ce qu'ils possèdent pour adoucir par leurs présents une volonté redoutable. De là venaient les vingt-cinq chevaux d'Ivanoff et ses autres richesses. Cependant il était aimé parce qu'il ne brutalisait pas ses subordonnés, et qu'au lieu de thésauriser, comme ses collègues, il dépensait généreusement son argent. Et les pauvres paysans lui apportaient volontiers leur tribut pour le tenir en bonne humeur, car ils craignaient qu'il ne fût remplacé par un homme plus sévère. Supposons que le czar Nicolas visite les provinces arméniennes, quel est le pauvre ignorant paysan qui oserait venir lui adresser ses

plaintes? Ces peuplades ont entendu parler de sa justice et y ont confiance, car elles savent qu'il châtie promptement et sévèrement les fautes qu'il découvre; mais ne savent-elles pas aussi qu'elles s'exposent à un sérieux péril en accusant ceux qui les oppriment? On connaît l'*esprit de corps* des employés russes. Un fonctionnaire disgracié peut s'en rapporter à son successeur pour la vengeance qu'il aura à exercer sur ceux qui l'auraient dénoncé. « Dans ces régions, la corruption administrative, dit M. Wagner, n'a pas de bornes. Les hommes de haut rang, les princes, les officiers généraux n'en sont pas plus exempts que les employés subalternes. Une corneille, dit un proverbe allemand, n'arrache pas les yeux d'une autre corneille. » Cependant, malgré l'intérêt de ses agents, l'empereur ne fait pas un voyage dans ses États sans découvrir quelque tromperie. C'est ce qui lui arriva lorsque, pour la première fois en 1837, il vit la fameuse citadelle d'Érivan. Les pompeux récits du comte Paskewitch lui avaient donné une tout autre idée de ses faibles remparts, composés de pierres volcaniques cimentées avec de la terre glaise et de la paille. Ses observations eurent alors, selon l'opinion de M. Wagner, une très-grande influence sur ses idées administratives. Elles l'affermirent dans une pensée de modération à l'égard de sa conquête asiatique. « Cette contrée a grand besoin d'amélioration, » dit-il à un officier supérieur qui l'accompagnait à travers les campagnes incultes, inhabitées. Au milieu des misérables bourgades de l'Arménie, au lieu de songer à étendre ses conquêtes, il éprouva le désir de donner à celles qu'il avait faites une situation meilleure, et tout

le long de la frontière méridionale et orientale de la Russie on peut, dit M. Wagner, remarquer l'action de ce sentiment. Cependant il a voulu avoir des forts construits à la fois pour la défensive et l'offensive. On en a élevé à Érivan pour remplacer la faible citadelle dont nous venons de parler. En 1843, les dépenses nécessitées par la construction d'une vaste citadelle sur la frontière de Turquie firent ralentir les travaux de celle d'Érivan.

« Cette nouvelle forteresse, ajoute M. Wagner, est, du reste, moins destinée à être un moyen de défense qu'un arsenal pour l'armée russe dans ses opérations contre les provinces de Perse, dont Nicolas léguera sans doute la conquête à ses successeurs. Les formidables constructions de Sévastopol, de Nicolajeff, de Gumri, sont faites dans une intention analogue à l'égard de la Turquie. Ces forts sont comme une épée de Damoclès, que l'empereur tient suspendue sur ses voisins, non pour s'en servir peut-être lui-même, mais pour seconder, dans des circonstances propices, les projets guerriers d'un de ses descendants. »

Mais nous ne sommes pas encore à Érivan. Avant d'y arriver il nous faut franchir le col élevé de l'Echak-Meïdan, continuation de la chaîne du Bambak qui sépare la Géorgie de l'Arménie et du système de ses rivières. Au delà de Pipis on passe de la vallée basse de la Djogas dans celle de l'Akstafa, puis on entre dans le ravin du torrent de Dilijan, que l'on remonte une dizaine de verstes en le côtoyant tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Ce chemin est facile. Autrefois il était fort bien entretenu, car il est aussi

ancien que l'histoire de Géorgie et d'Arménie, et, comme le dit M. Dubois de Montpereux, il a toujours servi aux grands passages et aux grandes communications, rivalisant avec le col du Bambak. Quand on a dépassé la limite des forêts, on ne trouve que des collines arrondies et des pentes douces couvertes en été de la plus belle végétation. Le col est encaissé entre deux sommités qui le dominent de 500 à 600 pieds.

« L'on descend, dit M. Dubois de Montpereux, qui l'a passé au mois de février, par des pâturages qui doivent être magnifiques, mais qu'une neige profonde cachait à mes regards; une vue toute nouvelle s'ouvrait sur un paysage très-extraordinaire pour moi. En quittant Tiflis, où il n'y avait pas la moindre trace de neige, et où j'avais déjà cueilli des *merendera caucasica*, j'imaginais qu'en avançant vers le midi j'allais trouver le printemps à Érivan et dans la belle Arménie. Je n'avais vu nulle part de neige en remontant l'Akstafa, j'étais bien loin de songer au spectacle qui m'attendait sur le sommet de la montagne; aussi, au moment où mes regards purent passer sur la haute barrière qui me séparait de l'Arménie, ma surprise et mon désappointement furent extrêmes. Un paysage immense, mais un paysage glacé; tout le lac Sévang, long de soixante verstes ou quinze lieues, presque entièrement gelé, les montagnes de porphyre qui l'entourent d'un côté, les pics volcaniques qui l'encaissent de l'autre, blancs de neige et à peine tachetés çà et là des couleurs noires de leurs flancs à pic ou déchirés. Autour du village de Tchoubouklou jusqu'au lac Sévang, pas une tache sur une neige d'un à deux pieds qui recouvre les champs et les montagnes, excepté

quelques points noirs qui marquent les cheminées et les tas de *kessek* du village à moitié dans la terre comme presque tous les villages du pays. »

Le lac Sévang ou Cokcha, appelé aussi Eau-Bleue et Mer-Douce, est le seul lac considérable de la Transcaucasie russe. Il a 80 verstes de longueur, et sa largeur varie de 10 à 30. La surface de cette imposante masse d'eau est évaluée à 3,000 verstes carrées, et sa plus grande profondeur à 250 sagènes (1,750 pieds anglais). Ces observations ont été faites en 1838 par un officier de marine chargé d'organiser la navigation du Sévang, qui jusqu'alors n'avait été sillonné par aucun navire. Ce lac gèle toujours en hiver; et cela tient à sa grande élévation, qu'on estime être de 5,000 pieds au-dessus de la mer Noire: Il est entouré d'un amphithéâtre de hautes montagnes, parmi lesquelles on voit quelques cimes toujours couvertes de neige. Trente ruisseaux et torrents l'alimentent, dont les principaux sont le Mazri, l'Adiaman et le Kovar. Son seul écoulement visible est la Zenga, qui passe à Érivan et se jette plus loin dans l'Araxe. Sous les rois d'Arménie, les rives du Sévang étaient parsemées d'innombrables villages et de belles églises, dont on admire encore les ruines. Mais, à la suite des calamités de la guerre, la population a diminué, et on ne compte plus que cinquante-trois villages tatars et arméniens. Une colonie russe, récemment établie, contribuera beaucoup à l'animation de ce vaste bassin, encore si peu utilisé. Le Sévang est très-poissonneux et abonde en truites, carpes et truites saumonées, qui pèsent quelquefois jusqu'à 50 livres. A la pointe septentrionale du lac, sur une petite île, s'élève un

antique monastère, où les Arméniens viennent fréquemment en pèlerinage. L'eau du côté nord-ouest est bonne et agréable à boire, tandis que sur le côté opposé elle est salée et malsaine. Cette différence tient à ce que le côté méridional est entouré d'une plaine et à ce que le rivage est bas, plat; de sorte que l'on peut avancer fort loin dans l'eau sans en avoir plus haut que les épaules. Le sol même est volcanique, mêlé de cendres et de débris de volcans, tandis que le côté du nord, entouré en grande partie de hauts rochers, est très-profond.

« Partout les maisons des Arméniens sont les mêmes, dit M. Dubois de Montpereux; un peu plus de soin ici, un peu moins là. Elles ont beaucoup d'analogie avec les maisons ou les habitations souterraines des Géorgiens. Dans un pays qui manque de bois, et où il fait si froid pendant l'hiver, on cherche à obtenir et à conserver un certain degré de chaleur à son habitation, en la plaçant au milieu des écuries et des étables : on a soin d'élever cette chambre de quelques pieds au-dessus de l'écurie; mais du reste c'est comme si on y était; car deux ou trois des parois ne consistent qu'en quelques poutres qui soutiennent la toiture et en une balustrade grossière à hauteur d'appui qui empêche de tomber dans l'écurie, du reste vous voyez, vous entendez, vous sentez tout ce qui se passe autour de vous. Telle est la demeure du riche et du pauvre : partout même économie de calorique.

« Ce n'est que quand on a des hôtes de distinction que l'on brûle quelques morceaux de bois mort de ses jardins. A l'ordinaire, le combustible consiste en galettes de bouse de vache que l'on amasse soigneu-

sement et que l'on applique comme du mortier contre une muraille pour la faire sécher; tout le pourtour d'une maison en est souvent recouvert ou tigré. Une fois séchées, on entasse ces galettes en piles circulaires, que l'on recouvre soigneusement, afin de les mettre à l'abri de la pluie pendant l'hiver; on a même des espèces de greniers pour cela.

« Le feu se fait dans une cheminée placée dans le mur extérieur, au milieu de l'un des côtés étroits de l'appartement. Tout l'appartement est tapissé de nattes et de feutres; mais le long des deux longs côtés on y joint encore des tapis, quelquefois fort beaux, fort riches, tapis de Perse, tapis de Bakou, qui sont les articles qui distinguent l'homme aisé d'avec le pauvre. »

Il ne faut qu'une journée de marche pour aller des bords du lac Sévang à Érivan. On descend le long de la Zenga, que l'on traverse plusieurs fois. En été, le pays environnant est superbe, fertile, couvert d'une herbe haute de 3 pieds, mais inhabitable à cause du manque d'eau. Les bords de la rivière sont parsemés de grands et beaux villages, dont le plus considérable est Bzni. Ce n'est qu'à Kanakir, situé à 7 verstes au nord d'Érivan, sur les flancs des belles et fertiles montagnes Gokchai, à 4,392 pieds au-dessus du niveau de la mer, 1,450 pieds au-dessus de l'Araxe et 884 pieds au-dessus d'Érivan, que l'on aperçoit pour la première fois le vaste bassin de l'Arménie dominé par les deux Ararat, qui, vus de ce point, ont l'air d'être isolés, tant les chaînons qui les rattachent, à l'ouest, à la chaîne du Takhaltou, ont l'air humbles et rabaissés. Derrière Kanakir, vis-à-vis des Ararat, s'élève

une pyramide à peu près semblable, quoique moins haute, car elle n'a que 12,871 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est l'Alajas ou Alaghés, dont le cratère ouvert et déchiré est couvert de glaces éternelles.

Pour peindre la différence qui caractérise trois des principales villes des frontières du Caucase, on raconte l'histoire suivante : « Trois Arméniens, l'un d'Astrakan, l'autre de Tiflis, le troisième d'Érivan, se rencontrèrent quelque part ; le premier dit aux autres : « Chez nous l'on ne saurait distinguer le riche « d'avec le pauvre.—A Tiflis, dit le second, l'on ne peut « distinguer le jeune d'avec le vieux.—Hélas ! à Érivan, « dit enfin le troisième, impossible de distinguer les « vivants d'avec les morts. » En effet, le climat d'Érivan est fort malsain. Autant les hivers y sont rigoureux — le thermomètre y descend à 26° — autant les étés y sont chauds. Pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, les autorités et presque tous les habitants se retirent dans les montagnes. Mais ce climat si défavorable à l'espèce humaine est on ne peut plus favorable aux arbres fruitiers. Érivan, dont la population ne dépasse pas 12,000 habitants répartis en 1,700 maisons, renferme près de 1,500 jardins plantés en arbres ou en vigne.

Érivan, la capitale de l'Arménie russe, est arrosée par deux rivières, le Kerk-Boulak et la Zenga, qui vont se jeter à quelques verstes plus loin dans l'Araxe. Les bords de la Zenga offrent quelques escarpements pittoresques. Du reste la ville est fort triste. Ce ne sont partout que petites ruelles tortueuses bordées de hautes murailles en terre glaise qui cachent les

maisons et les jardins. Les femmes ressemblent à de grands fantômes entortillés d'une pièce d'étoffe bleue ou blanche et supportés par deux bouts de pantalons verts ou rouges sur une paire de pantoufles. Le bain n'est ni commode ni propre. Le caravansérai ne mérite pas une visite. Les bazars sont grands, mais à moitié déserts et mal approvisionnés. « Ce qui m'y amuse le plus, dit un voyageur, c'est de voir les divers métiers à l'ouvrage, et d'entendre les chaudronniers forger le cuivre en musique. Ils ont de longs marteaux d'acier sonores, de toutes les dimensions et par conséquent de tous les tons; et quand sept hommes se mettent à battre le cuivre à tour de rôle et à tour de bras, cela fait une harmonie sauvage fort extraordinaire. »

La seule curiosité d'Érivan, c'est le palais de Houssein, le dernier sardar ou vice-roi. Cet édifice, entièrement dans le goût oriental, s'élève sur un rocher à pic au bord d'un précipice où mugissent les eaux de la Zenga. Autour des trois cours intérieures s'ouvrent le harem, les logements des officiers, les vestibules d'audience, et le grand appartement appelé salle des miroirs. C'est un parallélogramme de 40 pieds de longueur sur 21 de largeur et 20 de hauteur. Les murailles sont partout recouvertes de glaces, de miroirs découpés selon la fantaisie la plus capricieuse, et entremêlés de bouquets de fleurs et d'arabesques. Dans l'un des longs côtés de la salle se trouve une vaste niche en ogive ornée de quatre tableaux du style persan le plus pur. En face de cette alcôve, jaillit dans un charmant bassin de marbre blanc une fontaine qui se reflète dans les fûts de deux colonnes

toutes resplendissantes de glaces et de cristaux. Sur le dessus des portes on voit représentés des épisodes de la fameuse campagne de Schah-Nadir aux Indes. Houssein, qui fit construire cette magnifique résidence, est mort dans une écurie en Perse; car, après sa malheureuse campagne contre les Russes, le roi Feth-Ali-Châh l'avait dépouillé de tout ce qu'il avait pu sauver, et il ne lui avait laissé que les vêtements qu'il avait sur lui. Son palais servit de logement au général Krassowsky, le premier gouverneur russe de l'Arménie, et c'est maintenant la demeure des commandants militaires d'Érivan.

« Tout le fond de la niche de la salle des miroirs, dit M. Dubois de Montpereux, qui a décrit et dessiné minutieusement le palais d'Érivan, n'est qu'une immense fenêtre, de 12 pieds de largeur et de 14 pieds de hauteur, à la persane, c'est-à-dire composée de petits vitraux de toutes couleurs.

« Soulevez cette fenêtre, et vous voilà en face du paysage le plus solennel et le plus majestueux; vous êtes au bord d'un précipice au fond duquel vous voyez couler, vous entendez mugir éternellement la Zenga. Avancez la tête, et vous verrez le harem et la forteresse se prolonger bien loin sur ce rocher.

« Sur l'autre rive de la Zenga, vos regards se reposent avec délices sur les vastes jardins du sardar, dont le superbe pavillon, à quatre étages, dépasse les hauts peupliers plantés en allées. Dans une plaine immense se dessinent des villages et des jardins. Vous ne pouvez distinguer l'Araxe inconstant qu'à sa trace vaporeuse.

« Et enfin derrière cette Arménie célèbre, couverte

des ruines des villes où se plaisaient les Ardachés, les Tigranes, les Tiridates et toute la longue ligne des Arsacides, vous voyez s'élever, comme deux pyramides gigantesques, le grand et le petit Ararat. Vous les voyez là, devant vous; ils paraissent si près de vous, et cependant il y a 31 verstes jusqu'à leur base à travers la plaine. »

Le harem du sardar a été transformé en caserne, et les soldats russes mangent actuellement du *chtchi* et de la *kapousta*, deux espèces de soupes aux choux dont ils sont très-friands, dans les chambres qu'habitaient au milieu des parfums de l'Orient les plus belles femmes de la Géorgie et de l'Arménie. Ce harem est une grande cour, longue de 200 pieds, large de 125; un grand canal en pierres de taille, rempli d'une eau courante, le traverse dans toute sa longueur. Chacun de ses côtés est fermé par des bâtiments divisés en appartements plus ou moins brillants. Quatre salons ouverts, dans le genre de celui des miroirs, mais moins somptueux, forment le centre des façades.

L'intérieur de la forteresse d'Érivan renfermait deux mosquées, outre le palais du sardar. L'une est devenue une église russe; l'autre, la plus belle, sert d'arsenal. « On ne peut pas, dit un voyageur, se faire une idée de la beauté et de la richesse d'un pareil édifice. Toute la façade, imitant une mosaïque avec des briques émaillées, est couverte de vases, de guirlandes de fleurs et de pages du Coran. Le dôme entier est aussi émaillé et semé d'ornements. L'intérieur, ouvert du côté du nord, est imposant par sa simplicité. C'est là, lorsque nul toit, nulle terrasse, nulle

cave ne résistait à la pluie de feu des bombes innombrables des Russes, que s'était réfugiée une population effrayée, qui supposait que Dieu et Mahomet ne permettraient pas que les bombes des Russes la poursuivissent jusque dans leurs parvis. Tout à coup une bombe perce le dôme et éclate à dix pieds au-dessus du sol sur un millier de têtes pressées. Qu'on juge de l'épouvante et de la consternation. Dieu les abandonnait ; il fallut se rendre, et dès cet instant on capitula.

Le monastère d'Etchmiadzin n'est qu'à 18 verstes d'Érivan. Nous allons y retrouver le docteur Parrot : toutefois, nous en emprunterons la description au docteur Wagner, qui l'a visité en 1843.

M. Wagner s'attendait à voir, dans la résidence du chef des chrétiens d'Arménie, un imposant édifice dans le genre, peut-être, de la cathédrale de Strasbourg, et il fut fort surpris de ne pas apercevoir les tours du couvent avant d'entendre le son de ses cloches. Ici, comme en plusieurs autres endroits, il éprouvait la déception de l'imagination. Un petit dôme grossièrement construit, des murailles en terre, de tristes environs, un misérable village où des porcs se vautraient dans la fange, telle fut la scène qui s'offrit à ses yeux. L'aspect de la population était en harmonie avec celui d'une telle demeure. Mais M. Wagner avait assez vu de prêtres arméniens à Tiflis et à Constantinople pour savoir à quoi s'en tenir à leur sujet. Quelques moines, au regard stupide et mal vêtus, se promenaient le long du couvent en cherchant leur vermine. Les voyageurs furent introduits dans une longue salle où les archevêques tenaient leurs con-

claves. Cinq de ces dignitaires étaient assis à une longue table avec des robes bleues à manches ouvertes et un capuchon rabattu sur leur tête. L'un d'eux, placé dans un fauteuil de velours rouge, représentait le patriarche absent. C'était un homme d'une physionomie agréable, portant une barbe épaisse dont il semblait assez fier. Il mit la main sur son cœur avec un grand air de dignité et adressa quelques paroles polies à M. Wagner, car sa visite lui avait été annoncée par le général russe Neidhardt. « Il y a longtemps, lui dit-il, que nous vous attendions. Tout notre clergé se réjouit de posséder, dans cette demeure, un homme de votre mérite et de votre réputation. » Ce compliment laconique n'était pas mal tourné, mais il n'était pas sincère. Une éruption de l'Ararat, une invasion des pillards n'auraient probablement pas plus inquiété les vénérables religieux d'Etchmiadzin que l'arrivée d'un voyageur littéraire. Ils savent qu'on n'a rien de bon à écrire d'eux, et que Parrot, malgré la mansuétude habituelle de ses jugements, a fait un triste tableau du clergé arménien. La science européenne leur est désagréable, et les naturalistes sont à leurs yeux des libres penseurs, des matérialistes condamnés aux peines éternelles. Leurs politesses se mesurent selon le titre ou le rang de ceux qui viennent les voir, et le simple vêtement du docteur ne leur inspirait aucune considération. En l'examinant, ils se demandaient l'un à l'autre comment le gouverneur général pouvait prendre la peine de leur annoncer la venue d'un homme qui n'avait ni épaulettes, ni habit brodé, ni la moindre décoration. « Quand je quittai la salle, dit M. Wagner, pour visiter l'église et les autres édi-

fices, l'archevêque Barseck, substitut du patriarche, parut vouloir me servir de cicerone; mais tout à coup, réfléchissant qu'une telle tâche était au-dessous de sa dignité, il me quitta. Je fus accompagné par un archimandrite, et Abovien, mon compagnon de voyage, par un jeune employé russe. L'absence de Barseck m'était doublement agréable, car elle me permettait d'examiner à loisir toutes les parties du couvent et de faire différentes questions que le vicaire du patriarche aurait probablement mal accueillies. »

L'attention des divers voyageurs anglais qui ont écrit sur l'Arménie a surtout été dirigée sur les parties méridionales de cette contrée, sur les régions adjacentes aux grands lacs d'Urmia et de Van. La partie septentrionale de la haute Arménie, le nord du mont Ararat, la frontière du Caucase, ont occupé quelques écrivains français et allemands. Mais plusieurs d'entre eux ont embelli les lieux qu'ils dépeignaient, ou ces lieux ont bien changé depuis le temps où ils les visitèrent. Vers le milieu du dix-septième siècle, trois voyageurs français, Tavernier, Chardin, Tournefort, faisaient une brillante description de la prospérité et de l'opulence d'Etchmiadzin. Au temps de Tavernier (1655), on rencontrait fréquemment sur la route des caravanes de marchands, de pèlerins qui se rendaient à l'église, et de riches Arméniens qui y portaient leur offrande. Tavernier fut étonné des trésors d'Etchmiadzin, qui n'avaient pas encore probablement subi les spoliations des Turcs et des Persans. L'église était splendidement décorée et la vie du couvent égayée par différents jeux. En l'honneur de

M. Tavernier et des marchands chrétiens de la caravane qui l'accompagnaient, le patriarche donna un grand combat de taureau où figuraient huit de ces animaux et dont deux furent tués. Tournefort, s'extasiant sur l'excellente culture, sur la fertilité des environs du couvent et sur la richesse de l'église, finit par déclarer que ce couvent d'Etchmiadzin est une image du paradis. M. Wagner, qui avait lu ces descriptions, fut très-désappointé quand il vit l'état réel de cette contrée.

« Dieu du ciel! s'écrie-t-il avec amertume, quelle différence entre ces pompeux récits et l'aspect actuel de cet établissement! Aujourd'hui, le jardin est petit, mal enclos et mal entretenu. Au lieu des œillets et des amarantes qui flattaient la vue et l'odorat de l'heureux Tournefort, je ne vis dans le paradis arménien que des navets, des choux, çà et là un chétif mûrier, un abricotier et le mélancolique olivier sauvage, avec ses fruits sans saveur. Pas une ombre propice, pas un site agréable. Dans l'intérieur du couvent, nul vestige de cette opulence vantée par les anciens voyageurs. Les fenêtres de la chambre de réception du patriarche sont ornées de peintures persanes. A cet aspect, mon guide s'attendait à voir éclater mon admiration. Dans cette même chambre est un buste de l'empereur Nicolas, qui date probablement des premières années de son règne, car il n'a pas de moustaches et sa poitrine est peu développée. Dans une pièce voisine, où le patriarche reçoit chaque jour le haut clergé, est une madone de Raphaël brodée en soie avec tant d'art qu'à quelque distance on la prendrait pour une peinture; c'est une offrande envoyée de l'Hindoustan

par une pieuse femme arménienne. Là se trouve aussi un bas-relief en ivoire représentant le sacrifice d'Abraham; sur les murailles on a peint d'horribles scènes de martyres, entre autres les souffrances de saint Grégoire, enseveli vivant dans un puits profond. Il y a quelques années que le patriarche reçut de l'Hindoustan un fauteuil habilement sculpté. Au-dessus de ce fauteuil est un portrait du czar, dont les prélats ne parlent que d'un ton d'humilité et d'inquiétude.

« L'église d'Etchmiadzin a de nombreuses légendes de moines et des reliques précieuses. On y voit un autel sous lequel est une excavation où le Sauveur apparut, dit-on, à saint Grégoire, armé du bâton dont il se servit pour précipiter dans l'abîme les mauvais esprits. A présent, quand le vent mugit sous les voûtes, les moines ignorants croient entendre les gémissements des démons. Les reliques d'Etchmiadzin sont renommées au loin parmi les diverses congrégations de l'Arménie.

« La chambre des reliques, située au sud-est de l'église, renferme la main droite de saint Grégoire, un morceau du crâne de saint Hripsime, un morceau de l'arche de Noé et la lance qui perça le flanc du Christ. L'archimandrite, à qui j'exprimai le désir de les visiter, me répondit qu'on ne les montrait qu'avec de grandes cérémonies, des chants et des prières, pour lesquels on payait un tribut : «Deux ducats,» me murmura-t-il à l'oreille. Si curieux que je fusse de voir la lance du Calvaire et le morceau de l'arche, je trouvai qu'il en coûtait trop cher, et comme l'archimandrite m'interrogeait du regard, je lui dis sèchement qu'un

pauvre naturaliste allemand n'avait pas tant de ducats à dépenser. »

La première pierre de cette église fut posée par saint Grégoire en 302. Depuis cette époque, l'édifice a été en partie réparé, et plus d'une fois entièrement rebâti. Il offre à présent une architecture très-mélangée. La bibliothèque du couvent renferme sans doute des documents précieux. Elle a été longtemps cachée dans une cave pour être ainsi soustraite au pillage des Persans, des Kurdes, des Turcs. Après la conquête d'Érivan par les Russes en 1827, ces livres ont été transportés dans une chambre; quelques-uns sont rangés sur des tablettes; la plupart gisent en désordre sur le plancher.

« Je puis attester, dit M. Wagner, qu'après le siége de Constantine, lorsque la commission scientifique entra dans la maison de Ben-Aïssa, la bibliothèque de ce riche koulougli, ravagée par les conquérants, ne présentait pas un plus grand aspect de désolation que celle de la résidence du patriarche d'Arménie. Je priai le bibliothécaire, qui m'accompagnait, de vouloir bien me montrer le livre de Moïse de Chorine. Il me répondit qu'il ne pouvait le trouver. Le savant homme ne pouvait trouver l'ouvrage d'histoire le plus populaire en Arménie. Je lui demandai le nombre de ses manuscrits. Il me répondit qu'il ne le connaissait pas. »

Le vice-régent du pape arménien et ses frères les archevêques pouvaient bien se défier des voyageurs allemands, qui répondaient à leur politesse par un compliment ironique sur leurs vertus et leur réputation. Mais, malgré leur expérience des voyageurs

précédents, ils commirent l'imprudence de laisser le docteur assister à un examen de leurs élèves, et cet examen prouvait la profonde ignorance des maîtres et des disciples. Un de ces derniers, âgé de dix-huit à vingt ans, ne put décliner le substantif russe *matj* (mère), quoique depuis plusieurs années un archimandrite fût chargé d'enseigner cette langue au séminaire. Le professeur, voulant venir au secours de son élève, montra clairement qu'il ne connaissait pas lui-même la langue russe.

« M. Abovien adressa alors aux séminaristes les plus simples questions, entre autres: combien il y a de jours dans l'année. Pas un ne put répondre, quoique plusieurs d'entre eux eussent déjà de la barbe. Et c'est parmi de tels étudiants qu'on choisit des archevêques pour toute l'Arménie. L'instruction se borne là à quelques leçons routinières, à une machinale répétition des prières et des passages de l'Écriture sainte. Mais les élèves doivent connaître parfaitement les temps de jeûne, et pour la plus légère infraction aux règlements, pour une distraction pendant l'office, ils sont rudement battus. Rien d'étonnant qu'un tel régime éteigne en eux la vivacité de l'intelligence. Il suffit de voir leur figure pâle, leur attitude craintive, pour comprendre les tristes résultats de leur éducation. Je quittai cette école avec dégoût. »

La manière dont les jeunes séminaristes emploient leur temps ne contribue pas peu à détériorer leur santé. A une heure du matin commence le service de l'église, auquel, à part le patriarche, chacun est tenu d'assister. Les prélats lisent des prières et des pas-

sages de l'Écriture; les archimandrites, les diacres et les séminaristes chantent. Cet office dure trois à quatre heures, pendant lesquelles chacun doit rester debout. A leur retour dans les cellules ou les dortoirs, ceux qui ont quelques ressources particulières prennent, avant de s'endormir, un aliment dont ils ont grand besoin. Mais les élèves qui n'ont point d'argent doivent attendre jusqu'à dix heures un déjeuner composé d'un peu de soupe ou de lait, et de riz ou de poisson. Au temps des jeûnes, le poisson est supprimé. Rompre le jeûne est, pour un Arménien, une plus grande faute que de voler. Le milieu du jour est consacré à l'étude; le soir, les chants et les prières recommencent. Puis on se met au lit pour se lever à minuit. Telle est la triste existence des habitants d'Etchmiadzin. Aucun élément de science, d'histoire ou des arts ne varie la monotonie de cette vie fastidieuse. La musique instrumentale est inconnue parmi eux. Tout ce qui pourrait distraire, égayer leur retraite, est sévèrement interdit.

Ce fut le 22 septembre 1829, à dix heures du matin, que le docteur Parrot partit d'Etchmiadzin pour entreprendre l'ascension du grand Ararat. Outre les compagnons dont il a été parlé plus haut, il emmenait avec lui un jeune diacre nommé Khachatur Abovian, — Khachatur, le fils d'Abov, — qui parlait l'arménien, le russe, le tartare et le persan, et devait lui servir d'interprète. Au sortir du couvent, il se dirigea vers le sud, dans la direction de l'Araxe, sur une plaine en partie inculte, en partie cultivée, mais couverte d'herbes et de pâturages, où il bivaqua pendant la nuit. Le lendemain, à onze heures du matin, il

atteignit Arguri, village arménien de 1,000 habitants, situé au fond de la grande crevasse que l'Ararat, dans ses commotions volcaniques, a entr'ouverte en déchirant son sein. Ce fut là que, selon la tradition, Noé, descendu de l'Ararat avec ses fils, « bâtit un autel à l'Éternel, et prit de toute bête nette et de tout oiseau net et en offrit des holocaustes sur l'autel. » Ce fut là aussi, dit-on, que, « laboureur de la terre, il commença à planter la vigne. » Le nom du village prouve que cette seconde tradition est fort ancienne. *Arghanel*, en arménien, signifie planter; — *argh* veut donc dire il planta, — et *urri* signifie vigne. M. Parrot ne s'arrêta à Arguri que le temps nécessaire pour s'y procurer des bœufs. Le soir du même jour, il arrivait avec tous ses bagages au monastère arménien de Saint-Jacques, situé à un mille et demi environ au-dessus d'Arguri, sur le versant septentrional de l'Ararat, et où il s'était proposé d'établir son quartier général.

« Ce monastère, dit M. Dubois de Montpereux, qui l'a visité postérieurement, n'est qu'une petite chapelle assise sur le bord d'une terrasse naturelle, à quelques centaines de pieds au-dessus du fond de la crevasse. L'église est entourée de quelques huttes où logent les moines qui la desservent, et quelques arbres ombragent ce groupe pittoresque d'édifices. Excepté ce peu de verdure et celle que produisent les jardins d'Arguri, il n'y a pas un seul arbre sur toute la montagne du grand Ararat. C'est à la lettre, si on excepte un antique saule rabougri, replié par la neige et par les glaces. On le voit isolé au-dessus du village. Les habitants assurent que c'est une planche de

l'arche de Noé qui a pris racine et qui a produit cet arbre, qu'ils vénèrent. Ils ne souffrent pas qu'on lui fasse le moindre dommage, ni même qu'on emporte un de ses faibles rameaux. Le petit Ararat est aussi nu que le grand, à l'exception d'un petit bouquet, de huit minutes de tour, de bouleaux nains qui croissent au pied, vers le nord.

« La crevasse ou fente énorme au fond de laquelle coule le ruisseau d'Arguri, se partage au-dessus du monastère de Saint-Jacques en deux branches : l'une se dirige vers le cœur de la montagne, tandis que l'autre la flanque à droite : c'est dans cet embranchement qu'on remarque encore quelques ruines d'habitations complétement abandonnées.

« Teurnefort a vu au fond de ces précipices des tigres qui habitaient ces solitudes et qu'on tuait pour les peaux qu'on envoyait en Perse ; aujourd'hui il n'y en a pas un sur l'Ararat. Les seuls animaux sauvages qui viennent brouter l'herbe maigre de ces déserts sont des chèvres et des brebis. »

Le lendemain de son arrivée au monastère de Saint-Jacques, à sept heures du matin, M. Parrot se mit en route pour l'Ararat avec M. Schiemann. Ils étaient accompagnés d'un Cosaque et d'un paysan d'Arguri, — un chasseur, nommé Isaac, — qui connaissait bien la montagne. Au bout de deux heures de montée, le Cosaque déclara qu'il se sentait incapable d'aller plus loin ; on le renvoya au monastère ; mais le chasseur montra plus de bonne volonté et de courage.

La journée fut rude, M. Parrot et M. Schiemann souffrirent cruellement de la chaleur. Vers six heures du soir, ils approchèrent de la région des neiges. Se

sentant hors d'état de monter plus haut sans prendre un peu de repos, ils cherchèrent parmi les fragments de rochers dont ils étaient entourés le lieu le plus convenable pour y passer la nuit. « Nous avions atteint, dit-il, une hauteur de 12,360 pieds; nous n'eûmes pour lit que le roc dur, et pour poêle que la tête glacée de la montagne. Dans les endroits abrités, il y avait encore de la neige fraîche. La température de l'air était à zéro. M. Schiemann et moi nous avions pris quelques précautions contre le froid; d'ailleurs, la satisfaction que nous causait notre entreprise contribuait à nous réchauffer; mais Isaac — le chasseur d'Arguri — qui n'avait emporté que ses vêtements d'été, grelottait à faire peine. Je l'enveloppai dans des feuilles de papier gris destinées à faire sécher des plantes, et il s'en trouva fort bien...

« Dès que l'aube parut, nous continuâmes à gravir le versant oriental de la montagne, et nous atteignîmes bientôt une dernière rampe qui se continue sans interruption jusqu'au sommet. Cette rampe est formée de bancs ou arêtes de rochers aigus, séparés par d'énormes crevasses que remplissent en partie d'immenses glaciers. Nous traversâmes heureusement la première arête de rochers et le beau glacier qui s'étend de l'autre côté. Lorsque nous arrivâmes au haut de la seconde arête, Isaac perdit courage; ses membres, engourdis par le froid de la nuit, n'avaient pas repris leur chaleur naturelle, et les régions de plus en plus glacées vers lesquelles nous nous élevions ne semblaient pas lui promettre une température plus agréable; nous fûmes obligés de l'autoriser à redescendre. Seul, M. Schiemann, bien qu'il ne fût

pas habitué aux courses des montagnes, resta résolûment à mes côtés, partageant, avec la vigueur d'un jeune homme et la fermeté d'un homme mûr, toutes mes fatigues et tous mes dangers, qui devenaient de minute en minute plus pénibles et plus effrayants. Nous traversâmes le second glacier et nous montâmes au haut de la troisième arête, sous les yeux de notre compagnon qui était resté en arrière; puis, nous élevant obliquement, nous atteignîmes, à la hauteur de 13,354 pieds de l'autre côté des rochers, l'extrémité inférieure du glacier qui s'étend sans solution de continuité jusqu'au sommet.

« Ce glacier, il s'agissait de le gravir. Bien que son inclinaison ne dépassât pas 30 degrés, nous ne pouvions pas songer à monter en droite ligne; suivant en conséquence une direction oblique, et creusant avec nos bâtons des degrés dans la glace recouverte d'une couche de neige fraîche trop mince pour former un appui suffisant, nous gagnâmes une longue arête de rochers le long de laquelle, grâce à la neige nouvellement tombée et qui y était plus épaisse, nous montâmes jusqu'à son sommet, élevé de 15,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à peu près à la hauteur du Mont-Blanc. De là nous voyions s'élever devant nous le sommet de l'Ararat, qui semblait grandir à mesure que nous en approchions. Aucun obstacle insurmontable ne paraissait plus devoir nous arrêter; évidemment nous pouvions, si nous le voulions, franchir ce jour-là la distance qui nous séparait encore du but de nos efforts et de nos désirs; mais nous nous sentions fatigués, il était trois heures de l'après-midi; nous eussions employé le reste de la

journée à gravir jusqu'au point culminant. Si nous continuions d'avancer, où passerions-nous la nuit? où trouverions-nous, à une plus grande élévation, un rocher pour nous abriter? En outre, nos provisions commençaient à s'épuiser. Après nous être consultés, nous prîmes le parti de redescendre. Nous nous trouvions d'ailleurs fort heureux d'avoir constaté par nos propres yeux que la montagne n'était pas inaccessible de ce côté, et, dès que nous eûmes fait nos observations barométriques, nous retournâmes sur nos pas.

« La descente nous sembla plus difficile et plus dangereuse que la montée. D'abord le pied est généralement moins sûr lorsqu'on descend que lorsque l'on monte. Ensuite, quelque prudence que l'on ait, on ne peut pas, en certains moments, modérer son pas comme on le voudrait; on est entraîné, malgré soi, à l'accélérer, surtout quand on n'a point encore l'habitude de pareilles excursions. C'était, je le répète, la première fois que M. Schiemann s'aventurait à une si grande hauteur; soit qu'il descendît trop vite, soit qu'il eût manqué d'attention, il tomba et glissa sur la surface du glacier, sans pouvoir se retenir. Heureusement il était, au moment de sa chute, à vingt pas derrière moi; j'eus le temps de planter mon bâton dans la glace, et, m'y cramponnant aussi fermement que possible de la main droite, je saisis mon malheureux compagnon de la main gauche quand il passa près de moi. Le choc que j'éprouvai fut si violent que, bien que j'y eusse résisté d'abord, les courroies qui attachaient à mes souliers des crampons pour la glace se rompirent comme si elles eussent été coupées par un rasoir; je tombai à mon tour, ne

pouvant plus me soutenir sur les semelles glissantes avec le poids que je retenais. M. Schiemann, que je lâchai, continua sa descente un moment interrompue, mais il ne tarda pas à s'arrêter contre deux grosses pierres; quant à moi, je roulai ainsi, à une distance d'un quart de mille environ, jusque dans des débris de lave, près de l'extrémité inférieure du glacier...

« Dans ma chute, le tube de mon baromètre se brisa en pièces; mon chronomètre s'ouvrit et fut taché de mon sang; tous les objets que j'avais emportés dans mes poches descendirent encore plus vite que moi, lancés en l'air dans diverses directions. Heureusement je ne reçus aucune blessure grave. M. Schiemann, de son côté, n'avait que de légères contusions. Dès que nous nous fûmes remis de notre premier effroi, nous remerciâmes Dieu de nous avoir sauvé la vie; puis, après avoir recherché et retrouvé les objets les plus importants que nous avions perdus, nous nous remîmes en marche. Nous traversâmes un petit glacier en y taillant des pas, et bientôt, du haut de l'arête de rochers qui le domine, nous entendîmes avec joie la voix d'Isaac, qui avait eu l'esprit de nous attendre en cet endroit; nous eûmes au moins la satisfaction de passer la nuit avec lui dans la région de la végétation, à côté d'un feu d'herbes sèches qu'il alluma pour se réchauffer. Le troisième jour, vers dix heures du matin, nous rentrâmes à notre cher monastère, où nous mangeâmes d'excellentes pêches, et où nous fîmes un bon déjeuner; mais nous eûmes bien soin, tout le temps que nous passâmes avec les Arméniens, de ne rien dire de notre malheureuse

chute, car ils n'eussent pas manqué de la considérer comme un juste châtiment de notre tentative insensée pour atteindre le sommet d'une montagne dont Dieu avait interdit l'approche à tous les mortels. »

Le lendemain de son retour au monastère de Saint-Jacques, le docteur Parrot eut un léger accès de fièvre, qui céda heureusement à une diète sévère. Sans perdre une minute, il s'occupa des préparatifs de la seconde tentative qu'il se proposait de faire pour monter jusqu'au sommet de l'Ararat. Il répara son thermomètre, il engagea à son service des paysans et des bêtes de somme, il amassa des provisions, etc. Enfin, le 30 septembre, six jours seulement après cette descente qui avait failli lui coûter la vie, vers huit heures et demie du matin, il se remit en marche, emmenant avec lui M. Von Behaghel, M. Schiemann, le diacre Abovian, quatre paysans arméniens d'Arguri, trois soldats russes du 41e régiment de chasseurs, et un homme chargé de la conduite de quatre bœufs. Avant de partir, il avait fait bénir et oindre d'huile sainte, par l'archimandrite, une croix de sapin, de dix pieds de longueur, peinte en noir, qu'il avait apportée d'Etchmiadzin, pour la planter au sommet de l'Ararat.

Cette seconde tentative ne devait pas réussir mieux que la première. La petite caravane parvint cependant, sans avoir eu à surmonter de grandes difficultés, à la ligne des neiges éternelles; mais, à partir de là, dit M. Parrot, « après que nous eûmes monté environ deux cents pas, la roideur de la pente augmenta à tel point que nous fûmes obligés de tailler des pas dans la glace avec de petites haches. Celui

qui montait le premier faisait seulement une marche suffisante pour lui permettre de s'élever plus haut; ceux qui le suivaient élargissaient cette marche chacun à son tour, de sorte qu'un bon chemin était préparé pour la descente; car alors le pied a besoin d'un point d'appui plus étendu et plus sûr qu'à la montée. » . . . .

Cette nécessité absolue où ils se trouvaient de se tailler des pas dans la glace à mesure qu'ils montaient, jointe aux difficultés extraordinaires que présentait le transport de la croix, ne permit pas au docteur Parrot et à ses compagnons de s'élever de plus de 600 pieds par heure dans la région des glaces éternelles, bien que, dans la région des roches, ils eussent, dans le même espace de temps, monté d'environ 1,000 pieds. Après avoir tourné une pente trop roide pour être gravie, ils durent s'arrêter quelques instants devant une crevasse de 5 pieds de largeur, et si longue qu'ils ne purent pas en distinguer à l'œil nu les extrémités. Heureusement, ils finirent par y découvrir un pont de neige qu'ils traversèrent avec d'autant plus de peine, cependant, que le bord supérieur de cette crevasse était plus élevé que le bord inférieur. Dès qu'ils eurent tous franchi ce difficile et dangereux passage, ils gravirent une pente douce, et ils se trouvèrent sur une plaine de neige presque horizontale, d'où s'élevait le sommet de l'Ararat; mais ils crurent prudent de rebrousser chemin. D'après leurs calculs, il leur fallait encore trois heures de marche forcée pour atteindre le sommet; le jour était déjà avancé, et depuis quelques instants soufflait avec violence un vent humide qui leur faisait craindre

un ouragan de neige. Ils ne redescendirent pas cependant sans avoir planté sur ce plateau la croix qu'ils avaient apportée avec tant de peine. On tailla dans la glace un trou de 2 pieds de profondeur, et on y fixa cette croix avec des morceaux de glace et de neige. L'endroit où on la planta était visible d'Érivan, sinon du monastère d'Etchmiadzin; comme elle était peinte en noir, elle se détachait sur le glacier éclatant de blancheur qui couronne le sommet de l'Ararat et qui la dominait, de sorte qu'avec un bon télescope on devait l'apercevoir de la plaine. Avant de la dresser, on y avait attaché solidement, à l'aide de fortes vis, une plaque de plomb pesant 25 livres, et portant l'inscription suivante :

NICOLAO PAULI FILIO
TOTIUS RUTHENIÆ AUTOCRATORE
JUBENTE
HOC ASYLUM SACROSANCTUM
ARMATA MANU VINDICAVIT
FIDEI CHRISTIANÆ
JOANNES FREDERICI FILIUS
PASKEWITSCH AB ERIVAN
ANNO DOMINI MDCCCXXVI.

Cette cérémonie achevée, le docteur Parrot suspendit son baromètre à la croix, afin de déterminer l'élévation où il se trouvait au-dessus du niveau de la mer, et, s'il ne se trompa point, il avait atteint une hauteur de 16,028 pieds. Ils jetèrent tous ensuite un dernier regard vers le sommet, et ils redescendirent sans accident, avant la nuit, jusqu'à un plateau appelé Kip-Ghioll. Les chevaux, les bœufs et les conducteurs

les y attendaient. Ils s'y réchauffèrent avec plaisir autour d'un bon feu; car à peine étaient-ils sortis de la région des neiges éternelles qu'elle avait été recouverte derrière eux d'une couche épaisse de neige à moitié fondue; puis, après avoir pris leur repas du soir, ils cherchèrent des abris pour la nuit sous des blocs de rochers éparpillés sur ce plateau de gazon, et le lendemain, 2 octobre, vers dix heures du matin, ils étaient de retour au monastère de Saint-Jacques.

Le docteur Parrot était moins découragé que jamais. Cette seconde tentative lui avait prouvé, encore plus évidemment que la première, que le sommet de l'Ararat était accessible. Aussi, dès qu'il fut redescendu, il songea à remonter.

Le 8 octobre, il repartit à la tête de sa petite escorte. Un peu avant midi, il atteignait le plateau de Kip-Ghioll; après y avoir déjeuné et s'y être reposé environ une heure et demie, il en repartit, en s'éloignant un peu de la direction qu'il avait suivie dans son ascension précédente. Bientôt les bœufs refusèrent de marcher; on les déchargea, et chaque homme ayant pris sur son dos sa part de provisions, de couvertures et de combustibles, on les renvoya avec leur conducteur. Vers cinq heures du soir on campait à 13,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, 730 pieds plus haut que dans la seconde ascension. C'était une avance considérable pour la journée du lendemain. «Un feu fut aussitôt allumé, dit le docteur Parrot, et on prépara quelque chose de chaud pour le dîner. Quant à moi, je me contentai d'une soupe à l'oignon, repas que je ne saurais trop recommander à tous les voyageurs qui gravissent de hautes monta-

gnés, comme extrêmement réchauffant et réconfortant, et bien préférable à la viande, ou aux soupes faites avec de la viande.—Malheureusement, Abovian ne put pas prendre sa part de cet excellent repas, car c'était un jour de fête et un jour de jeûne!... Les autres Arméniens jeûnèrent aussi strictement que lui, et se contentèrent d'un peu de pain et d'un peu d'eau-de-vie...

« Je passai là une soirée délicieuse, regardant tour à tour mes compagnons au visage enjoué, le ciel pur et brillant, sur lequel se projetait avec une grandeur merveilleuse le sommet de la montagne, et la nuit noire qui s'étendait au loin dans les profondeurs des vallées que nous dominions. Le thermomètre de Fahrenheit marquait 40 degrés, température élevée pour une pareille hauteur; je me couchai sous un rocher de lave et je m'endormis d'un profond sommeil tandis que mes compagnons s'amusaient encore à causer autour du feu.

« Dès que l'aube parut, nous nous levâmes, et à six heures et demie nous nous remîmes en marche. Une demi-heure nous suffit pour gravir les derniers fragments de rochers qui nous séparaient encore de la région des neiges éternelles. Nous entrâmes dans cette région presque au même endroit où nous y avions pénétré dans notre ascension précédente, après nous être débarrassés de tous les objets qui ne pouvaient plus nous servir. Mais depuis que nous l'avions quittée elle avait subi un grand changement qui ne nous était nullement favorable: la neige fraîche était fondue. Dès que nous mîmes le pied sur le glacier, il fallut y tailler des pas. Nous ne nous laissâmes

pas rebuter. Cependant, et nous travaillâmes tous avec tant d'ardeur, qu'à dix heures nous atteignîmes le plateau où nous n'étions arrivés, à l'ascension précédente, qu'à midi, et sur lequel nous avions planté notre croix. Nous étions à un demi-mille environ de la croix; mais elle nous paraissait si petite, peut-être à cause de sa couleur noire, que je ne pus m'empêcher de douter qu'on pût la découvrir avec un télescope ordinaire de la plaine de l'Araxe.

Dans la direction du sommet, nous avions devant nous une pente moins haute, mais plus escarpée que celle que nous venions de monter, et entre cette pente et le sommet il nous semblait qu'il n'y avait plus, pour ainsi dire, qu'une légère ondulation de la glace. Après un court repos, nous gravîmes cette pente, la plus roide de toutes, en y taillant des pas, puis une autre qui lui succéda; et alors, au lieu d'apercevoir immédiatement en face de nous le terme de tous nos efforts, nous découvrîmes une chaîne de mamelons glacés qui, se développant inopinément sous nos yeux étonnés, nous dérobait entièrement la vue du sommet. Notre courage n'avait jamais chancelé tant que nous avions supposé que nous connaissions toutes les difficultés que nous devions surmonter, mais à ce moment il fut singulièrement abattu; et notre force, que nous avions épuisée en taillant des pas dans la glace, nous parut à peine suffisante pour nous permettre d'atteindre notre but invisible. Cependant, en réfléchissant à ce que nous avions déjà fait et à ce qu'il nous restait à faire, en considérant la proximité de cette chaîne de mamelons, et en jetant un regard sur mes intrépides compagnons, je sentis mes craintes

s'évanouir et je me dis à moi-même : Du courage, en avant! Nous gravîmes deux mamelons sans nous arrêter; alors le vent de la montagne vint nous frapper au visage; je m'élançai le premier autour d'un troisième mamelon, et je vis devant mes yeux, ivres de joie, se dresser le cône le plus élevé de l'Ararat.

« Je n'eus d'abord qu'une pensée, qu'une jouissance : un peu de repos. J'étendis mon manteau sur la glace et je m'assis dessus; je me trouvais alors sur une surface légèrement bombée, ayant presque la forme d'une croix, d'environ deux cents pas de circonférence, et dont les bords aboutissaient de tous côtés, mais surtout du côté du sud-est et du côté du nord-est, à des pentes escarpées. Ce plateau, formé d'une glace éternelle, et dans lequel on cherche en vain à découvrir un rocher ou une pierre, était la tête austère, la tête blanche du vieil Ararat. A l'est, il s'étendait plus uniformément que dans les autres directions, et il se rattachait, par une légère dépression, couverte également d'une glace qui ne fond jamais, à un second sommet un peu moins élevé et éloigné d'environ un quart de mille. Cette dépression a la forme d'une selle de cheval. On peut la distinguer aisément, à l'œil nu, de la plaine de l'Araxe; mais on l'y voit en raccourci, et comme le sommet le plus bas s'y montre en avant du sommet le plus haut, si bien caché par derrière que de certains points on ne l'aperçoit même pas, il paraît être aussi élevé et parfois plus élevé. Les observations scientifiques faites par M. Fedorow dans une direction nord-ouest sur la plaine de l'Araxe, portent à 7 pieds la différence du niveau des deux sommets; mais du point où j'étais

placé, cette différence me sembla plus considérable.

« La légère dépression qui sépare les deux sommets de l'Ararat présente une plaine de neige faiblement inclinée vers le sud et sur laquelle il serait facile d'aller de l'un à l'autre. On peut supposer que c'est en cet endroit que s'arrêta l'arche de Noé, — si toutefois elle s'arrêta sur le sommet de la montagne, — car, d'après la dimension que lui attribue la Genèse, elle n'eût pas couvert la dixième partie de sa surface. Dans ses *Voyages en Géorgie, en Perse et en Arménie*, publiés à Londres en 1821, Ker-Porter s'est efforcé de prouver, en commentant les textes sacrés, que l'arche s'était arrêtée bien au-dessous du sommet de l'Ararat. Quoi qu'il en soit, on ne trouve nulle part sur la montagne, ni au sommet, ni dans ses vallées, ni sur ses plateaux, des débris de l'arche. Mais il n'est nullement impossible que ces débris se soient conservés jusqu'à ce jour sous les glaces éternelles dont le sommet est recouvert, surtout si, comme cela est parfaitement admissible, ces glaces se sont formées immédiatement après le déluge.

« Du point culminant de l'Ararat je découvrais un panorama immense, mais j'étais à une telle élévation et à de si grandes distances que je ne pouvais distinguer nettement que les masses principales. La vallée de l'Araxe était couverte, dans toute son étendue, d'un nuage de vapeur grisâtre, au travers duquel Érivan et Sardarabad m'apparaissaient seulement comme des points noirs de la grandeur de ma main. Au midi, les collines derrière lesquelles Bayazid est située étaient plus distinctement visibles. Au nord-nord-ouest, l'Alaghès dressait majestueusement sa

tête colossale, couronne vraiment inaccessible de rochers dont tous les creux étaient remplis de larges flaques de neige. Tout près de l'Ararat, surtout au sud-est et à l'ouest, à une plus grande distance, s'étendait un nombre considérable de montagnes moins élevées, ayant, pour la plupart, des sommets coniques, creux au milieu, volcans éteints depuis longtemps. Vers l'est-sud-est je voyais au-dessous de moi le petit Ararat. Son sommet ne me paraissait plus se terminer en cône, comme lorsque je l'avais examiné de la plaine; il ressemblait à la section d'une pyramide quadrangulaire tronquée, ayant à ses angles et dans son milieu une certaine quantité d'éminences rocheuses de diverses hauteurs. Ce qui me surprit beaucoup, ce fut de découvrir une grande partie du lac Sévang, dont les eaux, d'un bleu noir, étincelaient distinctement au nord-est derrière les hautes montagnes qui le bordent au sud, et qui ont une telle élévation, que je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de les dominer à ce point du sommet de l'Ararat. »

Après avoir raconté comment le diacre Abovian planta une seconde croix à 30 pieds au-dessous du sommet de l'Ararat, M. le docteur Parrot continue en ces termes : « Je m'occupai d'observer le baromètre, que j'avais disposé à cet effet au milieu du sommet. Le mercure ne s'y élevait pas à plus de 15 pouces 3/4 de ligne, mesure de Paris, à une température de 6 $\frac{2}{3}$° Fahrenheit au-dessous de zéro. Cette observation, comparée avec celle que M. Fedorow avait la bonté de faire en même temps au monastère de Saint-Jacques, donne à l'Ararat une hauteur de 10,876 pieds au-dessus de ce monastère; soit, en y

ajoutant l'élévation de Saint-Jacques, une hauteur verticale de 17,210 pieds au-dessus du niveau de la mer.

« Nous étions six au sommet ; savoir : Khachâtur Abovian, diacre à Etchmiadzin, fils d'un Arménien résidant à Kanakir, près d'Érivan ; Alexis Sdrovenko, du 41e régiment de chasseurs russes ; Mathieu Chalpanof, du même régiment ; Ovannes Rivassian, paysan d'Arguri ; Murat Pogossian, du même village ; et moi...

« Après être restés sur le sommet environ trois quarts d'heure, nous commençâmes à songer au retour ; pour nous y préparer, chacun de nous mangea un morceau de pain, et nous bûmes tous joyeusement à la mémoire du patriarche Noé un verre du vin que nous avions apporté. Nous descendîmes alors rapidement, l'un après l'autre, les pas que nous avions taillés pour monter ; la descente était très-fatigante, et je souffrais en particulier cruellement des genoux ; cependant nous nous hâtions le plus possible, car le soleil était très-bas, et avant que nous eussions atteint le plateau de neige où nous avions planté notre première croix, il disparaissait au-dessous de l'horizon. Nous jouîmes alors d'un magnifique spectacle. Tandis que les montagnes qui s'étendaient au-dessous de nous à l'ouest projetaient une ombre épaisse sur la plaine ; tandis qu'une nuit noire se répandait graduellement dans toutes les vallées et montait de minute en minute, de seconde en seconde sur les flancs de l'Ararat, les derniers rayons du soleil couchant illuminaient encore d'une lueur éclatante le sommet glacé d'où nous descendions, puis ils l'abandonnèrent aussi à la nuit qui nous enveloppa de toutes parts, et

la descente eût été fort dangereuse pour nous, si la lune, se levant au même moment dans un point opposé du ciel, n'eût éclairé chacun de nos pas d'une vive et charmante lumière.

« A six heures et demie du soir environ, nous atteignîmes l'endroit où nous avions bivaqué la veille; nous y fîmes, avec le reste de notre bois, un bon feu qui nous servit à préparer un petit souper; et la nuit, aussi sereine et aussi chaude que la précédente, se passa agréablement. Le lendemain, à six heures du matin, nous recommençâmes à descendre; à huit heures et demie, nous retrouvions à Kip-Ghioll nos bêtes de charge qui nous y attendaient, et vers midi, le 10 octobre, nous rentrions au monastère de Saint-Jacques, aussi joyeusement que le patriarche Noé était descendu 4,000 ans auparavant au même lieu avec ses fils et sa femme et avec les femmes de ses fils. Le lendemain, en remplissant nos devoirs religieux du dimanche, nous offrîmes au Seigneur nos remercîments, peut-être non loin du lieu où Noé lui avait élevé un autel pour lui présenter l'hommage de ses offrandes. »

M. Parrot n'avait pas seulement voulu prouver que, malgré les traditions arméniennes, le sommet de l'Ararat était accessible à l'homme; sa relation est suivie de plusieurs chapitres qui traitent de la géologie, de la flore, des glaciers de l'Ararat, et qui contiennent les importantes observations magnétiques, astronomiques, trigonométriques, qu'il a faites sur cette montagne durant son séjour à Saint-Jacques et ses trois ascensions.

Cette relation, si digne de foi à tous égards, dont

on vient de lire un résumé sommaire, n'a guère obtenu plus de crédit en Arménie qu'on n'en accorde généralement en France à une assertion de M. Alexandre Dumas. Le docteur Parrot a longtemps passé dans ce pays, et peut-être y passe-t-il encore, pour un fabricant d'*Impressions de voyages*; des journaux ont osé soutenir qu'il voulait tromper la crédulité publique; on l'a accusé d'avoir menti, et ces accusations ont eu un tel caractère, ont pris une telle consistance, qu'il a cru devoir s'en justifier lui-même dans son ouvrage. Il publie à la suite de sa relation les dépositions — recueillies solennellement par les autorités russes et faites sous la foi du serment — des personnes qui l'ont accompagné au sommet de l'Ararat, et ces dépositions, est-il besoin de l'ajouter? ne laisseront aucun doute, dans l'esprit de tous ceux qui les liront, sur la véracité du docteur Parrot.

Du reste, les accusations portées contre lui n'ont plus d'intérêt; quand bien même les Arméniens et leurs partisans démontreraient qu'il n'est pas monté au sommet de l'Ararat, il n'en serait pas moins prouvé que le sommet de l'Ararat, quoi qu'en disent les traditions locales, est accessible à l'homme. L'exemple du docteur Parrot a trouvé des imitateurs. Un voyageur russe, M. Autonomoff, a fait l'ascension de l'Ararat en 1834; et à une époque encore plus récente, un autre voyageur, nommé Abich, est également parvenu jusqu'au sommet de cette montagne, qu'avait presque atteint aussi le colonel Stoddart dans une tentative infructueuse.

Toutefois, si incontestablement vraies que fussent en 1829 les descriptions du docteur Parrot, elles ne

le sont plus aujourd'hui. Presque tout ce que le docteur Parrot a vu pendant ses ascensions a cessé d'exister, ou a singulièrement changé de forme et d'aspect. Du 20 au 26 juin 1840, d'épouvantables tremblements de terre ont bouleversé complétement l'Ararat, abaissé son sommet, élargi les crevasses qui le sillonnent, et surtout la plus remarquable de toutes; détruit sous les ruines de la montagne le monastère de Saint-Jacques et le village d'Arguri avec leurs 1,000 habitants; renversé 3,000 maisons dans le seul district de Sharur sur l'Araxe, et un nombre plus considérable dans les autres districts; enfin répandu sur tous les flancs de l'Ararat des torrents de boue et de neige fondue qui y ont laissé des traces ineffaçables. La première secousse se fit sentir à 6 heures 55 minutes du soir, le 20 juin 1840, et elle dura environ deux minutes; ce fut une des plus violentes. Au moment où elle eut lieu, on entendit un bruit sourd qui semblait provenir de l'intérieur de l'Ararat dans une direction est-nord-est. Des secousses moins fortes se succédèrent tous les jours jusqu'au 26. Elles durèrent également deux et même trois minutes. Le sommet de l'Ararat s'affaissa le 24.

Il ne reste aucun vestige du monastère de Saint-Jacques. Les champs qui l'entouraient, et où trente familles de Kurdes étaient campées au moment du tremblement de terre, sont maintenant recouverts d'une couche épaisse de boue. Les Kurdes ont depuis pratiqué des fouilles sur l'emplacement qu'occupait jadis le village d'Arguri, pour y chercher les trésors de ses malheureux habitants, qui ont tous péri sans exception, ensevelis sous les ruines de leurs maisons.

Un voyage à l'Ararat serait incomplet si en y allant ou en revenant on ne visitait pas la vénérable ville de Noé, ce Nakhtchévan dont le nom arménien, qui signifie *la première habitation*, ἀποβατήριον de l'historien Josèphe, rappelle de si anciens souvenirs.

« Nakhtchévan est vieille comme l'histoire, dit M. Dubois de Montpereux. Sous cet ardent climat d'été, c'était une richesse qu'on a su apprécier de bonne heure que ces grandes et belles sources de 12° de Réaumur, et d'abondance égale été et hiver, qui s'échappent sur les pentes d'une colline de conglomérat. . . . .

De vieilles enceintes, des ruines de tous les âges en occupent le vaste sommet aplati, qui domine de toutes parts le cours de l'Araxe, qu'on voit tourner comme un ruban dans la plaine au sud. Dans la nuit des temps, Nakhtchévan existait déjà ; plus tard, Ptolémée l'appelle Naxuana. Chahpour, dans le quatrième siècle de notre ère, sous le règne d'Arsace III, la détruisit ; elle était très-peuplée alors, selon Faustus de Byzance, qui dit qu'elle renfermait 2,000 maisons arméniennes et plus de 16,000 maisons juives qui furent ruinées. Elle fut rebâtie bientôt après, et quand les musulmans, au commencement du huitième siècle, vinrent conquérir l'Arménie, adoptant les traditions des Arméniens, ils virent aussi dans Nakhtchévan la ville de Noé et crurent à son antique tombeau, qu'ils reconstruisirent dans le style de leurs édifices, qui firent appeler Nakhtchévan, par les Persans, la *peinture du monde*. . . . .

« Aujourd'hui, Nakhtchévan fait partie de la Russie d'Asie. Elle est la capitale d'un kanat dont l'étendue

peut être de 200 lieues de France, et sa population s'élevait en 1834 à 30,323 habitants. »

Parmi les ruines de Nakhtchévan, celles qui datent de l'époque où elle était la résidence des rois et atabeks de l'Aderbaïdjan sont les importantes. On remarque surtout la tour des Kans et l'ancienne porte d'entrée du château des atabeks, dont il ne reste que quelques lambeaux de murailles. Cette porte est encadrée par deux minarets en brique, avec une mosaïque en briques vernissées. Une inscription en lettres bleues remplit le champ de frise au-dessus de la porte. Cette inscription a été traduite ainsi par M. Frœhn de Saint-Pétersbourg. « Le sage, le juste, l'auguste roi et atabek Abou-Dchaasar-Mouhammed, fils de l'atabek Ildéghis, dont Dieu veuille éclairer le tombeau! » La tour des Kans, appelée aussi Atabek-Kombési (dôme des atabeks), ressemble à une tour dodécagone qui mesurerait 96 pieds de tour et 70 pieds de hauteur. Chacun des côtés forme comme une immense niche plate, peu profonde, encadrée dans une large et riche bordure. « L'intérieur ou plutôt le champ de la niche est construit, dit le voyageur ci-dessus cité, en briques de toutes formes, se prêtant à toutes sortes de dessins joliment exécutés avec quelques légers contours en briques bleues. Le cadre, plus riche, est exécuté en briques couvertes d'arabesques en relief; mais ce qui a excité le plus mon admiration, ce sont des inscriptions sculptées en relief dans la brique; elles font le tour du cadre, et, ajoutées l'une à l'autre, auraient un développement de 1,500 pieds. »

Le tombeau de Noé est situé à côté des murs ravagés de la nouvelle forteresse abandonnée, au milieu

d'une vaste et triste place couverte de débris à moitié nivelés sous le sol. « Ce n'est plus, écrivait M. Dubois de Montpereux en 1834, qu'une petite voûte écroulée ; l'intérieur, qui forme un espace octogone de 10 à 12 pieds de diamètre, a été déblayé, et des tas de lampes brisées ou de vieux morceaux de pots qui en ont tenu lieu, avec des résidus de graisse, restes de la piété des fidèles, recouvrent le sol : avec quelques pans de mur lézardés, qui forment encore un des côtés du tombeau, vous avez tout ce que les hommes ont fait pour le souvenir de leur aïeul. Cependant, il ne se passe pas de jour qu'il n'arrive ici des pèlerins de toutes les nations, Russes, Arméniens, Juifs, etc., pour révérer notre père commun. De ce tombeau, la vue se porte, d'un côté, sur la vaste plaine d'Arménie, derrière laquelle s'élèvent les deux cimes de l'Ararat, et de l'autre sur le vaste panorama des montagnes dioritiques qui enferment, comme une muraille à tours et à créneaux, toute l'extrémité orientale du bassin de l'Arménie où coule l'Araxe. La principale s'élève en pain de sucre isolé ; on lui donne le nom de *Ilauli*, montagne des serpents. Tavernier dit que c'est parce que quelques sources qui coulent au pied ont la vertu de guérir de la morsure des serpents. »

CHAPITRE VIII

LE CAUCASE.

Sous le nom général de Caucase, on désigne le vaste système de montagnes qui, s'étendant des rives de la mer Noire à la mer Caspienne, sépare l'Europe et l'Asie au sud-est. Le nom de *Kav*, donné par quelques-uns des montagnards à l'Elbrouz, sa plus haute cime, a été appliqué par la suite au système entier.

Au nord, le Caucase s'élève brusquement, et, pour ainsi dire, du sein même des steppes d'Europe, en deux chaînes parallèles. Au sud, au contraire, il envoie, dans diverses directions, des branches qui se rattachent, par leurs prolongements, à de très-hautes montagnes appartenant à des chaînes désignées par des noms particuliers, et dont la plus fameuse est l'Ararat.

Parmi les crêtes neigeuses de la grande chaîne qui se dressent au-dessus des nuages, plus haut que les Alpes, s'élance à l'est, à 13,000 pieds, le Mquinwari (le Kasbek des Russes), montagne sur laquelle les

traditions mythologiques de l'antiquité enchaînaient Prométhée au roc où l'insatiable vautour lui rongeait le foie, et plus loin, vers l'ouest, l'Elbrouz, élevant jusqu'à 15,400 pieds ses sommets neigeux, qui n'ont jamais été souillés par des pas humains, et où Zoroastre plaçait la demeure d'Ahrimane, l'esprit du mal, qui, selon lui, « s'élançait de la montagne, et semblait, quand sa forme sombre planait sur l'abîme de l'espace, comme une arche jetée au-dessus de lui d'un monde à l'autre. » Ces sommités gigantesques sont flanquées d'autres pics également couverts de neiges éternelles. En avant de cette haute chaîne, du côté du nord, s'étend sur une ligne parallèle une seconde chaîne moins haute, dont les crêtes dentelées laissent voir le roc à nu, avec toutes les inégalités de formes que leur ont données les convulsions volcaniques auxquelles elles doivent leur origine. Ses vallées sont si étroites, si sombres, si humides, si froides, ses forêts si épaisses et si tristes, ses brouillards si intenses, qu'on l'appelle les *Montagnes noires*. Ses principaux sommets ont reçu les noms aussi caractéristiques de *Montagne chauve*, *Mont des Voleurs*, *Forêt ronde*, *Bois sombre*, *Poignard*, *Mont des Tempêtes*.

La chaîne du Caucase n'est coupée par le cours d'aucune rivière. Ainsi sa ligne de faîte indique un point de partage bien déterminé entre les eaux qui coulent sur le sol européen et celles qui se déversent dans les vallées de l'Asie. Elle donne naissance à de nombreux torrents, mais elle n'alimente que peu de rivières ou fleuves considérables. Les eaux qu'elle envoie au sud, vers l'Asie, vont à la mer Noire par le

Rion, à la mer Caspienne par le Kour, qui a sa source au sud, dans la chaîne de l'Ararat, d'où sort aussi l'Araxe, qu'il reçoit un peu au-dessus de son embouchure. Celles qu'elle envoie au nord vont à la mer Noire par le Kouban, et à la mer Caspienne par le Terek.

Dans ce rempart de 250 lieues de long s'ouvrent seulement trois portes, gorges ou passages, qui débouchent sur d'effrayants défilés; — du moins n'y en a-t-il que trois où puisse pénétrer toute autre créature que le montagnard ou le chamois.

Le premier, situé à travers les montagnes de l'ouest et le défilé du Terek, est peu connu; nul étranger ne l'a jamais franchi. Les Russes ont fait inutilement de grands efforts pour le forcer, sentant bien qu'il ouvrirait une communication directe entre Tiflis et la Tauride.

Le second passage est presque au centre de l'isthme, sur la route de Tiflis à Modosk. Pendant vingt-deux à vingt-trois lieues environ, il traverse une suite de gorges et de défilés si étroits, si profondément encaissés dans des montagnes à pic, que, jusqu'à plusieurs milles au delà de Dariol, la route n'est éclairée que pendant quelques heures des jours d'été les plus brillants. On l'appelle défilé du Terek, du nom de la rivière qui prend sa source dans ces vallées; on l'appelle aussi défilé de Dariol, à cause d'un château de ce nom qui commande la route; ou défilé de Kasbek, d'après le mont Kasbek. Mais il est plus communément connu sous la dénomination de Wladi-Kaukas, que lui a fait donner une station militaire qui porte ce nom. La disposition du terrain permettrait à quel-

ques centaines d'hommes d'y arrêter une armée entière. « Heureusement pour les Russes, dit l'auteur des *Révélations sur la Russie*, les lisières de ce territoire sont principalement occupées par les Ossètes et les Kabardiens, deux des peuplades les moins belliqueuses qu'ils ont en partie soumises ou gagnées. Toutefois, en ce moment même (1844), bien que les Ossètes soient ostensiblement à leur service, les voyageurs ne peuvent s'aventurer sur la route sans une forte escorte, ordinairement accompagnée d'artillerie; au moindre revers, ces peuples, dont l'inimitié est à peine contenue par la crainte et l'amour du gain, s'insurgeraient et fermeraient instantanément les défilés.»

Le troisième passage, celui du Demir-Capu, ou de la Porte de Fer, auquel on donne aussi le nom de défilé de Derbent, fut le mieux connu des anciens. Il longe les rives de la mer Caspienne, et des montagnes escarpées le dominent. Plus difficile que celui du Wladi-Kaukas, il est plus sûr, surtout depuis l'occupation des villes de Derbent et de Bakou, liées entre elles par une chaîne de postes, et depuis les efforts qui ont été faits contre les Lezgues. Mais cette route est fort incommode pour le transport des troupes et des approvisionnements destinés à la Géorgie, car elle est au moins de 700 verstes plus longue que les deux autres, et comme on n'a encore formé sur la mer Caspienne aucun établissement d'où l'on puisse tirer les secours nécessaires, on est obligé de les faire venir tous de la Tauride ou des environs de la mer Noire, ce qui élève considérablement le prix des approvisionnements militaires, même pour les distances les plus courtes.

Le Caucase offre de nombreux climats. Tel de ses habitants grelotte tandis que tel autre étouffe de chaleur. La récolte s'achève dans les pays bas lorsque le froment germe à peine dans les hautes vallées. En général, plus on remonte vers les sommets, plus le climat est vif et rude, mais aussi plus il est salubre. Au contraire, à mesure qu'on descend vers les vallées, si la chaleur est plus forte et la végétation plus belle, l'air devient plus lourd et plus malsain.

Sur une surface de 153,000 verstes carrées, la Transcausasie présente les gradations de hauteur suivantes :

La zone des neiges éternelles comprend 1,100 verstes carrées d'une élévation de 11,000 pieds et audessus, en comptant du niveau de la mer.

La zone des pâturages alpestres, habitables seulement en été, a une étendue de 48,000 verstes carrées, dont l'élévation varie de 7,000 jusqu'à 11,000 pieds.

La zone des céréales donne un total de 36,000 verstes carrées d'une hauteur de 5,000 à 7,000 pieds.

La zone des jardins et arbres fruitiers comprend 16,000 verstes carrées, dont la différence d'élévation avec la précédente est de 3,000 pieds.

Enfin, la zone torride présente une surface totale de 52,000 verstes carrés.

Les provinces du Caucase donnent tous les produits des climats tempérés, et la canne à sucre, cultivée près de Lenkoran, sur la mer Caspienne, est une exception à l'état d'essai. Parmi leurs richesses naturelles qui entrent actuellement dans le commerce, M. le comte Ernest de Stackelberg mentionne le buis, les bois de noyer et de chêne qui abondent sur les côtes

de la mer Noire et en Mingrélie; l'orge, le millet, le riz, le maïs, le froment, le lin, le chanvre, la graine de sésame, qui donnent presque partout d'abondantes récoltes; le coton, cultivé en Arménie, dans le Chirvan et près d'Élisabetpol; la garance, qui réussit parfaitement sur le littoral de la mer Caspienne; la vigne, dont la culture varie selon les localités; la câpre et le tabac.

L'élève des bestiaux occupe une grande partie des populations du Caucase. Les bêtes à cornes ne sont pas de la plus grande taille, mais elles deviennent l'objet d'un commerce assez actif avec les pachaliks limitrophes de la Turquie. Les plus belles espèces de brebis se rencontrent fréquemment, et la laine est tissée par les montagnards pour les besoins du pays. Les peaux et les suifs sont également un objet de commerce intérieur.

Les races chevalines méritent aussi de fixer l'attention. Les plus beaux chevaux sont les étalons du Karabagh et des Kurdes; les plus durables, les plus infatigables, ceux d'Érivan au midi, et de la Kabardie au nord.

Les quadrupèdes vivant à l'état sauvage sont constamment poursuivis par de nombreux, hardis et habiles chasseurs. Le bouquetin et le chamois ne quittent jamais les hautes montagnes, mais on parvient à les y atteindre, et leurs cornes se vendent avantageusement. L'ours, le loup, l'hyène, le chacal, sont les seuls animaux carnassiers. Le tigre de la petite espèce ne se rencontre que dans les montagnes boisées du Taliche, sur les frontières de la Perse. Une seule région conserve encore des bisons. Dans les plaines, dans

les joncs des marais, on trouve partout l'antilope, le sanglier, le chevreuil, le daim et le lièvre. Le pélican est commun sur le littoral de la Caspienne, ainsi que le cygne noir et blanc. Le faisan, le coq de bruyère et le coq de bois, la perdrix, l'outarde, l'oie, le canard, le vanneau, la bécasse et d'autres oiseaux de passage, se montrent particulièrement dans les plaines et les bois de la Ciscaucasie.

« Le prince actuel de la Mingrélie, un des Dadian dont la dynastie a commencé avec le quatorzième siècle, aime tellement la chasse, ajoute plus loin le comte Ernest de Stackelberg, que dans le but de s'y adonner exclusivement, il a remis tous ses pouvoirs au colonel David Dadian, son fils aîné, jeune homme de vingt-six ans, marié à une princesse Tchevtchevadzé. Libre des soucis du gouvernement, il vit en nouveau Nemrod, et chevauche continuellement à travers l'Odiche et le Letchékoum, demeurant chez ses vassaux ou visitant ses châteaux de Gordi et de Mouri. Il vaut la peine de s'arrêter pour voir passer son cortége de chasse. Entouré de nombreux cavaliers, le prince marche gravement à l'amble de son cheval, et les seigneurs de sa cour portent ses armes, son tapis de voyage et ses faucons favoris. Les fonctionnaires d'un ordre inférieur tiennent des lévriers en laisse et trottent à pied, habitués qu'ils sont à régler leurs pas sur l'allure des chevaux. Cette troupe d'hommes aux figures mâles et basanées, ces coursiers fringants, ces costumes bigarrés, ces armes resplendissantes, font un effet bizarre et nous transportent à d'autres époques. Après avoir longtemps couru le daim ou le sanglier, on s'arrête sous un impénétrable dôme de verdure, on

étend sur l'herbe des tapis persans, on déballe des sacs de provisions, on allume un feu de bivac. Le gibier qui vient d'être abattu fait les frais du dîner et est accompagné de galettes, de fromages de chèvre, de fruits et de gômi, ou pâté de millet. Le Dadian et ses principaux dignitaires, assis à l'orientale, sont servis par les écuyers tranchants, tandis que les échansons versent le vin généreux de la Mingrélie dans des cornes de bouquetin montées en argent. L'affable potentat jette aux nobles de sa suite des morceaux de faveur, qu'ils attrapent avec une adresse merveilleuse, et les restes de ce repas gymnastique passent de la même manière aux serviteurs, rangés en cercle au troisième rang; souvent le banquet se termine par la danse au son de la musette et du tambourin; les jeunes gens s'élancent dans l'arène, tournent, piaffent, voltigent avec une ardeur fébrile, comme s'ils étaient piqués de la tarentule, et ils ne quittent le champ d'honneur qu'épuisés, haletants, et demi-morts. C'est une épreuve pour les poumons, si ce n'est une lutte de grâce et de souplesse. Quelquefois la danse est remplacée par les chants nationaux, véritable assaut de notes stridentes et de cris discordants. »

Les pêcheries occupent un grand nombre d'ouvriers, surtout à l'embouchure des principales rivières. Le commerce des sangsues est une branche d'industrie qui prend des développements considérables dans certaines régions. L'éducation des vers à soie, établie sur les deux versants du Caucase, partout où croît le mûrier, n'a d'importance réelle que dans la Transcaucasie. Les soies produites sont de deuxième et de troisième qualité.

L'industrie est encore moins avancée que le commerce dans le Caucase. La consommation est minime, la main-d'œuvre chère, et le pays regorge de produits russes et persans. Les étoffes de laine et de coton sont d'une qualité très inférieure. La fabrication des draps grossiers occupe tous les montagnards, et principalement ceux du Daghestan. La peuplade des Andis est célèbre pour la confection des manteaux de feutre appelé *bourkas*, tissu épais et soyeux qui abrite le Caucasien contre toutes les intempéries de l'air. On fait partout des tapis, car le tapis résume en Asie tous les meubles inventés par le luxe de l'Occident. Les meilleurs et les plus beaux sont ceux de Kouba. Le tissage des étoffes de soie de toute espèce occupe deux mille métiers à Chemakha, et se pratique sur une petite échelle dans beaucoup de localités. Mais la profession que les habitants du Caucase exercent avec le plus de succès est celle d'armurier. Les villages de Lagitch dans le Chirvan, et de Koutkachi, dans le district de Chéki, fabriquent les armes blanches les plus renommées. Les meilleurs fusils se font dans le Daghestan, à Tchirkeï, à Khounsak, et surtout chez les Koubetchis, ou Gankhs, dont c'est l'unique occupation. Ces armes sont souvent ornées avec luxe, couvertes d'incrustations en or, ou garnies de niellages sur argent. Les fusils à double canon et les batteries à percussion ne sont pas inconnus à ces ouvriers, qui en ont offert aux autorités russes comme preuve de leur habileté. Les Tatars du Chamkhal de Tarki et les Koumuiks donnent la meilleure trempe aux poignards, qui, par leur dimension prodigieuse, remplacent le sabre chez plusieurs nations du Daghestan.

Les montagnes du Caucase ont été et sont encore si peu explorées au point de vue de leurs richesses minérales, que les trésors qu'elles renferment ne seront exactement appréciés que dans un avenir éloigné. L'exploitation des métaux n'a donné lieu jusqu'à ce jour qu'à de faibles essais. Les mines de cuivre de la vallée du Khramm et celles d'Allaverdi sont affermées à une compagnie grecque. Les puits de naphte de Bakou rapportent de 200,000 à 300,000 pouds par an. Le naphte blanc n'entre que pour un total de 500 pouds dans cette énumération. Le gouvernement exploite la mine de sel gemme de Koulp, dans la province d'Arménie. En outre, on recueille et on vend un demi-million de pouds de sel aux environs de la presqu'île d'Abchéron et près de Kizliar; mais il y a beaucoup d'endroits où les habitants s'approvisionnent de sel sans rétribution. En 1844, on a découvert une mine de charbon de terre dans la haute vallée du Kouban, et une autre beaucoup plus riche en Iméreth. Ce dernier bassin houiller semble devoir être d'une haute importance, et on en exporte déjà les produits par Redoute-Kalé. Au moment où on trouvait ce précieux minéral au Caucase, on découvrait dans le pays du Don les magnifiques gisements d'anthracite de Grouchowka, qui promettent une nouvelle ère d'activité à l'industrie de la nouvelle Russie.

Longtemps le Caucase a passé pour le berceau des hordes barbares qui, dans les premiers âges de l'ère chrétienne, ont inondé l'Europe. « Cette erreur, dit M. Fonton, provenait de l'ignorance où l'on était de la topographie du pays, qu'une barrière pour ainsi

dire infranchissable scinde en deux zones distinctes et presque sans communication entre elles. Les peuples des vallées méridionales n'ont jamais franchi la crête du Caucase, et l'on rechercherait en vain parmi eux la trace d'une migration vers le nord. Tous ceux dont l'antiquité nous a transmis les noms se trouvent dans les mêmes lieux et presque dans les mêmes rapports d'existence.

« Si l'on ne peut pas, ajoute-t-il, désigner avec une égale certitude les aborigènes du versant septentrional, il est évident que ses vallées saccadées et arides, ses gorges sauvages et isolées ne présentent pas ces conditions locales qui alimentent les populations et les poussent à déborder par exubérance. Bien loin donc d'avoir été le siége primitif des peuples de la grande migration, elles ont servi de barrière aux invasions de plusieurs d'entre eux vers l'Asie Mineure, de refuge aux débris de ceux qui avaient été broyés par le choc de ces masses, dont le flux et le reflux continuels ont si longtemps ensanglanté les steppes de la Russie méridionale entre le Volga et le Don.

« C'est dans l'aspect des lieux et dans cette fluctuation des peuples qu'il faut chercher encore la cause de cette inertie intellectuelle qui règne au nord du Caucase; la rudesse de la nature et des hommes dut y étouffer les germes civilisateurs.

« Toujours en armes pour leur défense, en butte à des tiraillements continuels, les populations du sud virent aussi leur essor arrêté par les tendances opposées des Grecs et des Perses, des Romains et des Parthes, de Byzance chrétienne et de l'Arabie musulmane, des sectes d'Omar et d'Ali, qui se disputèrent les ar-

mes à la main, l'empire de ces contrées jusqu'au moment où la Russie vint enfin jeter son épée dans la balance, et donner au pays une impulsion nouvelle et décisive. »

Sans nous laisser entraîner ici dans des recherches ethnologiques interminables, nous considérerons seulement les populations modernes du Caucase dans leurs rapports actuels, et nous nous bornerons à rappeler les grandes subdivisions de races établies par M. Dubois de Montpereux, d'accord avec les auteurs les plus dignes de foi.

1° Au nord de l'arête caucasienne, depuis les Kistes jusqu'à la mer Caspienne, la famille lezgue occupe la partie la plus montueuse et la plus inaccessible du Caucase. D'après la chronique de Vakhtang, Lékhos, un des enfants du patriarche géorgien Thargamos, aurait reçu en partage les montagnes du Daghestan, et serait le père de la race lezgue actuelle. Quoi qu'il en soit, ces sauvages tribus descendent probablement d'une souche aborigène fortement mélangée avec les peuples que les migrations et les guerres ont refoulés dans les hautes vallées du Daghestan. On distingue parmi les Lezgues des peuplades dont le caractère et le dialecte indiquent une origine étrangère, comme les habitants de Kouyada, qui sont venus de Géorgie : ceux de Gounib, qui semblent être un débris des Huns ; et plus loin, entre les montagnes et le Terek, les Koumuiks, les Tatars du Chamkhal de Tarki, dont l'établissement remonte à l'époque du califat ; enfin les Tchetchènes, qui se donnent le nom de Notchgoï, et ont une parenté reconnue avec leurs voisins les Aoukhs, les Itschkérines et les Galgaïs ou Kistes.

2° Depuis la plaine de Kabardie jusqu'à la mer Noire, la chaîne du Caucase est habitée par la famille Tcherkesse ou Adighé, dans laquelle il faut remarquer le rameau distinct des Abadzas aux sources de la Laba. Au nord de ces tribus, les Nogaïs, d'origine tatare, garnissent la rive gauche du Kouban, et, au versant méridional des montagnes, les Abkhazes s'étendent jusqu'aux bouches de l'Ingour, et avoisinent les tribus maritimes des Djyghètes et des Oubuiks.

3° Entre ces deux grandes subdivisions, au centre de la chaîne du Caucase et au sud de la Kabardie, se groupent dans d'étroites vallées les quatre tribus ossètes des Tagaours, des Allaguirs, des Kourtatines et des Digors. Ces Ossètes ou Osses ont été l'objet des discussions et des hypothèses les plus hasardées. Les uns les font descendre des Asses ou Alains, peuples du Nord et de race ungaro-finoise ; d'autres les font venir du midi, et les rattachent au rameau hindou-persique. Il y a des savants qui, se basant sur des affinités de dialecte, leur attribuent une origine germanique. Enfin des voyageurs modernes les tiennent pour une race distincte.

4° Au sud, la famille khartvélienne ou géorgienne occupe tous les versants méridionaux, depuis les Abkhazes et les Lezgues jusqu'aux limites de la Turquie et des provinces musulmanes de la mer Caspienne. Les cartes russes modernes réunissent ces pays sous la dénomination de gouvernement de Géorgie et Iméreth; et, dans cette seule province, on distingue la Cakhétie, la Kartalinie, la Somkhétie, l'Iméreth, le Gouriel, la Mingrélie, joyaux épars de la glorieuse couronne khartvélienne, brisée par le choc des guerres

intestines plus que par les sanglantes invasions des Turcs et des Persans.

5° Les familles turques et persanes occupent tout le sud-est du Caucase depuis la grande chaîne des montagnes jusqu'à la mer Caspienne et aux frontières de la Perse. C'est la province de la Caspienne des cartes russes, et on y retrouve les kanats jadis indépendants de Karabagh, de Schirvan, de Kouba et de Chéki, que Schah-Nadir avait un instant réunis dans sa main puissante.

6° Enfin, au midi de ces deux dernières subdivisions et jusqu'aux monts Ararat et à l'Araxe, s'étend la famille arménienne, faible reste d'une monarchie issue du partage de l'empire d'Alexandre. Province romaine au commencement de notre ère, mais constamment ensanglantée par les luttes des Arsacides et des empereurs romains, déchirée plus tard par les empiétements de la Turquie et de la Perse, l'Arménie a été réunie à la Russie en 1828.

Toute cette agglomération de peuplades hétérogènes ne comprend qu'une population mâle de 3 millions, ainsi répartie :

— Au nord et en dehors des montagnes dans la province dite du Caucase, Cosaques de la mer Noire et de la ligne, paysans russes, habitants des villes, peuplades indigènes soumises, 300,000.

— De la mer Noire à la Caspienne, le long de l'arête caucasienne et dans ses innombrables ramifications, 1,300,000 montagnards, soumis ou indépendants.

— Au sud de la chaîne, entre les deux mers et jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie,

1,400,000 habitants, soumis et paisibles, dont une moitié est chrétienne et l'autre musulmane.

A part quelques tribus idolâtres et ignicoles, les religions chrétienne et mahométane se partagent cette vaste contrée, et la Russie, tout en soutenant le christianisme, use de tolérance envers tous les cultes. Dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les doctrines du Christ pénétrèrent dans le Caucase par l'Arménie, et s'étendirent dans l'Ivérie, dont saint Georges fut l'apôtre et où il fonda l'église géorgienne, subordonnée aux patriarches d'Antioche jusqu'au sixième siècle. D'abord combattue par la dynastie persane des Sassanides, qui soutenait les dogmes de Zoroastre, déchirée plus tard par les dissensions qui accompagnèrent la chute de l'empire d'Orient et l'apparition de l'islamisme sous les califes, l'Église chrétienne du Caucase conserva néanmoins vaillamment ses croyances et attendit sa délivrance avec résignation... Mais le morcellement du Khartvel et l'invasion des Mogols tatars de Gengiz-Kan eurent des suites terribles pour le christianisme et pour toute cette partie du monde qui, jusqu'à la fin du quinzième siècle, subit le joug odieux des Tartares. De nos jours, le Caucase n'a que 700,000 chrétiens de race khartvélienne et arménienne, sans compter les Russes colonisés au nord et au midi des montagnes.

Le reste des populations suit la loi de Mahomet, et dans beaucoup de localités n'est d'aucune religion. L'islamisme, ici comme partout, fut introduit par la force des armes.

Au treizième siècle, les califes, à la tête d'un peuple rempli de jeunesse et de vigueur, établissent leur puis-

sance sur les ruines du royaume des Sassanides et de l'empire d'Orient. Les Arabes envahissent le Caucase. Le prophète Abou-Mousselim paraît dans le Daghestan et enflamme les imaginations pour un culte nouveau, approprié aux instincts ardents des peuples de l'Asie. Plus tard, les efforts des Khartvels au midi et les succès des Russes au nord resserrèrent l'islamisme dans les gorges du Daghestan et sur les rives de la Caspienne, où l'on ne compte pas moins de 1,600,000 musulmans divisés par les discordes des sectes d'Omar et d'Ali. L'occupation de la côte de Circassie par les Turcs contribua aussi à propager l'islamisme parmi les nations voisines de la mer Noire, mais ici le fanatisme ne poussa pas des racines aussi profondes que dans le Daghestan. A la suite des derniers traités, les Turcs ont abandonné tous leurs établissements de la côte, le commerce des esclaves a cessé, et la ferveur religieuse s'est tellement ralentie qu'aujourd'hui les princes et les nobles seulement conservent leur croyance, mais non sans commettre de nombreuses infractions à la loi.

Tous ces peuples, plus souvent désignés sous les noms généraux de Circassiens et de Géorgiens, se divisent en un nombre considérable de tribus, qui, malgré certaines ressemblances, offrent des différences marquées de caractères, de mœurs, d'institutions, de langage et de conformation physique. Confinés dans un pays vierge et inaccessible, sans routes, sans communications avec l'étranger, les Circassiens ou montagnards vivent dans l'ignorance du reste de l'univers, et sans lien commun qui les rattache les uns aux autres. Aussi ont-ils été plus rarement visités et

sont-ils bien moins connus que les Géorgiens.

« Dans le Daghestan, dit M. le comte de Stackelberg dans son introduction au *Caucase pittoresque* en parlant des habitants des régions montagneuses du Caucase, nous voyons les Avares et la tribu de Mekhtouli fermement attachés à la maison de leurs kans; les habitants de l'Akoucha obéissent aveuglément au cadi, leur chef politique et religieux, tandis que les Koubetchis et les Andis, gouvernés par les anciens, se livrent à l'industrie dans leurs villages, ne prenant les armes que pour la défense du territoire. Ici les Koïssouboulines, la tribu de Nazrane, combattent héroïquement les bandes rebelles de Chamil, et obtiennent un drapeau d'honneur pour leur bravoure et leur fidélité à la Russie. Là les Goumbètes, les Itschkeris, les Aouks, enclins au vol et au pillage, font de vaines tentatives pour percer nos lignes militaires.

« Ailleurs, parmi les nations groupées entre l'Elbrouz et la mer Noire, les Kabardiens et les Nogaïs observent une organisation hiérarchique et reconnaissent le pouvoir de leurs princes. Les Abaseks composent une fédération de petits suzerains qui, sans titre reconnu, se partagent le pays en autant de cantons qu'il y a de propriétés distinctes. Les Oubuicks, inquiets et turbulents, subissent momentanément l'influence d'un homme habile, Hadji-Berseck, qui, sans autres droits que sa bravoure, son intelligence et l'appui d'une nombreuse famille, s'érige en gouvernement et conduit toutes les affaires de sa peuplade. Ici aussi nous voyons simultanément les Djighètes, les Natoukhadjes se soumettre volontairement et envoyer leurs députés à la Russie, tandis que les Chapsougs et

les Oubuicks font une tentative de révolte et viennent se briser contre le fort Golowin sur la mer Noire.

« Au milieu de ce chaos d'institutions et de races, on peut néanmoins saisir quelques traits de ressemblance dans les usages et dans le caractère des nations les plus isolées les unes des autres.

« Ainsi, par exemple, on retrouve partout le même amour de l'indépendance qui ne laisse plus de frein à la licence individuelle, une ardeur guerrière qu'on entretient dès le berceau, une grande adresse dans le maniement des armes et dans tous les exercices corporels, un penchant inné pour la rapine et pour la maraude, à laquelle se livrent de petites bandes de cinq ou six individus, à défaut d'expédition sérieuse. Tous ces peuples sont d'une sobriété inouïe, qui tient en partie à leur insouciance et à leur misère. La bouillie de millet constitue le fond de leur repas, et on n'égorge un mouton qu'à l'arrivée d'un hôte honoré. Une fois en campagne, ils vivent d'une provision de farine pétrie avec du miel, dont ils mangent à peine un quart de livre par jour. A une grande force musculaire, à une étonnante habitude des fatigues de la guerre, ils joignent une invincible paresse et un profond dédain pour l'agriculture et les travaux manuels, réservés aux femmes, aux esclaves et aux prisonniers. La femme, achetée moyennant le kalim (rétribution en armes, bétail ou argent), n'est qu'une esclave de plus dans la maison de son maître. Les soins du ménage, les pénibles travaux de la terre, voilà son lot tant qu'elle est jeune et forte. Puis des rivales viennent lui enlever ses droits et resserrer sa place au foyer domestique. La stérilité, les maladies

et quelquefois un injuste soupçon suffisent pour qu'un mari renvoie une femme à sa famille en payant un dommage proportionné à la valeur du kalim.

« En général, les mœurs de ces montagnards sont pures; ils ignorent les vices qu'on reproche aux populations transcaucasiennes, et l'ivrognerie est rare chez eux, quoiqu'ils abusent quelquefois de la *bouza* ou *djava*, boisson obtenue par la cuisson et la fermentation du raisin. Des sentiments qui les honorent sont le respect pour les vieillards, la stricte observation des devoirs de l'hospitalité, le dévouement à l'amitié. Toutefois, ces usages ne s'observent qu'entre membres de la même tribu ou vis-à-vis de coreligionnaires. Un étranger ou chrétien (giaour) serait infailliblement pillé, quel que soit le *koumak* qui le protége.

« Une qualité saillante de toutes ces peuplades est un stoïcisme admirable et un étonnant mépris de la mort. Souvent des maraudeurs, au nombre de trois ou quatre, résistent à des forces supérieures, et se font tuer plutôt que de se rendre. L'amour de la vengeance anime également tous ces hommes primitifs et a sanctionné parmi eux la loi du sang. Une injure à laver, une haine de famille, se transmettent comme un héritage, de génération en génération. Mais si la famille de l'agresseur est riche, une réconciliation est possible, et même pour l'assassinat d'un parent, on a vu l'offensé accepter un rachat en argent ou en bétail. Ces sortes d'affaires se jugent d'après l'*Adat*, qui est la loi coutumière, fondée sur des traditions la plupart antérieures à l'adoption de l'islamisme. L'adat varie d'une tribu à l'autre, tandis que le *Cha-*

riat, ou la loi civile, émanant du Coran, est la même chez tous les musulmans. Quelquefois les différends sont exclusivement soumis à l'arbitrage des prêtres, qui s'adjugent la meilleure part et renouvellent la fable de *l'Huître et les Plaideurs*. Ces *mollahs* ou *effendis* sont les seuls lettrés parmi leurs compatriotes, qui n'ont pas de langue écrite.

« Une institution remarquable, qu'on retrouve partout dans les montagnes du Caucase, est celle des *Abreks*. Les conséquences d'un crime, l'oppression d'un chef ou quelquefois le besoin farouche de la solitude et des émotions incessantes de la guerre, entraînent des individus à déserter leur tribu et à rompre tous les liens de la vie sociale. Réunis en bandes de dix ou quinze hommes, ils choisissent une retraite inaccessible et se vouent exclusivement au pillage et à l'extermination des giaours; mais tout en inquiétant les villages russes limitrophes, ils ne manquent pas de rançonner aussi leurs compatriotes et de leur faire payer cher leur passage. Ces bandits portent le nom d'Abreks, et, dans diverses localités, celui de *Hadjirètes*. Quelquefois ils forment des associations plus considérables, emmènent leurs femmes et leurs enfants, et fondent des villages dont la seule industrie est le brigandage; la seule législation, la loi du plus fort. Les villages d'Achili et du Tchirkat dans le Daghestan renferment tous les Abreks des peuplades voisines. Chez les Adighés, les sources de la Laba et de l'Ouroup sont le refuge ordinaire de ces sauvages émigrés.

« Le morcellement infini des tribus du Caucase et l'hostilité qui règne entre elles témoignent de leur

défaut de sociabilité et de l'absence des véritables sentiments de patriotisme. Parfois elles s'unissent et obéissent momentanément à un seul chef pour défendre un intérêt commun, repousser une agression ou entreprendre une guerre. Mais ces fédérations éphémères tombent bientôt déchirées par l'intrigue, la défiance et la lutte des intérêts personnels. Ce manque d'accord n'existe pas seulement entre les membres d'une même nation, il se retrouve parmi les habitants d'un même canton, d'un même village... Tous les principaux chefs périssent tôt ou tard assassinés par leurs compagnons d'armes, et l'année qui vient de s'écouler a vu de terribles exemples de semblables catastrophes. Inflammables, doués d'une vive imagination, ces montagnards se laissent facilement exalter par les espérances et les promesses qui flattent leurs passions. Si l'esprit d'imagination des Orientaux les rend crédules et prompts à se jeter dans les plus folles entreprises, en revanche, leur caractère versatile et défiant les porte bientôt dans l'excès contraire et les plonge dans le découragement.

« Quoique ces traits généraux appartiennent plus ou moins à tous les habitants de la chaîne du Caucase, il y a pourtant des peuplades qui se distinguent par des qualités particulières. Au milieu des habitudes de turbulence et de brigandage que nous venons de signaler, on remarque les mœurs douces des Karatchaïs, au pied de l'Elbrouz, des Koubetchis et des Andis dans le Daghestan, tribus paisibles qui ne s'occupent que de leur industrie et de leurs troupeaux. Dans la même contrée, on admire la vie laborieuse des Avares, des Koïssouboulines, des Sala-

taves, qui, au milieu de rochers arides, cultivent un sol ingrat et, taillant en terrasses les flancs des montagnes, transportent la terre végétale à des hauteurs prodigieuses. Un phénomène inconnu chez les Adighés, et qui ne se présente que parmi les Lezgues, est la recrudescence du fanatisme musulman et l'influence envahissante du clergé. L'apparition de prophètes comme Kasi-Mollah et Chamil, qui ont réuni les pouvoirs politiques aux fonctions pontificales, l'extension de la secte guerrière et religieuse des Murides, ont produit de notables modifications dans l'état de cette partie du Caucase. »

Il ne nous appartient pas, on le conçoit, de raconter ici la conquête, ou, pour parler plus exactement, les tentatives de conquête des régions du Caucase par la Russie; tentatives qui remontent à l'année 1719, et qui, constamment renouvelées depuis, n'ont pas encore été couronnées d'un succès complet. En effet, si aujourd'hui le gouvernement du Caucase est borné au nord par le Terek et le Kouban, à l'est par la mer Caspienne, au sud par l'Araxe, l'Arpatchaï et le Lazistan, à l'ouest par la mer Noire, une partie des provinces comprises dans ce gouvernement n'est possédée que nominalement par les Russes; le Daghestan et la Circassie sont dans un état d'indépendance presque absolu. Ce n'est que par d'immenses sacrifices d'argent et par le maintien d'armées nombreuses que la Russie conserve dans l'intérieur du Daghestan quelques points fortifiés. L'occupation de la Circassie se borne à un petit nombre de forts sur le littoral; ces forts, cernés de toutes parts, n'ont aucune communication avec les habitants, et, tenus dans un état de

siége continuel, ils coûtent chaque année des garnisons presque entières qu'emportent le scorbut et d'autres maladies, résultats nécessaires de la mauvaise nourriture et d'un service fatigant.

« Du détroit de Zabache à la frontière de Guria, les Russes, dit le docteur Wagner, possèdent dix-sept postes fortifiés, dont un petit nombre seulement seraient de nature à résister à des troupes régulières pourvues d'artillerie; mais pour les montagnards, qui n'ont d'autres armes que leurs mousquets et leurs shaskas, des parapets de terre, des fossés bien défendus, sont de sérieux obstacles. Le but du gouvernement russe, en érigeant cette ligne de forteresses, a été de couper la communication par mer entre la Turquie et les tribus du Caucase. On pensait qu'en privant ainsi les Circassiens des armes et des munitions qu'ils recevaient de la Turquie, on les soumettrait plus aisément. Cet espoir a été déçu, et l'entretien dispendieux de 15,000 à 20,000 hommes sur les rives de la mer Noire a fort peu amélioré les affaires des Russes. Les Caucasiens ont toujours eu des armes, et avec leur argent ils se procurent aisément de la poudre, même parmi les Cosaques du Kouban. Cependant la construction de ces forts et la cession d'Anapa à la Russie, en irritant leur haine, ont donné à la guerre un caractère plus violent. Tant que la ville d'Anapa appartenait à la Turquie, l'importation des esclaves, l'importation de la poudre s'opéraient librement. Le noble circassien qui sur son sol montagneux récolte à peine de quoi pourvoir à ses besoins, trouvait dans la vente des esclaves le moyen de satisfaire à ses goûts d'ostentation, de se procurer de

riches vêtements, des armes de luxe, des munitions de guerre et de chasse. Certes, il n'est personne qui ne réprouve le commerce des esclaves; mais celui de Circassie diffère des autres trafics de même nature, en ce sens qu'il se fait de part et d'autre par un accord volontaire. Les Turcs obtiennent des Circassiens des femmes plus belles, plus fortes que celles qui naissent dans leurs harems, et les jeunes Circassiennes se réjouissent d'échanger la pauvreté, les ennuis de la terre natale, contre le luxurieux *far niente* du Séraï, dont elles ont, dès leur enfance, entendu faire des récits pompeux.

Malgré les entraves qui y sont actuellement opposées et le péril qui le menace, ce commerce se fait encore. De petits navires turcs s'avancent vers la côte, en prenant à tâche d'éviter les croisières russes, se glissent dans les baies, et sont tirés par les Circassiens sur la plage, jusqu'à ce que la négociation pour le chargement soit finie, opération qui se prolonge ordinairement pendant quelques semaines. Les femmes que l'on vend ainsi sont presque toutes des filles de serfs. Il est rare qu'un noble dispose de la sorte de sa fille ou de sa sœur. Tant que le marché n'est pas conclu, les navires étrangers ne sont nullement en sûreté. Ce n'est rien que d'avoir échappé aux frégates et aux bateaux russes, chaque poste a une escadrille d'embarcations avec lesquelles les Cosaques s'en vont le long de la côte à la recherche des bâtiments turcs. Dès qu'ils en ont découvert un, ils viennent pendant la nuit essayer d'y mettre le feu avant que les montagnards puissent accourir au secours de l'équipage. Les Turcs, qui ont une terreur extrême

de ces gardes-côtes, emploient toutes sortes d'expédients pour échapper à leurs perquisitions. Souvent ils recouvrent leurs bâtiments de feuilles sèches, et lient aux mâts des branches de sapin, de façon que de loin ces mâts ressemblent à des arbres. S'ils sont pris en mer par une croisière, l'équipage est envoyé dans les mines de Sibérie; les jeunes filles qu'ils ont achetées sont mariées avec des Cosaques, ou placées comme femmes de chambre dans les maisons des officiers. Trente à quarante esclaves composent ordinairement la cargaison d'un de ces navires, qui sont si étroits que les malheureuses femmes s'y trouvent serrées comme des harengs dans une tonne; mais elles supportent patiemment les misères de leur navigation, dans l'espoir de jouir bientôt des délices du harem. On calcule que sur six bâtiments il y en a ordinairement un qui est pris ou qui se perd. Dans l'hiver de 1843, vingt-huit navires turcs atteignirent la côte du Caucase; vingt-trois rentrèrent au port; les Russes en brûlèrent trois; les deux autres firent naufrage.

Un capitaine turc raconta au docteur Wagner un curieux exemple de la haine des Circassiens contre les Russes. Il y a quelques années que, dans un navire chargé d'esclaves, une voie d'eau s'ouvrit au moment même où un bateau à vapeur russe passait à quelque distance. Le marchand turc, préférant encore le rude labeur des mines à la perspective d'être englouti dans les vagues, fit des signaux de détresse, et le bateau vint à son secours. Mais les jeunes esclaves se révoltèrent à l'idée d'épouser d'affreux soldats. Elles avaient dit adieu sans une grande émotion à

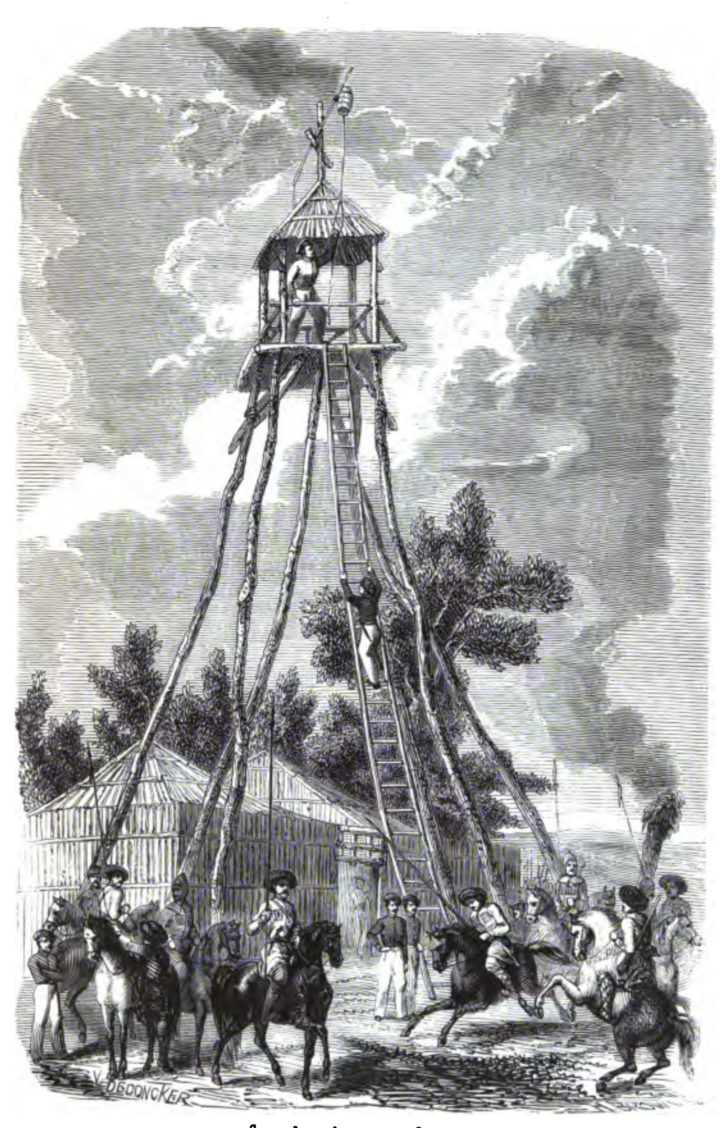
leurs montagnes; en voyant s'approcher le bâtiment russe, elles poussèrent un cri lamentable. Quelques-unes se jetèrent à la mer; d'autres se plongèrent un poignard dans le sein. Celles qu'on trouva vivantes sur le pont furent conduites à Anapa et mariées à des Cosaques.

La plupart des bateaux à vapeur autrichiens et turcs qui font le trajet de Trébizonde à Constantinople ont à bord un certain nombre de jeunes filles. M. Wagner a navigué sur un bateau autrichien qui portait une troupe de ces esclaves volontaires. Presque toutes étaient des enfants de douze à treize ans, à la figure pâle et aux yeux noirs étincelants. Deux d'entre elles, plus âgées, étaient habillées plus élégamment et couvertes d'un long voile. Le marchand d'esclaves avait pour celles-ci des attentions particulières et leur apportait souvent du café. M. Wagner se mit à causer avec cet homme, qui était richement vêtu, et qui, malgré sa vile profession, avait les manières d'un gentleman. Ces deux Circassiennes dont il prenait tant de soin étaient, disait-il, les filles d'un noble, et il espérait les vendre à Constantinople, la plus jolie 30,000 piastres (environ 7,000 francs), la moins jolie 20,000 piastres. Quant aux autres, il n'en parlait qu'avec un superbe dédain, déclarant qu'il s'estimerait heureux d'avoir pour chacune d'elles 2,000 piastres. Il ajouta que depuis que le commerce était devenu si difficile et si périlleux, il était en revanche plus lucratif. Autrefois, lorsque les Grecs et les Arméniens conduisaient librement des légions de femmes au bazar de Stamboul, les plus belles esclaves ne se vendaient pas plus de 10,000 piastres, tandis qu'à

présent on peut demander et obtenir 40,000 piastres (10,000 fr.) pour une esclave de quinze ans, rose et bien constituée.

Pour donner une idée de ce qu'est la guerre du Caucase dans l'intérieur des montagnes, nous nous bornerons à en raconter ici un des épisodes les plus récents et les plus caractéristiques — la prise et la destruction par les Russes du fort d'Aculcho, défendu par Schamyl, l'Abd-el-Kader de la Circassie.

C'est pour un chef de guérillas une chose essentielle d'avoir un centre d'opérations, un poste redoutable où il puisse se retirer en cas d'échec. En Espagne, Cabrera avait Morella; le comte d'Espagne avait Berga. Dans le Caucase oriental, Chasi-Mollah avait Himri, et il aima mieux mourir que de l'abandonner. Son successeur Schamyl, plus intelligent que lui, établit son quartier général à Aculcho, espèce de nid d'aigle perché sur la rivière de Koïsu. De là il épiait tous les mouvements des troupes russes; de là il se précipitait comme un oiseau de proie sur les convois qui traversaient les steppes de Terek. Il avait amassé dans cette forteresse une quantité d'armes, de munitions, et ce fut cette forteresse que le général Grabbe résolut, en 1839, d'attaquer après en avoir obtenu l'autorisation de Saint-Pétersbourg et du général en chef Golowin. Le but principal de Grabbe, en dirigeant cette attaque sur Aculcho, était surtout de s'emparer de Schamyl et d'intimider les Tchetchens, en leur faisant voir que leurs montagnes, si escarpées et si bien défendues qu'elles fussent, n'étaient pas à l'abri de la valeur russe. Qu'on se représente une colline de roc entourée presque entièrement par les eaux du



Corps de garde russe en Circassie.

Koïsu, une sorte de péninsule en miniature rejointe au continent par une langue de terre, protégée par trois terrasses naturelles accessibles seulement par un sentier dont l'entrée est défendue par cinq cents valeureux hommes. Telle était la cidelle d'Aculcho. Pour compléter ce tableau, il faut y ajouter quelques parapets et retranchements artificiels, quelques huttes en pierre et des excavations dans le roc, où les Tchetchens étaient à l'abri de la balle et de la bombe.

Grabbe espéra d'abord conquérir cette forteresse par l'artillerie ; il y lança des bombes et des fusées à la Congrève, qui détruisirent une partie des huttes et des parapets, mais sans faire grand mal aux Tchetchens, qui, cachés comme des lapins dans leurs terriers, épiaient l'occasion d'envoyer à coup sûr une balle à l'ennemi. De temps à autre, un des fanatiques Murides, impatient de voir commencer l'assaut, descendait de son poste, son pistolet d'une main, son schaska de l'autre, son poignard entre les dents, et vengeait d'avance sa propre mort en massacrant quelques ennemis aux applaudissements de ses camarades, qui, du haut du roc, admiraient son dévouement.

Le premier assaut coûta cher aux assiégeants. De 1,500 hommes qui essayèrent de gravir l'étroit sentier, 150 restèrent debout. Les Tchetchens firent un feu de peloton si bien dirigé que les Russes ne parvinrent pas même à la seconde terrasse. Les soldats du premier rang, renversés par les balles des assiégés, tombaient sur ceux qui se trouvaient derrière eux et les faisaient rouler au bas du rocher. Le géné-

ral Grabbe ordonna un second et un troisième assaut; il y perdit 2,000 hommes, mais la seconde terrasse fut prise. Restait la troisième, où il y eut une lutte désespérée. Les Russes auraient probablement été obligés de se résigner à bloquer le fort sans l'imprudence d'une troupe de Tchetchens, qui, s'étant avancée trop loin de ses retranchements, fut attaquée par un bataillon ennemi et prit la fuite. Les Russes les plus agiles les suivirent et arrivèrent sur la terrasse supérieure. Là il s'engagea un combat corps à corps, un combat acharné; d'autres bataillons arrivèrent, et Aculcho fut pris. Les vainqueurs, furieux de la résistance qu'ils avaient éprouvée, des pertes qu'ils avaient faites, se précipitèrent comme des tigres sur ce qui restait des montagnards, et massacrèrent plusieurs femmes qui, à l'exemple de leurs maris, avaient pris les armes. Après avoir assouvi leur rage, ils se mirent à chercher le corps de Schamyl parmi les morts. Mais on ne le trouva pas, et l'on apprit que des hommes de la garnison s'étaient réfugiés dans des grottes suspendues au-dessus de la rivière. Nul sentier n'y conduisait. Il fallait y descendre du haut de la colline à l'aide d'une corde. Les Russes tentèrent encore cette difficile entreprise. Les grottes furent attaquées avec acharnement et défendues avec la même ardeur. Celle qui renfermait Schamyl se défendit encore mieux que les autres. Cependant il paraissait impossible que ce redoutable chef pût s'échapper, le roc et les bords de la rivière étaient garnis de soldats. Quelques Tchetchens se dévouèrent pour le sauver; avec des poutres et des planches qui par hasard se trouvaient dans la grotte, ils construi-

sirent une espèce de radeau, et descendirent avec cette grossière embarcation sur le Koïsu. Le général russe, ne doutant pas que Schamyl ne fût là, mit tous ses soldats en mouvement pour le tuer ou le prendre. Pendant que les Cosaques se précipitaient à cheval dans les flots et que les fantassins couraient sur le rivage à la poursuite du radeau, un homme se jeta de la grotte dans le Koïsu, le traversa à la nage et gagna les montagnes. C'était Schamyl. Sa délivrance, qui fut considérée par les montagnards fanatiques comme un miracle, accrut encore son influence. Grabbe avait manqué son but. Trois mille hommes avaient été sacrifiés à la prise d'un fort qui ne valait pas même la peine d'être conservé.

« Dans une conversation que j'eus avec le général Golowin sur l'état du pays que je venais de parcourir, je fus étonné, dit M. le comte de Suzannet, de voir qu'il croyait, comme moi, impossible d'arriver à une pacification complète du Daghestan et de la Circassie sans avoir détruit toute la population existante. Le général Golowin, tout en désapprouvant le système de conquête à tout prix adopté par l'empereur, me parla des difficultés qu'on rencontrait en voulant traiter avec des tribus qui n'obéissent à aucun chef. Il m'assura que, dans un rapport envoyé à Saint-Pétersbourg, il avait insisté sur la nécessité d'accorder aux Circassiens le libre commerce des esclaves avec la Turquie, d'abolir les quarantaines, et de n'employer les forts actuellement construits que comme points de réunion pour un commerce d'échange, qu'il fallait s'étudier à favoriser. Un commerce bien établi pourrait seul faciliter la pacification de la Circassie, et

hâter la fin d'une guerre aussi ruineuse qu'inutile par les résultats qu'elle peut amener, en les supposant tous favorables à la Russie. Ce général me disait qu'à moins de construire une ligne de forts sur tout le rivage, et sur une longueur de près de soixante lieues, il était impossible d'empêcher les communications des Circassiens avec la Turquie... »

A une revue à Vladikaukas, le docteur Wagner fut frappé de la puissante stature des fantassins russes, de leurs larges épaules, de leurs larges figures décorées d'énormes moustaches : chacun de ces hommes avait la taille d'un grenadier. Dans une charge à la baïonnette, une telle infanterie est très-redoutable. M. de Ségur raconte que sur le champ de bataille de Borodino on distinguait aisément les cadavres des Russes entre les corps plus petits des Français et des Allemands. « Vous pouvez tuer les Russes, disait Frédéric le Grand, mais vous réussirez difficilement à les mettre en fuite. »

Mais cette stature de grenadier et cette immobilité au feu, admirable qualité dans un combat en rase campagne et contre des troupes régulières, n'ont pas la même valeur dans le Caucase. Le Russe pesant gravit avec peine les montagnes sur lesquelles le Circassien et le Tchetchen s'élancent avec la légèreté du chamois. Les montagnards connaissent leurs avantages et ne s'exposent point à une ligne de baïonnettes. Ils voltigent autour des Russes, dont les armes et les vêtements embarrassent les mouvements. Ils poursuivent les troupes du czar par leurs vives escarmouches et les égorgent en détail. Dans les combats corps à corps, la perte des Russes est toujours d'un tiers

plus grande que celle des Caucasiens. Le soldat russe, qui dans ses bataillons serrés affronte la mort avec tant de fermeté, qui dans les guerres d'Europe, de Turquie et de Perse, s'est signalé par une valeur extrême, le soldat russe redoute la guerre du Caucase, et, malgré les rudes punitions qui le menacent, abandonne les avant-postes pour rejoindre la colonne. Il est aisé, du reste, d'expliquer cette conduite; qu'a-t-il à attendre de la guerre? Ni grades, ni faveurs. De serf qu'il était, la discipline en a fait un soldat. Comme pièces d'une même machine, les fantassins russes sont superbes dans leur ensemble; isolés l'un de l'autre, ce sont des instruments sans force. Les Circassiens, au contraire, sont exaltés par une ardeur fanatique, par la haine nationale, par la soif du sang, et dès leur enfance habitués à se confier à leur schaska et à la protection du Prophète.

En outre, le traitement des soldats russes n'est pas de nature à fortifier leur tempérament. Chacun d'eux reçoit par jour une ration de trois livres de pain noir comme du charbon, une soupe dans laquelle on fait cuire, pour 250 hommes, trois livres de lard, plus une ration de mauvaise eau-de-vie et un petit morceau de viande une fois par semaine. Sa solde est de neuf roubles par an (environ quatre centimes par jour). Avec ce misérable salaire, il faut qu'il achète cirage, sel, savon et divers effets. « Nos soldats sont obligés de voler, disait un officier allemand à M. Wagner; leur paye ne suffit pas à l'achat du cirage et du savon, et si leur linge et leurs souliers ne sont pas propres, ils reçoivent la schlague. » Mais le vol est chose commune en Russie, parmi les personnages

les plus haut placés aussi bien que parmi les soldats.

M. Wagner a entendu souvent répéter ce cri : « Ah! si l'empereur le savait! » car les sujets de Nicolas ont grande confiance en sa justice. On se souvient qu'un jour à Tiflis, au milieu d'une parade, en face d'une foule nombreuse, il arracha de sa main les insignes de général du prince Dadian, accusé de s'enrichir aux dépens du soldat. Quelques années après, ce prince montait la garde avec l'uniforme de simple soldat. Les officiers avaient pitié de lui, bien qu'il eût mérité ce châtiment. Les soldats s'en réjouissaient, mais à la dérobée, car de telles manifestations ne sont pas sans danger. « Il faut, disent les officiers, profiter d'une bonne place ; » et souvent le délateur d'un méfait est puni de sa révélation.

Un major de Sévastopol faisait la cour à la femme d'un sergent, et comme elle ne voulait pas l'écouter, il la persécutait en toute occasion, elle et son mari. Le sergent, poussé au désespoir, finit par porter plainte au général. L'affaire ayant été examinée, le major fut destitué de son emploi ; mais son successeur fit donner cinq cents coups de fouet au sergent pour avoir quitté son régiment sans permission lorsqu'il avait été se plaindre au général.

Les châtiments corporels, que les chefs infligent pour le moindre motif aux soldats, sont les coups de canne. Le knout est réservé pour les délits graves, tels que la rébellion, le meurtre, et il précède l'exil en Sibérie. M. Wagner fait une horrible description de ce châtiment. Il est rare que les coupables soient condamnés à plus de vingt-cinq coups de knout, mais il en est qui expirent au vingtième. Les déserteurs

passent aux verges sur une ligne de 3,000 hommes. Cette punition serait mortelle si les officiers n'engageaient eux-mêmes les soldats à modérer leurs coups. Quand le malheureux qui la subit s'évanouit, et quand le chirurgien déclare qu'il est hors d'état de recevoir de nouveaux coups, on l'emporte; mais dès qu'il est rétabli on solde son compte.

Une discipline sévère est toutefois nécessaire dans une armée composée en grande partie de serfs punis pour leurs vices, de fonctionnaires prévaricateurs, de contrebandiers, de voleurs, de vagabonds et d'escrocs. Le service militaire est, en beaucoup de cas, en Russie ce que les bagnes sont en France, une punition pour une quantité de crimes et de délits.

CHAPITRE V.

DE TIFLIS A TEHERAN.

Teheran, ... février 1847.

... Au sortir de Nakhtchévan, on descend, l'espace d'une verste et demie, à la Nakhtchévan-Tchaï, que l'on traverse à gué à côté d'un vieux pont ruiné. De l'autre côté de cette rivière, dont les eaux alimentent les canaux de la ville de Noé, commence une ramification de la plaine d'Arménie, qui s'étend sur une longueur d'environ vingt verstes jusqu'à l'Adindja-Tchaï, encaissée, comme l'Araxe où elle se jette, entre de hauts rochers de grès rouge et jaune, et bientôt on arrive à Djoulfa.

Au commencement du dix-septième siècle, Djoulfa était une riche, industrieuse et belle ville de plus de 50,000 âmes. En 1605, Chah-Abbas la fit brûler, voulant mettre un désert entre lui et les Turcs, qui occupaient alors Nakhtchévan, et il transporta ses principaux habitants à Ispahan, où ils fondèrent le faubourg de Djoulfa. Des ruines nombreuses de ponts,

de châteaux forts, d'églises, de tombeaux et de caravansérais, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de cette ville jadis si peuplée et si prospère : une dizaine de familles établies sur la rive gauche de l'Araxe, dans un caravansérai inachevé, telle est la population actuelle de Djoulfa.

« Tout autour de ce caravansérai, dit M. Dubois de Montpereux, jusqu'à une verste de distance sur le bord uni du fleuve, dans les ravins, sur les rochers pittoresques et contre leurs parois escarpées, sont disséminées des habitations à demi écroulées, à demi enterrées, à demi lavées par les pluies, à demi entraînées par les torrents : il n'y reste de vivant que le terrible scorpion noir de Djoulfa, plus grand et plus venimeux que les scorpions ordinaires ; car il n'y a pas d'année qu'il ne périsse de sa piqûre quelqu'un de ces dix pauvres familles.

« Cependant, à ma grande surprise, je ne trouvai aucun des édifices de Djoulfa très-remarquable, soit par la richesse, soit par la majesté de son architecture ; l'incendie qui causa leur ruine les a trop maltraités. Toutes les maisons étaient en pierres de grès bigarré, liées avec de l'argile rouge. Les églises, un peu mieux construites, n'approchaient pas du luxe ordinaire des églises arméniennes. C'étaient dans leurs tombeaux que les habitants de Djoulfa mettaient leur gloire et leurs richesses.

« Passez la seconde muraille qui ferme l'autre extrémité de la ville, est-il rien de plus beau que ces milliers de pierres sépulcrales dressées et pressées à côté les unes des autres comme une riche moisson d'épis, et qui recouvrent une grande étendue de ter-

rain le long de l'Araxe? Ces pierres ont huit à neuf pieds de hauteur ; elles sont couvertes de sculptures, d'arabesques et de bas-reliefs; et à les voir on dirait qu'elles sortent de la main des sculpteurs. Chacune d'elles a son inscription en arménien avec la date. Beaucoup sont admirables par le fini du travail qui les rendrait dignes de figurer dans un musée. Quelques-unes des plus belles étaient recouvertes par de petites chapelles murées. »

Mérend est la première ville que rencontre en Perse, après avoir passé la frontière, c'est-à-dire l'Araxe, le voyageur qui va de Tiflis à Teheran. C'est moins une ville qu'une réunion de deux ou trois villages, dont les maisons sont séparées les unes des autres par de très-grands vergers. Elle est située dans une vallée assez large, bien arrosée, fertile, mais moins cultivée qu'elle pourrait l'être. Selon une vieille tradition, Ève serait morte à Mérend et y aurait été enterrée. « Cette prétention, dit un voyageur, est d'autant plus extravagante qu'on ne peut pas même montrer aujourd'hui quelques restes de la Mérunda de Strabon et de Ptolémée, qui a cédé son nom et son emplacement au village persan qui est sous mes yeux. On ne voit aucune pierre qu'on puisse rapporter avec certitude à la ville ancienne; on m'a montré seulement une foule de ces débris de masures sans gloire qu'on retrouve partout, et sur lesquelles on dédaigne d'arrêter la vue. On découvre çà et là en Asie quelques ruines vénérables et nobles, mais il y en a bien davantage d'une autre espèce : ce sont de petits amas de boue desséchée, pétrie et repétrie par cent générations obscures, et attendant que d'autres

mains la reprennent pour la pétrir encore. Aucun souvenir ne s'y rattache, et les peuples qui s'y sont abrités ont passé inaperçus. »

Mérend est à douze parasanges persanes, ou environ dix-huit lieues de Tabriz. Mais, pour se rendre dans cette dernière ville, il faut passer le Djebek ou col de Sophian, ce qui fait paraître cette distance un peu plus longue. Je ne mentionnerais même pas le nom de Sophian, le seul village qu'on trouve de Mérend à Tabriz, si je n'y avais vu pour la première fois des Persanes. Le mot *vu* demande une explication. En effet, les femmes que j'ai rencontrées soit sur la route, soit dans les rues, ne laissaient pas même apercevoir leurs yeux. Le lendemain, je fis route avec un mirza (écrivain) qui avait dans sa jeunesse visité les principales contrées de l'Europe, et qui en connaissait presque toutes les langues. Nous eûmes ensemble une longue conversation, et nous causâmes surtout des femmes.

— En faisant des esclaves de la moitié du genre humain, vous avez fait, lui disais-je, des tyrans de l'autre moitié. Ce qui m'a toujours étonné quand je lisais dans les ouvrages des voyageurs anciens et modernes la peinture de vos mœurs, de vos usages et de vos institutions, c'est que vos femmes supportassent la servitude et la détention auxquelles vous les condamnez. Vous les tenez presque constamment enfermées comme des animaux sauvages; quand vous les transférez d'une prison dans une autre, vous les enchaînez pour ainsi dire dans une cage garnie de tous côtés d'épais rideaux : et si par hasard vous leur permettez de sortir, vous les obligez à se couvrir de

tant de robes et de voiles, qu'elles peuvent à peine respirer, et voir assez clair pour se conduire elles-mêmes, à travers la petite fenêtre fermée par un réseau à mailles étroites, où votre jalousie est bien forcée de laisser pénétrer un peu d'air et de lumière. Toute communication leur est interdite avec d'autres êtres de leur espèce, si ce n'est avec leur mari, leurs enfants ou leurs esclaves. Elles n'ont pas de jeunesse; à peine sont-elles sorties de l'enfance que vous en faites des mères de famille; elles sont vieilles à vingt-cinq ans. Alors vous les abandonnez pour en épouser d'autres plus séduisantes. Enfin si vous ne leur refusez pas l'entrée du paradis, ainsi que le croient à tort la plupart des Européens, vous ne leur y promettez, comme une récompense de la vie la plus pieuse, que la moitié des biens de toute espèce dont y jouiront ceux d'entre vous qui auront mérité d'y être admis...

— En vérité, monsieur, me répondit-il après avoir attendu que je me fusse calmé, car je lui avais parlé avec animation, en vérité, vous avez une opinion bien fausse de la condition de nos femmes. Depuis longtemps il se débite en Europe sur notre compte une foule de contes absurdes qui n'y trouvent plus d'incrédules, tant ils ont été de fois répétés sans être démentis. J'en connais pour ma part un certain nombre que je pourrais vous citer, mais occupons-nous seulement de quelques-uns de ceux qui concernent les femmes.

« Nous fiançons nos filles dès leur enfance sans les consulter, et nous les marions fort jeunes, trop jeunes peut-être, cela est vrai; mais croyez-vous donc qu'en

leur choisissant un époux, nous ne nous préoccupions pas de leur bonheur futur? Oseriez-vous prétendre qu'elles feraient un meilleur choix que leurs parents? Il y a en Perse, je l'avoue, des unions mal assorties et malheureuses; mais n'avez-vous donc jamais vu en Europe des jeunes filles pauvres vendues par leur famille à de riches vieillards? Mais tous les mariages célébrés à Paris, à Londres ou à Vienne, assurent-ils le bonheur des deux époux? Cette permission de se choisir elles-mêmes leur mari, que vous accordez à vos filles à l'âge où elles n'ont pas encore l'expérience du monde, produit, soyez-en sûr, plus de mauvais résultats que de bons. Il est rare qu'une jeune Persane voie avant son mariage l'époux qui lui est destiné; mais si elle n'en est pas amoureuse, il ne lui inspire pas d'antipathie. Passer du joug d'une mère sous celui d'un mari est pour elle un changement d'état qu'elle a plus d'une fois désiré et dont elle se réjouit; elle devient en effet plus libre, plus indépendante; elle est maîtresse absolue dans l'intérieur de sa maison. Je voudrais que vous pussiez voir son époux en sa présence; vous ne le reconnaîtriez pas, car ce n'est plus le même homme. Son autorité cesse du moment où il franchit le seuil de l'appartement des femmes; — et sachez, si vous l'ignorez, qu'il ne peut y entrer sans s'y être fait annoncer. — Tout lui rappelle qu'il n'est plus là le seigneur et maître. Quand elle commande, enfants, serviteurs, esclaves, s'empressent de lui obéir, et ils ne reçoivent d'ordre que d'elle seule. Aussi, ajouta-t-il avec un soupir qui me donna à penser qu'il était instruit par l'expérience, quand elle est de bonne humeur, tout va bien

dans la maison; quand elle est de mauvaise humeur, tout va mal. »

Il fit une courte pause et reprit :

— Nos femmes jouissent de plus de liberté que vous ne le pensez; non-seulement elles vont au bain public quand cela leur fait plaisir, mais elles rendent des visites, qui se prolongent quelquefois un jour ou deux, à leurs père, frères, sœurs ou fils. Non-seulement elles sortent seules dans toutes ces occasions, mais si leurs époux se permettaient de les suivre, ils se rendraient coupables envers elles d'une offense impardonnable. En outre, elles reçoivent des visites chez elles lorsque cela leur est agréable : des amies, des musiciennes, des danseuses. Votre grand tort, vous autres Européens, c'est de toujours conclure du particulier au général. Vous jugez de la condition des femmes en Asie par ce que vous avez lu ou entendu raconter des harems de certains rois, gouverneurs de provinces ou chefs, qui, exerçant une autorité illimitée sur tous les êtres humains soumis à leur domination, se permettent d'avoir un certain nombre de femmes et de maîtresses. Sans doute ces femmes sont enfermées entre de hautes murailles et traitées pandant toute leur vie comme des captives; mais n'oubliez pas que les hommes assez riches et assez puissants pour avoir de pareils établissements sont sur la population totale dans la proportion de un à dix mille. Après tout, le nombre des hommes qui ont plusieurs femmes n'est même pas aussi considérable que vous pourriez l'imaginer. Sur mille Persans, vous n'en trouverez pas dix qui aient plus de deux femmes; pas trente qui en aient plus d'une. Il faut être

possesseur d'une certaine fortune pour pouvoir se passer de pareilles fantaisies. Ce que je viens de vous dire ne vous satisfait-il pas? Lisez le Coran, lisez les commentaires du Coran, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que non-seulement notre prophète range les femmes avec les hommes parmi les vrais croyants, mais qu'il ordonne d'une manière toute spéciale à leurs époux de les bien traiter et de les respecter, et qu'il leur défend de porter injustement atteinte à leur réputation. Étudiez nos lois, et vous verrez quelle protection, quelles garanties elles accordent aux femmes, relativement à la dot qui leur a été constituée et aux biens qu'elles ont le droit de posséder. Vous faut-il encore d'autres preuves? Approchez-vous de la première maison venue où retentira le bruit d'une querelle intérieure, prêtez l'oreille quelques instants; ce que vous entendrez ne vous démontrera que trop que le tyran domestique n'est pas le maître, mais bien la maîtresse du logis.

— Pourquoi donc, lui demandai-je, si elles sont aussi libres, aussi indépendantes que vous le dites, ne leur permettez-vous point de sortir sans voile?

— Ce voile qui vous choque tant, me répondit-il, est une marque de distinction. Elles se trouveraient singulièrement humiliées, et fort à plaindre, au contraire, si nous les empêchions de le porter.

Il me dit une foule d'autres choses non moins curieuses que j'ai oubliées, n'ayant pas eu le soin de les enregistrer sur mon journal le soir même de notre conversation. Je ne me rappelai plus, lorsque je voulus profiter d'une halte forcée pour en prendre note quelques jours après, qu'une anecdote caractéristi-

que qu'il me raconta à peu près en ces termes :

« Sadik-Beg descendait d'une bonne famille. C'était un bel homme, et, ce qui vaut mieux encore, un homme de cœur, de sens et d'esprit ; mais il était pauvre ; il ne possédait que son épée et son cheval, et pour vivre, il s'était engagé en qualité de garde au service d'un nabab. Un jour ce nabab, ayant apprécié les bonnes qualités de Sadik, et s'étant assuré qu'il descendait de parents honorables, résolut de lui donner en mariage sa fille Houseini, qui, bien que douée d'une grande beauté, ainsi que l'indiquait son nom, avait des manières hautaines et un caractère indomptable. La belle mais fière et désagréable Houseini ne s'opposa point au désir de son père, et, malgré la disproportion énorme des rangs et de la fortune des deux époux, le mariage fut célébré quelques jours après avoir été décidé, et l'heureux couple vint habiter des appartements splendides, préparés tout exprès pour lui dans le palais du nabab.

« Sadik-Beg avait de nombreux amis ; les uns se réjouirent de ce qui lui était arrivé, espérant que désormais une existence heureuse lui était assurée ; les autres s'en affligèrent, persuadés qu'il était condamné à supporter jusqu'à la fin de ses jours les caprices d'une femme impérieuse. Le plus joyeux de tous fut un petit homme nommé Merdek, qui était l'esclave obéissant de sa fière moitié, et dont le cœur se dilatait de joie à la pensée qu'un de ses semblables, un de ses amis, allait être réduit au même sort que lui.

« Un mois environ après la célébration de ce mariage, Merdek rencontra Sadik-Beg, et prit

un plaisir malicieux à le féliciter de son bonheur.

« — Je vous remercie bien sincèrement, lui répondit Sadik, je suis heureux, et la joie de mes amis ajoute encore, s'il est possible, à ma félicité.

« — Parlez-vous franchement quand vous tenez un pareil langage? lui demanda Merdek avec un sourire ironique.

« — Eh! mon bon Merdek, dit Sadik, pourquoi doutez-vous de ma franchise?

« — Vous seriez heureux?

« — Très-certainement je le suis, mon ami.

« — Cela ne se peut pas.

« — Cela est, et pourquoi cela ne serait-il pas?

« — Pourquoi? parce que le caractère de la belle Houseini est connu de tout le monde, parce qu'une femme si fière et si capricieuse ne peut pas être une épouse douce, tendre, soumise, tranchons le mot, supportable.

« Sadik, qui connaissait les infortunes conjugales de Merdek, s'amusa de cette sortie au lieu de s'en fâcher :

« — Je comprends, lui dit-il, les raisons qui vous inspirent des craintes pour ma tranquillité et mon bonheur. Avant de me marier, je savais tout ce que le monde pense de ma femme, tout ce que vous en pensez vous-même, et je m'en effrayais un peu, je l'avoue; mais, apprenez-le, mon cher ami, mes inquiétudes ne se sont pas réalisées; ma femme est la plus docile et la plus obéissante de toutes les femmes.

« — Comment s'est accompli un si grand miracle? s'écria Merdek stupéfait, et à qui en êtes-vous redevable?

« — A moi peut-être, répondit Sadik. Écoutez bien ce que je vais vous raconter. Les cérémonies de mon mariage terminées, je me rendis, vêtu de mon uniforme militaire et armé de mon épée, à l'appartement de Houseini. Elle se tenait assise dans l'attitude la plus solennelle qu'elle avait pu prendre pour me recevoir, et ses regards n'étaient rien moins qu'encourageants. Au moment où je franchis le seuil de la chambre, un chat magnifique, évidemment le favori de sa maîtresse, vint à moi en faisant le gros dos. Tirant résolûment mon épée, je lui coupai la tête, et, prenant d'une main sa tête et de l'autre son corps, je les jetai par la fenêtre. Alors je m'approchai froidement d'Houseini, qui paraissait un peu alarmée; elle ne m'adressa toutefois aucun reproche; et depuis lors elle n'a pas cessé un seul instant d'être douce et soumise.

« — Merci, mon ami, merci, dit Merdek à Sadik en secouant la tête d'un air significatif : le sage entend à demi-mot. « Et il disparut au plus vite, en répétant merci, très-satisfait en apparence du dénoûment de l'histoire. Le jour touchait à sa fin. Dès que la nuit fut tout à fait sombre, Merdek entra dans la chambre de sa femme, armé d'un cimeterre et se donnant une démarche et une tournure martiales. Le chat favori du logis s'avança à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue; mais, au lieu de le caresser comme autrefois, il le prit par la tête et lui coupa le cou. Tandis qu'il ramassait la tête qui avait roulé à terre dans des flots de sang, il se sentit lui-même violemment frappé sur la nuque, et il roula sur le parquet, à moitié évanoui. De nouveaux coups se succédèrent bientôt avec

rapidité. Quand il put ouvrir les yeux, il vit que c'était sa femme qui le frappait ainsi.

« Imbécile, lui dit-elle avec un ricanement dédaigneux, que ceci te serve de leçon : c'était le jour de notre mariage qu'il fallait tuer le chat. »

Tout en devisant de la sorte, nous étions arrivés devant les murs de Tabriz, où nous nous séparâmes, à mon grand regret, car sa conversation, que je regrette de ne pouvoir reproduire tout entière, m'avait autant amusé qu'instruit.

Tabriz ou Tauris, capitale de l'Aderbaïdjân, est une très-grande ville située au fond d'une grande vallée qui s'étend jusqu'au lac d'Ourmyah. De nombreux et grands jardins l'avoisinent ; on y récolte beaucoup de fruits de toute espèce, les meilleurs qui croissent sur notre globe. Au dire du chevalier Chardin, qui la visita il y a deux cents ans, sa population était alors de 500,000 âmes. Depuis, les guerres avec les Turcs, les tremblements de terre et la peste l'ont tellement réduite, qu'elle s'élève à peine aujourd'hui à 60,000. Les tremblements de terre qui ont couvert de ruines la contrée environnante y ont non-seulement causé plusieurs fois des ravages épouvantables, mais l'ont même détruite presque entièrement. Si on l'a toujours reconstruite à la même place, c'est qu'elle passe pour une des localités les plus salubres de la Perse. Cette salubrité est difficile à expliquer ; car il fait aussi froid à Tabriz l'hiver qu'il y fait chaud l'été. En effet, elle est, d'une part, élevée de 1,300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et elle se trouve aussi rapprochée de l'équateur que l'Europe méridionale. Les changements de température y sont aussi

très-brusques. Pendant le mois de juin, le thermomètre monte souvent, dans l'espace de 24 heures, de 50 à 90°. Différence, 40°.

En général, Tabriz est bien bâtie; ses maisons, basses, d'un seul étage, percées de belles et larges fenêtres aux vitraux de couleur, ont un aspect original et varié. Parmi les habitations particulières se distingue celle où réside un des grands personnages de Perse, Hussein-Kan, le même que l'on vit à Paris en 1839. Les mosquées n'offrent rien de remarquable. Celle qui dut être la plus belle a été presque rasée par un tremblement de terre, et c'est à peine si ce qui reste de son portail et de ses émaux de couleur peut donner une idée de ce qu'elle fut jadis. « On conserve, dit un voyageur à propos des maisons de Tabriz, malgré ses inconvénients manifestes, l'usage ancien et fort absurde de creuser d'abord le terrain où l'on veut bâtir, afin de se procurer les matériaux de la construction, car la plupart des maisons sont construites avec de la terre détrempée. Il en résulte que le sol de la cour est toujours au-dessous du niveau des rues, et que dès qu'il pleut chaque maison devient un égout pour les eaux courantes du voisinage. Toutes ces maisons, dans lesquelles on entre en descendant deux ou trois marches, ont aussi l'inconvénient d'avoir une très-petite porte. Cette ouverture est ordinairement la seule qui s'aperçoive du côté de la rue. En général, les appartements y sont distribués d'une façon peu commode, et séparés, comme en Turquie, en appartements des hommes et harems. Toutefois les Persans ont l'instinct géométrique de la régularité plus que les Turcs; les plans de leurs demeures sont

presque toujours des carrés parfaits dont un ou plusieurs côtés sont bâtis, le reste est une cour donnant de la lumière et de l'air. Au-dessus des terrasses, ils élèvent un petit appartement d'été composé d'une pièce unique. Ce boudoir des dames persanes se nomme bala-khani ; il a pour ornements des peintures en couleurs brillantes, où la science de la perspective est odieusement outragée, mais les fleurs et les fruits y sont imités passablement. »

Les rues de Tabriz sont des couloirs étroits, tortueux, non pavés, sales et tristes ; des portes placées de distance en distance divisent la ville en plusieurs quartiers, qu'elles isolent complétement lorsqu'elles sont fermées. Malgré cette précaution prise contre les malfaiteurs et les séditions, il n'est pas prudent de sortir seul sans être armé après la chute du jour. Un grand bruit de trompettes et de tambourins annonce l'heure de la retraite. Aux derniers sons de cette musique infernale, les portes extérieures se ferment ; car Tabriz, défendue par quelques ouvrages de fortifications, dont plusieurs sont attribués aux officiers français de l'ambassade Gardanne, a de plus un fossé d'enceinte et un mur flanqué de tours : le tout en assez mauvais état.

Tabriz est la ville la plus commerçante de la Perse ; elle possède quelques fabriques ; de nombreuses caravanes qui peuplent les caravansérais y apportent les produits de la Chine et de l'Inde, ceux du midi de la Perse, de la Turquie ou de l'Europe. Dans ses bazars règne une très-grande activité due au commerce de transit, qui a pris depuis quinze ans une grande importance. C'est de là en effet que les marchandises

de France, d'Angleterre et de Russie, pénètrent au centre de la Perse; comme c'est par là aussi que sortent pour se vendre à Stamboul tous les objets de fabrique orientale. D'après un calcul approximatif, le mouvement commercial annuel de Tabriz peut monter à 4,000,000 de tomans (le toman vaut 12 fr. 50 c.).

Je partis de Tabriz pour Teheran dans les derniers jours du mois de janvier, à cheval avec une caravane qui voyageait à petites journées, et j'arrivai avec elle à Miana — la cinquième station de notre route — sans avoir vu le pays que j'avais traversé, ou l'ayant aperçu à peine. En effet, dans cette saison il est si difficile et même si dangereux de voyager pendant le jour, que l'on voyage la nuit ou le matin par un temps très-brumeux. Le jour, les chevaux enfoncent dans la neige fondue ou dégelée par le soleil, et la réverbération du soleil brûle et fait peler la peau du visage, occasionne des ophthalmies, et parfois même produit une paralysie passagère de la rétine. Pour éviter ces inconvénients et ces périls on s'expose à un froid plus vif, qui cause de vives douleurs aux pieds, aux mains et au visage. Autant que j'ai pu en juger dans des circonstances aussi défavorables, le pays compris entre Tabriz et Miana n'est ni peuplé, ni bien boisé. Gens et bêtes, nous couchions tous chaque jour dans de très-grandes écuries bien closes, et par conséquent obscures, consacrées aux caravanes; nous y préparions et nous y consommions nos repas au milieu des chevaux, dans une atmosphère enfumée, avant d'y prendre la dose de sommeil que le kervan-bachi avait réglée d'avance.

Miana, malgré son nom de ville, n'est qu'un assem-

blage de misérables huttes habitées par quelques mendiants rongés de vermine. Aussi lorsque le prince russe S... y passa, eut-il le soin de se faire dresser des tentes hors des murs. « A peine étions-nous installés, dit-il dans ses lettres encore inédites, le soir de notre arrivée, que les sons d'une musique barbare, qui nous arrivaient de la tente du mihmandar, officier chargé d'escorter les voyageurs et de veiller à leurs besoins, nous engagèrent à nous diriger de ce côté. Yahia-Kan (tel était son nom), ci-devant grand écuyer d'Abbas-Mirza, alors défunt, et son fils Farrough-Kan, assis dans leurs robes de gala en cachemire, contemplaient gravement une danse fort étrange, accompagnée d'une musique aussi lugubre que discordante. Les danseurs étaient deux garçons de douze à treize ans, travestis en femmes, portant de grandes jupes et les cheveux longs. Leurs mains étaient armées de castagnettes de cuivre, dont la mesure lente et posée devenait par intervalles incroyablement rapide et sauvage. Quelques lanternes en papier suspendues aux arbres ou tenues par des domestiques, et deux chandelles placées à terre, éclairaient mesquinement cette fête nocturne.

« Le mihmandar se leva à notre vue et nous invita à nous asseoir. La danse, un instant interrompue, recommença d'abord par de grands saluts de la part des jeunes danseurs. Prenant ensuite un air inspiré, ils s'évertuèrent, au bruit d'une musique tour à tour lamentable et déchirante, à tourner lentement en rejetant la tête en arrière pour faire flotter leurs cheveux et en élevant leurs bras en l'air pour développer leur taille, se baissant quelquefois pour faire résonner

leurs clochettes près du sol, ou les approchant de leur oreille et paraissant en écouter le son avec une grande attention. Par moments, ces malheureux enfants accompagnaient leur danse d'un chant plaintif et monotone; puis, tout à coup et sans transition, se mettaient à gambader en secouant la tête comme avec rage et à pousser des cris de détresse, leurs longs cheveux et leurs robes volant en désordre, tandis que les sons des instruments redoublaient d'énergie. L'amour et la douleur, tel me parut être le thème choisi par ces chorégraphes en plein vent. Tous les Persans et le mihmandar lui-même, homme d'ordinaire gai et pétulant, contemplaient d'un air recueilli et profondément rêveur ce spectacle singulier et presque repoussant.

« Nous ne résistâmes pas longtemps à son pénible effet sur des sens européens, et ne nous jugeant pas d'ailleurs à notre place au milieu de cette espèce d'orgie barbare, nous nous retirâmes discrètement dans nos tentes pour nous coucher; mais les sons discordants de la musique persane, les clochettes de cuivre et le chant plaintif des enfants qui paraissaient pleurer sur leur sort, continuèrent longtemps à entretenir en nous une vague mélancolie.

« Dans cette triste nuit, peu disposé que j'étais au sommeil, la Perse se montrait à moi telle qu'elle est en réalité, et non telle que je l'avais rêvée dans mon enfance. Toutes mes brillantes fictions avaient disparu, et ces chants lamentables qui me poursuivaient devenaient les cris de souffrance de ce pays voué au malheur. »

A Miana, nous nous séparâmes de la caravane avec

laquelle nous avions fait route depuis Tabriz, et nous obligeâmes nos muletiers à nous conduire un peu plus vite à Teheran. On ne saurait trop se dépêcher, surtout pendant cette saison de l'année, quand on voyage dans ce malheureux pays. Rien ne me prouva mieux, tout le long de cette route, si peu intéressante d'ailleurs en elle-même, la décadence et la misère actuelles de la Perse, que l'état de dégradation de ces grands hôtels publics, nommés caravansérais, qu'en des temps plus prospères des souverains plus intelligents avaient fait élever avec une certaine magnificence sur les principales voies de communication de leur empire. En hiver, il est impossible d'y chercher un abri; leurs voûtes chargées de neige menacent d'ensevelir sous leurs ruines le voyageur imprudent qui s'y réfugierait. Il faut donc, de toute nécessité, recourir à l'hospitalité des paysans, heureux quand on peut l'obtenir même en leur promettant de satisfaire leur cupidité; et parfois cependant, malgré le froid, la neige et le vent, mieux vaudrait encore bivaquer en plein air que de s'établir, ne fût-ce que pour quelques heures, dans ces espèces de huttes si improprement appelées maisons, qui forment ce qu'on nomme un village; on est exposé à y perdre la vue ou à y périr suffoqué, car elles n'ont pas de cheminées, et la fumée qui s'élève du foyer placé au milieu y séjourne longtemps avant de pouvoir s'échapper par les ouvertures pratiquées à cet effet dans le toit et sur les côtés, et le vent qui l'empêche d'en sortir y fait entrer souvent de telles bourrasques de neige ou de pluie, qu'on y est aussi mouillé et aussi gelé qu'au dehors.

Quand on a souffert une partie du jour ou de la

nuit du froid, de l'humidité et de la fumée dans un pareil bouge, on voit arriver avec plaisir le moment de le quitter. Mais dès qu'on s'est remis en route, on se surprend plus d'une fois à le regretter, à en désirer, à en chercher un autre. Oh! qu'elles m'ont souvent semblé longues! que je les ai souvent trouvées pénibles les heures sombres et brumeuses qui précédaient le lever du soleil! C'est un véritable supplice, et un supplice des plus affreux, que de voyager ainsi dans l'obscurité et le brouillard, par une température de 10 à 15 degrés au-dessous de zéro, dans des déserts glacés, sur un cheval éreinté et boiteux, manquant presque toujours d'une nourriture suffisante, privé même de pain. Si j'étais condamné à mort, et qu'on me laissât libre de fixer moi-même le genre de mort que je préférerais, je ne choisirais certes pas le froid. Quel que fût notre désir d'arriver au but de notre voyage, le temps devint tellement mauvais, que nous dûmes nous arrêter dans un caravansérai. S'aventurer sur les chemins par un temps semblable, c'eût été courir à une mort certaine. Mais quelle situation que la mienne! Une cellule de briques de 9 à 10 pieds carrés, toute noire de fumée, fermée, du seul côté qui soit percé d'une ouverture servant de porte, par un châssis en bois qui, lorsqu'il est baissé, intercepte la lumière, mais laisse passer le vent, de sorte que le malheureux voyageur auquel elle a été assignée comme résidence a le choix d'y souffrir du froid dans les ténèbres ou d'y souffrir du froid en y voyant clair! telle était ma demeure ou plutôt ma prison. J'y restai deux jours entiers, assis sans bouger, sur un tapis de feutre, enveloppé de toutes les couvertures

que je possédais, et qui ne me suffisaient pas pour me conserver toute ma chaleur vitale, forcé, à moins de consentir à mourir de froid, d'entretenir constamment à côté de moi un réchaud de charbon allumé qui me causait de violents maux de tête et me menaçait d'une asphyxie complète, regardant pour toute distraction tomber la neige amoncelée déjà à une telle hauteur devant ma porte, que si on ne m'y eût pas frayé un passage, il m'eût été impossible de sortir. Enfin, après quarante-huit heures passées de la sorte, le soleil reparut et nous permit de nous remettre en route.

A l'extrémité de la plaine où est située Miana, on traverse une large rivière sur un pont de plusieurs arches, puis, franchissant le Kafilan-Koh ou Caflancou, chaîne de montagnes qui sépare l'Irak de l'Aderbaïdjân, on descend dans la vallée étroite et solitaire du Kizil-Ouzed, si favorable à l'accomplissement des crimes dont elle n'a été que trop souvent le théâtre. Bien que les voleurs et les brigands y soient nombreux, je n'y en ai pas rencontré. M. Teule a été plus heureux que moi. « Je m'apercevais bien, dit-il, que mes malles donnaient aux ignorants malfaiteurs, qui étaient maîtres de la route, le soupçon qu'elles renfermaient de grandes richesses, et peut-être inspirèrent-elles de méchants projets à plusieurs d'entre eux ; mais j'étais armé jusqu'aux dents, et mon costume européen était propre aussi à les contenir. Au reste, pour empêcher que la fausse opinion des richesses que je traînais après moi ne prît consistance dans les villages où je m'arrêtais pour passer la nuit, j'affectais d'ouvrir mes malles devant les indiscrets qui ne manquaient pas

d'y plonger avidement les yeux, et qui paraissaient fort étonnés de n'y avoir vu que des vêtements, des livres et autres objets de peu de valeur. Un soir, cependant, j'avais remarqué les allées et venues mystérieuses de quelques serbas (soldats réguliers) autour de la pauvre cabane qui m'avait été ouverte, et où j'étais seul avec mon domestique : je me tins sur mes gardes et je fis bien. Vers le milieu de la nuit j'entendis ces voleurs venir à pas de loup, et je les vis passer un bras à travers les trous de la porte mal charpentée qui fermait à peu près ma chambre. Je ne leur donnai pas le temps d'abattre cette faible barrière qu'ils commençaient à ébranler; je les avertis que j'étais prêt à les recevoir avec quatre coups de feu s'ils passaient le seuil, et ils s'empressèrent de disparaître. » . . . .

Les jours suivants, je remontai le cours d'une rivière qui prend son nom de la ville de Zendjan, et qui se jette dans le Kyzil-Ouzed. Zendjan est bâtie au fond d'une petite plaine inclinée légèrement vers sa rivière, dont les bords bien boisés se divisent en une multitude de jardins agréables. Entourée de murs de terre extrêmement hauts et défendus par des tours rapprochées, elle offre de loin un aspect agréable. Malheureusement l'intérieur ne répond pas à l'extérieur. Quand on y est entré, il faut marcher au moins pendant un mille au milieu des ruines avant d'arriver à la partie habitée. Un vaste cimetière, jonché de pierres funéraires, prouve que sa population a été considérable au temps de sa prospérité; elle ne dépasse pas aujourd'hui 12,000 âmes. J'y logeai dans un caravansérai à moitié ruiné; mais le prince S.,

qui le visita presque à la même époque, y reçut l'hospitalité dans un palais bien digne assurément d'une description.

« Je parcourus d'abord à cheval, dit-il dans ses lettres inédites, une partie du bazar ; puis on me fit visiter les ruines d'un ancien palais, en passant par différentes portes qui devenaient de plus en plus étroites et basses. Je dus mettre enfin pied à terre pour ne pas me briser la tête, et l'on me fit traverser un jardin rempli de domestiques, où je remarquai plusieurs bâtiments irrégulièrement dispersés. Le moins délabré d'entre eux, aujourd'hui l'une des maisons du gouverneur de Zendjan, était naguère une habitation royale. J'y montai par un mauvais escalier tournant, et je me vis, à ma grande surprise, introduit tout à coup dans un appartement d'une magnificence inouïe.

« Le kaléidoscope peut seul donner une idée des formes et des couleurs qui s'offrirent à mes regards. Des espèces de loges, ouvertes et soutenues par des colonnettes en cristaux, s'élevaient autour de cette habitation. On voyait fixés dans les murs et au plafond des myriades de miroirs à facettes entremêlés de dorures étincelantes et de brillantes peintures représentant des fleurs, des chasses, des combats, et une foule de sujets gracieux.

« Un vaste bassin rempli d'eau occupait le milieu de cet élégant édifice, dont la forme était octogone, et tout alentour étaient disposés, à la façon des loges de théâtre, des appartements simples occupés par les domestiques. C'était à l'étage d'en bas. Mais au premier toutes les chambres, distinguées chacune par une

décoration particulière, rivalisant d'élégance, étaient séparées les unes des autres par des portes en glaces et des portières en drap d'or.

« Jamais l'hospitalité ne fut exercée d'une manière plus délicate et plus grandiose que celle qui me fut offerte par le hakem ou gouverneur de Zendjan. Les tapis furent couverts d'une profusion fabuleuse de fruits et de bonbons. On m'apporta un superbe calian en or, et le hakem vint se placer devant moi sans mot dire, trop poli apparemment pour me parler un langage que je ne connaissais pas. En effet, force me fut, bien à regret, de rester muet devant tant de prévenances; car des deux langues dont l'usage est général dans ces contrées, le tatare m'était presque inconnu, et le farsi me l'était entièrement.

« Le hakem donna l'ordre à voix basse qu'on me servît du café, du pilaw, du tschâ, ce qui veut dire du thé, et du tschurek-murek, *schurek* voulant dire pain, et *murek* n'étant qu'une particule sans signification qui s'ajoute en tatare pour l'effet. C'est le génie de la langue; et il ajouta même *toough moough,* le premier de ces deux mots désignant le poulet et le second rien. Enfin il ne se retira qu'après m'avoir installé dans un des ravissants réduits latéraux, dont on tira soigneusement le rideau blanc. Je m'empressai de le rouvrir pour ne pas être privé de la vue du bassin qui rafraîchissait l'étage inférieur et de l'aspect féerique de l'appartement, où le soleil se jouait dans mille glaces en stalactites à travers la dentelle des vitraux de couleur et sur les peintures les plus singulières. Tout le monde s'occupait de moi, mais avec un calme apparent et une réserve extrême. Outre un déjeuner

splendide, on m'apporta un *mangal*, brasier, une chandelle qui me parut bien vulgaire pour cette demeure chatoyante, puis les objets nécessaires à la toilette dans les idées du pays, un morceau de savon détestable, du henné et du *rang* pour teindre les cheveux, la barbe, les mains et les pieds. Ainsi réconforté et paré, j'allai me promener au bazar suivi de quatre *ferraschs*, dont je dus modérer le zèle, car ils accablaient de coups de bâton et de coups de pied les individus assez malavisés pour se trouver sur notre passage. Tel est, au reste, l'usage dans ces contrées. Peu de jours avant notre arrivée, un pauvre petit mendiant avait été indignement lapidé par les ferraschs pour avoir osé tendre la main à quelque passant de distinction. On écartait même de ma route les vieillards en les traînant par la barbe ou en leur appliquant de violents coups de poing sur le visage, car il faut à toute force dans ce pays que le passage d'un gentleman, *nadjeb-adam*, fasse événement et soit signalé par des coups. C'est le seul moyen de témoigner du respect qu'il inspire. S'il en est ainsi de la dignité des malheureux humains, je n'ai pas besoin de dire que les ânes et les chevaux assez malencontreux pour faire obstacle à ma promenade furent bâtonnés à outrance. J'étais en vérité tout étourdi de ce fracas et de cette grêle de coups dont j'étais la cause innocente. Si plus tard je n'ai point endurci mon cœur à ces usages barbares, ce n'est pas faute d'avoir été sermonné par les anciens résidents de ce pays sur leur nécessité pour soutenir la *dignité*, l'*importance* européenne. »

Dans le voisinage de Zendjan, on voit debout, au

milieu d'une vaste plaine, le magnifique et large dôme de Sultanyeh, dont la hardiesse fait honneur à l'art des architectes persans. Cette belle coupole en briques, haute de 120 pieds sur 50 de diamètre, autrefois recouverte d'émaux azurés et flanquée de minarets, est à peu près dépouillée de ses ornements ; elle recouvre un sanctuaire dans lequel repose la cendre de Châh-Kodah-Bendeh, qui serait complétement oublié si ce monument n'avait pas conservé son nom. Elle a été en partie détruite par un tremblement de terre au commencement de ce siècle. Çà et là sont disséminés des décombres de maisons, derniers débris de la ville qui exista jadis dans ces lieux, et dont un très-petit village occupe actuellement une partie de l'enceinte ruinée.

A peu de distance de Sultanyeh s'étend une grande plaine, où au printemps, le roi Méhémet et sa cour viennent quelquefois demeurer sous des tentes. La ville improvisée qui s'élève alors sur cette plaine est, assure-t-on, plus fraîche, plus animée, plus propre, plus régulière et surtout plus agréable à habiter que Teheran. J'avais beaucoup entendu parler de Casbin, située à peu près à égale distance entre Zendjan et Teheran ; elle était, m'avait-on dit, si grande, si bien située et si belle qu'on avait eu sérieusement l'idée d'y transférer le siége du gouvernement. Grand fut mon désappointement lorsque j'y entrai, car elle me parut tout à fait indigne de sa réputation. Je n'y trouvai presque que des ruines et une misère ignoble. Cependant sa population dépasse encore 40,000 âmes, et l'on y voit plusieurs belles mosquées et de vastes medesèsrhs ou colléges. Les bazars y sont très-spacieux,

et les citernes où l'on conserve les eaux pluviales pour la saison chaude sont des monuments remarquables de la prévoyance des habitants. Elle a aussi des rues larges et plantées d'arbres.

Parmi ses édifices, qui méritent vraiment une mention, il faut placer en première ligne le tombeau du saint iman Husseïn, tout brillant et resplendissant de l'émail qui le couvre. Le palais des rois de la dynastie des Sofis existe encore, mais dans un état de décadence qui fait peine à voir. Ce qu'il y a de meilleur à Cazbin, c'est le vin des vignobles voisins. Il est aussi estimé que celui de Chiraz.

Souvent, depuis que j'avais franchi la frontière, j'avais eu à me plaindre de l'indiscrétion des Persans, qui non-seulement m'adressaient mille questions oiseuses, mais s'emparaient de mes livres, de mes armes, de mes vêtements pour les examiner et les flairer. Jamais ma patience n'avait été poussée à bout comme à Cazbin. Je ne passais pas devant une boutique sans que le marchand me demandât : « D'où venez-vous ? où allez-vous ? » Mon domestique, habitué aux usages de l'Orient, répondait à toutes ces questions sans se lasser et sans en paraître surpris ; du matin au soir il répétait ces deux réponses : « Nous venons de Tabriz ; nous allons à Teheran. »

Ce n'était pas sans peine que nous y allions, et peu s'en fallut que nous n'y arrivassions pas. Le froid était devenu si vif que, le lendemain de notre départ de Cazbin, je fus sur le point de céder sur ma selle à un sommeil qui eût été mortel. Je n'en triomphai qu'après une lutte épouvantable, dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. Je sentais littéralement mon

sang se figer dans mes veines, ma tête s'alourdir, mes yeux se fermer, mon intelligence s'éteindre; pendant plusieurs heures je fis de vains efforts pour me réchauffer et me réveiller; même en traînant par la bride mon cheval épuisé de fatigue, je m'endormais; enfin nous descendîmes sur des pentes exposées au midi et garnies de neige, au delà desquelles, après avoir traversé une rivière sur un pont de briques en ruine et de vilaine forme, nous découvrîmes la haute et immense plaine sur laquelle s'élève la capitale actuelle de la Perse.

Teheran est située dans cette vaste plaine, à trois lieues au sud du mont Elbouiz, qui la couvre du côté de la mer Caspienne et la garantit des vents du nord. Sous les Sofis, de 1501 à 1721, elle était peu considéble, quoiqu'elle fût déjà la résidence d'un kan et la capitale de la province. Mais vers la fin du siècle dernier, sous le règne d'Aga-Mohammed-Kan, elle devint, par des raisons toutes politiques, capitale du royaume de Perse. Elle a de 4 à 5 milles de circonférence, et elle forme un carré entouré d'une enceinte de terre et de tours crénelées, en avant desquelles sont creusés des fossés larges et profonds. Au milieu de chaque face du carré s'ouvre une porte défendue par une grosse tour ronde placée à trois cents pas en avant. Ces portes, ornées d'incrustations et de figures d'animaux, sont hautes et couronnées d'une coupole. La hauteur de Teheran au-dessus de la mer, calculée sur une moyenne d'observations nombreuses du baromètre, est de 1,150 mètres. Cette grande élévation et sa latitude en rendent la température très-froide en hiver, et trop chaude en été. Il y neige souvent au

mois de mars, et dès le mois de mai la chaleur y devient insupportable. Elle offre alors un séjour d'autant plus insalubre, que ses eaux, toujours troubles, sont remplies d'animaux infusoires, qui occasionnent de graves maladies. Aussi, dès cette époque de l'année, est-elle presque entièrement abandonnée par ses habitants. L'hiver, sa population s'élève de 130,000 à 140,000 âmes; l'été, elle descend de 40,000 à 50,000.

Rien de plus triste et de plus ennuyeux que le *centre du monde* : c'est ainsi que les Persans appellent Teheran. On s'y fatigue vite non-seulement de la ville elle-même, mais de toute la Perse. La vie y est d'une monotonie désespérante. Privé de la vue et de la société des femmes, et de toutes les distractions des villes de l'Europe, l'étranger ne sait comment y employer ses journées. Les maisons, bâties de briques cuites au soleil, ont un aspect désagréable; la façade ne donne point sur les rues, qui sont étroites et qui n'ont jamais été pavées, de sorte que dès qu'il pleut elles deviennent impraticables à pied. Le seul endroit où j'ai passé quelques moments agréables à Teheran, c'est le bazar, parce que, chaque fois que j'y allais, j'y étais témoin de scènes caractéristiques : il est vrai qu'elles se ressemblaient souvent.

« Les bazars de Teheran sont construits en pierre, dit M. Teule; ils sont grands et cependant encombrés presque toujours, parce qu'ils sont le rendez-vous des curieux et des désœuvrés autant que des gens d'affaires. On y est sans cesse arrêté par les uns et foulé par les autres, gêné par tous et gênant pour tout le monde. Ici, les vapeurs piquantes de la cuisine d'un

rôtisseur obligent à détourner la tête; là, l'archet du tourneur appliqué à son ouvrage s'avance d'un mètre sur la voie publique, et force à garer ses flancs; ailleurs, c'est un conflit de caravanes qui se croisent; ce sont de petits ânes obstinés, ne tenant compte de rien et marchant droit devant eux, dont il faut enjamber le dos et la charge pour éviter le choc; ce sont encore des chameaux graves et à la taille gigantesque, qui, en déployant la jambe et en allongeant le cou, ouvrent heureusement, sous les voûtes de leurs grandes charpentes, des issues à la foule qu'ils menaçaient d'écraser.

« Cadarbah! rangez-vous! voici venir un riche personnage, précédé d'une troupe de familiers et de valets, redoutable comme les flots de la marée montante. Cadarbah! place au saint homme qui s'avance; son turban vert a plus de priviléges que la fortune même. Cadarbah! et à cet avertissement, qui vient de tous les côtés presque en même temps, quelques coups de baguette, ajoutés cette fois pour fendre plus vite la foule, font connaître qu'un noble cavalier, un kan, s'approche entouré de clients à gages, qui font assaut de zèle brutal et d'impertinences. Tandis que ces scènes tumultueuses se passent sur la voie du bazar, les boutiquiers, sans cesse attentifs à préserver d'accidents leurs petits étalages, se livrent aux services variés de leur industrie et de leurs professions.

« Les marchands de comestibles offrent aux passants d'immenses chaudrons remplis de pilau et d'autres mets plus ou moins appétissants, parmi lesquels, aux dépens de la graisse qui surnage, on voit briller plusieurs lampions flottants d'un bord à l'autre. Au-

dessus de ces chaudrons est suspendue une série de timbres d'horloge sur lesquels, de temps en temps, le restaurateur frappe un coup, afin de signaler à l'attention des passants ses queues de mouton roussies et ses *quebab.* Les débitants de sorbets ne tiennent pas moins de place et ne font pas moins de bruit que les cuisiniers. Les tablettes de leurs boutiques sont chargées de boissons fraîches, sucrées et colorées de la façon la plus propre à attirer les chalands. »

L'industrie manufacturière est peu développée à Teheran : cette ville, qui doit son importance momentanée à la résidence de la cour, n'a pas d'industrie qui lui soit propre; elle ne vit presque que par le commerce des objets de consommation qu'elle tire des autres villes ou provinces. Ainsi le Mazanderan lui expédie ses sucres de canne sous forme de petits pains, pesant moins d'un quart de kilogramme; le meilleur safran de la Perse et du monde entier, à ce qu'on assure, lui vient de Khayn, située dans le Khorassan; la province de Kerman lui envoie ses laines et ses châles si justement vantés; Taft, petite ville à huit lieues d'Yezd, ses tapis les plus beaux et renommés même en Europe; Yezd, ses sucreries délicates si recherchées des petits enfants et des dames persanes..., etc.

Les monuments les plus remarquables de Teheran sont dus au règne de Feth-Ali-Chah, grand-père du roi actuel. Ce prince, auquel ses prodigalités ont fait à tort donner le titre de Grand, répandit l'or à pleines mains autour de lui, dans l'état précaire où se trouvait déjà la Perse, et, malgré les dépouilles de l'Inde dont Nadir-Chah avait enrichi le trésor royal,

il ne put soutenir son luxe et celui de ses nombreux enfants (il en eut 70) qu'en accablant ses sujets, déjà si misérables, des impôts les plus onéreux. Toutefois il faut lui savoir gré d'avoir élevé à Teheran et dans les environs quelques édifices, qui prouvent que l'art persan ne s'était point encore perdu à cette époque.

A une heure à peu près de Teheran, est une belle habitation d'été, également due à Feth-Ali-Chah, et qu'on appelle Kasrè-Kadjiar. Là, de frais ombrages et de belles eaux vives sembleraient devoir attirer la cour; mais ce palais reste abandonné, car Méhémet-Chah, qui a des goûts nomades, préfère aller pendant l'été vivre sous la tente, avec toute sa cour, dans les gorges du *Schimrâm*.

J'habite le quartier de Teheran appelé Cazbin-Dervazé. Moyennant six tomans par mois, j'y ai loué une des plus jolies habitations de la ville. Ma maison se compose de deux étages de plusieurs pièces, chacun avec deux terrasses. Celles d'en haut dominent la ville. Deux rangs de fenêtres, garnies de volets en bois et ornées de vitraux bariolés dans la partie supérieure, éclairent la pièce principale, dont les murs sont blancs comme la neige. On y a pratiqué des niches où j'ai placé deux armures persanes, à peu près complètes, que je me suis procurées avec des peines inimaginables; car on ne saurait se figurer les longues et ennuyeuses difficultés qui entravent ici toute espèce de transaction. Pour la moindre acquisition, on vous parle de 100 tomans comme en France de 100 francs. L'exactitude est d'ailleurs une vertu inconnue aux Persans, et cela seul suffirait pour rendre le pays odieux aux étrangers. Si vous accusez un

marchand de mauvaise foi, il vous répond gravement que *son nez a brûlé de chagrin*, ce qui assurément est une étrange expression de repentir. Enfin le mensonge est tellement enraciné dans les habitudes des Persans de cette classe, que s'il leur arrive par hasard de tenir parole, ils ne manquent pas de réclamer une récompense, comme s'ils avaient fait la chose la plus rare et la plus méritoire.

La mauvaise foi des gens riches et des grands seigneurs égale du reste celle des marchands. Le prince S*** en cite dans ses manuscrits un exemple curieux.

« Un jour en rentrant chez moi, dit-il, j'y trouvai un marchand arménien un peu moins coquin que ses confrères persans. Il m'apportait un *siphèr*, bouclier en acier, d'un joli travail, orné d'inscriptions et d'arabesques incrustées en or, qu'il me dit appartenir au prince Mohammed-Véli-Mirza, et dont il me demanda une somme que je comptai sans hésiter. C'était 36 tomans. Ce n'était pas cher.

« Ce Mohammed-Véli-Mirza, un des nombreux fils de Feth-Ali-Chah, a été, si je ne me trompe, gouverneur de Chiraz. Sa réputation dans ce pays, ainsi que celle de son frère Kéikhobad-Mirza, et même de presque tous ses frères, est tellement établie, que l'Arménien me pria de ne point considérer le marché comme définitif jusqu'à ce qu'il eût remis la somme entre les mains du prince, de crainte qu'il ne vînt à se dédire.

« —Vous savez, me dit-il, que ces chahzadé ne s'en font aucun scrupule, qu'ils sont tous *tamam-harab* (c'est-à-dire des gens tarés, *harab* signifiant précisément une chose mauvaise, gâtée, en ruine).

« Heureusement, cependant, les craintes du pru-

dent Arménien ne se réalisèrent pas. Mohammed-Véli-Mirza se contenta, par miracle, du prix qu'il m'avait d'abord demandé, et le siphèr vint enrichir ma collection.

« Quelques jours après, je reçus une députation du prince Kéikhobad-Mirza qui m'apportait un bouclier semblable en cadeau de sa part. Pénétré de reconnaissance, je m'empressai de me rendre chez ce généreux seigneur. Je trouvai la pauvreté dans son habitation. Son air était noble et distingué, sa figure très-belle, quoiqu'il louchât. Le portrait de son royal père, feu Feth-Ali-Chah, se trouvait dans la chambre, et il y avait une ressemblance assez frappante entre le père et le fils.

Le portrait en pied de mon aimable hôte y était aussi en costume d'apparat des princes du sang et tenant un bouclier. Kéikhobad-Mirza, qui me faisait un accueil gracieux et cordial dont j'étais touché, surtout à cause de la pauvreté qui régnait chez lui, m'indiqua ce dernier portrait en me disant que du temps de son père, comme je pouvais le voir, il était son *sélictar* (porteur du bouclier royal) et qu'alors il se trouvait dans une position brillante, mais que maintenant je le voyais déchu ; qu'il m'avait envoyé le bouclier dont il avait hérité et qui était représenté dans ce tableau, car il n'en avait plus que faire, et sachant que je cherchais des armes au bazar, il avait été enchanté de m'obliger en me faisant présent de cette pièce, qui pouvait m'intéresser. Je me confondis en remercîments, quoique cela ne soit pas l'usage en Perse et dénote un homme de peu d'importance. — C'est une bagatelle, me dit-il, et j'espère trouver

quelques autres objets plus dignes de vous, car mon seul désir est de vous être agréable.

« Le lendemain arriva de sa part son *nazir* (intendant) pour me demander trois cents tomans, et, comme je ne m'empressais pas de les donner, il me fit reprendre son bouclier.

« Un jour il vint me voir et me demanda pourquoi je lui avais renvoyé le bouclier dont il m'avait fait cadeau. — Mais vous l'avez envoyé reprendre par votre nazir, lui répondis-je. — Mon nazir est un menteur et un coquin, me dit-il en sa présence, tandis que l'autre souriait d'un air ambigu. Donnez-moi cent tomans, continua-t-il, et je vous renverrai le bouclier qui est à vous, du reste; je vous ai prié de l'accepter, comme tout ce que je possède... L'affaire en resta là. »

Le voyageur russe qui raconte cette anecdote a été plus heureux que moi. Introduit à la cour, il fait la description suivante de sa réception : il commence son récit par une visite à un prince royal.

« Après avoir passé en revue toutes les choses rares, mais mal assorties, que contenait le trésor royal, nous nous rendîmes chez le second fils du roi (l'aîné était à Tabriz), auquel le comte Simonitsch allait faire sa visite d'adieu. Nous trouvâmes le petit prince dans la salle d'audience, assis à terre sur un grand châle, et le dos appuyé sur de grands coussins en mousseline rose. C'est un petit garçon de quatre à cinq ans, frêle et maladif, d'une physionomie insignifiante, le visage pâle, les traits peu accentués, un peu aplatis, et les cheveux roux, c'est-à-dire peints en rouge-foncé. Il était vêtu d'un cafetan en châle doublé de fourrure, et portait sur son petit bonnet noir une

aigrette en diamants. Nous nous assîmes sur le tapis en face de lui. Mirza-Massoud, ministre des affaires étrangères, et deux ou trois autres dignitaires présents à cette entrevue, restèrent debout. — *Demàhi schoumà tschôq est?* c'est-à-dire : Votre nez est-il bien gras ? lui demanda le comte Simonitsch. Cette formule originale de politesse, d'un usage général parmi la bonne compagnie persane, semble indiquer que les Persans attribuent une singulière importance hygiénique à cet organe. J'avoue que je me perdis en recherches sur l'origine et la signification symbolique de cette politesse, sans avoir jamais pu obtenir d'explication satisfaisante à ce sujet, et que notre formule banale, le Comment vous portez-vous? des nations européennes, me parut, dès ce moment, beaucoup moins insignifiant que par le passé.

« Au reste, le royal enfant ne répondit point, et M. Simonitsch l'interrogea alors sur ce qu'il faisait. « Je n'en sais rien, » dit le petit prince. Voyant qu'il n'était pas en humeur de causer, nous nous disposions à nous retirer, quand la langue d'Abbas-Mirza-Naïbi-Sultana se déliant tout à coup, il nous demanda avec vivacité si nous avions envie de monter à cheval, ce qu'il se proposait de faire lui-même. En effet, un cheval sellé l'attendait dans la cour près de son appartement. Nous répondîmes affirmativement, et nous nous retirâmes. »

Peu de jours après cette entrevue avec le prince royal, le prince S*** en eut une avec le roi lui-même, Méhémet-Chah, mort depuis (en 1848) d'une attaque de goutte.

« Le chah avait eu la bonté de me faire dire qu'il



Laboureur de Khosrova.

désirait que je fisse une esquisse de son auguste personne, et qu'il m'accorderait la faveur d'une séance à cet effet. Je me rendis à ses ordres, et je fus admis en sa présence, un jour du mois de décembre, dans son palais situé sur la grande place (Meïdan). Le prince était assis à terre, sur un grand châle, dans la salle des réceptions privées. Mirza-Massoud, son ministre des affaires étrangères, et Mirza-Baba, son médecin, se tenaient debout auprès de lui ; car, à l'exception des ambassadeurs, personne n'a le droit de s'asseoir devant le chah.

« Méhémed n'emprunte rien au prestige de la beauté physique. Au premier abord, sa personne est assez commune; il est gros et sans expression ; mais on ne tarde pas à le trouver très-aimable et très-distingué dans ses manières. Le chah contempla avec beaucoup d'attention le portrait de l'empereur (Nicolas) dont je lui fis hommage, comme étant la chose la plus agréable à présenter, et ordonna à Mirza-Massoud de le mettre sous verre. Comme je m'excusais de ne pas lui avoir apporté les lithographies de la garde impériale (que j'avais fait venir de Saint-Pétersbourg à son intention), sur ce qu'on m'avait dit qu'il les avait déjà, il me répondit qu'il en avait fait présent à son frère Kahraman-Mirza ; et là-dessus Mirza-Massoud m'insinua qu'il fallait apporter ces dessins. Le chah me demanda alors, sans préambule au sujet de mon nez, ce que contenait le portefeuille que j'avais déposé près de moi. — Du papier blanc, répondis-je, sur lequel je désirerais retracer les traits de Votre Majesté, si elle daignait s'y prêter. Il répondit gracieusement qu'il était tout prêt, et, effectivement, il posa en modèle

intelligent pendant près de vingt minutes. Mais avant de commencer, il eut l'extrême obligeance d'ordonner une chaise pour moi, faveur que je déclinai en pliant les genoux à terre et ne profitant de la chaise que pour y déposer des crayons et un canif, disant très-humblement que l'honneur de m'asseoir à terre en présence du Kibléi-Alem, le centre de l'univers, était déjà trop grand pour moi. Cette phrase et toutes mes actions parurent convenir au roi; car, durant toute la séance, il ne cessa de faire mon éloge en turc aux personnes qui étaient présentes, se doutant probablement que je comprenais un peu ce qu'il disait, ou supposant qu'on me le répéterait. — Le turc est la langue de la cour, les Cadjars, dynastie actuellement régnante, étant de race turque. — A ces éloges, les assistants ne cessaient de répondre *bêli*, oui, en faisant de profonds saluts. Plus tard, des gens peu bienveillants, ou jaloux de mes succès, ou pour contenir dans de justes bornes ma vanité flattée, m'avertirent que S. M. dit les mêmes choses à toutes les audiences qu'elle donne aux étrangers.

« Le jour du baïram, qui équivaut chez les musulmans à notre fête de Pâques, nous nous rendîmes au palais pour complimenter le souverain. Après avoir reçu nos félicitations, le chah alla se placer sur un trône de marbre blanc sculpté et doré, vaste estrade entourée de balustrades et soutenue par des dives et des péris, dans une salle peu élevée au-dessus du sol et dont l'un des côtés, presque entièrement ouvert, comme la scène d'un théâtre, laissait voir une vaste cour où se tenaient les princes du sang, les hauts dignitaires, les mollahs, les kans, les troupes régulières,

la musique militaire et les otages afghans. Cette salle du trône est la plus belle salle que j'aie vue en Perse; et, en fait d'intérieur moresque, l'on ne peut guère trouver nulle part quelque chose de plus élégant. Voilà du moins l'effet qu'elle m'a produit, surtout lorsque plus tard je l'examinai en détail, et j'essayai vainement d'en faire un croquis, tant la chose est compliquée. Le plafond, qui est élevé, se compose de plusieurs voûtes des plus gracieuses, mais il est difficile de comprendre le plan général; car leurs lignes se perdent sous une infinité de fines peintures tout éclatantes de couleurs et de dorures, représentant des fleurs, des figures de femmes et des cavaliers, et dans de capricieuses stalactites à facettes de cristal, d'or et de diverses couleurs, au milieu desquelles l'œil ébloui s'égare.

« Au fond de la salle, derrière le trône, est une vaste fenêtre en ogive de vitraux coloriés et découpés en dentelle de la plus grande finesse, formant des fleurs de mille espèces, qui occupe presque tout ce mur. Les verres sont incrustés comme dans une toile d'araignée qui en fait l'encadrement. Les deux murs latéraux, coupés de niches en ogive, sont chargés, comme les voûtes, de peintures et de dorures que recouvre un vernis luisant. Leur base est en marbre comme le trône, avec des peintures de plantes étranges et gracieuses sur blanc. J'ai dit en marbre; mais il y a une transparence et une finesse dans cette pierre qui pourrait faire supposer que c'est une espèce d'albâtre. Serait-ce ce marbre qu'on trouve sur les bords du lac de Van, en Arménie, et dont je crois avoir lu quelque part qu'il se forme sur l'eau en plaques

unies, comme la glace ou le sel? Le quatrième mur, comme j'ai dit, n'existe pas dans cette salle. Les portes, basses et étroites, sont en mosaïque. De minces colonnettes en cristal, ou plutôt garnies de miroirs, soutiennent là le plafond, et un rideau s'y trouve qui, ce jour-là, était ouvert, et la cour, je l'ai dit, était pleine d'un monde paré.

« Placé dans une pièce contiguë à la salle du trône, je jouissais de ce spectacle, sans pouvoir, à mon grand regret, voir la personne du chah. Je remarquai que ceux des assistants à qui Méhémed-Chah adressait la parole lui répondaient sans quitter leur place et en criant de toutes leurs forces. Bientôt un poëte sortit des rangs, et déclama, dans cette belle, originale et harmonieuse langue persane, des vers en l'honneur de son auguste maître.

« Pendant presque toute la durée de cette cérémonie, mes oreilles furent étourdies et mes nerfs impitoyablement déchirés par les sons d'une musique, je dirais inouïe si je ne l'avais entendue beaucoup trop, et dont le bruit s'échappait d'un réduit peu éloigné de la cour où le sélam (lever) avait lieu. Là quelques malheureux musiciens persans soufflaient à outrance dans des trompettes énormes, frappaient à tour de bras sur des timbales, et grinçaient de la cornemuse; et cela sans frein, sans mesure, sans aucun ton appréciable : véritable charivari grotesque et barbare. Chaque matin, au lever du soleil, et chaque soir à son coucher, l'astre resplendissant est salué par le même concert, exécuté à la même place par les mêmes artistes, et n'en verse pas moins des torrents de lumière sur ses discordants adorateurs. Mais ce qui m'étonne,

c'est que le chah, qui paraît un homme de goût et si bien élevé, puisse supporter une pareille chose avec cette patience. . . . .

« Vers la fin de janvier, Mirza-Baba, le médecin du roi, accompagné de Mirza-Ali, fils du ministre des affaires étrangères, vint m'annoncer que S. M. désirait que je fisse le portrait de son fils, âgé de quatre ans, mais sans précipitation et en me conformant exactement à la mesure qu'elle avait tracée elle-même, probablement à cause de quelque vieux cadre qui se trouvait vide au palais. Il avait été convenu que le docteur m'accompagnerait. Je me rendis donc chez lui le lendemain, suivi de mes domestiques, que, par une précaution inusitée, on consigna à l'entrée de la cour. Mais j'eus bientôt le mot de l'énigme en apercevant le docteur entouré de ses femmes, fort jeunes et fort jolies, qui ne parurent nullement pressées de s'enfuir; car, tandis que le bon médecin me serrait affectueusement la main, elles se retirèrent lentement de différents côtés, et allèrent se placer sous des portes, pour se conformer à l'usage, mais de manière à voir et à être vues. . . . . .

« Les Persanes, et surtout les Chiraziennes, sont très-basanées, avec des cheveux noirs et touffus, toujours teints de henné, ainsi que leurs mains et leurs pieds nus. Elles se tracent autour des yeux, à la racine des cils, une ligne noire ou bleuâtre avec du surmé. Leurs traits ont un cachet particulier qu'il est difficile de décrire, et dans lequel il me paraît que se mêle un peu le type mongol. Ces femmes sont très-bien faites, élancées et pleines de grâce dans leurs mouvements. Elles portent une chemise rouge ou

bleue, d'ordinaire en gaze transparente (*pirahen* en persan); un large pantalon (*schalvar* en turc, et *zindjamè* en persan) et une jaquette fort étroite (*alhalokh* en persan, et *beschmet* en turc) tenant à peine sur les épaules, et collant à la taille et sur les bras, mais laissant la poitrine et l'estomac à découvert. Les épaules sont si serrées dans cette veste, qu'elles sont forcées de les tenir en arrière et de se cambrer, ce qui m'a paru ajouter du charme à leur maintien. Leur langage sonore et doux est plein de grâce. L'usage fréquent du calian n'altère pas la fraîcheur de leur bouche. Les Persanes ont les dents d'une extrême blancheur et les lèvres d'un vif incarnat.

« Mais je reviens à ma visite chez le médecin. Nous nous assîmes à terre, et je remerciai l'aimable docteur du plaisir qu'il venait de me procurer d'entrevoir des dames persanes; mais il ne fit pas semblant de m'entendre, et ordonna à deux petits garçons d'apporter le calian et le déjeuner. Le repas, fort modeste, consistait en un plat de riz à l'eau (*tschelòv*), un ragoût de courges, une soupe de mouton, etc. Après le déjeuner, le docteur tira d'une niche une cuiller de bois artistement travaillée, qu'il me pria d'ajouter à ma collection d'objets persans; puis il appela une jeune fille de petite taille, mais très-fraîche et très-jolie, vêtue simplement d'un alhalokh et d'un schalvar, et prenant de sa main un bonnet de cachemire bleu brodé de soie blanche, il me le donna, disant que sa fille m'en faisait hommage.

« En sortant et au moment de monter à cheval, nous fûmes entourés par une foule de malades, hommes, femmes, mendiants, derviches, etc., auxquels Mirza-

Baba distribua généreusement des conseils et des recettes. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le palais, où nous trouvâmes le petit Mirza-Naïbi-Sultana, paré de grosses pierres précieuses, et adossé à d'énormes coussins. Ce petit enfant flegmatique essaya pendant la séance de griffonner quelque chose sur du papier, et pria à plusieurs reprises son gouverneur de lui dessiner une perdrix. »

Veut-on savoir maintenant comment le centre de l'univers récompensa l'artiste amateur? Le fait mérite d'être raconté. Lorsqu'il eut fait tous les portraits du chah et de sa famille, le prince S*** alla lui faire une visite d'adieu. « Après les compliments qu'il adresse immanquablement à tous les étrangers qui se présentent, ce bon prince demanda au ministre des affaires étrangères si les cadeaux qu'il m'avait destinés étaient prêts, en recommandant qu'ils ne valussent pas moins de trois cents tomans. Je pris alors congé de S. M. le plus à reculons qu'il me fut possible, tandis qu'elle m'accompagnait de son sourire et de ses paroles bienveillantes.

« Le lendemain, en me rendant à l'ambassade russe, je rencontrai quatre domestiques du roi conduisant lentement et cérémonieusement un grand cheval boiteux de couleur baie. Avant qu'on m'eût abordé pour me le dire, je devinai que ce cheval m'était destiné. Je n'avais pas encore eu le temps de prendre un air de circonstance, lorsque mon palefrenier, qui marchait près de mon cheval, se mit à injurier les gens du chah dans les termes les plus vifs, en refusant d'admettre une pareille rosse dans mon écurie. Malgré mon opposition à une action aussi grossière, et mes

exclamations en mauvais turc, les Persans retournèrent aux écuries du palais, où ils choisirent un autre cheval, et ils me l'amenèrent directement à l'ambassade. Mon palefrenier n'était pas plus disposé à recevoir ce cheval que le premier, non plus qu'à écouter mes observations et celles du drogman de l'ambassade que j'avais appelé à mon secours pour déclarer que j'acceptais le présent royal avec respect. Tout était vain; la discussion allait toujours son train; mon écuyer voulait faire son devoir malgré moi-même, ne s'interrompant que pour me faire entendre qu'il agissait dans mes intérêts; et les domestiques du chah, interdits, frappés des observations d'un serviteur si dévoué, s'en retournèrent encore une fois avec leur cheval pour en référer au premier ministre, qui jugerait dans sa haute sagesse si l'animal était digne ou non de m'être offert. Un mélange de finesse et d'astuce avec une naïveté souvent enfantine m'a paru remarquable dans le caractère des Persans.

« Hadji-Mirza-Agassi trouva que le coursier n'était pas dénué de valeur, et me fit prier de lui pardonner si dans le moment on ne pouvait m'en offrir un meilleur, ajoutant qu'à mon retour en Perse on m'en ferait donner un superbe. Je reçus en outre de la part de S. M. deux très-jolis châles, évalués à mille roubles, et l'ordre du soleil, enrichi de diamants, avec la patente ou firman officiel. »

« Ce qui manque surtout à la Perse, dit M. Teule, ce sont les mœurs publiques. Chez ce peuple de marchands, aucune conscience ne résiste à l'argent. Il suffit qu'il se présente un acheteur assez riche pour l'acheter. Des gouverneurs trafiquent des sujets du roi

avec les Turkomans, le roi vend son peuple à des fermiers de province; et le peuple, à son tour, vendrait roi et gouverneurs, s'il en pouvait tirer le moindre gain. Cette vénalité n'est pas le seul vice général, ni le plus profond, ni celui qui choque le plus un étranger. Le trait moral qui distingue le mieux le caractère des Persans, c'est le mensonge; il leur est si facile qu'il semble leur avoir été donné avec la voix; mais l'éducation de la famille, où entrent les affectations obligées de la politesse, y prépare de bonne heure les enfants, qui se perfectionnent ensuite par la fréquentation d'un monde où l'esprit de civilité et la crainte du despotisme sont cultivés à tous les degrés de la finesse et de la ruse. Comme on apprend aux merles à siffler, on enseigne aux Persans à mentir.

Celui de tous les voyageurs français qui, durant ces dernières années, a fait le plus long séjour en Perse, et qui a connu peut-être le mieux ses habitants, l'intrépide et savant botaniste Aucher-Éloy, si prématurément enlevé à la science, porte sur les Persans un jugement encore plus défavorable que celui de M. Teule.

« Chiraz est la ville persane par excellence; c'est là qu'on étudie les vices et les qualités des Persans, je ne dirai pas leurs vertus, car j'ose affirmer qu'il n'en existe pas une seule parmi eux. Ne demandez point à la Perse des hommes dévoués à leur patrie, à leur famille, à leurs amis. Aucun sentiment honorable ne fait battre leur cœur : gloire, honneur, réputation, courage, sont pour eux des mots vides de sens. Il n'y a que l'intérêt le plus matériel, l'*auri sacra fames*, qui soit capable de leur donner quelque énergie.

« Les Persans sont bien le peuple le plus fourbe, le plus vicieux qui ait jamais existé ; ils n'hésitent à commettre aucun genre de crime ; toutefois, leurs vices infâmes sont voilés par une hypocrisie et une politesse de manières qui peut donner le change à un observateur superficiel..... Le gouvernement est le despotisme le plus éhonté...

« On dit que tout est immuable en Orient, il faut cependant bien admettre que depuis moins d'un siècle il s'est opéré dans les mœurs des Turcs et des Persans une bien grande révolution ; et que si Chardin, par exemple, revenait au monde, il ne reconnaîtrait plus les hommes dont il fit un portrait si vrai pour son temps. On reconnaît bien toujours chez les grands seigneurs persans leur âpreté pour le vol et les concussions, mais cette générosité, cet amour de la dépense dont parle Chardin, où les rencontrer maintenant ?

« Sans parler des temps de troubles, très-fréquents en Perse, où tout n'est que pillage, rien n'est comparable au désordre qui y règne habituellement. Les employés sont mal payés, et quand, après bien des formalités, ils obtiennent le bazot, ou ordre de payement, de nouvelles difficultés recommencent, ils ne peuvent enfin recevoir ce qui leur est dû qu'en en laissant une partie dans les mains du payeur. Les recams de l'autorité ne sont pas respectés ; il ne faut attendre de protection que de soi-même et de ses armes. Tuer un homme qui vous insulte est une chose toute naturelle et contre laquelle personne, pas même l'autorité, ne réclamera. »

Deux anecdotes, empruntées à la correspondance

d'Aucher-Éloy, publiée par M. le comte Jaubert, compléteront cette esquisse du caractère persan : « A Recht, écrivait-il de Teheran à M. Naudin de Blois, le 27 juin 1837, j'ai été insulté à chaque pas, et on m'y refusait jusqu'à de l'eau, sous prétexte que je souillerais les sources du pays; mais, en revanche, ce peuple est bien le plus lâche et le plus vil du monde. Je ne veux vous en donner qu'un exemple entre mille qui me sont particuliers. Je revenais de Recht, avec un seul domestique et un cheval de charge, à Menjill, où j'ai demeuré quelque temps avec le consul de Russie, et il fallait absolument que je passasse devant un corps de garde de douaniers. L'un de ceux-ci ayant osé arrêter mon cheval de charge malgré la résistance de mon domestique, je lui fis observer tranquillement qu'il devait savoir que, comme Européen, je n'avais rien à démêler avec lui; et comme il ne lâchait pas la bride, je lui appliquai sur les ongles un coup vigoureux du manche de mon fouet. Suivant l'usage des Persans, il chercha à m'intimider en me regardant effrontément; mais comme il vit que ses grimaces allaient lui attirer un nouveau coup de fouet à travers la figure : « Attends, me dit-il, je vais chercher mon « fusil. — Ton fusil! dis-je à mon tour. Je vais te faire « voir des armes qui n'ont jamais manqué leur homme. » Et en disant ces mots, je le mis en joue avec un pistolet qui était sur mon cheval. Effrayé à cette vue, le misérable douanier s'enfuit à toutes jambes et se cacha dans la forêt. J'avais armé ce pistolet; soit que la détente eût été trop facile, soit que, préoccupé, je l'aie lâchée machinalement, le coup partit un instant après. A cette détonation, les cinq ou six douaniers qui

étaient restés dans le corps de garde et avaient été étrangers à ce qui s'était passé, effrayés à leur tour et croyant que je leur en voulais aussi, se sauvèrent en toute hâte, qui par la porte, qui par les fenêtres, non sans crier : *Ia Ali ! Ia Ali !* cri ordinaire de détresse des Persans, et me laissèrent ainsi maître du champ de bataille. Il n'en coûte pas beaucoup d'être brave en ce pays-ci. »

Le fragment que l'on va lire est extrait d'une lettre adressée à la même personne et datée d'Ispahan, 15 août 1838 : « Désirant trouver des bêtes de somme, j'entrai, contre mon usage, dans la ville de Darap, et allai loger dans un caravansérai. Mon réduit fut bientôt rempli de tous les curieux du pays ; ils venaient voir comment était un Franghi ; c'était un animal nouveau pour la plupart d'entre eux. Or vous saurez qu'il n'y a pas au monde de race plus stupide, plus importune et plus insolemment questionneuse que les Persans. Je ne pouvais plus respirer dans mon trou, j'étais sur le point de me trouver mal ; je me vis obligé de prier tous ces imbéciles de vider la place et de me laisser tranquille. Ce fut le signal de la guerre. Je fus hué par la foule, des pierres me furent lancées, et je fus blessé si grièvement à la jambe que la plaie n'est pas encore entièrement cicatrisée ; je fus obligé de me barricader dans ma chambre et de n'en pas sortir pendant deux jours, sous peine d'être massacré par cette race impie et scélérate... Le jour de mon départ, toute la population était sur pied dans la cour du caravansérai et dans les rues que je devais parcourir. Dès que je parus, les huées recommencèrent ; craignant quelque violence, j'avais chargé mon fusil

et mes pistolets à balle, et j'étais décidé à faire feu au milieu de la foule si elle essayait sur moi quelque violence. Mes dispositions imposèrent, et j'arrivai heureusement hors de la porte de la ville, toujours accompagné par la foule. Là, il me prit fantaisie d'adresser quelques mots à cette canaille : « Vous êtes des misérables, leur dis-je, vous n'avez de respect ni pour la vieillesse ni pour le malheur; un étranger mourant est venu chercher quelques moments de repos dans vos murs, vous l'avez insulté et blessé; Dieu est juste, il vous punira! » Ces dernières paroles, quoique prononcées par un organe étranger à la langue persane, firent cependant beaucoup d'effet sur ces misérables, qui ne soufflèrent plus mot et parurent repentants. J'avais à peine achevé ma harangue qu'on entendit dans l'air un bruit singulier, et qui ressemblait à celui que fait la grêle quand elle tombe avec violence; chacun se tourna vers l'ouest, d'où venait le bruit : c'était une immense colonne de la sauterelle émigrante qui menaçait de ravager toute la contrée. Je fus étonné moi-même de la coïncidence de ma menace avec l'arrivée de cet animal destructeur; quoique ce soit un événement très-commun dans le pays, tous les esprits en furent frappés. Les uns me prirent pour un magicien, et voulaient qu'on me lapidât; les autres avaient meilleure opinion de moi, et j'entendis même prononcer le mot de peigamber (prophète). Malgré cet honneur insigne, que je n'aurais jamais obtenu dans mon pays, je jugeai prudent de m'éloigner au plus vite; les mules avaient bon pas, et nous gagnâmes promptement sur la foule, qui ne tarda pas d'ailleurs à s'éclaircir, par

la nécessité d'aller s'opposer à l'invasion du fléau. »

Les derniers géographes évaluent la population de la Perse à 9,000,000 d'habitants; Aucher Éloy pense que ce chiffre est fort exagéré; d'après ces calculs, on ne peut guère le porter qu'à 5,000,000. D'ailleurs, depuis quelques années, ce pays a fait de grandes pertes par suite de l'émigration de la plupart des Arméniens sur le territoire russe.

La Perse ou Iran se divise en trois zones bien distinctes : celle du nord, celle du centre et celle du sud. Le climat de ces trois zones offre de grandes différences, leurs populations présentent des nuances très-tranchées, et les productions du sol, comme l'aspect du pays, sont également fort variées.

La zone septentrionale comprend les provinces de l'Aderbaïdjan, du Ghilan, du Mazenderan et du Khorassan. Leur climat, l'hiver, est rigoureux, surtout dans l'Aderbaïdjan, car la neige tombe en abondance. Ces provinces sont les plus peuplées de la Perse, à l'exception du Khorassan, où se trouvent de grands déserts salés.

La zone du centre comprend les provinces de l'Irak-Adjem, du Kurdistan persan et du Kerman. Là, les saisons offrent des variations bien moins sensibles que dans le nord; l'été n'a point de chaleur insupportable, et l'hiver pas de froid rigoureux. Ispahan est la capitale de l'Irak, et c'est dans ses murs que se trouvent rassemblés les monuments les plus beaux et les plus curieux de l'art persan. Le Kerman, en grande partie désert et d'une aridité qu'une grande population même ne féconderait pas, ne présente rien de remarquable, si ce n'est la ville du même nom, où se

sont conservées quelques fabriques d'étoffes qui ne sont pas sans valeur.

La zone qui s'étend au sud, et jusqu'au rivage du golfe Persique, se compose du Laristan, du Fars, du Kouhistan et de l'Arabistan. Cette contrée, hérissée de hautes montagnes entre lesquelles serpentent des vallées arrosées par de nombreux torrents, a pour habitants des tribus de pasteurs nomades portant différents noms, mais qui représentent toutes l'antique population perse, celle d'où sortit Cyrus, celle qui tient encore souvent, de nos jours, dans ses mains, le sort des souverains qui règnent sur ce pays. La zone dn sud porte le nom de *buermsir*, ou pays de la chaleur, nom parfaitement justifié par l'élévation de la température de son climat, et par les vents brûlants qui règnent l'été sur la côte, où ils deviennent souvent mortels.

« De même que le royaume de Perse peut se diviser territorialement en trois zones distinctes, variant de climat, d'aspect et de productions, on peut aussi, dit M. Flandin, partager sa population en quatre grandes classes de citoyens, dont les attributions diffèrent essentiellement et se perpétuent généralement dans les familles.

« La première de ces classes, celle à laquelle tous rendent hommage, et qui a le pas sur les autres, est celle des mollahs ou prêtres et des savants. La seconde comprend les mirzas ou écrivains ; les hommes d'État sont généralement pris dans cette classe, à l'exception du premier ministre ou vizir, qui, étant l'homme de confiance du souverain, peut être choisi par lui parmi les mollahs, comme celui qui a le pou-

voir aujourd'hui, ou parmi les kans et les hommes d'épée. La troisième classe est celle des serbaz ou militaires; et la quatrième se compose de tous ceux qui travaillent de leurs mains, que l'on nomme raïas, comme les cultivateurs, les artisans, les marchands.

«Le parti des mollahs est très-puissant en Perse. Il peut facilement soulever le fanatisme, qui devient, dirigé par lui, redoutable quelquefois même au monarque. Naguère encore le grand mouchtaïd d'Ispahan, le chef de la religion en Perse, avait réuni autour de lui un nombre considérable de mécontents et de mauvais sujets, dont le dévouement faisait pour le pouvoir des ennemis fort à craindre. Les immenses trésors du mouchtaïd, surpassant ceux dont pouvait disposer le roi, rendaient son parti d'autant plus formidable qu'il s'accroissait tous les jours de ceux qui venaient y chercher des moyens d'existence.

« Cet état de choses ne pouvait durer, et les brigandages auxquels se livrèrent les bandes armées de ce chef rebelle, dans Ispahan même, fournirent au chah l'occasion de venir, à la tête de 6 à 7,000 hommes, asseoir son camp sur les bords du *Zendèh-Roud*. Cette résolution énergique imposa au grand mouchtaïd et à ses partisans, dont plusieurs, faits prisonniers, expièrent leurs crimes dans des tourments atroces, sans qu'une seule voix se soit élevée pour les plaindre.

« Le camp royal, dont les tentes blanches se groupaient sur les rives du *Zendèh-Roud*, autour du pavillon qu'habitait le chah, réunissait sur une petite échelle les différentes armes dont se compose l'armée persane. Deux seulement sont formées de troupes ré-

gulières, l'infanterie et l'artillerie. Quant à la cavalerie, elle se compose de tous les gens du roi, des kans et de leurs serviteurs, et de tous les hommes auxquels on fait appel en cas de guerre; dans l'espoir du butin, ils accourent ordinairement en foule. Mais si chaque cavalier peut être à craindre dans un combat corps à corps, on peut aussi dire qu'en masse ils constituent une troupe détestable; ne connaissant aucune discipline, sans chefs pour les guider, ces cavaliers combattent chacun pour leur compte; ils attaquent quand ils croient pouvoir le faire avec avantage, et fuient à la première crainte d'un échec. Au reste, ils ont conservé l'ancienne tactique des Parthes, qui se sont rendus si redoutables aux Romains.

« Quant à l'infanterie et à l'artillerie, ces deux armes offrent un semblant de formation régulière et européenne. L'une et l'autre organisées par des officiers anglais pour faire tête à l'armée russe, il y a vingt ans, tout en étant fort loin de ressembler à des troupes européennes, ne sont cependant pas sans valeur, et le siége d'Hérat, en 1837, a été, pour l'infanterie surtout, l'occasion de prouver que, si la discipline européenne pouvait difficilement modifier la nature des soldats persans, le courage, en masse ou individuellement, ne pouvait leur être refusé.

« L'infanterie est divisée en garde royale et troupes de ligne. Pour la première, l'habillement, à peu près uniforme, consiste en une veste rouge à collet et parements bleus, avec épaulettes de drap bleu et effilés de coton blanc, — cachet de leur origine anglaise; — le pantalon est de toile blanche, très-ample et plissé. Le bonnet persan, de peau de mouton noir, n'a aucun si-

gne militaire distinctif. Les buffleteries sont blanches et supportent une giberne et un fourreau de baïonnette; quelques soldats portent par devant le kandji national, mais il n'est pas d'ordonnance. Le fusil est celui de l'armée anglaise, de très-mauvaise fabrication, et, comme il n'est point d'armuriers qui sachent réparer les armes européennes, il en résulte que l'on voit fréquemment dans les faisceaux, devant les tentes ou les corps de garde, des fusils sans baïonnette, sans platine ou sans chien.

« L'habillement de la troupe de ligne diffère peu. La veste rouge est remplacée par une veste en coton bleu clair ou jaune.

« L'artillerie est, pour son matériel, dans un état à peu près aussi déplorable que l'infanterie. Les canons sont fondus sur des modèles anglais, mais fabriqués à Teheran, dans un arsenal dirigé par un Persan qui a pris en Europe une teinture de l'art de la fonte; ils sont très-mauvais, et rendent pour les canonniers leur service très-dangereux. Le costume des artilleurs est, de tous ceux de l'armée, le plus original. Ils sont bizarrement accoutrés d'une veste de drap bleu avec des torsades et des hongroises, à l'instar des uniformes russes; et un affreux bonnet de peau de mouton noir ou gris, très-volumineux, grossièrement imité des *colbacks*, leur donne un aspect sauvage qui les rend plus ridicules que redoutables.

« Il existe une autre espèce d'artillerie, utile dans un pays montagneux, et qui pourrait, en Perse, où il y a peu de routes, rendre de grands services. Mais elle est presque exclusivement destinée aux feux de gala et aux honneurs que l'on rend au chah quand il

quitte son palais ou sa tente. C'est une artillerie composée de petites pièces extrêmement légères, portées à dos-de chameau. . . . .

« La hiérarchie militaire n'est sujette à aucune loi fixe. La volonté du chah dispose des grades, des commandements; mais une fois donnés, ils dépendent les uns des autres, et l'échelle qui les distingue ou règle le degré d'obéissance aux supérieurs se rapproche beaucoup de celle des armées d'Europe. . . .

« Chaque régiment a ses officiers. Plusieurs régiments forment un corps qui obéit à un *serdar* ou général, et l'armée tout entière est sous les ordres d'un chef unique que l'on nomme *émir-nizam*. Celui-ci ne peut plus recevoir d'ordre que du roi ou de l'un des princes de la famille royale. . . . .

« Ces princes sont ce que la faveur ou la confiance du chah les fait. Ils peuvent avoir un commandement d'armée ou un gouvernement de province, selon son bon plaisir. Mais, comme la méfiance aussi bien que la trahison semblent être en Asie d'un usage fréquent et traditionnel, il en résulte que le roi appelle à remplir ces hautes fonctions de confiance ceux des princes ou *chahzadé* dont il ne redoute ni le mérite, ni le caractère entreprenant, ni même les richesses ou la popularité. Aussi voit-on en Perse un très-grand nombre de princes de sang royal qui vivent, dans l'oisiveté, des aumônes que leur font le souverain et même quelques grands seigneurs reconnaissants ou dévoués. Ceci étonnera moins si l'on pense que le dernier roi, Feth-Ali-Chah, a laissé soixante et dix princes, tous ses fils; et, en ajoutant à ce nombre les enfants de ceux-ci, on arriverait à un chiffre énorme. Aussi au-

jourd'hui la qualité de chahzadé n'est-elle que ce que la fait l'autorité dont est revêtu celui qui la possède.

« Parmi ces chahzadé, le plus remarquable par les qualités de son cœur et par ses mérites intellectuels est un oncle du chah, Malek-Kassem-Mirza. Ce prince généreux et libéral se distingue par l'élévation de ses idées, son instruction et l'intérêt avec lequel il cherche à se mettre au niveau des connaissances européennes. Il parle six langues, sans compter la sienne; le français parfaitement bien; l'anglais, le russe, le turc, l'arabe, l'hindoustani. C'est un des plus zélés protecteurs des Européens dont la science ou l'industrie peut rendre le séjour en Perse profitable à l'instruction et au progrès de ses compatriotes. Il est, au reste, l'ami du chah, dont il a été le compagnon d'enfance à la cour d'Abbas-Mirza, père du roi actuel. »

CHAPITRE VI.

NINIVE.

Les fatigues et les privations qu'il m'avait fallu endurer en allant de Tiflis à Teheran avaient si gravement altéré ma santé que je fus obligé de garder plus d'un mois le lit. Une fièvre violente s'était déclarée le lendemain même de mon arrivée dans la capitale actuelle de la Perse; pendant trois semaines elle résista à tous les traitements. Quand elle me quitta, je me trouvais si faible, et j'étais si ennuyé, si dégoûté de la Perse, que je renonçai au projet que j'avais formé à mon départ de Tiflis d'aller visiter Ispahan, c'est-à-dire les ruines d'Ispahan, car tout est en ruine dans ce malheureux pays, — ses mosquées, ses ponts, ses palais, ses bazars. Je n'avais plus qu'un désir, qu'une espérance, qu'une pensée, — partir, gagner une contrée moins insalubre et plus civilisée. Voulant voyager le plus vite possible et me sentant hors d'état de me soutenir à cheval, je demandai un jour à mon médecin s'il ne me serait pas possible de me procurer une voiture

à quelque prix que ce fût. Cette ressource, sur laquelle, je dois l'avouer, je ne comptais guère, me manqua. Il n'y a pas de voitures en Perse. Le seul moyen de transport qui y soit employé est le cheval ou le mulet. On monte ces animaux où l'on se fait porter par eux dans une espèce de palanquin. Le roi lui-même ne voyage pas autrement. Les voitures dont l'empereur de Russie avait fait présent à son père tombent en ruine au milieu d'une cour de l'arsenal, où elles sont exposées à toutes les intempéries de l'atmosphère. Les rois de l'Asie ne veulent pas, assure-t-on, se servir de voitures, parce qu'ils seraient forcés de faire asseoir un de leurs sujets en leur présence, en devant d'eux et plus haut qu'eux. Cette absence presque complète de voitures — on en trouve encore dans certaines provinces — est d'autant plus remarquable que les chars étaient autrefois fort nombreux en Perse, soit comme instruments de guerre, soit comme moyens de transport, et que les plaines immenses de ce royaume sont très-favorables à leur emploi.

Les Persans voyagent à cheval et préfèrent les mulets pour les transports ; les chameaux sont de même employés par eux pour ce dernier usage, et rarement ils les font servir de monture. Les selles persanes ont des étriers courts et des pommeaux droits, longs et dangereux ; elles sont fort incommodes pour les Européens. Un mulet porte deux femmes et les cages de bois dans lesquelles elles sont enfermées, assises sur de petits matelas ; quelquefois un enfant trouve encore à se placer sur la sellette de l'animal, entre ces deux cages disposées de chaque côté.



Mosquée de Mimaret à Trébizonde.

Il y a deux manières de voyager à cheval : 1° avec ses propres chevaux ou des chevaux qu'on loue, ce qui est fort long ; 2° avec les chevaux de la poste, ce qui est extrêmement fatigant et parfois impossible. La poste n'est établie ou censée établie, en Perse, que pour la simple transmission des ordres de l'autorité centrale aux gouverneurs de province, et des dépêches de ceux-ci à l'autorité centrale. C'est par conséquent le gouvernement qui en supporte seul tous les frais. Des relais, appelés *chaperkhanas* (écuries pour sept chevaux), ont été établis de distance en distance. Ils sont entretenus, partie en nature, partie en argent. L'administration en est confiée à un directeur ou fermier général, qui obtient par la voie de l'adjudication publique la concession de ces entreprises sur une ou plusieurs lignes de communication. Il n'y a de *chaperkhanas* que sur les routes qui vont de Teheran aux chefs-lieux de province, et par conséquent de relations suivies qu'avec Tabriz à l'ouest, Ispahan au midi et Méched à l'est. Les autres villes de l'intérieur n'ont aucun moyen de correspondance. Enfin, même sur ces grandes lignes, c'est toujours un *goulan*, ou courrier spécial du gouvernement, qui est chargé des paquets et qui voyage à cheval. Quand des particuliers ont des lettres à expédier, ils les confient à ce courrier qui, moyennant une récompense, les porte et les remet à destination. On ne voyage pas avec des chevaux de poste beaucoup plus vite qu'avec ses propres chevaux. Au lieu de sept chevaux que l'on devrait trouver à chaque relais, il n'y en a la plupart du temps que deux ou trois, et qui sont tellement mauvais qu'on se fatigue plus à essayer de les faire marcher qu'à aller

à pied. Lorsqu'un cheval ne veut plus ou ne peut plus avancer, le voyageur peut se donner la satisfaction de la vengeance; il a le droit (c'est écrit dans son passeport) de le tuer, sous la condition d'en porter jusqu'au relais prochain la queue dans ses mains et la selle sur ses épaules. . . . .

Force me fut donc, puisque je ne pouvais pas trouver une voiture, de me contenter d'un cheval. Cette nécessité retarda mon voyage de quinze jours; enfin, je me remis en route avec une caravane que j'ai suivie jusqu'ici; mais quel voyage! Dès le jour même où je partis de Teheran, ma fièvre me reprit; elle ne m'a pas quitté depuis, et Dieu sait si je parviendrai jamais à m'en débarrasser. Souvent j'ai cru que je resterais en chemin, souvent il fallait m'attacher sur mon cheval, tant était grande ma faiblesse. Un jour, le désespoir me fit tomber dans le délire, et je craignais de perdre la raison. Que de fois je m'écriai comme ce pauvre Aucher-Éloy, qui n'a pas eu le bonheur, lui, de revoir sa patrie : « Combien me serait doux le plus modeste asile en France! »

J'ai mis deux mois à venir de Teheran à Alep. Durant ce long trajet, on ne traverse qu'un très-petit nombre de villes et de villages qui, pour la plupart, n'offrent rien de curieux, Hamadan, Kermanchah, Mossoul, Nisibin, Mardin, Orfa, Bir ou Biredjik. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.* Partout des ruines, et presque partout le désert sur cette route, ou, ce qui est plus triste encore, des plaines couvertes de la plus riche végétation et non cultivées. Le désert ne ressemble même point aux déserts de l'Égypte et de l'Arabie : c'est au contraire une terre rouge, pierreuse,

il est vrai, mais très-fertile, dépouillée seulement de grands végétaux et arrosée par de petits cours d'eau; il serait en grande partie habitable et il a été jadis habité, comme l'attestent les ruines nombreuses qu'on y trouve.

Hamadan, l'antique Ecbatane, est actuellement une petite ville de 12,000 à 15,000 habitants, bâtie en terre comme toutes les villes de la Perse. Ce qu'elle offre de plus intéressant parmi ses ruines est le tombeau d'Esther et de Mardochée. Il s'élève au milieu des masures à demi-ruinées du quartier juif, sur une petite place où, à certaines époques de l'année, accourent de tous les points de l'Asie les pèlerins qui croient à l'authenticité du mausolée. On y voit aussi le tombeau d'Avicenne.

J'étais tellement malade en passant à Kermanchah, qu'il me fut impossible d'aller visiter le célèbre monument de Takht-el-Bostan, situé à une heure et demie de cette ville, au pied des montagnes.

Les incidents d'un pareil voyage sont peu nombreux et surtout peu variés. De distance en distance, on craint d'être arrêté, pillé et égorgé par des voleurs de grand chemin; on en voit souvent, mais rarement ils osent attaquer les caravanes. Ces voleurs sont en général des Kurdes. Aucher-Éloy décrit ainsi leur costume : une chemise en toile qu'ils relèvent au-dessus des genoux quand ils marchent; une ceinture en cuir et un manteau; les cheveux longs et une calotte, quelquefois un turban par-dessus; leurs armes consistent en une lance énormément longue, souvent accompagnée (pour les chefs) d'une queue de cheval; un fusil, un sabre recourbé et un petit bouclier; quelques-uns

ont des frondes et lancent des pierres avec beaucoup d'adresse.

Un jour, en allant de Kermanchah à Mossoul, nous apprîmes qu'une caravane considérable avait été pillée deux jours auparavant par les Kurdes, et que nous étions menacés du même sort si nous continuions notre route. C'était, si j'ai bonne mémoire, à Hadji-Kara-Khani (le kan noir des pèlerins), village situé sur l'Ellouan, que nous fut annoncée cette triste nouvelle. La caravane, fort effrayée, résolut d'attendre le retour de soixante cavaliers persans qui étaient allés escorter une caravane du côté de Bagdad. Ils ne revinrent que le surlendemain. Mais, au lieu de marcher avec ordre et de se choisir un chef, comme cela a lieu d'ordinaire, la caravane partit dans une confusion inimaginable; chacun commandait, les femmes criaient, les enfants pleuraient, les plus braves invoquaient Ali; on entendait retentir de tous côtés : Ia Ali! Les derviches récitaient des versets du Coran. Cependant nous avions déjà marché pendant deux heures sans faire de mauvaise rencontre, et on commençait à se rassurer, lorsque le cri d'alarme se fit entendre tout à coup. Je m'attendais à une déroute générale; mais, soit habitude de pareils dangers, soit résignation, soit enfin confiance dans l'escorte, le plus profond silence et l'ordre le plus parfait régnèrent dans les rangs; seulement tous mes voisins continuèrent à réciter des versets du Coran et à répéter incessamment la profession de foi musulmane des schiytes : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! Mahomet est son prophète, et Ali est le vicaire de Dieu! » Au premier cri d'alarme, les cavaliers qui étaient alors à la queue de la cara-

vane s'étaient portés à la tête, et bientôt la fusillade retentit. Les Kurdes, soit qu'ils fussent en petit nombre, soit qu'ils se souciassent peu de se mesurer avec soixante hommes bien armés, lâchèrent pied presque immédiatement, car en général ils ont grand soin de ne pas s'exposer au feu, et la moindre résistance leur fait abandonner la partie. Quand ils se furent éloignés, tous les hommes de la caravane qui étaient armés de fusils se joignirent à ceux de l'escorte; on cria victoire; on fit de nombreuses décharges pour effrayer davantage l'ennemi, enfin nous ne marchâmes plus que précédés par des éclaireurs.

A parler franchement, ce ne fut qu'à Mossoul que j'éprouvai des regrets vraiment sérieux dans le trajet de Teheran à Alep; j'aurais vivement désiré que ma santé me permît, sinon de descendre le Tigre jusqu'à Bagdad, du moins d'aller visiter les ruines de Ninive, découvertes tout récemment. Toutefois les ouvrages publiés depuis par MM. Botta, Flandin et Layard me permettront de combler cette lacune de mon voyage.

Jusqu'à ces dernières années, les restes de Babylone et de Ninive avaient toujours échappé aux investigations les plus minutieuses, et, à part de rares débris d'inscriptions inintelligibles, rien n'était venu en révéler la trace. « Depuis 2031 ans pour Babylone, 2471 ans pour Ninive, la mort, la solitude, dit M. Flandin, avaient succédé aux clameurs des peuples, à l'animation de ces capitales si florissantes. Quelques tertres espacés étaient les seuls indices auxquels on pût reconnaître l'emplacement des deux villes. Une poussière brûlante, des fragments de briques calcinées couvraient au loin le sol, comme si Dieu avait voulu

que leurs cendres jetées au vent et leurs ossements épars prouvassent que ces deux reines de l'Asie étaient restées sans sépulture.

« Cependant le voyageur inquiet et avide cherchait encore; un coin d'une tablette cunéiforme, un morceau de brique émaillée l'encourageaient. S'il parvenait à trouver un onyx sacré, un cylindre ou l'un de ces cônes d'agate, amulettes symboliques des prêtres chaldéens, heureux il quittait le sol où le Mède Cyaxare fit crouler dans la poussière le trône de Sennachérib et celui où Balthazar avait fait dresser son pompeux festin... L'historien refeuilletait les livres, et, ne pouvant déduire aucun fait certain des vieilles traditions, il s'efforçait d'accorder entre eux tant de récits contradictoires, et cherchait en vain à découvrir la vérité sous le voile épais qui la cachait. L'antiquaire se résignait moins facilement à la perte des grands monuments inconnus de Babylone et de Ninive : qu'étaient devenus les ouvrages de Nemrod et de Ninus? Les admirables travaux de Sémiramis et de Nitocris étaient-ils donc perdus sans espoir? Les pagodes, les idoles de l'Inde s'étaient conservées; la sculpture des Perses, celle des Égyptiens nous étaient connues; mais entre la Perse et l'Égypte il y avait de vastes contrées jadis peuplées, jadis florissantes, où de puissants empires avaient eu une longue durée. Il y avait eu là de grands centres d'une civilisation primitive, où d'ambitieux monarques avaient établi leurs trophées sur les murs de palais somptueux; et un bruit vague, arrivé jusqu'à notre âge, disait qu'ils y avaient fait sculpter leurs triomphes. L'art avait donc été en honneur chez ces nations; il y avait eu une sculpture

assyrienne ou babylonienne, et cette sculpture avait disparu ! Quel vide à combler dans l'histoire de l'art ! Aussi l'archéologue en gémissait, et continuait ses investigations, interrogeant encore sous sa tente le Bédouin de l'Euphrate pour apprendre quelque chose de Babylone, et demandant au Kurde du Tigre ce qu'il savait de Ninive. Il lui semblait que Dieu avait assez appesanti son bras vengeur sur ces villes. Les peuples qu'il avait maudits étaient morts ; les nations proscrites avaient disparu ; sa force avait assez fait justice de leurs crimes ; le jour n'était-il pas venu de laisser voir aux générations nouvelles les traces imposantes d'un châtiment sévère et mérité ?

« C'était aux bords du Tigre, c'était dans le voisinage de Mossoul que devait être révélé ce grand et impénétrable mystère de l'art assyrien. En face de cette ville, assise sur la rive droite du fleuve, surgissent sur le bord opposé deux monticules assez étendus, auxquels se relient les extrémités d'une vaste enceinte, évidemment les restes d'un rempart très-épais et très-élevé. De ces deux éminences, l'une est factice, c'est-à-dire qu'elle porte partout la trace de constructions, que prouve d'ailleurs sa forme assez régulière. L'autre, qui est naturelle et rocailleuse, laisse également apercevoir çà et là des vestiges de maçonnerie antique, au-dessous des maisons d'un village arabe qui porte le nom de *Neïniveh* ou *Nebi-Ounous* (tombeau de Jonas), à cause d'une pierre ornée de caractères que les musulmans conservent religieusement dans une petite mosquée attenante au village. Le fanatisme des habitants ne permet pas de voir cette relique, qu'ils disent être la pierre sépulcrale du prophète, et l'on

ne peut vérifier si du moins elle porte des caractères assyriens. Il faut s'en rapporter au dire des gens du pays, et croire. C'est donc en ces lieux que mourut le prophète; c'est là qu'assis à l'ombre du lierre que Dieu fit croître au-dessus de sa tête, Jonas menaça les Ninivites de la vengeance céleste; c'est là aussi qu'était cette célèbre Ninive si corrompue et si orgueilleuse, si implacable dans ses haines, si barbare dans ses vengeances; enfin c'est bien le sol où le fils de Bélus fonda la ville à laquelle il donna son nom, et qu'il voulut faire la plus grande et la plus belle de toutes les villes. Ces lieux virent Ninus, abdiquant pour cinq jours, céder son sceptre à un caprice de femme, et l'ambitieuse Sémiramis égorger, pour régner seule, l'homme qui l'avait, par amour, élevée au trône d'un grand empire...

« En face de ces vestiges que le temps a nivelés, comme il nivelle tout, et de ce monticule qui s'élève seul au-dessus de la plaine, on peut croire qu'on a devant soi les cendres du splendide bûcher de Sardanapale; car sait-on à laquelle des deux destructions de Ninive rapporter ces ruines? Cette terre, aujourd'hui si aride et si dépeuplée, une population innombrable et active l'a embellie de ses ouvrages, l'a ébranlée de ses danses joyeuses, sillonnée de ses chars de triomphe; et les Juifs captifs l'ont fécondée de leurs sueurs, arrosée de leurs larmes, sans que Tobie, devenu ministre du grand roi, ait rien pu pour adoucir leur sort. C'est cette contrée jonchée aujourd'hui de débris à perte de vue que Jonas mit trois jours à parcourir, avertissant le peuple de ses péchés, l'exhortant au repentir et le menaçant de la colère de Dieu.

« L'antiquaire peut donc prendre le tombeau de Jonas ou le village de Neïniveh pour point de départ de ses investigations, et l'intérieur du périmètre décrit par les longues murailles de terre qui se rattachent aux deux monticules pour le théâtre de ses recherches. Le sol, peu accidenté et de même nature, n'offre aucun point indicateur qui trahisse quelque place intéressante, et on a beau le parcourir en tout sens, on n'y rencontre rien qui attire l'attention; mais le grand monticule factice, dont les flancs entr'ouverts et crevassés laissent voir çà et là des rangées de briques larges, épaisses et cimentées avec du bitume, offre plus de chances de découverte. Des voyageurs, des antiquaires ont, à différentes époques, fait des recherches dans cette plaine. Tout leur attestait le plan d'un grand édifice, d'une citadelle, d'un temple ou d'un palais; cependant rien d'entier, rien de complet ne leur permit de déterminer avec assurance ni l'époque, ni l'espace, ni la construction de ce monument. Personne n'avait pu constater les caractères de l'art assyrien ni l'étendue de Ninive, et tout espoir semblait être perdu quand le gouvernement français eut la pensée d'envoyer à Mossoul un consul, M. Botta. C'est à lui que le sort avait réservé (en 1843) l'honneur d'une découverte que l'insuccès de ses devanciers ne pouvait faire espérer. »

Comme ses devanciers, M. Botta avait d'abord dirigé ses recherches sur le grand monticule de Neïniveh. Mais, au bout d'un mois, cédant aux conseils de son guide, il se transporta avec ses ouvriers au village de Khorsabad, éloigné de Mossoul de quatre heures, peuplé de Kurdes (demi-sang croisé d'arabe), et bâti

sur une éminence factice, car cette hauteur est isolée au milieu de la plaine, qu'elle domine de 12 à 13 mètres environ, et elle trahit son origine en laissant percer çà et là à sa surface des angles de pierres ou de briques couvertes d'inscriptions cunéiformes. Après s'être assuré de l'existence de constructions et de sculptures dont le caractère attestait un âge des plus reculés, M. Botta fit part de sa découverte à l'Institut et au gouvernement.

Ce fut alors, et quand M. le ministre de l'intérieur eut pourvu aux frais d'exploitation de cette mine qui paraissait abondante, et dont une veine avait déjà fourni de riches produits; quand on eut envoyé sur les lieux M. Eugène Flandin, qui avait l'expérience de l'Orient, et s'était familiarisé en Perse avec l'art asiatique; ce fut alors que la découverte marcha rapidement et donna des résultats auxquels le consul, l'artiste et les habitants eux-mêmes de Khorsabad étaient loin de s'attendre.

Le village fut acheté, les maisons furent renversées; 300 nestoriens chaldéens, la pioche à la main, travaillèrent pendant six mois sous un soleil ardent, guidés par M. Flandin, qui vivait au milieu d'eux. Le monticule fut traversé, coupé de part en part dans tous les sens, creusé, fouillé à 7 et 8 mètres de profondeur; les tranchées ouvertes, poussées avec ardeur quand on suivait une bonne trace, avec plus de vigueur encore pour la retrouver quand elle se dérobait sous la pioche, mirent au jour quinze salles immenses, quatre façades extérieures, dont tous les murs étaient couverts de plus de 1,500 mètres de sculptures et d'autant d'inscriptions en caractères cunéiformes.

Indépendamment des nombreux dessins que M. Eugène Flandin avait eu mission d'exécuter sur place, il était aussi chargé de faire un choix parmi les sculptures découvertes, et de tenter de les enlever au profit de nos musées. M. le ministre de la marine devait envoyer dans le golfe Persique un bâtiment chargé de les rapporter en France.

La corvette de l'État *le Cormoran*, en partance dans la rade de Brest, reçut en effet l'ordre d'appareiller à la fin du mois d'août 1845, après s'être munie de tous les apparaux nécessaires à l'embarquement des précieux colis qu'elle allait recevoir à Bassorah.

Pendant que la corvette exécutait son long voyage, qu'elle doublait le cap de Bonne-Espérance, touchait à Bourbon, reconnaissait l'île de Madagascar, franchissait le détroit d'Ormuz pour entrer dans le golfe Persique, et le remontait jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, la riche cargaison qui lui était destinée s'acheminait lentement vers le lieu d'embarquement. Les débris de Ninive, traînés à bras du terrain qui les avait conservés jusqu'au bord du Tigre, étaient placés sur des radeaux à Mossoul.

Ces sortes de radeaux, qu'on nomme dans le pays *heleks*, sont construits avec des bois et des cannes ou roseaux, soutenus sur l'eau par des peaux de chèvres remplies d'air. C'est avec ces moyens tout primitifs de navigation que les populations riveraines du Tigre descendent ce fleuve, au gré du vent, depuis Diarbékir jusqu'à Bagdad, et parcourent ainsi deux cents lieues. Ce mode de transport, qui est beaucoup plus commode à l'époque des hautes eaux, et beaucoup plus expéditif que celui des caravanes, dont la marche

est toujours fort lente, offre au commerce deux grands avantages : facilité et économie.

Les keleks, construits comme je viens de dire, et chargés de marchandises, mettent sept à huit jours seulement à suivre toutes les sinuosités du Tigre de Diarbékir à Bagdad. Arrivé dans cette dernière ville, le négociant débarque sa cargaison, démonte ses keleks, vend le bois qui a servi à leur confection, dégonfle les outres en laissant échapper l'air qu'elles contiennent, et, les chargeant sur un mulet, s'en retourne par terre à son point de départ pour recommencer.

On voit que cette navigation, quelque barbare qu'elle puisse paraître, présente cependant des conditions d'économie et de commodité qui ne sont pas sans quelque prix. On n'a sur le cours du Tigre ni chevaux de halage à payer pour remonter, ni écluse à passer, ni péages, ni rien en un mot de ce qui ralentit et augmente considérablement les frais de transport sur nos rivières. L'embarcation qui porte le négociant et sa marchandise se vend avec celle-ci à sa destination, et un bon prix, attendu que le territoire de Bagdad et celui de Mossoul sont dépourvus de bois. Cette double vente opérée, le marchand s'en retourne chez lui, léger de bagage et rêvant une nouvelle spéculation, dans les calculs de laquelle entre inévitablement la valeur de son kelek.

Mais revenons à nos antiquités ninivites. Elles avaient, avons-nous dit, été placées sur des radeaux à Mossoul, et devaient s'acheminer vers Bagdad. Confiés aux soins des nautoniers arabes qui font ce trajet, elles étaient exposées à toutes les chances d'une

navigation que les bas-fonds, les cataractes et les Bédouins pillards des deux rives du fleuve rendent quelquefois dangereuse. Sans tous ces périls, une fuite d'air dans les peaux de bouc ne pourrait-elle pas être la cause d'un naufrage, d'une submersion complète? Heureusement rien de tout cela n'arriva, et les restes de Ninive abordèrent sans accident au quai de Bagdad.

Les radeaux n'allèrent pas plus loin. De Bagdad vers le cours inférieur du Tigre, la navigation a lieu dans de grandes barques pontées, conduites par une voile unique, mais immense. Le transbordement des sculptures de Ninive opéré sur ces barques, elles continuèrent leur voyage entre les deux rives stériles et solitaires de ce grand fleuve, qui vit autrefois tant de cités florissantes se baigner dans ses eaux. C'est ainsi que les restes de Ninive passèrent au milieu des ruines de Ctésiphon et de Séleucie, avant d'arriver à Bassorah, ville moderne, dont la population est décimée par la peste, le choléra et les fièvres endémiques du territoire, et dont les décombres couvriront bientôt le rivage.

La corvette française, tranquillement assise sur le courant calme du Chat-el-Arab, au confluent de l'Euphrate et du Tigre, attendait son fret, qui fut promptement descendu dans la cale : elle leva l'ancre, et reprit sa route pour la France.

Mais bien des mois s'étaient écoulés quand les journaux du Havre annoncèrent qu'un chaland venait de recevoir, pour la conduire à Paris, la noble cargaison du *Cormoran*.

Nabuchodonosor, Sardanapale ou Ninus lui-même,

car on ignore qui il est, le monarque assyrien enfin, mit le pied sur le rivage de la Seine. Une habitation nouvelle, plus digne de lui, lui avait été destinée; le Louvre lui ouvrit ses portes à deux battants.

Les sujets peu nombreux mais variés qui composent le musée ninivite ne sont toutefois qu'une très-petite partie de ceux qui ont été trouvés et remis au jour. La difficulté des moyens de transport, le mauvais état de conservation de la plupart de ces sculptures ont dû imposer la nécessité de faire un choix. Il a donc fallu enlever celles qui présentaient les meilleures garanties de solidité, et se féliciter quand elles concordaient avec l'importance des sujets, la beauté du caractère ou la pureté du ciseau.

« Quel est, s'est demandé M. Eugène Flandin après avoir étudié tout ce qu'il était parvenu, non-seulement à envoyer à Paris et à dessiner, mais à découvrir, quel est cet art assyrien qui nous apparaît tout à coup? Quel est son caractère, son mérite?

« L'empire d'Assyrie s'est écroulé dans le septième siècle avant Jésus-Christ. Cet art appartient donc à une ère de civilisation qui s'est éteinte il y a deux mille cinq cents ans au moins. C'est-à-dire que, plus de mille ans avant l'époque où nous, Gaulois et Francs, nous commencions à sortir de la barbarie, la nation assyrienne avait déjà parcouru une période de plusieurs siècles, pendant laquelle s'était développée une civilisation dont la maturité et la grandeur nous sont attestées par les monuments qui sont sous nos yeux.

« Cet art est presque aussi ancien que celui de l'Égypte, mais il est infiniment plus remarquable; il lui

est bien supérieur pour le rendu, le fini du travail; tout ce que l'on peut admirer de finesse et de caractère particulier dans les silhouettes égyptiennes se retrouve avec une égale perfection sur les contours des sculptures assyriennes; mais les contours de celles-ci sont rehaussés par des reliefs qu'embellissent une forme toujours pure et une entente surprenante de l'art plastique et de la myologie. On pourrait presque dire qu'il y a, de la sculpture égyptienne à celle de Ninive, la distance qu'il y a de l'intention à une exécution habile.

« A part la question d'art, c'est-à-dire faisant abstraction de la manière dont les idées sont exprimées par l'un et l'autre de ces deux arts, on trouve certainement entre eux une grande affinité. Ainsi le principe religieux y joue le premier rôle; le caractère mystique s'y trouve empreint presque au même degré; il y a même des sujets à peu près identiques, tels que cette figure à bec d'aigle qui se retrouve sur les monuments de l'un et l'autre pays. La souveraineté royale, à Ninive comme à Thèbes, tout en paraissant subordonnée à la puissance religieuse, semble s'élever de beaucoup au-dessus du vulgaire, et accepter des hommages qui rappellent qu'alors la majesté royale était intimement liée au pouvoir du pontificat. — Les scènes de guerre ou celles de la vie privée occupent aussi une place importante; mais, en Assyrie ou en Égypte, elles semblent représentées pour la plus grande gloire du monarque.

« Dans ces temps reculés, les idées humaines étaient peu étendues; elles tournaient sans cesse dans un cercle restreint, dont la religion et le respect pour le

souverain, confondus en un seul et même sentiment, étaient le centre. Aussi est-ce toujours le roi ou les idoles : les dieux qui veillent et protégent, le roi qui commande. Dans les scènes de guerre, le roi est toujours vainqueur; du haut de son char, il attaque des forteresses. C'est le roi qui tue, le roi qui pardonne, le dieu des batailles qui assiste, et, comme alors, pas plus qu'aujourd'hui, la tolérance religieuse n'était dans les mœurs des Orientaux, les dieux étrangers sont foulés aux pieds, mutilés, anéantis.

« Après avoir mis l'art assyrien en regard de celui des Égyptiens, il ne sera point déplacé de le mettre en comparaison avec l'art des Étrusques ou des Grecs. En étudiant les détails, on leur trouvera en effet des rapports frappants, des analogies telles que l'on sera conduit à penser que, quels que soient leurs liens de parenté, ils ont une origine commune. — Et pourquoi non? — La Phénicie a prêté aux Étrusques; ceux-ci se confondent avec les Grecs dans leur civilisation. Maintenant, sont-ce les Phéniciens qui ont formé les Assyriens, ou bien Tyr a-t-elle tout emprunté à Ninive? Ici se présente une question du plus haut intérêt, mais tellement difficile et délicate, que l'on doit s'abstenir de la décider jusqu'à ce que la traduction des nombreuses inscriptions que l'on possède soit venue répandre la lumière sur l'obscurité des conjectures au milieu desquelles l'archéologue marche encore à tâtons.

« Quoi qu'il en soit, et tout en admettant l'opinion qui pourrait attribuer à la Phénicie la priorité de civilisation, il est certain que le contact des deux peuples de Phénicie et d'Assyrie doit remonter trop haut dans

les siècles passés pour que la civilisation de l'un n'ait pas agi sur celle de l'autre bien avant de s'étendre jusqu'à des rivages éloignés de la Méditerranée. Donc l'art assyrien est certainement plus ancien que celui des Étrusques et des Grecs, et si l'on tient compte de ce que l'on a peu de notions exactes sur l'art primitif des Phéniciens, tandis que l'on en a acquis aujourd'hui un très-grand nombre sur celui des Assyriens, dont chaque jour voit surgir de nouveaux monuments, on sera conduit à penser que les Grecs et les Étrusques ont commencé par imiter, pour le perfectionner plus tard, l'art des Assyriens.

« En rentrant plus avant dans la question, et en sondant plus profondément les rapports qui existent entre la sculpture première des Grecs et celle des Assyriens, on verrait qu'elles se touchent de fort près. Mais il est un art plastique qui se confond presque avec celui qui nous occupe, c'est l'art persan ancien, celui à qui Darius et Xerxès confièrent le soin d'embellir leur somptueux palais de Persépolis. Là, tous les bas-reliefs sont empreints du caractère de la sculpture assyrienne, et les nombreux points similaires sont si frappants, qu'il peut être considéré comme indubitable que les Persans se sont inspirés des monuments de Ninive restés debout et à découvert encore au cinquième siècle avant Jésus-Christ, au temps de la dynastie achéménide.

« Parmi les questions intéressantes qui ont surgi en même temps que les monuments découverts, il est assurément fort curieux d'y trouver celle qui concerne l'art pour lui-même; mais les plus importantes se rattachent à tous les détails des usages royaux, de la vie

militaire et domestique, en un mot, des mœurs assyriennes.

« Ici, nous voyons le roi, en habits de gala, suivi de ses eunuques qui tiennent le chasse-mouches ou le parasol sur sa tête, qui portent ses armes; des guerriers lui font un cortége magnifique; et plus loin, on lui offre des présents, des meubles merveilleusement ouvragés, des chevaux, des peaux de bouc remplies d'or ou de vin, de petites images, des forteresses, emblèmes de celles qu'il a prises d'assaut : dans toutes les processions se déroule la pompe fastueuse d'une cour asiatique.

« Là, on voit encore le roi passer sur son char de bataille; des chevaux foulent aux pieds ses ennemis; sa flèche va les atteindre jusqu'au sommet de leurs tours; les béliers, les torches incendiaires, toutes les machines de guerre sont en œuvre pour abattre les murailles et ouvrir une brèche aux assiégeants. Aux scènes de carnage succède le triomphe avec ses fêtes, et ce ne sont pas les moins curieuses : sur des tables, ornées de têtes de taureaux, à griffes de lion, qui feraient honte à nos ébénistes, sont déposés des mets somptueux. Les invités au royal festin sont rangés autour, assis sur des siéges élégamment sculptés, et trinquent avec des verres d'un travail délicat, dont le pied figure une gueule de lion. Des eunuques, serviteurs intimes du palais, font le service derrière les convives, et s'empressent à remplir de vin les vases vides, tandis que d'autres, armés de chasse-mouches, éloignent les insectes ailés qui pourraient troubler les plaisirs du repas. Toutes ces scènes rappellent parfaitement ce que l'Écriture raconte du festin donné par Assué-

rus aux grands de son royaume, et qui dura quarante jours.

« Au milieu de ces tableaux de la vie intérieure du palais, se dressent imposants, sévères, et avec toute la gravité roide de la convention religieuse, les dieux, qui semblent, eux aussi, en être les hôtes familiers. Tantôt ils affectent la forme d'un gigantesque taureau ailé à tête humaine, ou celle d'une figure d'homme ayant quatre ailes, et coiffé d'un bonnet sur lequel se dessinent plusieurs cornes; tantôt conservant la figure humaine, ils terrassent un lion, ou bien, avec un corps d'homme, une tête et des ailes d'aigle, ils ont pour attribut une pomme de pin et un panier, symbole de la fécondité à laquelle ils président. Ces divinités, invariablement placées en dehors ou à l'entrée des diverses salles, semblent garder les abords du palais et veiller sur le séjour du monarque. »

Depuis les découvertes de MM. Botta et Flandin, d'autres découvertes plus intéressantes encore et surtout plus nombreuses ont été faites dans la même région par un voyageur anglais, M. Layard, qui a publié en 1848, à Londres, la relation de son voyage, et les résultats de ses travaux dans un ouvrage intitulé *Ninive et ses restes.*

M. Layard arriva en octobre 1845 sur les rives du Tigre. Avant de s'y rendre, il avait déjà pensé à entreprendre des recherches dans un autre lieu que celui où des fouilles venaient d'être faites par MM. Botta et Flandin, c'est-à-dire à Nimroud, à cinq heures de marche en suivant le contour du fleuve.

« En descendant le Tigre sur un radeau, je revis, dit-il, les ruines de Nimroud, et je me trouvais bien

placé pour les examiner. Le soir approchait lorsque nous arrivâmes; les pluies du printemps avaient revêtu les monticules de la plus riche verdure; les fertiles plaines qui s'étendent à l'entour étaient parsemées de fleurs de toutes couleurs. Cette végétation vigoureuse cachait en partie quelques fragments de briques, de poterie et d'albâtre, sur lesquels on pouvait distinguer des caractères cunéiformes. Si ces restes n'avaient pas indiqué clairement la nature des ruines, on aurait pu les prendre pour des éminences naturelles : la base en était marquée par une ligne étroite d'élévations conservant l'apparence de remparts et renfermant un vaste espace quadrangulaire. Le fleuve coulait à quelque distance; ses eaux, gonflées par la fonte des neiges dans les montagnes d'Arménie, se brisaient en mille tourbillons écumeux contre une barrière artificielle qui traversait leur lit. La rapidité du courant avait emporté le sol de la rive orientale, mais ses ravages avaient été arrêtés par un solide massif de maçonnerie. L'Arabe qui dirigeait mon radeau invoqua pieusement Allah lorsque nous approchâmes de la cataracte, par-dessus laquelle nous fûmes emportés avec une certaine violence. Une fois hors de danger, mon compagnon me dit que ce trouble extraordinaire du cours du fleuve avait pour cause une digue construite par Nimrod, et que pendant l'automne, alors que les pluies d'hiver n'avaient pas accru les eaux, on voyait souvent affleurer les grandes pierres carrées, unies par des crampons de fer, qui servaient à la former; c'était, en effet, un de ces monuments, ouvrage d'un grand peuple, que l'on trouve sur les fleuves de la Mésopotamie, et qui ont eu pour

but d'entretenir constamment pleins les nombreux canaux qui couvrent, comme d'un réseau, tout le pays environnant; — canaux qui, au temps d'Alexandre, passaient déjà pour l'œuvre d'une ancienne nation.— Il ne faut donc pas s'étonner si les habitants actuels les attribuent à l'un des auteurs du genre humain; l'Arabe m'expliqua le rapport qui avait existé entre la digue et la ville bâtie par Athur, lieutenant de Nimrod, ville dont les ruines s'étendaient devant nous. C'était par cette chaussée que le *puissant chasseur* se rendait au palais de la rive opposée, dont l'emplacement est aujourd'hui signalé par le monticule d'Hammum-Ali. Les légendes des rois de la race primitive font encore l'entretien favori des habitants des plaines de Shinar. »

Les fouilles heureuses exécutées plus tard par M. Layard dans le monticule de Kouyunjik, à l'opposé de Mossoul, et celles de M. Botta à Khorsabad, semblent ne point laisser de doute que toutes ces localités, ainsi que d'autres, intermédiaires ou adjacentes, n'aient été occupées par *Nineveh* [1] sous des dynasties successives. Il en a été ainsi, dans des périodes de temps incomparablement plus longues, de Babylone, de Séleucie, de Ctésiphon, de Bagdad, qui se sont remplacées dans des lieux assez peu distants pour que des descriptions un peu vagues aient pu n'en faire qu'une seule et même ville. Par un caprice que tous les souverains de l'Orient paraissent avoir partagé, chacun de ces monarques voulait être le fondateur de sa capitale : les temples ou palais qui ont évidemment

[1] Orthographe hébraïque de Ninive,

occupé ces différents lieux, ayant appartenu, selon toute apparence, à des époques diverses ainsi qu'à d'autres phases de l'art, peuvent avoir été chacun la Nineveh de son temps, le siége principal des rois et du culte de l'Assyrie, sans qu'aucun d'eux eût été détruit; seulement ils avaient été abandonnés, ils avaient, pour ainsi dire, passé de mode. Cette agrégation de cités, cet amas de capitales ayant presque les mêmes limites, a pu recevoir l'appellation proverbiale de *ville aux trois jours de marche,* de même que celle de *ville aux cent portes* fut donnée à Thèbes. Cette conjecture, qui s'était présentée à notre esprit en lisant la première partie du livre de M. Layard, est d'accord avec ses propres conclusions. Une pareille hypothèse nous semble, du reste, la seule qui puisse expliquer comment il a existé un si grand nombre d'édifices dans une enceinte évidemment trop étendue pour une seule ville, mais non pour une capitale formée par l'adjonction de plusieurs cités.

M. Layard apprit bientôt la manière dont il fallait attaquer ces carrières d'antiquités; la confiante assurance avec laquelle il procédait, cette sorte de baguette magique intuitive qui le dirigeait vers les curiosités cachées, frappait les ouvriers d'une surprise non moindre que celles qu'ils éprouvaient à le voir consumer tant d'argent et de temps en un labeur qui leur paraissait si improductif. Le mode fort simple de poursuivre ses découvertes, auquel M. Layard s'arrêta, et qui à l'avenir pourra épargner beaucoup de temps et de frais, reposait sur un usage, constamment suivi par les fondateurs des grands édifices assyriens, qui pouvait leur être imposé par les circonstances et

la nature du pays. Les plaines basses où ils bâtirent leurs villes les obligeaient à créer des élévations artificielles, afin de se concilier la force de la position et l'avantage de commander le terrain adjacent, au-dessus duquel l'édifice pouvait être aperçu de loin. Sur un massif en briques de 30 à 40 pieds de hauteur, on établissait un pavé, aussi en briques crues, dont l'étendue était proportionnée à celle de la construction. C'était sur ce pavé qu'on édifiait le palais-temple avec toutes ses salles ou chambres. En conséquence, la première chose à faire pour commencer une recherche, c'est de creuser jusqu'à cette plate-forme fondamentale; descendre plus bas serait peine perdue. Une fois sur ce pavé, il en faut suivre la surface jusqu'à ce qu'on soit arrêté par un mur; puis cheminer le long de ce mur, tant qu'il n'est pas interrompu par une porte conduisant à d'autres pièces. Les portes des salles principales sont ordinairement marquées par des figures de lion de formes naturelles ou composées, gardiens gigantesques de ces vastes salles. Les vantaux qui garnissaient ces portes, si toutefois il y en eut jamais, ont dû être de matière plus périssable : on n'en trouve aucun vestige.

C'est de cette manière que M. Layard suivit ses dernières recherches dans le grand monticule de Kouyunjik, situé au delà du Tigre, en face de Mossoul, et dans celui de Kalah-Shergat, recherches également fructueuses. Si ce plan avait été connu plus tôt, il aurait épargné beaucoup de peine à M. Botta et à M. Layard lui-même dans les fouilles qu'il a faites à Khorsabad après le savant consul de France.

A Nimrod, lors de ses premières excavations,

M. Layard n'avait pas eu le temps de découvrir ce procédé; aussi les recherches furent moins régulières, parce qu'elles n'étaient dirigées que sur la forme extérieure des monticules et sur l'apparition de quelques murs qui semblaient appeler l'ouvrier. Le premier guide arabe de M. Layard fit remarquer un morceau d'albâtre qui effleurait le sol. On reconnut en fouillant qu'il faisait partie d'une grande dalle; la chambre où se trouvait cette dalle causa plus de perplexité que de satisfaction; il ne s'y rencontre ni bas-reliefs ni inscriptions, il y avait d'ailleurs des preuves que cette chambre avait été déjà fouillée. Mais le savoir-faire bientôt acquis par M. Layard le fit arriver à des pièces non encore explorées, et enfin trois grands édifices, ornés de sculptures différentes de caractère et d'époque, furent la récompense de ses persévérants efforts. L'un était à l'angle nord-ouest, un autre au centre, un troisième au sud-est. Ainsi parut à la lumière la Nineveh de Ninus et de Sémiramis, de Salmanéser et de Sennachérib, d'Ésarhaddon et de Sardanapale.

A la fin de 1846, M. Layard n'avait encore ouvert que huit chambres; mais, ayant reçu la nouvelle que des fonds avaient été mis à sa disposition par les administrateurs du Muséum Britannique, il put donner plus d'extension et d'activité à ses travaux. Quand il les termina, vingt-huit salles et galeries avaient revu le jour. Grâce à ses dessins, nous sommes en état de suivre le plan des édifices. Grâce aussi à plusieurs gravures très-bien exécutées par M. George Scharf, nous pouvons nous faire une idée des états successifs du monticule. Un monceau informe de décombres, couvert de gazon, devient un assemblage de ruines,

où l'on voit des murs privés de toit, mais debout pour la plupart; des salles apparaissent; plusieurs ont brillé d'abord des plus riches couleurs; malheureusement cet éclat s'est effacé à la lumière du jour. Les murs sont recouverts de dalles sculptées. Si, par ce moyen, nous ne voyons pas toute l'étendue d'un palais assyrien, nous en comprenons la structure, nous en saisissons la disposition.

Le palais situé au nord-est du monticule, le plus ancien des édifices de Ninive, au jugement de M. Layard, en a été aussi le plus magnifique. Il se distingue par sa construction plus régulière, par les belles sculptures et les curieuses inscriptions dont il est recouvert. Cependant les fouilles exécutées au centre de ce monticule mirent au jour des indices peut-être encore plus surprenants. On trouva les débris disposés par couches qui, bien qu'elles n'aient pas exigé pour leur formation le temps prodigieux que les stratifications géologiques ont mis à se déposer, prouvent néanmoins une ancienneté bien capable d'embarrasser la chronologie des antiquaires. Sur les ruines du palais ninivite, un peuple avait placé ses sépultures : et ce peuple, tout démontre qu'il a vécu à une époque très-reculée. Les pionniers furent obligés de traverser un lit de tombes et de déplacer les restes des morts, ce qu'ils firent avec un grand soin. Ces sépultures n'étaient pas celles d'une peuplade nomade qui les aurait entassées précipitamment; c'étaient des tombeaux construits régulièrement en briques jointes avec soin, mais sans ciment. Quelques-uns étaient recouverts de dalles d'albâtre; d'autres étaient de grands sarcophages de terre également recouverts de

dalles. En ouvrant ces sépulcres, on vit des parties de squelettes encore entières; mais elles tombèrent en poudre dès qu'on y toucha. Dans le premier tombeau se rencontrèrent des vases en terre rougeâtre, des grains et de petits ornements qui avaient fait partie d'un collier; de plus, un cylindre où était représenté un roi monté sur son char et poursuivant un taureau sauvage; enfin un ornement en cuivre, deux bracelets d'argent et une épingle à cheveux. Sans doute c'était la sépulture d'une femme. D'autres tombeaux offrirent des vases de poterie verte, des miroirs de cuivre, des cuillers lustrales et divers ornements. Par leur caractère comme par leur forme, tous ces ornements étaient égyptiens. A cinq pieds au-dessous de ce cimetière, on trouva les restes d'une construction, mais d'une construction ruinée; on pouvait seulement en reconnaître les murailles en briques crues. Quant aux dalles chargées de sculptures qui les avaient revêtues, on les avait détachées dans le but évident de les transporter ailleurs. On pourrait croire qu'on les destinait à quelque édifice voisin. M. Layard assure avec fondement, ce nous semble, que les Assyriens sculptaient toujours ces dalles en place. Ici, dans un espace assez resserré, qui avait contenu environ vingt tombes, se voyaient plus de cent dalles disposées par rangs, l'une devant l'autre, comme dans un chantier de tailleur de pierres, ou comme les feuillets d'un livre gigantesque. Toutes ces dalles étaient sculptées, et, attendu qu'elles étaient rangées en séries régulières d'après les sujets qui y étaient représentés, évidemment on les avait placées dans l'ordre où on les avait trouvées sur les murailles, et on se proposait de les employer ailleurs.

Il reste donc peu de doute que l'édifice central n'ait été détruit dans le dessein d'en faire servir les matériaux à la construction de celui du sud-ouest. En effet les sculptures de ces deux palais ou temples se ressemblent beaucoup. On a aussi trouvé dans le palais du sud-ouest des dalles dont les reliefs étaient tournés du côté des murailles.

M. Layard a été inévitablement amené à cette conclusion: qu'un long espace de temps a dû s'écouler entre le déplacement de ces dalles et la transformation de l'emplacement de l'édifice en cimetière à l'usage d'une autre population. Il a fallu beaucoup de temps, en effet, pour que la construction assyrienne disparût sous une couche de décombres et de terre, aujourd'hui remuée pour la première fois, dix-neuf siècles après J.-C. Quant à la population adventive, il y a lieu de la croire égyptienne, ou modifiée au moins par l'adoption des coutumes et des arts égyptiens. Elle dut être alliée, assimilée, si l'on veut, à cette race dont nous avons appris à connaître jusque dans les plus petits détails les ustensiles, les ornements, les parures que nous montrent les sépultures et les monuments. Il a fallu percer la couche sépulcrale d'une époque pour arriver au palais ou au temple d'une autre. Une génération choisit un terrain pour y déposer ses morts, et elle paraît ignorer que sous ce terrain sont enfouies les demeures d'une population si ancienne, que le souvenir en est effacé. M. Layard se contente de formuler modestement ces questions : Quelle race habita cette contrée après la destruction des palais assyriens? Quelle est l'époque de ces sépulcres? Quelle antiquité faut-il assigner,

en conséquence, aux constructions inférieures? Ce qui semble manifeste, c'est que la population problématique n'était ni perse ni grecque. Elle vivait en un âge plus reculé, où une connexité marquée rapprochait l'Assyrie et l'Égypte. Le temps n'est pas encore venu de résoudre ces difficultés; l'explication en est peut-être cachée dans les inscriptions. Jusqu'ici elles n'ont été lues que d'une manière incertaine; et, si elles ont été interprétées, c'est avec plus d'incertitude encore : leur secret reste donc voilé.

Mais on peut poser une question beaucoup plus simple, que suggère le livre entier de M. Layard. Quel est le résultat de ces singulières découvertes? Quelle lumière jettent-elles sur l'histoire des hommes, sur leurs premiers développements, sur la marche progressive de la civilisation? Jusqu'à quel point ce grand empire d'Assyrie, immense et vague tradition de l'Orient, mythe imposant et mystérieux, est-il devenu une réalité? Jusqu'à quel point pouvons-nous remplir les nombreuses lacunes de ses obscures annales? Ces problèmes, on le conçoit, il ne nous appartient pas de les discuter et de les résoudre ici. Qu'il nous suffise de les avoir posés. Cependant, avant de quitter ce grave sujet, nous devons au moins une mention à d'autres découvertes non moins curieuses, mais un peu antérieures, faites dans le Louristan et l'Arabistan, par un voyageur russe, M. le baron C.-A. de Bode.

L'auteur de *l'Inde anglaise en* 1843, M. E. de Warren, a résumé ainsi, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1847), les résultats archéologiques du voyage de M. de Bode, dont il avait fait ressortir l'intérêt sta-

tistique et ethnographique. «Ces résultats sont, dit-il, importants et nombreux ; nous les citerons dans leur ordre. On doit d'abord à M. de Bode la détermination des limites exactes et de la physionomie actuelle de l'ancienne Chaldée. Certains points des Écritures restés douteux jusqu'à lui ont été éclaircis par ses recherches. La route d'Alexandre, depuis Suse jusqu'à Persépolis, a été retrouvée et fixée. Enfin, M. de Bode a précisé la position géographique de Suse, de façon à rendre, sur ce point, toute nouvelle controverse inutile. Pendant longtemps on avait cru retrouver Suse dans Schouster; mais les recherches de M. de Bode ont démontré, contrairement à cette supposition, qu'il fallait chercher l'emplacement de Suse parmi les immenses ruines connues aujourd'hui sous le nom de Shoush. Les palais, les principaux monuments de Suse ayant été construits non en marbre, comme ceux de Persépolis, mais en briques cuites au soleil, comme ceux de Babylone, ont partagé le sort de ces derniers, c'est-à-dire qu'il n'en est point resté de suffisamment intacts pour que le voyageur moderne pût en reconnaître la destination. Cependant, si l'on ne peut plus distinguer l'usage des diverses constructions, on peut au moins apprécier l'époque et le style de l'architecture. Or, tandis que Schouster n'offre ni un monument ni une ruine que l'on puisse faire remonter à une époque plus ancienne que le califat, les ruines de Shoush, au contraire, appartiennent certainement à l'époque babylonico-perse. Enfin la position de Shoush s'accorde seule avec celle qui est assignée par les historiens à l'ancienne capitale. Strabon fixe à quatre mille stades (environ cent soixante lieues) la

distance de Suse à Persépolis; or, Schouster n'est qu'à cent dix-sept lieues des ruines persépolitaines, et de ces ruines à Shoush on compte au moins cent quarante lieues à vol d'oiseau.

« Jamais, ajoute M. de Warren, après avoir rappelé les découvertes de Niebuhr, Kinneir, Heeren, Ker-Porter, et de MM. Flandin et Botta, jamais de plus hardis pionniers n'ont parcouru l'Asie dans tous les sens. En présence de tant d'efforts patients et d'heureuses découvertes, on aime à répéter ces paroles du savant Heeren, qui les expliquent et qui formulent une conviction devenue aujourd'hui commune : « Plus nous remontons dans l'histoire, plus nous comparons les traditions des peuples sur leur origine et leurs premières destinées, plus aussi nous nous voyons rapmenés constamment à l'Asie, et plus il devient vraisemblable que ce fut là le berceau du genre humain, comme ce fut aussi, il faut l'avouer, le berceau de toutes les sciences et la patrie de toutes les religions, qui, en se propageant, se sont élevées jusqu'au rang de religions dominantes. Aucune partie de l'ancien monde n'est donc plus digne d'attirer l'attention de l'antiquaire et du philosophe, qui ne se bornent pas seulement à l'étude de quelques peuples isolés, mais qui veulent arriver à des conclusions générales sur l'histoire de l'humanité. »

———

CHAPITRE VII.

LE MONT CARMEL.

Gaza, juillet 1847.

— 23 juin. Alep. — C'est demain que je quitte Alep, après un séjour d'une semaine. Mes forces ne sont pas entièrement revenues, mais je n'ai plus de fièvre. Je me sens en état de me remettre en route. Du moins, j'espère que je suis guéri. Dieu veuille que ce ne soit pas encore une illusion!

Alep, l'ancienne Berrœa, nommée par les habitants Haleb-Es-Shabba, est située au milieu d'une plaine découverte, mais dominée dans un rayon de quelques milles par des collines peu élevées; elle embrasse, en y comprenant ses vastes faubourgs et les vallées intermédiaires, un circuit de sept milles; toutefois la ville proprement dite n'a pas plus de trois milles et demi de circonférence. Elle est entourée de murs en pierres de taille de trente pieds de hauteur sur vingt de largeur, qu'on suppose de construction sarrasine, et d'un fossé jadis large et profond, aujourd'hui converti en jardin, ou tellement rempli de décombres,

qu'il s'élève en certains endroits jusqu'au niveau des murs, et qu'on peut entrer dans la ville sans passer par les portes. Ces décombres proviennent des matériaux des maisons renversées par le tremblement de terre de 1822, qui détruisit près de la moitié de la ville. On les aura jetés par-dessus les murailles pour s'en débarrasser. Non-seulement ils donnent à Alep, vue du dehors, un aspect triste et désagréable, mais ils compromettent sa sûreté en cas d'attaque.

Alep a neuf portes : deux au sud, deux à l'est, deux au nord et trois à l'ouest. Ses rues sont bien percées, garnies de trottoirs pour les piétons et proprement tenues. Les maisons, construites pour la plupart en pierres de taille d'un blanc rouge, qui, molles au sortir de la carrière, se durcissent à l'air, sont aussi remarquables par leur élégance que par leur solidité. « Celles qui appartiennent aux classes riches, dit Georges Robinson, sont construites autour d'une cour pavée, avec un jardin sur le derrière ; elles ont rarement plus de deux étages d'élévation. Les chambres sont généralement basses, les plafonds élégamment décorés d'arabesques, les fenêtres larges, ornées de vitraux peints. Tous les toits sont plats et recouverts d'une terrasse de fort ciment, qui protége l'intérieur contre les intempéries de l'air. Cette terrasse est entourée d'un mur à hauteur d'appui, qui forme la séparation avec les maisons contiguës et empêche le promeneur de tomber, d'un côté dans la rue, et de l'autre côté dans la cour. Quelquefois, au lieu de parapet, une légère balustrade en treillage est la seule séparation. C'est là que les habitants se rendent pour jouir de la brise rafraîchissante du soir ; là, pendant les chaleurs

de l'été, ils étendent leurs matelas et passent la nuit sans tente ou couverture d'aucune espèce. Comme Alep est bâtie sur un terrain à peu près plat, on peut aisément, en passant par-dessus les murs de séparation, aller, le long des toits des maisons, d'un bout de la ville à l'autre sans descendre dans les rues. Ces habitations particulières, dans la construction desquelles des hommes enrichis par le commerce ont déployé tant de goût et de luxe, et qui unissent toutes les commodités de l'Europe aux douceurs de l'Orient, ne contribuent pourtant guère à l'embellissement de la ville. De hautes murailles percées de quelques petites fenêtres garnies de treillis sont tout ce qui se présente du côté des rues, qu'elles assombrissent et qu'elles font paraître encore plus étroites qu'elles ne le sont en réalité. »

Malgré les convulsions de la terre et la barbarie des autorités, Alep est encore une des plus belles villes de l'Orient. Elle possède de magnifiques kans en pierre de taille, mais de moins en moins fréquentés à mesure que son importance commerciale jadis si grande continue à décliner. Plusieurs de ses nombreuses mosquées sont des édifices remarquables. La plupart ont été détruites en partie par les tremblements de terre. Son château, situé à son extrémité nord-est sur une éminence élevée, de forme circulaire, mérite une visite. Il est entouré d'un fossé large et profond, d'un demi-mille de circonférence. On y arrive par un pont incliné de sept arches et une double porte. Les murs en sont flanqués de tours de distance en distance. Quand on monte sur la plate-forme qui le termine, on est tout étonné de son étendue. Avant le tremblement

de terre de 1822, il contenait des rues, des marchés, des casernes, des maisons habitées. Maintenant tout est détruit, bouleversé; les remparts seuls, plus solides, ont résisté. M. Eusèbe de Salle a cru retrouver parmi ces ruines les traces d'une petite cité et d'une citadelle romaines. La salle d'armes renferme des milliers de flèches, des armures, cuissards, brassards, cuirasses et plastrons, que les Sarrasins portèrent bien avant les chevaliers. On y remarque aussi des zambourèques ou fauconneaux de l'artillerie primitive, fabriqués avec des morceaux de tôle, de fer ou de cuivre, cloués ou soudés en long, puis reliés par des anneaux de fer très-rapprochés. Le panorama de la ville et des faubourgs, vu de la citadelle, est d'une grande beauté; mais, du côté du désert, le paysage offre un aspect désolé.

Les Alépins portent tous sur leur figure un certificat d'origine. Le *bouton d'Alep* est une dartre qui dure un ou deux ans et laisse une cicatrice ineffaçable; les enfants des étrangers y sont sujets et la portent à la figure, comme les enfants des plus anciennes familles du pays; les négociants, les consuls établis à Alep en sont attaqués aussi, mais aux membres ou au tronc plus souvent qu'au visage. Plusieurs personnes l'ont eu après vingt-cinq ans de séjour dans cette ville; d'autres en ont été atteints seulement en la traversant; chez d'autres enfin il s'est déclaré lorsqu'ils étaient depuis plusieurs années de retour en Europe. On croit généralement que toute espèce de traitement ne sert qu'à envenimer le mal. Quelques médecins prétendent cependant le guérir. Le bouton est ordinairement unique; alors on l'appelle mâle;

d'autres fois, la maladie se présente sous l'aspect de pustules nombreuses qui se succèdent sans interruption; on dit alors qu'il est femelle. Il circule à Alep une quantité de traditions et de fables relatives à cette infirmité, dont la cause a échappé, jusqu'à ce jour, à toutes les recherches. On l'avait attribuée à l'influence des eaux du Koik, petit ruisseau qui arrose la ville; mais cette hypothèse est fausse, car le *bouton d'Alep* sévit aussi à Mossoul, à Bagdad, à Aïntab et dans d'autres localités. L'air d'Alep est vif et regardé comme très-sain.

Les jardins d'Alep sont fameux dans tout l'Orient, néanmoins ils n'ont rien d'extraordinaire. Ce sont simplement des morceaux de terre cultivée, enclos de haies ou de murs de pierre peu élevés, qui s'étendent sur les deux rives du Koik, plantés sans ordre d'arbres fruitiers, parsemés de quelques plantes légumineuses, mais rarement ornés de fleurs. Ils offrent des retraites agréables pendant les chaleurs du jour; et la nuit, on vient y entendre le chant plaintif du bulbul (rossignol). A l'ouest et au sud-ouest de la ville, les pentes des collines entre lesquelles coule le Koik sont couvertes de plantations de vignes, d'oliviers et de figuiers. Partout ailleurs, dans quelque direction qu'ils se portent, les yeux ne rencontrent que des plaines arides et des montagnes stériles; les cimetières eux-mêmes sont privés des bosquets de cyprès et autres arbres funéraires qui embellissent d'ordinaire ceux des autres villes de l'Orient; et comme il n'est jamais permis de déplacer les restes mortels d'un musulman, quel que soit le temps depuis lequel il est enterré, le nombre des pierres tumulaires s'est prodigieusement

augmenté et a fait perdre un grand espace de terrain préieux.

Alep communique avec l'Europe par Iskenderoum et Latakié, avec l'Égypte par Damas et El-Arisch, avec l'Asie Mineure par Tarse, et enfin avec l'Arménie par Diarbékir. Selon toute probabilité, elle commença à prendre de l'importance lors de la destruction de Palmyre, à laquelle elle succéda. Comme son ancienne rivale, elle était admirablement située pour les affaires de commerce. Tant qu'on ne connut pas d'autre communication avec l'Orient que par le désert, des caravanes de Bagdad et de Bassorah y apportèrent les produits de l'Inde et de la Perse, qui étaient de là dirigés sur toutes les places de l'Europe. Aussi devint-elle peu à peu une des villes les plus importantes de l'empire ottoman. Elle avait des prétentions à être considérée comme la capitale de la Syrie, et ne le cédait qu'à Constantinople et au Caire pour l'étendue, la population et l'opulence; mais la découverte d'un passage par mer aux pays, sources de sa richesse, fut le premier coup porté à sa prospérité, qui depuis a toujours été en déclinant. Sa population n'est plus aujourd'hui que de 70,000 habitants.

— 28 juin, Latakié. — D'Alep à Latakié on compte cinq jours de marche; c'est le temps que nous avons employé. Il y a trois ou quatre routes différentes. La plus intéressante passe par Antioche. J'ai suivi la plus directe, celle qui traverse la vallée de l'Oronte et ce fleuve près de la petite ville de Djeser-el-Schoghr (le pont de la montée), descend ensuite dans la vallée du Nahr-el-Kébir, puis remonte sur le plateau d'où l'on découvre la mer.

Latakié (l'ancienne Laodicée) est située sur le bord septentrionale d'une langue de terre élevée, appelée le cap Ziaret, qui dépasse d'environ une demi-lieue la ligne de la côte. C'était autrefois une ville murée; mais elle est ouverte aujourd'hui, on y accorde en conséquence plus d'espace pour bâtir que si elle était fortifiée. Dans le quartier neuf, qui est au nord-est, les maisons s'élèvent au milieu de jardins et de plantations clos de grands murs. Assise sur un sol volcanisé qui semble trembler sans cesse, Latakié a de la peine à se tenir debout; sa principale occupation consiste à se relever de ses propres ruines. Elle a été tant de fois bouleversée par des tremblements de terre qu'on ne peut y faire un pas sans rencontrer des décombres; celui de 1822 lui a été surtout funeste; des quartiers tout entiers tombèrent, et le grand kan ne put résister à la secousse. C'est à ces terribles convulsions de la terre et à la décadence de son commerce qu'il faut attribuer la diminution graduelle de sa population; de 20,000 âmes, elle est tombée à 6 et à 7,000 âmes. Son port, appelé la Scala ou la Marina, forme une ville distincte de la ville haute, et qui en est séparée par un espace d'environ un demi-mille, couvert de jardins et d'enclos plantés. Elle se compose de deux rues qui courent parallèlement au rivage, et d'une troisième qui conduit de la ville à la mer; la plupart de ses maisons sont occupées par des cafés ou par d'autres établissements publics servant de lieux de rendez-vous aux marins. Le port lui-même est un petit bassin peu profond, mais bien abrité, excepté à l'ouest, ayant une entrée étroite, à demi rempli de vase et de sable, et pouvant contenir à peine dix à

douze bâtiments marchands. Il abritait jadis plus de mille galères. Au nord de la passe s'élève un château en ruine bâti sur un rocher et réuni au continent par des arches; au sud, sont les ruines d'un ancien mur qui l'entourait.

Les bazars sont comme l'image du commerce dans une cité asiatique; le dénûment et la solitude des bazars de Latakié prouvent assez que les beaux jours de cette ville sont passés. Le tabac qui porte son nom, tabac si doux, si parfumé, le meilleur et le plus célèbre d'Orient, est cultivé par les Ansariens dans les montagnes voisines. Les Ansariens vendent tous les ans pour 500 à 600 piastres de tabac (toutoun). Ils lui donnent la suave odeur et la couleur noire qui le distinguent, en le suspendant en feuilles au plancher de leurs cabanes, au dessus de la fumée d'un bois nommé ezez. Les autres productions de Latakié sont la soie, les galles, la laine et la cire; mais c'est surtout le coton qui, après le tabac, forme la principale ressource de ses habitants. Autrefois les vins de Laodicée étaient servis, comme les vins les plus estimés, dans tous les banquets d'Alexandrie; aujourd'hui, bien que les raisins de Latakié soient délicieux, ses vins ne valent même pas ceux de Surênes.

La population actuelle de Latakié peut se décomposer ainsi : musulmans, 3,300; Grecs schismatiques, 500 ou 600; une cinquantaine de Marocains et autant de Juifs. Les Grecs ont cinq chapelles : la petite église du couvent de Terre-Sainte sert de sanctuaire aux familles catholiques; un seul religieux habite le couvent latin. Les musulmans de Latakié ne sont pas d'humeur facile et tolérante; leur piété fana-

tique leur donne des traits de ressemblance avec les musulmans de Damas et de Tripoli. Non contents des onze mosquées qu'ils avaient déjà, ils en ont construit tout récemment une douzième en l'honneur d'un cheik Mougrabbin, mort de la peste il y a peu d'années, et placé par eux au rang des saints de l'islamisme.

« Il ne faut point s'attendre, dit M. Poujoulat, à trouver debout les monuments de l'ancienne Laodicée. Le seul débris remarquable des siècles antiques, c'est un édifice carré, aujourd'hui converti en mosquée, revêtu d'insignes militaires, tels que des casques, des boucliers, des gardes d'épée; les savants ont pensé que cet édifice était un arc de triomphe élevé en l'honneur de Lucius Vérus ou de Septime-Sévère. On peut citer aussi les ruines d'une grande église du moyen âge, des restes de portiques et de colonnades, des chambres sépulcrales taillées dans les rochers voisins de la mer. Il est à présumer que le sol de Latakié cache dans son sein des monuments ou d'intéressantes ruines ensevelis à la suite des tremblements de terre ; les fouilleurs ne creuseraient point en vain dans l'enceinte de la cité rivale d'Apamée et d'Antioche. Les vestiges circulaires de l'ancienne Laodicée qu'on peut suivre encore lui donnent une circonférence de plus d'une lieue et demie. On fait en trois quarts d'heure le tour de la ville nouvelle. Ainsi donc, les voyageurs curieux des ruines du passé n'auront pas aujourd'hui beaucoup de choses à admirer à Latakié; mais les amants de la belle nature et des riants paysages y trouveront de quoi satisfaire leur goût. Les oliviers, les mûriers, les palmiers et les orangers, mêlés à toute espèce d'arbustes et de fleurs, répandus sur

un sol inégal, dans les vallons et sur les collines, forment un spectacle dont l'œil ne se lasse point; la côte de Latakié est surtout charmante et pittoresque quand on y arrive par mer. » J'ajoute que l'air y est très-sain, la ville malpropre, l'eau mauvaise, mais que les femmes y sont fort belles.

— 3 juillet, Acre. — Pendant mon court séjour à Latakié, j'avais eu encore un accès de fièvre : la route de terre est mauvaise, on la disait peu sûre; j'ai profité de l'offre que m'a faite un Anglais qui retournait à Alexandrie avec un brick, sur lequel il explore depuis plusieurs années les côtes de la Méditerranée. J'ai sacrifié—par nécessité—Tripoli, Beyrouth, Sidon (Saïde) et Tyr (Sour); mais je me suis fait débarquer à Saint-Jean d'Acre pour aller visiter le Carmel et Nazareth.

Saint-Jean d'Acre (l'Accho des Écritures), l'ancienne Ptolémaïs, est située à l'angle septentrional de la baie à laquelle elle donne son nom, et qui s'étend, en formant un demi-cercle de trois lieues, jusqu'à la pointe du mont Carmel. Elle a une longue ceinture de murailles, de vieilles tours ruinées qui sortent de la mer, des minarets, des coupoles et des maisons à toits plats. « Quelques cavaliers arabes galopent sur ses plages ; quelques pauvres femmes enveloppées de pièces de toile bleue errent près de ses murs ; quelques Égyptiens bronzés, déserteurs de l'armée d'Ibrahim, poussent leurs ânes vers ses portes désertes. Qu'il y avait plus de bruit autour de tes remparts, Ptolémaïs, s'écriait madame de Gasparin en contemplant ce spectacle, alors que Richard, que Philippe, que Léopold d'Autriche, t'étreignaient de leurs bras

de fer, alors que Saladin, que Malek-Adel te défendaient, qu'on proclamait les trêves, et qu'émirs et chevaliers portant la croix joutaient sous tes murailles ! » On ne voit plus aujourd'hui à Saint-Jean d'Acre que quelques restes des édifices construits du temps des croisades; mais en revanche, son sol jonché de débris, ses places couvertes de décombre, ses rues parsemées d'édifices en ruine, ne témoignent que trop des dégâts qu'y ont causés les boulets français, qui ne purent faire tomber, en 1797, dans les mains de Bonaparte, cette clef de la Syrie; les boulets égyptiens qui la forcèrent de se rendre à Ibrahim-Pacha en 1832, et enfin ceux de l'escadre anglaise qui, en 1840, ayant fait sauter sa poudrière avec 2,000 Égyptiens, obligèrent ses défenseurs à l'abandonner aux Turcs et à leurs alliés.

Lorsque je débarquai à Saint-Jean d'Acre, je me fis conduire au kan français, habité en partie par un couvent des pères de Terre-Sainte qui jadis l'occupaient tout entier, à la charge de loger les voyageurs et les pèlerins. Mais les Turcs s'en sont emparés pour en faire une caserne, et les pères ont été refoulés sur une terrasse, où leur monastère se trouve maintenant établi.

Un des religieux accourut à ma rencontre dès qu'il m'aperçut, me donna une petite chambre simplement meublée, mais commode, puis vint d'un air timide me demander si je voudrais bien me contenter du frugal souper de la communauté, ou s'il faudrait me faire servir, hors du réfectoire, un repas plus substantiel. C'était un vendredi, et le bon religieux, pour qui le premier devoir est d'accueillir les étrangers,

aussi bien les Grecs schismatiques et les protestants que les Grecs catholiques, ne voulait point, sans mon consentement, m'astreindre à suivre ses règles d'abstinence. Je lui répondis que j'étais catholique, et que je voulais obéir comme lui aux commandements de l'Église. « Ah! *vi sono frati*, » s'écria-t-il avec joie en me tendant la main. Je descendis dans la salle à manger, où le frère lui apporta un plat de poissons bouillis et un plat de légumes. Le supérieur fit la prière à haute voix, et je me plaçai à côté de lui, si heureux de sa cordiale réception que je n'eusse pas voulu l'échanger contre l'accueil le plus brillant dans le château le plus splendide. Après le souper, il me conduisit dans une grande chambre qui servait de salon, s'assit près de moi avec le révérend frère, et engagea, sur différents sujets, un intéressant entretien. Tous deux étaient des hommes d'une aménité de caractère charmante et d'une instruction sérieuse. Ils avaient dans leurs cellules une bibliothèque composée de bons ouvrages, et employaient une partie de leur journée à étudier les langues de l'Orient. L'un d'eux savait déjà l'hébreu, le grec, l'arabe, et apprenait le chaldéen. L'un et l'autre étaient vivement préoccupés de l'état de la Syrie; ils regrettaient surtout la domination d'Ibrahim-Pacha. « De son temps, disaient-ils, les chrétiens avaient été affranchis de toutes les humiliations que leur faisait souffrir le gouvernement turc. Le prince les avait pris sous sa protection, et pas un pacha, et pas un cadi n'eussent osé commettre envers eux un acte arbitraire. Les prêtres circulaient librement, pas un musulman n'eût osé les insulter. Les routes étaient sûres. On pouvait

s'en aller d'une ville à l'autre sans escorte et sans crainte d'être pillé ou égorgé. Pour vaincre les préjugés des Turcs à l'égard des chrétiens, pour réprimer le vagabondage et les spoliations des Arabes, pour établir l'ordre dans les villes et la sécurité dans les campagnes, Ibrahim avait été forcé d'agir avec une rigueur qui souvent ressemblait à la cruauté. Sa justice était expéditive. Quiconque enfreignait une de ses ordonnances subissait une punition exemplaire, et tout individu convaincu de vol était immédiatement condamné et pendu. Mais avec une population comme celle que le fils de Méhémet-Ali entreprenait de subjuguer, ces mesures de rigueur étaient nécessaires. Maintenant, ajoutaient les religieux, nous sommes retombés sous la domination des Turcs, qui ne savent que piller, opprimer leurs sujets, surtout les chrétiens. Avec eux recommence le règne du brigandage et de la vénalité. Les soldats turcs occupent, comme vous l'avez vu, une partie de cet édifice qui, jadis, appartenait tout entier à la France. Ils ouvrent et ferment eux-mêmes la porte de notre maison. Nous ne pouvons sortir de nos cellules sans passer devant eux, secourir un étranger sans les avoir pour témoins, et faire un pas hors de notre demeure sans crainte d'être insultés par eux. A tout instant, nous avons à souffrir quelque nouvelle insulte, et l'intervention de nos consuls n'est souvent pas assez efficace pour faire valoir nos réclamations. »

Ces plaintes des religieux de Saint-Jean d'Acre n'étaient malheureusement que trop fondées. La position des franciscains de Terre-Sainte est vraiment très-pénible et le devient de jour en jour davantage.

Établis en Palestine dès le quinzième siècle, et investis par les papes de plusieurs priviléges spéciaux, ils ont eu pendant longtemps, pour remplir leur mission de charité, des secours considérables. La France, la Sardaigne, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, leur envoyaient chaque année une pieuse contribution. Une quantité de pèlerins leur faisaient d'abondantes aumônes; mais le zèle des États chrétiens et la piété des pèlerins se sont refroidis. Les couvents de Terre-Sainte ne reçoivent plus annuellement qu'un modique secours de la France[1] et de l'Allemagne; l'Espagne seule, la Sardaigne et quelquefois Naples, leur témoignent encore une généreuse sympathie. Les différents dons sont recueillis dans le couvent de Jérusalem, qui les distribue, selon les besoins du moment, aux autres maisons de l'ordre, à Bethléem, Nazareth, Ramla, Jaffa, Saint-Jean d'Acre. Avec ces ressources aujourd'hui fort exiguës, les pères franciscains n'en sont pas moins obligés de subvenir à l'entretien de leurs établissements, à tous les frais que leur imposent l'avidité des pachas et la réception des voyageurs. Le gouvernement turc ne les considère que comme les locataires des bâtiments qu'ils occupent; il tolère l'existence de ces bâtiments, mais il semble en attendre la ruine; les religieux ne peuvent y faire la moindre réparation sans une autorisation particulière, qui entraîne toujours une *avanie,* c'est-à-dire une taxe arbitraire qui entre dans les coffres du gouvernement. S'il s'agit de relever un mur ou d'agrandir une chambre, c'est une affaire qui

[1] Environ quinze mille francs, produit de quelques collectes.

exige de longues négociations et ne se résout qu'à prix d'argent.

Il n'y a point d'auberges en Syrie; ce sont les couvents, on peut le dire, qui en tiennent lieu. Quiconque y arrive est le bienvenu, chacun le sait, et chacun s'y présente avec joie et confiance[1]. « Lorsqu'on a marché tout le jour, par des chemins déserts, sous un soleil ardent, c'est une douce chose, dit M. de Marmier, de trouver le soir une table, un lit, et une chose non moins douce d'être accueilli sous ce toit étranger par des hommes qui vous tendent une main amicale et vous donnent le nom de frères. Tous ces religieux sont Espagnols ou Italiens, nous n'en avons pas vu un seul d'origine française; mais ils savent qu'ils sont sous la protection de la France, et ils parlent de la France avec un vif sentiment de sympathie et de respect. Il est faux d'ailleurs qu'ils spéculent sur le passage des pèlerins, et qu'on s'expose, comme l'ont prétendu des voyageurs mal renseignés ou trompés par leurs préjugés, à quelque désagrément, en ne se montrant pas assez généreux envers eux; ils offrent libéralement ce qu'ils ont et n'exigent rien; l'usage est de leur faire une offrande en les quittant, mais elle est entièrement facultative. Plus d'une fois, les religieux qui nous avaient reçus dans leurs demeures, non contents de nous servir tout ce qu'ils avaient de meilleur pendant que nous restions avec eux, nous préparaient encore des provisions pour notre départ, et lorsque nous leur remettions notre

[1] Les Juifs seuls ne sont pas reçus dans les couvents de Terre-Sainte.

modeste tribut, ils le recevaient avec une vive expression de reconnaissance, sans en regarder la valeur. Dans chaque ville, nous nous sommes rencontrés avec des pèlerins trop pauvres pour pouvoir rien donner, et auxquels le couvent devait lui-même faire l'aumône, et ils n'en étaient pas moins bien reçus et bien traités.

« C'est encore là une de ces institutions de cœur qui n'appartiennent qu'au christianisme, ou, pour mieux dire, au catholicisme. Les Turcs, pour obéir aux prescriptions du Coran, qui leur recommande si instamment la charité, établissent des kans, des caravansérais, des bains, où un homme salarié par les revenus de la dotation reçoit gratuitement le pauvre; leur charité ne va pas au delà de ce besoin physique, de cette satisfaction matérielle du moment. Mais, sur le même sol, dans les mêmes villages, les religieux chrétiens accueillent avec empressement celui qui vient à eux, le font asseoir à leur table, s'inquiètent de ses fatigues, de ses périls, l'éclairent par d'utiles conseils, le réjouissent par des paroles d'affection, et, lorsqu'il s'éloigne, essayent encore de le préserver des privations qu'il pourrait éprouver en chemin. Pour accomplir de tels devoirs, ces hommes ont quitté le foyer de la famille, le sol de la patrie; ils sont venus dans une contrée étrangère pour y tendre une main secourable à l'étranger; ils ont fait le sacrifice de toutes les joies mondaines, et leur solitude est sans cesse ouverte aux images du monde. Je me suis souvent demandé quelle impression ils éprouvaient à la vue d'une jeune et bruyante cavalcade entrant dans l'enceinte de leur retraite; si celui qui

vient des riantes plaines de l'Espagne, des plages embaumées de leur Italie, n'éveille pas dans leur âme un douloureux regret, s'ils ne sentent pas quelquefois passer par leur esprit, comme un souffle brûlant, le souvenir des champs paternels; mais leur visage m'a toujours paru serein et leur cœur calme, calme comme l'onde que les remparts du port abritent contre les vents, à côté de la mer libre qui s'agite et gémit.

« Les catholiques surtout se distinguent par cette expression de sérénité et par leur prévoyante sollicitude envers les voyageurs. Aussi leurs couvents sont-ils généralement préférés à ceux des Grecs, quoique ceux-ci soient plus riches, grâce aux politiques libéralités de la Russie.

« A leur mission de charité les pères de Terre-Sainte joignent une autre tâche non moins respectable; ils ont des écoles où ils élèvent gratuitement les enfants de leur religion et quelquefois même ceux des autres communautés. On trouve dans chaque maison de l'ordre des hommes instruits et parfaitement en état d'éclairer, de guider l'esprit de leurs jeunes disciples.

« Après avoir rendu ce juste hommage aux franciscains de Syrie, je me fais un devoir d'exprimer à leur égard le reste de ma pensée. Je ne crois pas qu'ils suffisent à tout ce que comporte dans les temps actuels l'œuvre du catholicisme. Leur action est trop restreinte, leur existence trop concentrée dans le cercle immuable des mêmes pratiques; leur situation comme prêtres et comme hommes d'enseignement est trop secondaire. Leur influence ne s'étend point hors des murs de leurs couvents, et par cela même

que leur pouvoir est si borné, leur énergie se compromet souvent dans des rivalités et des luttes indignes du nom qu'ils portent et de la noble cause à laquelle ils appartiennent. Je voudrais voir les lazaristes fonder de nouvelles maisons sur la côte de Syrie et s'établir en Palestine avec cette ardeur du bien qui les caractérise, cette instruction élevée, cette profonde intelligence des choses humaines, et cette charité vivace, ingénieuse, qui les fait aimer et vénérer des Turcs comme des chrétiens. Plus d'une fois il a été question de leur faire une place à Jérusalem, et jusqu'à présent de déplorables obstacles ont arrêté ce projet. Puisse-t-il un jour enfin se réaliser! Nul ordre n'est plus apte que le leur à soutenir les vrais intérêts de la religion aux lieux où cette religion est née, et où elle est depuis des siècles condamnée à tant de douleurs et soumise à tant d'humiliations. »

Les villes de l'Orient offrent si peu de ressources et se ressemblent tant d'ailleurs, que le voyageur obligé de les traverser y fait d'ordinaire le séjour le moins long possible; souvent même il aime mieux camper sous leurs murs que d'y entrer. A peine eusje mis le pied dans Saint-Jean d'Acre que je fus possédé du désir d'en sortir. Bien décidé à n'y passer qu'une journée, je louai un cheval, et le lendemain matin je pris congé des bons pères qui m'avaient si bien accueilli, pour aller coucher au mont Carmel. Au sortir d'Acre, nous nous dirigeâmes, mon guide, mon compagnon et moi, vers Caïffa, en suivant le bord de la mer. La plage, étroite et couverte d'un sable fin et mouvant dans lequel les pieds des chevaux enfoncent assez profondément, est bordée à gauche par

une pente garnie de buissons et d'arbustes. Çà et là s'étendent de grandes flaques d'eau salée, autour desquelles piétinent des troupes nombreuses de pics de mer. A des intervalles assez rapprochés, on aperçoit dans la mer des carcasses de navires échoués sur cette plage basse et dangereuse. Nous passâmes le Bélus, qui vient à la mer en traçant des méandres gracieux. Un jour des matelots avaient allumé du feu sur le sable près de l'embouchure de ce fleuve, et, pour soutenir leur marmite, ils s'étaient servis de blocs de nitre dont leur bâtiment était chargé; quand le feu fut éteint, grande fut leur surprise de trouver une matière solide, brillante, transparente : c'était du verre. Cette découverte remonte à plus de 2,000 ans. Pendant longtemps on vint fabriquer du verre à l'embouchure même du Bélus. Nous passâmes ensuite le Kisçon, et bientôt nous arrivâmes à Caïffa, trois heures après notre départ de Saint-Jean d'Acre.

Aux environs de Caïffa, les arbres deviennent plus nombreux. Nous ne fîmes que traverser cette petite ville, amas informe de masures entourées d'un cordon de murailles et de jardins d'orangers ; et, continuant notre route, nous allâmes déjeuner et nous reposer quelques instants au pied du mont Carmel avant d'en entreprendre l'ascension.

Le Carmel n'est point, comme son nom pourrait le faire supposer, un mont, mais une chaîne de montagnes qui dans leur développement ont à peu près la forme d'une harpe. Il est situé au bord de la Méditerranée, entre l'ancienne Galilée et l'ancienne Samarie. Au nord, il est borné par le golfe de Saint-Jean d'Acre et les ruines de la vieille ville de Caïffa, près des-

quelles est construite la ville actuelle qui porte le même nom ; à l'est, par la vaste plaine déserte d'Esdrelon et les coteaux de Nazareth ; à l'ouest, par la mer ; au sud, par la vallée de Césarée. Une de ses pointes s'avance vers la mer et forme un des promontoires les plus élevés de la côte de Syrie. Vers le sud, ses pentes plus inclinées sont couvertes d'une terre épaisse, fertile, où l'on cultive du blé, de la vigne, des arbres à fruits et des pastèques d'une saveur exquise. Les hauteurs incultes sont parsemées de chênes, d'oliviers, et servent de pâturages aux bestiaux. On y trouve une quantité de lièvres, de lapins, de perdrix et de gazelles.

Avec un sol pareil, le Carmel, qui n'a pas moins de vingt-deux lieues de circonférence, serait, sous une autre administration, occupé par une population nombreuse. Mais, à chaque pas que l'on fait dans ce pays, il faut constater la déplorable influence du gouvernement turc. Cette magnifique plaine d'Esdrelon, si heureusement abritée et éclairée par un si beau soleil, est à peu près déserte. Il n'y a pas la cinq centième partie de sa surface qui soit cultivée ; les herbes hautes et épaisses qui la couvrent et naissent d'elles-mêmes restent sans emploi, sans qu'il y ait des troupeaux pour les consommer ; elles ne servent qu'à fertiliser de nouveau la terre qui les produit inutilement. Cet état de choses est le résultat des discordes qui, depuis un si grand nombre d'années, ne cessent de désoler ces contrées. Comme l'a très-bien dit M. le duc de Raguse : « Là où l'homme trouverait une large récompense d'un médiocre travail, il s'éloigne, car là aussi est le danger. »

Il en est à peu près de même du Carmel. Les riantes collines qui bordent cette chaîne de montagnes, les frais vallons qui l'entrecoupent sont en grande partie incultes et abandonnés. On n'y trouve que quelques pauvres tribus d'Arabes, quelques misérables villages qui ne méritent pas d'être visités. Le christianisme seul y a fondé un établissement considérable, et c'est vers le couvent que se dirigent tous les voyageurs.

La position de ce couvent au-dessus d'une des plus hautes cimes de la montagne est superbe. Elle rappelle celle de Notre-Dame de la Garde, l'espoir des matelots, le religieux phare de Marseille. On y arrive par un chemin très-escarpé et très-dur, mais enfin c'est un chemin. Les religieux l'ont fait eux-mêmes à leurs frais, et le pacha Abdallah, dans sa stupide barbarie de pacha, exigeait que, pour le mérite qu'ils avaient eu d'entreprendre une œuvre si utile, ils payassent un impôt. « Dans ce pays, dit M. Michaud, les chrétiens n'obtiennent qu'à force d'argent la faculté de remuer le sol ou d'aligner des pierres. » Et les bons religieux avaient remué et aligné beaucoup de pierres. Ils représentèrent très-humblement au pacha que ce chemin lui servirait à lui-même pour se rendre à son kiosque de la montagne. Le digne gouverneur n'entendait point de telles raisons, et voulait son tribut. Il fallut que le consul de France intervînt dans la question, et ce fut lui qui, par ses arguments, ses sollicitations et ses prières, obtint pour les carmes l'autorisation gratuite d'employer au service du pays leur intelligence, leur labeur et leur argent.

Toute cette belle montagne est consacrée par la

Bible et par le nom d'Élie. C'est le lieu où Élie brava la colère d'Achab, où il triompha des prêtres de Baal, et partout une piété naïve, mais sincère, veut retrouver un souvenir de sa vie, une trace de ses miracles. Ici on montre un champ rempli de pierres dont l'intérieur ressemble à des pastèques, et l'on raconte qu'un jour le prophète ayant soif et passant par ce champ, qui était alors rempli de melons rafraîchissants, en demanda à un paysan, qui lui répondit que c'étaient des pierres. « Oui, répondit Élie pour le punir de son avarice, ce sont des pierres, et jamais il n'y aura là que des pierres. » Sa sentence fut exécutée : tous les melons se pétrifièrent. Là on vous signale les ruines d'un oratoire que l'on prétend avoir été construit par lui; ailleurs le tertre où l'on assure qu'il fit égorger les huit cent cinquante faux prophètes[1], et des grottes où il a demeuré, et le coteau d'où, après avoir regardé sept fois l'horizon, il voyait se lever sur les flots la petite nuée qui devait répandre sur le sol de Syrie la pluie bienfaisante longtemps désirée.

On dit aussi que la Vierge a plusieurs fois passé par le Carmel. Les Turcs et les Arabes vénèrent la mémoire du prophète et l'image de la mère de Dieu. Le chevalier d'Arvieux raconte que de son temps, lorsque des marins de ces nations naviguaient en vue du Carmel, ils le saluaient en prononçant cette prière: « O notre dame Marie, ô Élie vivant, souffrez que nous passions devant votre maison. » La mère de l'émir Mahmed, qui était alors le chef de la montagne,

[1] Les Arabes l'appellent Mocatan, c'est-à-dire *massacre*.

venait dans la chapelle des carmes s'agenouiller devant un tableau représentant la Vierge, se frappait la poitrine, pleurait et récitait : « Oh! que vous êtes belle, notre dame Marie! Que vous êtes aimable, mère du Messie! Qu'ils étaient heureux ceux qui vous ont vue quand vous étiez au monde, et que je suis misérable, pauvre pécheresse! N'aurez-vous pas pitié de moi? Ne me direz-vous rien, mère de Jésus? Répondez-moi, puisque vous me regardez avec tant de douceur. »

Pendant longtemps les religieux n'ont eu pour demeure que des grottes pareilles à celle où, selon la tradition, Élie aurait séjourné; grottes humides, étroites, malsaines, retraite austère de cénobites, comme celles que les solitaires se choisissaient dans les premiers temps de l'Église. Une de ces grottes sert de chapelle; une autre, avec des bancs et des tables taillés dans le roc, était le réfectoire. De là on montait sur une terrasse où les pèlerins qui voulaient boire du vin et manger de la viande allaient faire leur repas, car les religieux ne pouvaient user d'un tel luxe, et ne permettaient pas qu'on en usât devant eux. Avec un régime si sévère, l'action malfaisante de leurs cellules, la crudité des eaux, l'obligation de se relever plusieurs fois la nuit pour prier, les pieux ermites épuisaient promptement leur santé. Au dix-septième siècle ils construisirent enfin une infirmerie; plus tard, à l'aide des dons qui leur furent faits, ils élevèrent un couvent qui, à l'époque de l'expédition française, après la levée du siége de Saint-Jean d'Acre, devint le refuge d'un grand nombre de blessés. « Beaucoup de nos pauvres soldats sont morts là, dit

M. X. de Marmier, à qui j'emprunte cette description, morts avec la consolation de voir du moins à leurs derniers moments un regard compatissant s'abaisser sur eux et d'entendre une affectueuse parole. »

Quand l'insurrection de la Grèce éclata, le pacha, sous le vain prétexte que les Grecs révoltés pourraient s'emparer de ce couvent et s'y fortifier, le fit démolir. C'était un acte de cruauté, dont la France a cependant obtenu justice. La Porte a, sur les instances de notre ambassadeur, payé une indemnité aux religieux si brutalement dépossédés de leur demeure, et ils se sont mis à la reconstruire. L'un d'eux, prenant le bourdon et le bâton de pèlerin, est venu en Europe solliciter la générosité des fidèles; un autre remplissait au Carmel les fonctions d'ingénieur et d'architecte. Les religieux, pour prévenir autant que possible les dangers auxquels ils étaient sans cesse exposés sur cette terre de malheur et d'iniquité, ont voulu faire un ferme et solide édifice. Leur couvent est sans comparaison, aujourd'hui, non-seulement le plus beau qui existe dans la contrée, il est de plus disposé pour la défense. « On pourrait, dit M. le duc de Raguse, qui s'entend à juger ces questions, on pourrait y soutenir un siége, et, pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canon de gros calibre. Les portes sont revêtues en fer, défendues par un flanquement et des feux de protection; des créneaux et des meurtrières sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent. »

Le cloître, l'église et les jardins que les carmes ont établis de leurs propres mains, sur le roc aride,

avec un art ingénieux, occupent un vaste espace.

Les religieux nous firent un accueil des plus aimables et nous préparèrent un dîner qui nous parut des plus splendides; des poulets, des œufs, des légumes, et un petit vin blanc légèrement acidulé. Il faut avoir voyagé en Syrie et logé dans les kans pour savoir ce que vaut, dans ce pays, un tel luxe gastronomique. Les bons pères nous donnaient généreusement tout ce qu'ils tenaient en réserve pour les voyageurs, et nous regardaient avec joie user de leurs dons, tandis qu'eux-mêmes ne buvaient que de l'eau et ne mangeaient que des légumes secs. L'un d'eux, chargé spécialement de recevoir les étrangers, voulut bien nous montrer en détail le couvent, et comme nous admirions l'étendue et l'heureuse distribution de cet édifice : « C'est au dévouement d'un de nos frères, nous dit-il, que nous les devons, le frère Jean-Baptiste. Après la dévastation de notre ancienne demeure, il fit vœu de la reconstruire. L'indemnité qui nous avait été accordée était insuffisante; il en obtint une plus considérable par ses pieuses requêtes. Pendant de longues années il a parcouru les principaux États de l'Europe. Il entrait humblement dans les maisons chrétiennes et disait : « Donnez pour le couvent de Notre-Dame du mont Carmel; » et les cœurs s'attendrissaient à la vue de cette vénérable figure macérée par les fatigues, et les mains s'ouvraient, et tout ce qui lui était confié, il l'envoyait à notre établissement, car pour lui-même il n'avait nul besoin, et vivait si modestement qu'il ne dépensait rien. A son retour, après l'œuvre qu'il avait accomplie, et les témoignages de distinction qu'il avait reçus, il aurait pu être

nommé notre supérieur, mais il rentra humblement dans la communauté et refusa toute dignité, heureux seulement d'avoir satisfait à ses désirs, et bénissant le ciel de l'avoir aidé dans son entreprise. »

Nous visitâmes successivement, avec le religieux qui tenait lui-même un si humble langage, les cellules des pères, les appartements réservés aux voyageurs, l'église, qui est large et décorée avec un goût parfait. Une des chapelles s'élève sur la grotte où Élie se réfugia, dit-on, pour échapper aux poursuites de Jézabel. Une autre est consacrée à saint Louis, ornée d'un tableau envoyé par le comité de Syrie, et représentant la mort de cet excellent roi.

« Quelle retraite imposante! s'écrie M. Xavier Marmier. Quel aspect grandiose! Ici la montagne muette, majestueuse, austère, où l'on n'entend plus rien des rumeurs du monde, où, dans une des haltes de la vie, on se recueille sous la voûte du ciel, comme un voyageur sous sa tente; et, au pied de cette montagne, la mer profonde, la mer immense, espace trompeur, route dangereuse où l'on voit s'élancer toutes les ambitions de l'homme, où le vent et les vagues renversent en un instant les projets les plus habiles et les espérances les plus séduisantes. Nulle retraite ne m'avait encore frappé comme celle-ci. Lorsque le religieux qui nous avait conduits d'étage en étage, dans les galeries du couvent, nous amena au bord d'une terrasse élevée et nous invita à contempler l'horizon qui s'étendait autour de nous, je lui demandai s'il n'était pas heureux d'avoir chaque jour devant lui un tel spectacle. Il nous montra du doigt le côté de l'Europe, puis le ciel, et ce geste silencieux et

grave exprimait éloquemment sa pensée. C'était le monde auquel il avait dit adieu, c'était le ciel qui fixait ses vœux ; et en le voyant debout avec un humble vêtement de laine, au milieu de cette grande solitude, détaché des songes terrestres et éclairé par les rayons de la foi, je me rappelais ces vers d'un poëte du Nord :

« Oh ! laissez-moi suivre les flambeaux que vous allumez. Je n'ai aucune joie dans ce monde que je connais. Je ne respire pas librement sur ses plages agitées. Mon cœur est saisi d'un désir, d'un désir infini. Je voudrais m'élancer au delà de l'Océan vers la région inconnue. »

« Nous quittâmes à regret ces religieux qui nous avaient accueillis avec tant d'empressement, et qui à notre départ ne voulaient pas même accepter de nous la moindre offrande. Il est des lieux dont on ne peut s'éloigner sans emporter le désir et l'espérance de les revoir un jour, et je voudrais revoir ce beau couvent du Carmel. C'est la retraite où il serait bon d'aller déposer le fardeau des fausses agitations de la vie ; c'est le sanctuaire d'où l'âme doit, comme le prophète Élie, s'élancer vers la voûte céleste sur un char de feu. »

— 8 juillet. Saint-Jean d'Acre. — Quand on veut aller du Carmel à Nazareth, il faut redescendre à Caïffa. Six heures suffisent ensuite pour achever le trajet. A l'extrémité de la plaine qui vient aboutir à la mer, on passe de vallée en vallée au travers de montagnes couvertes de belles forêts de chênes verts. Dans chaque vallon est un village, un réservoir avec ses troupeaux et ses bergers. Les gorges resserrées de cette chaîne de collines ou de montagnes que l'on

traverse de Caïffa à Nazareth forment parfois d'étroits défilés. On nous avait dit que ces passages étaient souvent infestés de voleurs, et, en effet, ces sentiers tortueux, déserts, barrés en certains endroits par des saillies de rocs, voilés par de larges oliviers, sont de nature à protéger parfaitement une embuscade. Quand les voyageurs sont entrés dans ces gorges rétrécies, il faut qu'ils y cheminent l'un derrière l'autre; impossible alors de se ranger en bataille et de se défendre. Heureusement nous n'y fîmes aucune mauvaise rencontre.

M. de Lamartine décrit ainsi, dans son *Voyage en Orient,* la première impression que lui fit éprouver la vue de Nazareth :

« J'aperçus à mes pieds, au fond d'une vallée creusée en forme de bassin ou de lac de terre, les maisons blanches et gracieusement groupées de Nazareth, sur les deux bords et au fond de ce bassin. L'église grecque, le haut minaret de la mosquée des Turcs, et les longues et larges murailles du couvent des Pères latins, se faisaient distinguer d'abord; quelques rues formées par des maisons moins vastes, mais d'une forme élégante et orientale, étaient répandues autour de ces édifices plus vastes, et animés d'un bruit et d'un mouvement de vie. Tout autour de la vallée ou du bassin de Nazareth, quelques bouquets de hauts nopals épineux, de figuiers dépouillés de leurs feuilles d'automne, et de grenadiers à la feuille légère et d'un vert tendre et jaune, étaient çà et là semés au hasard, donnant de la fraîcheur et de la grâce au paysage, comme des fleurs des champs autour d'un autel de village. Dieu seul sait ce qui se passa alors dans

mon cœur; mais d'un mouvement spontané, et pour ainsi dire involontaire, je me trouvai aux pieds de mon cheval, à genoux dans la poussière, sur un des rochers bleus et poudreux du sentier en précipice que nous descendions. J'y restai quelques minutes dans une contemplation muette, où toutes les pensées de ma vie d'homme sceptique et de chrétien se pressaient tellement dans ma tête, qu'il m'était impossible d'en discerner une seule. Ces seuls mots s'échappaient de mes lèvres : « *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* » Je les prononçai avec le sentiment sublime, profond et reconnaissant qu'ils renferment; et ce lieu les inspire si naturellement, que je fus frappé, en arrivant le soir au sanctuaire de l'église latine, de les trouver gravés en lettres d'or sur la table de marbre de l'autel souterrain dans la maison de Marie et Joseph. Puis, baissant religieusement la tête vers cette terre qui avait germé le Christ, je la baisai en silence, et je mouillai de quelques larmes de repentir, d'amour et d'espérance, cette terre qui en a tant vu répandre, cette terre qui en a tant séché, en lui demandant un peu de vérité et d'amour. »

Nazareth est habité par des chrétiens, des juifs et des musulmans. Sa population s'élève à environ 3,000 âmes. Toute cette population a une physionomie remarquable. Les hommes ont le teint plus bronzé qu'à Saint-Jean d'Acre; les femmes ont de grands yeux noirs, des traits fins, réguliers : mélange du type juif et du type européen. Il en est, et beaucoup, qui, en dépit des usages de l'Orient, laissent leur voile entr'ouvert, et la plupart de celles que nous avons vues avaient une charmante figure. Malheureusement

elles prennent à tâche elles-mêmes d'en détruire la fraîcheur et d'en dénaturer la grâce en se tatouant les lèvres en bleu, et en se teignant de la même couleur le contour des yeux. Les enfants mêmes n'échappent point à cette barbare coutume. Leurs mères ont grand soin de les colorier à leur image, et plus elles y mettent de coquetterie maternelle, plus les innocentes créatures deviennent hideuses.

A peine fûmes-nous installés dans le couvent des Pères latins, que nous les priâmes de nous conduire à l'église. Elle n'a rien de remarquable dans sa construction, et à l'intérieur elle est ornée avec plus de faste que de bon goût, mais c'est l'église de l'Annonciation ; elle est bâtie sur l'emplacement où s'est opéré l'un des plus grands mystères de notre religion, où se trouvait la maison de la Vierge qui fut, dit-on, transportée à Lorette par les anges. La voûte est soutenue par quatre grands arceaux ; de la nef on monte par un large escalier au chœur, où est le maître-autel, et, par le même escalier, on descend dans une grotte de roc, où l'on voit deux colonnes de granit, l'une debout encore et intacte, l'autre brisée, enlevée à moitié par les Sarrasins, qui croyaient qu'elle cachait des trésors. La première indique la place où se tenait la Vierge, la seconde celle où l'archange Gabriel lui adressa la salutation sacrée : *Ave, Maria, gratia plena.* Au fond de la grotte est un autel en marbre blanc où des vases de fleurs répandent leurs parfums, où des lampes d'argent brûlent nuit et jour : sur la pierre sans tache, ornée seulement d'une rosace et de cinq croix, on lit cette inscription devant laquelle on se prosterne pour prier et bénir : *Verbum caro hic factum est.*

« Après un tel tableau et une telle émotion, il semble, dit l'auteur du *Rhin au Nil*, qu'on n'ait plus qu'à se retirer avec la douce joie d'un pèlerinage accompli ; mais Nazareth a d'autres monuments encore et d'autres grands souvenirs. C'est le lieu où saint Joseph exerça la profession de charpentier, la synagogue où le Christ, ouvrant le livre d'Isaïe, annonça au peuple qu'il était venu pour remplir la mission prédite par le prophète, pour évangéliser les pauvres et consoler les affligés. C'est un large bloc de pierre qu'on appelle *Mensa Christi,* et où la tradition rapporte que le Seigneur soupa la dernière fois avec ses disciples, avant leur départ de Nazareth pour Jérusalem. C'est le roc escarpé où les Juifs, irrités de ses leçons, le conduisirent pour le jeter dans le précipice; et le mont Thabor qui domine au loin les coteaux de Nazareth, le mont sublime où Pierre, Jacques et Jean virent tout à coup leur divin maître s'entretenant avec Moïse et Élie, le corps couvert d'une robe blanche comme la neige, la face rayonnante comme le soleil, tandis qu'une voix du ciel leur faisait entendre ces paroles : « Voilà mon fils bien-aimé, dans lequel je me complais, écoutez-le ! »

Il n'est pas question de Nazareth dans les historiens de l'antiquité ni dans le Nouveau Testament. Cette ville doit, comme Bethléem, toute sa gloire au christianisme ; c'est peut-être à cause de son peu d'importance que, dans les premiers temps de l'Église, les païens donnaient, avec mépris, aux disciples du Christ le nom de Nazaréens. Jusqu'au règne de Constantin, Nazareth ne fut habité que par les Juifs, et, au quatrième siècle, ce n'était encore qu'un village. Bientôt

cependant les pèlerins y portèrent le tribut de leur piété, et, au sixième siècle, on y trouvait déjà deux églises. Dévasté en 1103 par les Sarrasins, et réédifié par les croisés, Nazareth fut, avec la Galilée, accordé en fief par Godefroi de Bouillon à Tancrède, qui y fit construire des églises et les dota richement. Un siége épiscopal fut établi à Nazareth dès le commencement du douzième siècle; enlevée, en 1187, par les Sarrasins, après la déplorable bataille de Hattin, la cité de la Vierge fut de nouveau reconquise par les chrétiens; puis de nouveau incendiée, ravagée par le sultan Bibars en 1263. Après ce dernier désastre, elle resta pendant plusieurs siècles dans un profond état de misère. Un voyageur qui la visita à la fin du seizième siècle n'y trouva qu'une église en ruine et une pauvre population, parmi laquelle on ne comptait que deux ou trois chrétiens.

En 1620, enfin, les franciscains obtinrent de l'émir Facardin la permission de reprendre possession de la grotte de l'Annonciation, et commencèrent à bâtir l'église actuelle, le couvent qui fut élargi et réparé en 1730. Vers la même époque, plusieurs familles chrétiennes vinrent s'établir dans la ville. A la fin du dix-huitième siècle, les religieux y avaient une assez grande influence. Leur supérieur, qu'on appelait *il padre guardiano*, jouissait, moyennant un certain tribut qu'il payait au pacha de Saint-Jean d'Acre, du titre et de l'autorité de cheik; toute la ville était soumise à son pouvoir judiciaire, et c'était lui qui apaisait les différends.

Aujourd'hui, les religieux ne sont plus investis de cette prérogative; mais, comme un tiers de la popu-

lation qui les entoure est catholique, ils n'éprouvent point ce pénible isolement dont leurs frères souffrent dans d'autres cités ; et par les souvenirs qui s'y rattachent, leur couvent est un des premiers de la Palestine.

Au-dessus de leur demeure s'élève la ville, bâtie d'une façon assez pittoresque sur le dernier échelon de la chaîne des montagnes qui vient de l'Anti-Liban, et qui forme avec le Carmel la vallée de l'ancien fleuve Bélus. Les maisons sont pour la plupart assez solidement construites en pierre. D'autres rappellent les rustiques habitations que l'on voit en certains endroits sur les bords de la Loire. Ce sont tout simplement des excavations formées dans le roc; sur leur largeur, on élève un mur, on perce une porte ici, une fenêtre là, et voilà une demeure où l'on est parfaitement à l'abri du soleil et de la pluie. Il y a dix-huit siècles et demi que la Vierge habitait une de ces excavations, et aujourd'hui celles qui sont creusées dans les flancs de la colline qui fait face au couvent sont occupées par une centaine de familles. « Plus bas, en nous rapprochant de l'église, nous avons vu, dit M. X. Marmier, des maisons d'un genre de construction fort ancien, et qui, si nous ne nous trompons, doivent être une image de la crèche de Bethléem. Il n'y a dans l'intérieur de ces maisons qu'un grand espace carré divisé en deux parties. La première est occupée par les bœufs et les chameaux. On passe au milieu des bestiaux étendus sur le sol, et l'on monte, par un escalier de deux ou trois marches, à la seconde partie de l'édifice, où d'un côté est la cuisine, de l'autre les nattes servant de lit aux gens de la famille, aux domestiques, aux voya-

geurs. Tout le long de cette espèce d'estrade est une auge assez large et assez profonde pour qu'au besoin on puisse s'y coucher. En voyant cet arrangement, on comprend très-bien ce qui s'est passé à la nativité de Notre-Seigneur. La Vierge accouchait au fond d'une de ces primitives habitations, et l'enfant ne pouvait être mieux placé que dans cette crèche où l'âne et le bœuf venaient le réchauffer de leur souffle.

« Après nous avoir montré les différents quartiers de la ville, les bazars qui ne méritent pas d'être vus, et la source qu'on appelle encore la *source de Marie*, et qui est sans cesse entourée d'une quantité de jeunes filles, le religieux nous conduisit le soir sur la cime d'une montagne d'où nous voyions se déployer à nos yeux un immense panorama, et quel panorama! quels souvenirs! La plaine d'Esdrelon, le Thabor, les cimes du petit Hermon et du Gilboé, la vallée où, il n'y a pas un demi-siècle, l'armée turque fuyait encore devant nos drapeaux, et le village d'Endor d'où sortit la pythonisse appelée par Saül, et Naïm, où le Seigneur ressuscita le fils unique de la veuve; plus loin, au delà de ces collines, de ces montagnes, d'autres lieux encore consacrés par d'autres miracles, Emmaüs, Capharnaüm, Cana, le lac de Tibériade, et à nos pieds la petite ville de Nazareth, où se fit le premier des miracles. Pendant que nous étions là, absorbés dans les réflexions qu'un tel aspect devait éveiller en nous, en regardant les rayons du soleil qui peu à peu s'effaçaient à l'horizon, je pensais qu'en ce moment une même croyance réunissait tous les cœurs chrétiens dans une même prière, qu'au nord, au sud du monde, dans les capitales des empires, dans les villages soli-

taires, la cloche des églises tintait l'*Angelus;* des millions d'êtres se découvraient la tête ou s'agenouillaient avec un sentiment pieux ; les mères enseignaient à leurs enfants à répéter les paroles sorties d'une grotte de Nazareth et répandues dans l'univers entier. Et dans l'émotion que j'éprouvais à cette pensée, les yeux fixés sur la chapelle de la Vierge, je ne pouvais que joindre les mains et répéter aussi l'*Ave Maria.* »

Deux routes (de sept à huit lieues) conduisent de Nazareth à la plaine de Saint-Jean d'Acre. Celle que suivent la plupart des voyageurs passe par Saphori et Bedaoui ; l'autre, plus méridionale, traverse les villages de Jebiza et de Zaïdy. Je donnai la préférence à cette dernière, parce qu'elle est moins fréquentée et moins connue. Du reste, elle n'offre rien de particulièrement intéressant. J'y ai seulement remarqué de belles forêts de chênes, au sortir desquelles j'ai revu la mer et Saint-Jean d'Acre, à l'extrémité de la plaine de trois lieues qui porte son nom.

—10 juillet. Gaza. — J'avais retrouvé à Saint-Jean d'Acre le brick qui m'y avait amené de Latakié. Il m'attendait. Dès que j'ai été rembarqué, il a mis à la voile. Le temps, qui était magnifique au départ, n'a pas tardé à se gâter; la mer est devenue si houleuse qu'il nous a été impossible de relâcher à Jaffa, comme nous en avions l'intention. Il fallut gagner le large pour échapper aux dangers dont nous menaçait la tempête. Le calme revenu, nous avons mis le cap à terre, et j'ai débarqué près de Gaza, où j'ai pris congé, non sans regret, de cet aimable touriste britannique qui s'était montré si obligeant pour moi.

Gaza, appelée en arabe Razzé, l'ancienne métro-

pole des Philistins, la plus noble cité de la tribu de Siméon, célèbre autrefois par ses richesses, par de grands siéges et de grandes batailles, placée entre la Syrie et l'Égypte, et servant comme de porte à ces deux empires, conserve encore aujourd'hui une importance qu'elle doit au passage continuel des caravanes. C'est par là que l'on passe pour aller par terre de Beyrouth, de Jaffa au Caire, et *vice versâ;* c'est là que l'on s'arrête pour se procurer d'autres moyens de transport et renouveler ses provisions.

Gaza est située à une lieue et demie environ de la mer, elle occupe une partie d'une colline arrondie qui s'élève à cinquante ou soixante pieds au-dessus du niveau de la plaine. Au temps des croisés, elle conservait encore les vestiges de son ancienne grandeur, mais ce n'étaient que des vestiges. Maintenant on n'y trouve plus que quelques colonnes de marbre ou de granit qui jonchent le sol ou qui ont été employées à former le seuil des maisons. Comme la plupart des villes de l'Orient, elle est magnifique à contempler à une certaine distance, avec sa riche végétation, ses jardins couverts de fleurs et de verdure toute l'année, et ses majestueuses tiges de palmiers. Au dedans, on ne voit que de chétives habitations en terre, çà et là seulement quelques maisons plus solidement bâties, et çà et là des cimetières. Son ancien port n'existe plus, et sa population est composée d'une demi-douzaine de peuplades différentes qui l'habitent, ou pour mieux dire campent l'une à côté de l'autre, sans s'unir, sans se comprendre, et qui, n'ayant point de lien entre elles, point de tendances communes, ne peuvent user de la force que donne

l'homogénéité. Sa population est beaucoup plus considérable qu'on ne pourrait le croire d'après l'estimation de quelques écrivains. Volney la fixait à deux mille âmes; Richardson la portait de deux à trois mille, Raumur à cinq mille. M. Poujoulat dit qu'elle s'élève à dix ou onze mille, et M. Ed. Robinson assure que, d'après les divers renseignements qu'il a pris, elle doit être de quinze à seize mille âmes, dont cinquante-sept familles chrétiennes et quatre mille contribuables musulmans.

Gaza, actuellement une des dépendances du pachalik d'Acre, n'offre aucune curiosité aux voyageurs; on ne leur y montre guère que l'emplacement du temple que Samson aveugle et prisonnier fit crouler sur lui et sur trois mille Philistins, et la place où fut le château que Bonaparte renversa de fond en comble après s'être emparé de la ville. Ses mosquées ne méritent pas une visite. Son kan est vaste et beau. Ses bazars sont étroits, sombres et de pauvre apparence, quoique assez bien approvisionnés; mais on y voit une grande variété de costumes. « Les antiquaires n'ont rien à faire à Gaza, dit M. Poujoulat, tout y est moderne et d'origine musulmane. L'enceinte de la ville offre autant de palmiers que de maisons. Tout autour croissent aussi des palmiers mêlés aux nopals et aux sycomores. A travers cette enceinte boisée vous rencontrez des fontaines, des oratoires de santons, des mosquées, des caravansérais. Tout me semble égyptien à Gaza, les habitudes, les costumes, les productions, la couleur du sol; il semble qu'en montant sur une terrasse on va découvrir Alexandrie ou le Caire; on sent l'Égypte, on entre dans ses mono-

tones et vastes plaines. Le Tasse a deviné Gaza quand il a dit :

Gaza è città della Giudea nel fine,
Su quella via ch' inver Pelusio mena,
Posta in riva del mare, ed ha vicine
Immense solitudini d'arena.

FIN.

